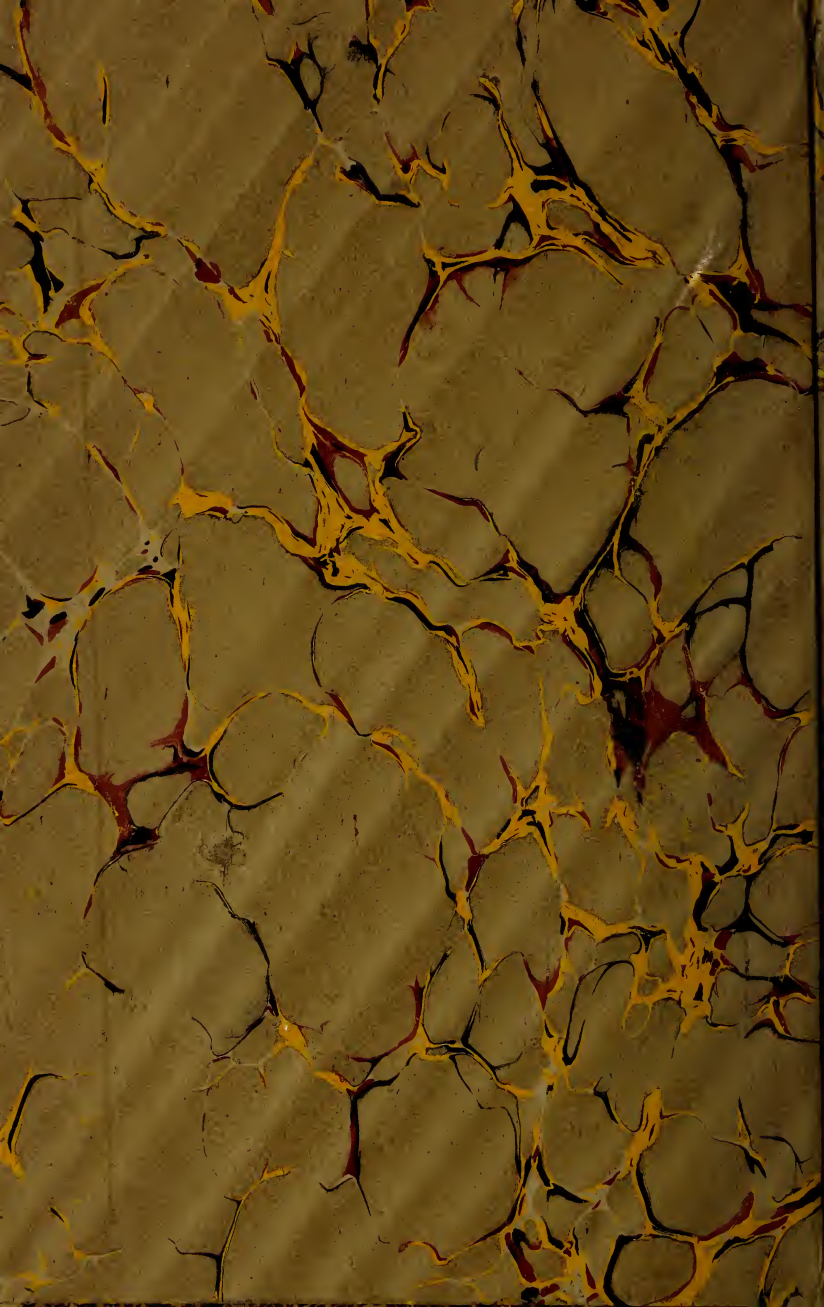

3 1761 09939749 9
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



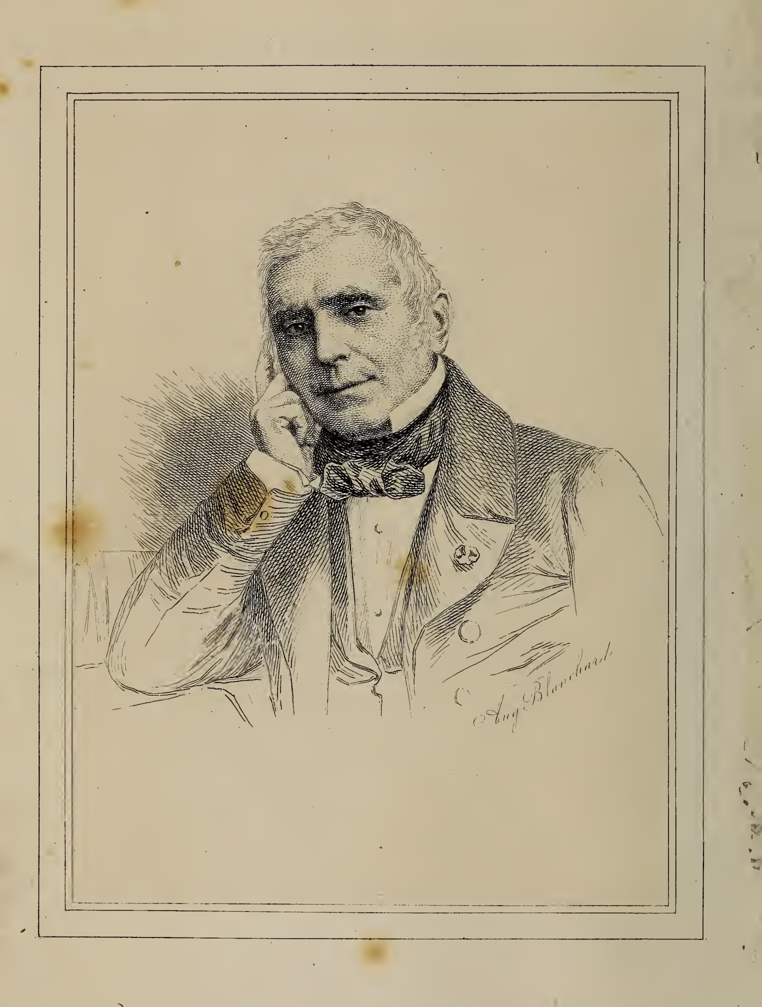


ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE


Aug Blanchard

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



COMÉDIES

—

DRAMES

LE VALET DE SON RIVAL

LES FRÈRES INVISIBLES — LE PARRAIN — VALÉRIE

RODOLPHE — LE MAUVAIS SUJET

LE MARIAGE D'ARGENT



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1874



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Les indépendants

Comédie en trois actes et en prose

Acte 3ème

Scène 4

....

Dhemmebon

Eh bien oui -- c'est cela -- ~~quand je t'ai dit bon~~

(à part) Si je pouvais l'amener à contenter --

(haut) je pense toujours à cette action que tu n'as pas voulu me laisser acheter -- tu ne serais pas d'avis aujourd'hui d'essayer un peu

Emilie

pourquoi ? -

Dhemmebon

Dame - ça peut nous enrichir

Emilie

à quoi bon ?

Dhennebon

à beaucoup de choses!.. et d'abord à se passer de tout le monde..., parce que je vois maintenant qu'il n'y a de véritable indépendance que dans la fortune!

Emilie

pas plus là qu'ailleurs. elle impose aussi des obligations, des devoirs et mille tracas dont tu ne te doutes point. ma sœur qui est riche depuis hier a déjà des discussions et des procès, c'est inévitable et l'on dépend alors des hommes d'affaires, des avoués, des avocats, des juges. on a toujours besoin de quelqu'un et l'indépendance absolue est une chimère qui n'existe nulle part.

Dhennebon

tu avoueras cependant que mon ami De Touvray s'il est nommé ministre...

Emilie

ton ami le ministre dépendra du roi! et le roi ne peut rien sans les chambres.. et les

chambres dépendent de la nation – et la nation c'est toi, c'est nous, c'est tout le monde – tu vois donc bien que nous dependons tous les uns des autres – la société est ainsi faite et tout n'en va que mieux!

Dhennebon

oui ma femme!... mais cependant en achetant des actions, en spéculant à la bourse, on ne dépend de personne...

Emilie

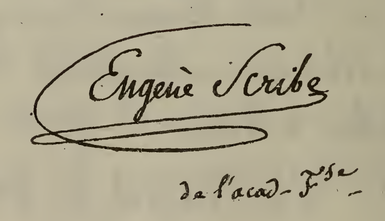
On dépend de tout le monde! d'un accident d'une guerre, d'une bataille; on dépend de tous les souverains de l'europe, de leur vie de leur mort ou plutôt du talent de leur médecin – reste comme tu es; le plus libre est celui qui a le moins de désirs et qu'as-tu à désirer? qu'est ce qui te manque? n'as-tu pas ta femme et ton enfant, pour t'aimer? n'as-tu pas le bonheur intérieur? n'as-tu pas la santé,

et une bonne conscience ? — et tu n'es pas content de ton sort — c'est mal, pense c'est être ingrat envers la providence c'est mériter qu'elle nous retire ce qu'elle nous a donné ! pour moi je ne lui demande rien que ce que j'ai — et mon sort est si heureux, que je la bénis chaque jour de n'y rien changer !!

Dhennebon (*se jetant dans ses bras*)

ah tu as raison .... et avec toi ma femme je suis plus riche qu'eux tous !

. . . .



Eugène Scribe

de l'acad. F^se^



AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Eugène Scribe, né à Paris le 24 décembre 1791 et mort le 20 février 1861, a composé, seul ou en société, et fait représenter sur les divers théâtres de Paris, pendant une période de cinquante ans (de 1811 à 1861), plus de quatre cents pièces, dont trois cent cinquante au moins ont été imprimées isolément et dans différents recueils. Il a, en outre, publié, dans plusieurs journaux ou revues périodiques, des *Proverbes,* des *Nouvelles,* des *Romans,* etc.

Les principales éditions de ses Œuvres parues jusqu'en 1859 (il n'en a pas été publié depuis cette époque), bien que portant quelquefois le titre d'*Œuvres complètes*, n'étaient, en réalité, que des recueils d'*Œuvres choisies;* elles ne comprenaient d'ailleurs ni les proverbes, nouvelles et romans pu-

bliés depuis 1846, ni les pièces de théâtre représentées depuis 1852 *.

Toutes ces éditions sont actuellement épuisées.

Au moment d'entreprendre une nouvelle publication des œuvres d'Eugène Scribe, ses éditeurs ont hésité sur le parti qu'il convenait de prendre pour mieux honorer sa mémoire.

Devaient-ils se contenter de publier des *Œuvres choisies*, composées seulement de ses ouvrages dramatiques ou autres, particulièrement consacrés par un long succès? Devaient-ils au contraire offrir au public des *Œuvres complètes*, c'est-à-dire la collection de toutes les productions de sa plume féconde?

C'est à ce dernier parti qu'ils ont cru devoir s'arrêter; car, ce qu'ils voulaient, c'était non-seule-

* Voici la liste de ces diverses éditions :

1° **1827-1842.** — Aimé André. — *Théâtre complet.* — 24 vol. in-8° : 168 pièces, de 1812 à 1840.

2° **1840-1842.** — Furne et Aimé André. — *Œuvres complètes.* — 5 vol. gr. in-8°, en 10 tomes, à 2 colonnes : 171 pièces, de 1812 à 1840.

3° **1845.** — Firmin Didot. — *Œuvres choisies.* — 5 vol. in-12 : 54 pièces, de 1815 à 1840.

4° **1852-1854.** — Lebigre-Duquesne. — *Œuvres complètes.* — 17 vol. gr. in-8°, à 2 colonnes : 209 pièces, de 1812 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

5° **1854-1859.** — Vialat et Marescq. — *Œuvres illustrées.* — 12 vol. gr. in-8°, à 2 colonnes : 208 pièces, de 1812 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

6° **1855-1859.** — Michel-Lévy. — *Théâtre*, *Historiettes* et *Proverbes*, *Nouvelles* et *Romans.* — 25 vol. in-18 : 123 pièces, de 1817 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

ment remettre en lumière des ouvrages si longtemps et si justement applaudis ; c'était aussi, en réunissant l'œuvre entière de cet auteur, qui fut l'une des plus brillantes personnifications du théâtre contemporain, le montrer dans toute la puissance de son travail et sous tous les aspects de son talent ; c'était enfin faire connaître les véritables causes de tant de succès, causes si bien expliquées du reste dans les discours qui ont été prononcés à l'Académie française, lors de la réception de son successeur :

« Il y avait chez Scribe, — a dit M. Vitet*, — « une faculté puissante et vraiment supérieure qui « lui assurait et qui m'explique cette suprématie « sur le théâtre de son temps. C'était un don d'in« vention dramatique que personne avant lui peut« être n'avait ainsi possédé : le don de découvrir « à chaque pas, presque à propos de rien, des com« binaisons théâtrales d'un effet neuf et saisissant ; « et de les découvrir, non pas en germe seulement « ou à peine ébauchées, mais en relief, en action, « et déjà sur la scène. Pendant le temps qu'il faut « à ses confrères pour préparer un plan, il en achève « plus de quatre ; et jamais il n'achète aux dépens de « l'originalité cette fécondité prodigieuse. Ce n'est « pas dans un moule banal que ses fictions sont « jetées. S'il a ses secrets, ses méthodes, jamais il ne

* Réponse de M. Vitet au discours prononcé par M. Octave Feuillet, dans la séance du 26 mars 1863.

« s'en sert de la même façon. Pas un de ses ouvrages
« qui n'ait au moins son grain de nouveauté...
« Scribe avait le génie de l'invention dramatique. »

« ..... Un des arts les plus difficiles dans le do-
« maine de l'invention littéraire, — disait au-
« paravant M. Octave Feuillet *, — c'est celui de
« charmer l'imagination sans l'ébranler, de toucher
« le cœur sans le troubler, d'amuser les hommes
« sans les corrompre : ce fut l'art suprême de
« Scribe. »

Les éditeurs n'ont donc pas craint de publier les œuvres réellement complètes d'Eugène Scribe. En agissant ainsi, ils ont songé à procurer au lecteur des éléments plus nombreux d'observation et d'étude; ils ont voulu aussi répondre à cette curiosité qui s'attache volontiers aux plus fugitives productions d'un auteur célèbre. Et, quelque jugement que l'on porte sur certaines de ces œuvres dépouillées du prestige de la représentation ou de l'attrait de l'actualité, ils pensent qu'elles intéresseront encore les amateurs de l'art dramatique.

Tous les ouvrages compris dans la présente édition ont été revus et collationnés avec soin sur les manuscrits originaux ou sur les éditions primitives, dans le but de rectifier quelques erreurs et de réparer certaines omissions qui s'étaient successivement glissées dans les éditions postérieures.

* Discours de réception de M. Octave Feuillet.

Cette publication sera divisée en six séries distinctes, comprenant chacune, par ordre chronologique, les divers ouvrages classés d'après leur genre, savoir : — *Comédies* et *Drames.* — *Comédies-Vaudevilles.* — *Opéras* et *Ballets.* — *Opéras-Comiques.* — *Proverbes*, *Nouvelles* et *Romans.* — *Œuvres diverses* et *inédites.* — Cette dernière série se composera notamment de pièces de théâtre inédites, représentées ou non, de lettres, de discours, de chansons et d'autres opuscules en prose ou en vers.

Eugène Scribe aimait à associer au souvenir des principaux rôles de ses pièces les artistes qui s'étaient distingués dans leur interprétation, et qu'il considérait comme lui ayant apporté une part essentielle de collaboration. C'est pour se conformer à ce sentiment que les éditeurs ont rappelé, dans cette nouvelle édition, en regard du nom des personnages, celui des acteurs qui avaient créé les rôles.

La première édition des Œuvres d'Eugène Scribe portait, en tête, une *Dédicace à ses collaborateurs.* C'est également par cette dédicace que commence la présente édition. Elle exprime à la fois des sentiments si modestes de la part de son auteur et si flatteurs pour ceux qui les ont inspirés, que ce serait faire tort à l'un et aux autres que de ne pas la reproduire.

Enfin, on a fait suivre cette dédicace du *Discours de réception à l'Académie française*, prononcé par

Eugène Scribe dans la séance du 28 janvier 1836, seule préface qu'il ait voulu mettre en tête des précédentes éditions de ses œuvres.

Les éditeurs pensent que la publication de cette œuvre considérable permettra de mieux apprécier encore cet homme d'esprit, cet homme de bien, qui « crut servir assez son pays en l'honorant *, » et dont on peut dire à si juste titre, ce qu'il a dit lui-même de son confrère, ami et neveu J.-F. Bayard : — Il était du petit nombre de ceux qui, fiers du titre d'homme de lettres, n'en ont jamais voulu d'autre ; étranger à tous les partis, il n'a spéculé sur aucune révolution, il n'a flatté aucuns pouvoirs, même ceux qu'il aimait ! Il n'a sollicité ni honneurs, ni places, ni pensions ! il n'a rien demandé qu'à lui-même ! Il a dû à son talent et à son travail, son bonheur et son indépendance. — Il en fut de même, en effet, d'Eugène Scribe, qui dut aussi à son *travail*, son *bonheur* et son *indépendance*, ce que traduisait fidèlement sa devise : *Indè fortuna et libertas*, — *Indè liber et felix.*

* Discours de réception de M. Octave Feuillet.





A MES COLLABORATEURS.

Mes chers Amis,

On m'a souvent reproché le nombre de mes collaborateurs; pour moi, qui ai le bonheur de ne compter parmi eux que des amis, je regrette au contraire de ne pas en avoir davantage. Souvent aussi on m'a demandé pourquoi je ne travaillais pas seul. A cela je répondrai que je n'en avais probablement ni l'esprit, ni le talent; mais je les aurais eus, que j'aurais encore préféré notre alliance et notre fraternité littéraires. Le peu d'ouvrages que j'ai composés seul ont été pour moi un travail; ceux que j'ai faits avec vous étaient un plaisir; et, à chaque instant, je me rappelais ces vers d'un de nos maîtres dans l'art dramatique :

En cela nous trouvons l'agréable et l'utile :
Le travail est plus doux, et semble plus facile;
On discute, on s'excite, et cette noble ardeur
Donne seule aux tableaux la vie et la couleur.
Que nous sommes heureux! quel plaisir est le nôtre!
Souvent une saillie en fait éclore une autre.

. . . .

Ainsi nous arrivons jusques au dénoûment.
L'ouvrage est toujours gai lorsqu'il est fait gaîment.
Avons-nous un succès, tous deux il nous transporte;
Avons-nous une chute, elle semble moins forte.
Tel est de l'amitié le pouvoir enchanteur :
Elle adoucit la peine, et double le bonheur *.

Vous dédier ce recueil, c'est donc vous rendre ce qui vous appartient, ce que vous m'avez donné; et puissiez-vous, en parcourant ces légers et nombreux ouvrages, vous rappeler les heureux moments qu'ils nous ont fait passer ensemble!

Votre ami,

EUGÈNE SCRIBE.

* Étienne, *Bruéis et Palaprat,* scène II.





DISCOURS

DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRONONCÉ

DANS LA SÉANCE DU 28 JANVIER 1836.

MESSIEURS,

Vous avez lu que la république de Gênes ayant osé braver Louis XIV, le doge fut forcé de venir à Versailles implorer la clémence du grand roi; et pendant qu'il admirait ces jardins où partout la nature est vaincue, ces eaux jaillissantes, ces forêts d'orangers, ces terrasses suspendues dans les airs, on lui demanda ce qu'il trouvait de plus extraordinaire à Versailles. Il répondit : « C'est de m'y voir. »

Et moi aussi, Messieurs, au milieu de toutes les

illustrations qui m'entourent, au milieu de toutes les pompes littéraires qui viennent ici s'offrir à mes souvenirs ou à mes yeux, ce qui devrait m'étonner le plus, ce serait ma présence, si une réflexion n'était venue me rassurer et m'enhardir.

L'Académie, cette chambre représentative de la littérature, a voulu que tous les genres, reconnus par la charte de Boileau et les lois du bon goût, eussent dans son sein des mandataires nommés par elle, et, comme dans nos assemblées législatives où l'élu d'une faible bourgade siége sur les mêmes bancs que les députés des grandes villes, l'Académie, en me donnant entrée dans cette enceinte, vient d'élever et d'agrandir l'humble genre dont je suis le représentant et qui désormais m'inspirerait de l'orgueil, si un auteur de vaudevilles pouvait en avoir.

Oui, Messieurs, je ne m'abuse point sur la nature de mon mandat : si pendant longtemps j'ai, sur une scène secondaire, essayé de peindre Thalie en miniature, si parfois, sur un théâtre plus élevé, j'ai tâché de tracer quelques tableaux d'une plus grande dimension, de pareils efforts ne me donnent pas le droit de me regarder ici comme un des représentants de la comédie. Vous n'aviez pas besoin d'en appeler de nouveaux dans cette assemblée où brillaient déjà l'auteur du *Tyran domestique*, l'auteur de *l'Avocat*, l'auteur des *Deux Gendres*, l'auteur de *l'École des Vieillards*. Seulement vous n'avez pas voulu que le fauteuil jadis occupé par Laujon restât vide plus longtemps.

Vous aviez déjà accordé en sa personne des lettres de noblesse à la chanson, vous avez voulu me les

transmettre, et c'est à ce titre seulement que je m'assieds parmi vous.

Peut-être après cela, ce genre, si futile en apparence, et dont le nom même semble étonné de retentir sous les voûtes classiques de cette salle, peut-être, dis-je, ce genre n'est-il pas tout à fait indigne d'attirer vos regards, et par justice, ou du moins par reconnaissance, je devrais chercher à défendre celui qui fut mon protecteur, je devrais vous retracer ici l'histoire du Val-de-Vire, depuis son origine jusqu'à nos jours, si, en ce moment, un soin plus imposant et plus solennel n'appelait d'abord toutes mes pensées et ne venait retenir sur mes lèvres les refrains joyeux près de s'en échapper.

Il y a bien longtemps que, pour la première fois de ma vie, j'entrai dans cette salle ; j'étais alors au Lycée Napoléon *, et c'est ici même, dans ces lieux où rien n'est changé, que l'on nous distribuait les prix du concours général : dans ces tribunes étaient nos camarades, nos rivaux, nos amis; ils étaient là... comme aujourd'hui encore. Plus loin nos parents, nos sœurs, nos mères. Heureux qui peut avoir sa mère pour témoin de son triomphe!... Ce bonheur, je l'avais alors ! De ce côté étaient placés nos maîtres, nos supérieurs, de hauts dignitaires de la littérature ou de l'empire ; car ces palmes, décernées à de faibles mérites, c'était, comme aujourd'hui encore, le mérite qui les distribuait. Je demandai à l'un de mes

* Notre collége Sainte-Barbe suivait alors les cours du Lycée Napoléon.

voisins quel était le président? On me répondit : — « C'est le grand maître, M. de Fontanes. » — Et à côté de lui, cette figure si belle et si imposante ? — « Le secrétaire général de l'Université, M. Arnault, l'auteur de *Marius à Minturnes !* » de cette tragédie dont nous savions par cœur tous les beaux vers. L'auteur de *Marius à Minturnes !* je me levai pour le regarder, ne me doutant pas que l'écolier siégerait un jour à la place du maître, et que je viendrais, dans cette même enceinte, déposer une branche de cyprès sur la tombe de celui qui nous distribuait alors des couronnes.

Pourquoi du moins une voix plus puissante que la mienne n'est-elle pas appelée à vous faire l'éloge de l'homme de bien et du poëte que vous regrettez ? Par quel dernier malheur pour lui, faut-il que soit réservé à un disciple de la chanson le difficile honneur d'apprécier les productions d'une muse tragique !

Entraîné dès l'âge le plus tendre par un penchant irrésistible pour la poésie, M. Arnault était bien jeune encore quand il donna *Marius*, son premier ouvrage. C'était déjà une entreprise hardie, surtout pour un jeune homme de vingt-quatre ans, de vouloir appeler l'intérêt sur un personnage aussi odieux que Marius, qui couvrit l'Italie de sang et de proscriptions, qui se déshonora par le vol et le pillage, et qui, aussi barbare dans ses vengeances, mais moins courageux que Sylla, n'eut pas comme lui la grandeur d'âme de s'arrêter et l'audace de descendre. Mais M. Arnault avait compris qu'aux yeux des hommes rassemblés, le malheur absout de tous les crimes. Il avait choisi

pour son héros non pas Marius proscripteur, mais Marius proscrit, mais le vainqueur des Cimbres errant et fugitif ; il avait senti que, s'il est au monde un noble et beau spectacle, c'est la gloire aux prises avec le malheur, c'est une grande infortune supportée avec courage. Il avait deviné juste : et, sans imiter les auteurs qui avaient traité ce sujet avant lui, sans appeler à son aide aucune intrigue étrangère, aucun personnage de femme, aucun amour de tragédie, abordant dans toute sa sévérité et dans sa simplicité antique ce sujet qui n'offrait qu'une scène, il en fit un tableau d'histoire où partout domine cette grande figure de Marius ; et rappelez-vous, Messieurs, quel effet produisait cet esclave, ce Cimbre qui, reculant épouvanté à l'aspect de ce front consulaire et de quarante ans de gloire, jetait son poignard et s'enfuyait en répétant :

Je ne pourrai jamais égorger Marius !

Cette tragédie fut dédiée à Monsieur, comte de Provence, depuis Louis XVIII. M. Arnault s'était attaché à la maison de ce prince, ami des lettres, et dont la protection devait être utile au jeune poëte ; car alors pour réussir, même en littérature, c'était chose presque nécessaire que le patronage d'un homme puissant. Les temps sont changés, grâce au ciel ! Aujourd'hui un homme de lettres n'a plus besoin de dire à un grand seigneur : Daignez me protéger ! il trouve dans son travail la gloire et mieux encore, s'il est possible... l'indépendance.

Au commencement de la Révolution, le comte de

Provence se réfugia en pays étranger, et M. Arnault, que cette fuite exposait à de grands dangers, se hâta de passer en Angleterre. Singulière destinée que la sienne ! Ce protecteur qu'il s'était donné, prince alors et plus tard devenu roi, oblige deux fois M. Arnault à sortir de France : en 1792, par son départ ; en 1815, par son retour.

M. Arnault chercha bientôt à revoir son pays. Arrêté à Dunkerque comme émigré, jeté dans un cachot, il en sort par un décret du Comité de salut public qui, juste cette fois, déclare la loi sur l'émigration non applicable à un homme de lettres, à l'auteur de *Marius à Minturnes*, supposant sans doute, par une heureuse fiction, que l'univers appartient au poëte et que partout est sa patrie.

Des jours meilleurs vinrent luire pour la France. C'était encore la République ; mais ce n'étaient plus les faisceaux sanglants des décemvirs ; ce n'était plus même l'austérité de Rome ou de Sparte. A son goût effréné pour le luxe et les plaisirs, à son oubli du passé, à son insouciance de l'avenir, on eût dit la république d'Athènes, si l'ont eût osé comparer Barras à Périclès. On était sous le Directoire, sous ce gouvernement faible, joyeux et dissolu, que j'appellerais presque la régence de la révolution.

Rendu à ses travaux littéraires, M. Arnault donna successivement sa tragédie d'*Oscar*, où il retrace avec tant de charmes les doux épanchements de l'amour et de l'amitié, et sa tragédie des *Vénitiens*, dont le cinquième acte est un des plus beaux du théâtre moderne ; disons cependant, en historien fidèle, que

M. Arnault n'est pas seul auteur de ce cinquième acte. Dans l'origine, il avait donné à son ouvrage un dénoûment heureux. Montcassin, son héros, ne mourait pas. Il était sauvé du supplice par son rival. Ce dénoûment ne plut pas à un membre de l'Institut que M. Arnault avait connu en Italie, et à qui il faisait lecture de sa tragédie. Ce membre de l'Institut, c'était le général Bonaparte, qui avait en littérature des idées aussi arrêtées qu'en politique. Il détestait Voltaire; il avait le malheur de ne pas aimer beaucoup Racine, mais il aurait fait Corneille premier ministre. Il était pour les dénoûments énergiques, et voulait que, même au théâtre, toutes les difficultés fussent enlevées à la baïonnette. Le cinquième acte des *Vénitiens* ne lui paraissait pas attaqué franchement; il le trouvait affaibli et gâté par le bonheur des deux amants. Si leur malheur eût été irréparable, disait-il à M. Arnault, l'émotion passagère qu'ils m'ont causée m'aurait poursuivi jusqu'au soir, jusqu'au lendemain. Il faut que le héros meure! Il faut le tuer!... tuez-le!

Montcassin fut donc mis à mort par ordre de Napoléon et à la grande satisfaction du public, qui, par ses applaudissements, confirma la sentence. Il est inutile de dire que la tragédie des *Vénitiens* fut dédiée au général Bonaparte; c'était justice.

Bonaparte aimait M. Arnault, et cette amitié ne s'est jamais démentie. Soit que, lui confiant d'importantes missions, il le charge de l'organisation des îles Ioniennes; soit que, dans son hôtel de la rue Chantereine, il l'admette à ces conversations familières et

prophétiques qui déjà étaient de l'histoire ; soit que, plus tard, à bord du vaisseau amiral qui conduisait en Égypte César et sa fortune, ils discutent ensemble sur Ossian et sur Homère; soit enfin que, devenu empereur, il place M. Arnault dans les premiers rangs de l'Université, Napoléon fut toujours constant dans son estime pour lui, bien que plus d'une fois il eût à se plaindre de ses traits satiriques et de son énergique franchise. Celui qui d'un seul coup d'œil savait si bien deviner et apprécier le mérite, avait, dès le premier jour, en Italie, et de sa main victorieuse, écrit sur ses tablettes le nom de M. Arnault, et vingt-trois ans plus tard, sa main mourante l'écrivait encore sur son testament, daté des rochers de Sainte-Hélène !

Que pourrais-je ajouter à un pareil témoignage ?

Après la catastrophe des Cent Jours, M. Arnault fut exilé, et, ce qu'on aura peine à croire, on le destitua de la place qu'il occupait parmi vous, et que vos suffrages lui avaient donnée. En fait de vers et de poésie, Molière avait dit :

Hors qu'un commandement exprès du roi ne vienne...

Le commandement vint, qui raya M. Arnault de l'Institut. Violant le sanctuaire des lettres, oubliant que le plus grand de vos priviléges est d'être inamovibles et que la gloire littéraire n'est point révocable, un ordre fut signifié qui supprima *Marius à Minturnes* et *les Vénitiens;* et, en vertu d'une ordonnance, contre-signée par un ministre, il fut dé-

cidé que ces deux beaux succès n'avaient jamais existé.

Pendant son exil, qu'il supporta avec dignité et courage, M. Arnault composa la dernière partie de ses fables, son plus beau titre littéraire, selon moi; car il a créé un nouveau genre qui restera comme modèle, par cela même qu'il n'a cherché à imiter ni La Fontaine, ni Florian; ce n'est point la naïve bonhomie du premier, ni la sensibilité élégante et gracieuse du second; c'est de l'épigramme, c'est de la satire, c'est Juvénal qui s'est fait fabuliste! Comme lui, peut-être,

Poussant jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole,

M. Arnault a-t-il fait la société trop vicieuse et les hommes trop méchants. On a reproché avec raison à Florian d'avoir mis dans ses bergeries trop de *moutons*, peut-être dans les fables de M. Arnault y a-t-il un peu trop de *loups*.

C'est encore pendant son exil que M. Arnault fit jouer à Paris *Germanicus*, qui, vainqueur le premier jour, fut le lendemain banni du théâtre, comme l'auteur l'avait été de la France; et lorsqu'enfin le jour de la justice avait brillé pour lui, lorsque, après cinq ans de proscription, il était rentré dans sa patrie, et plus tard parmi vous... un coup imprévu l'a de nouveau et pour jamais enlevé à votre amitié! Le plus jeune de ses fils venait d'éprouver une perte cruelle : c'est pour le consoler que son père était accouru auprès de lui et avait entrepris ce voyage qui devait lui être si fatal. M. Arnault avait l'habitude des

longues promenades; c'est en marchant qu'il composa presque tous ses ouvrages. Le matin même, et par une excessive chaleur, il avait fait en travaillant une marche forcée. Il rentra fatigué, et s'étendant sur un lit de repos, il dit à sa fille : « Mets-toi au piano, » et la jeune fille obéit; pendant que son père reposait, pendant que sa tête appesantie tombait sur son sein, elle jouait toujours... et son père n'était plus!... Il venait de s'éteindre sans souffrances, sans agonie, le sourire sur les lèvres, rêvant à ses travaux du matin, à ses enfants, à ses amis... à vous, peut-être, Messieurs.

Il est mort, laissant trois fils, son espérance et la nôtre ! trois fils qui, dans la carrière des lettres, des armes et de la magistrature, soutiennent dignement l'honneur du nom paternel. L'un d'eux, l'auteur de *Régulus*, a prouvé qu'il est des familles où la gloire est héréditaire, et que la noblesse des lettres peut, comme celle des armes, instituer des majorats.

Quoique rien ne dût faire prévoir pour M. Arnault une fin aussi soudaine, depuis quelque temps cependant sa santé était visiblement altérée. Certaines attaques violentes et passionnées, qui frappaient sans ménagement l'homme et l'écrivain, avaient froissé cette organisation puissante, mais sensible et irritable. Il est de nos jours une critique acerbe qui vous atteint au cœur. Celle-là, on ne l'a point épargnée à M. Arnault, et, malgré sa vieillesse et ses triomphes passés, il n'a pu, comme Marius à Minturnes, désarmer le Cimbre qui venait le frapper.

Il faut le dire aussi, l'on s'est souvent mépris sur

le caractère de M. Arnault. C'était un homme chez qui restait profondément gravé le souvenir soit du bien, soit du mal. Si personne n'oubliait moins que lui une mauvaise action, personne non plus ne portait plus avant dans son cœur la reconnaissance d'un service ou d'un bienfait. Avouons aussi que la tournure vive et piquante de son esprit ne lui permettait guère de résister au plaisir d'un bon mot : ajoutez à ce tort celui d'une extrême franchise, et l'on aura aisément une idée des ennemis qu'il dut se faire. Et pourtant rien n'égalait la bonté de son cœur : plus d'une fois il l'a prouvé; plus d'une fois, dans les fonc tions importantes qu'il remplissait à l'Université, il tendit la main au talent repoussé, ou au mérite qui se tenait à l'écart : c'est lui qui accueillit dans ses bureaux notre poëte Béranger, que lui seul alors avait deviné.

La conversation de M. Arnault était semée d'expressions hardies et pittoresques, presque toujours empreinte d'une verve maligne que l'on trouve dans ses fables, dans ses poésies diverses, et même dans des chansons de la gaieté la plus originale... Oui, Messieurs, des chansons de M. Arnault, des chansons d'un auteur tragique ! circonstance dont j'étais trop fier pour ne pas me hâter d'en prendre acte; car c'était une autorité puissante, c'était une preuve de plus en faveur de ce genre que j'ai entrepris, témérairement peut-être, de réhabiliter devant vous.

Pour cela, Messieurs, il me faudrait dérouler à vos yeux ce que j'appellerai les temps héroïques de la chanson, lorsqu'elle marchait au combat avec Roland

et les preux de Charlemagne, ou lorsque, avec les troubadours, elle se présentait, la harpe à la main, aux portes des palais, et s'asseyait à la table du seigneur châtelain. Je vous montrerais ensuite la chanson partant pour la croisade, revenant avec les premiers barons chrétiens, s'installant près du foyer gothique, et, par ses refrains du sultan Saladin, égayant les veillées des nobles dames. Plus tard, vous la verriez, tendre et guerrière avec Agnès Sorel, apprendre à Charles VII comment on regagne un royaume ; ou bien, satirique et galante avec François Ier, écrire ses joyeuses devises sur les vitraux de Chambord ; puis, tout à coup fanatique et séditieuse, elle vous apparaîtrait portant la croix de la Ligue ou les couleurs de la Fronde, attaquant les rois, renversant les ministres, changeant les parlements ; et peut-être, en voulant écrire l'histoire de la chanson, on se trouverait, sans y penser, avoir esquissé l'histoire de France.

Dans un discours célèbre, rempli d'idées fines et ingénieuses, un de nos premiers auteurs dramatiques a soutenu, dans cette enceinte, que si quelque grande catastrophe faisait disparaître de la surface du globe tous les documents historiques et ne laissait intact que le recueil de nos comédies, ce recueil suffirait pour remplacer nos annales. La liberté littéraire qui règne dans l'Académie me permettra-t-elle de ne pas partager entièrement cette opinion ? Je ne pense pas que l'auteur comique soit historien : ce n'est pas là sa mission : je ne crois pas que dans Molière lui-même on puisse retrouver l'histoire de notre pays.

La comédie de Molière, ou de ses contemporains, nous instruit-elle des grands événements du siècle de Louis XIV? Nous dit-elle un mot des erreurs, des faiblesses ou des fautes du grand roi? Nous parle-t-elle de la révocation de l'édit de Nantes? Non, Messieurs, pas plus que la comédie de Louis XV ne nous parle du partage de la Pologne, pas plus que la comédie de l'Empire ne parle de la manie des conquêtes. Mais si nous supposions, par une nouvelle invraisemblance, et l'on m'en a si souvent reproché dans mes fictions, qu'il peut m'être permis d'en risquer une de plus, dans l'intérêt de la vérité... si nous supposions à notre tour que, semblable à ce lieutenant de Mahomet qui brûla toute la bibliothèque d'Alexandrie, et ne conserva que le livre du prophète, il se rencontrât de nos jours un conquérant kalmouk ou tartare qui, ami de la gaieté et fanatique de la chanson, comme Omar l'était de l'Alcoran, brûlât tous les livres d'histoire et n'épargnât que le recueil des virelais, noëls, ponts-neufs et vaudevilles satiriques imprimés jusqu'à nos jours... voyons si, par hasard, et avec ces seuls documents, il serait tout à fait impossible de rétablir les principaux faits de notre histoire? Peut-être suis-je dans l'erreur; peut-être n'est-ce là qu'un paradoxe : mais il me semble qu'à l'aide de ces joyeuses archives, de ces annales chantantes, on pourrait facilement retrouver des noms, des dates, des événements oubliés par la comédie, ou des personnages historiques épargnés par elle.

Une pareille fidélité était impossible à la muse co-

mique; je le sais : aussi n'est-ce pas un reproche que je lui adresse, mais un fait que je voudrais essayer de constater. Je sais que Louis XIV, que Louis XV, que Napoléon n'auraient pas souffert au théâtre ces grands enseignements de l'histoire, ou n'auraient pas permis de traduire sur la scène des ridicules qui les touchaient de trop près. Je sais même qu'aujourd'hui l'auteur comique n'a guère plus d'avantages que ses devanciers, car, de nos jours, la susceptibilité des partis a remplacé celle du pouvoir. Dans ce siècle de liberté, on n'a pas celle de peindre sur la scène tous les ridicules. Chaque parti défend les siens, et ne permet de prendre que chez le voisin ; la presse elle-même, ce pouvoir absolu des gouvernements libres, la presse veut bien dire la vérité à tout le monde, mais, comme tous les souverains, elle n'aime pas qu'on la lui dise. Et, par cette thèse, j'ai entendu, non pas attaquer, mais justifier la comédie, et prouver qu'on lui demandait plus qu'elle ne pouvait donner, en exigeant qu'elle remplaçât l'histoire.

Mais du moins la comédie peindra les mœurs? Oui : je conviens qu'elle est plus près de la vérité des mœurs que de la vérité historique; et cependant, excepté quelques ouvrages bien rares, *Turcaret*, par exemple, chef-d'œuvre de fidélité, il se trouve, par une fatalité assez bizarre, que presque toujours le théâtre et la société ont été en contradiction directe. Ainsi, Messieurs, et, puisqu'il s'agit de mœurs... prenons l'époque de la Régence ? Si la comédie était constamment l'expression de la société, la comédie

d'alors aurait dû nous offrir d'étranges licences ou de joyeuses saturnales. Point du tout. — Elle est froide, correcte, prétentieuse, mais décente. C'est Destouches, la comédie qui ne rit point ou qui rit peu; c'est La Chaussée, la comédie qui pleure. Sous Louis XV, ou plutôt sous Voltaire, au moment où se discutaient ces grandes questions qui changeaient toutes les idées sociales, au milieu du mouvement rapide qui entraînait ce dix-huitième siècle, si rempli de présent et d'avenir, nous voyons apparaître au théâtre Dorat, Marivaux, Lanoue, c'est-à-dire, l'esprit, le roman... et le vide.

Dans la Révolution, pendant ses plus horribles périodes, quand la tragédie, comme on l'a dit, courait les rues, que vous offrait le théâtre? des scènes d'humanité et de bienfaisance, de la sensiblerie ; *les Femmes* et *l'Amour filial ;* en janvier 93, pendant le procès de Louis XVI, *la Belle Fermière,* comédie agricole et sentimentale ! ! ! Sous l'Empire, règne de gloire et de conquêtes, la comédie n'était ni conquérante, ni belliqueuse ! Sous la Restauration, gouvernement pacifique, les lauriers, les guerriers, les habits militaires avaient envahi la scène, Thalie portait des épaulettes. Et de nos jours, à l'heure où je vous parle, je me représente un étranger, un nouvel Anacharsis, tombant tout à coup au milieu de notre civilisation et courant au théâtre pour connaître d'une manière certaine et positive les mœurs parisiennes de 1835. Voyez-vous l'effroi de cet honnête étranger qui n'ose faire un pas dans le monde, de crainte de se heurter contre quelque meurtre, quelque adultère, quelque inceste, car on

lui a dit que le théâtre était toujours l'expression de la société ?

Que si quelqu'un, cependant, prenant cet étranger par la main, le présentait dans nos salons, ou le faisait admettre dans nos familles, quel serait son étonnement en voyant qu'à aucune époque peut-être, nos mœurs intérieures n'ont été plus régulières, que, sauf quelques exceptions dont le scandale même prouve la rareté, jamais le foyer domestique n'a été l'asile de plus de vertus ! Et si on lui disait qu'autrefois c'étaient les hautes classes qui donnaient l'exemple du vice, que souvent c'était de la cour elle-même que partaient les outrages à l'honnêteté et à la morale publiques ; si on lui disait qu'aujourd'hui les vertus viennent d'en haut et se reflètent du trône sur la société : se réconciliant alors avec cette société qu'il ne connaissait pas et qu'il accusait, vous entendriez l'étranger s'écrier avec joie : Oui, l'on m'a trompé ! oui, grâce au ciel, le théâtre ne peint pas toujours les mœurs !

Comment donc expliquer, Messieurs, cette opposition constante, ce contraste presque continuel entre le théâtre et la société? Serait-ce l'effet du hasard, ou ne serait-ce pas plutôt celui de vos goûts et de vos penchants, que les auteurs ont su deviner et exploiter? Vous courez au théâtre, non pour vous instruire ou vous corriger, mais pour vous distraire et vous divertir. Or, ce qui vous divertit le mieux, ce n'est pas la vérité, c'est la fiction. Vous retracer ce que vous avez chaque jour sous les yeux n'est pas le moyen de vous plaire; mais ce qui ne se présente point à vous

dans la vie habituelle, l'extraordinaire, le romanesque, voilà ce qui vous charme, et c'est là ce qu'on s'empresse de vous offrir. Ainsi, pendant la Terreur, c'était justement parce que vos yeux étaient affligés par des scènes de sang et de carnage, que vous étiez heureux de retrouver au théâtre l'humanité et la bienfaisance, qui étaient alors des fictions. De même, sous la Restauration, alors que l'Europe entière venait de vous opprimer, on vous rappelait le temps où vous donniez des lois à l'Europe, et le passé vous consolait du présent.

Le théâtre est donc bien rarement l'expression de la société, ou du moins, et comme vous l'avez vu, il en est souvent l'expression inverse, et c'est dans ce qu'il ne dit pas qu'il faut chercher ou deviner ce qui existait. La comédie peint les passions de tous les temps, comme l'a fait Molière ; ou bien, comme Dancourt et Picard l'ont fait avec tant de gaieté, Colin d'Harleville avec tant de charme, Andrieux avec tant d'esprit, elle peint des travers exceptionnels, des ridicules d'un instant. Sous le rideau qu'elle soulève à peine, elle peut nous montrer un coin de la société ; mais les mœurs de tout un peuple, ses mœurs de chaque époque, qui vous les montrera élégantes ou grossières, libertines ou dévotes, sanguinaires ou héroïques ? Qui vous les offrira, bonnes ou mauvaises, telles qu'elles étaient ? Qui vous les offrira, Messieurs ? Les annales dont je vous parlais tout à l'heure,

> ces peintures naïves
> Des malices du siècle, immortelles archives,

la chanson, qui n'avait aucun intérêt à déguiser la vérité, et qui, au contraire, n'apparaissait que pour la dire. Ainsi, Messieurs, repassons rapidement les temps que nous venons de parcourir. Commençons par la Régence, si mal définie par les auteurs comiques de l'époque; adressons-nous aux chansonniers, et voyons s'ils seront des peintres plus fidèles : Collé, par exemple, dans ces couplets :

Chansonniers, mes confrères,
Le cœur,
L'honneur,
Ce sont des chimères,
Dans vos chansons légères,
Traitez de vieux abus
Ces vertus
Qu'on n'a plus....

N'ayez pas peur, Messieurs, je ne citerai qu'un couplet, et encore n'en donnerai-je que des fragments :

L'amour est mort en France :
C'est un
Défunt
Mort de trop d'aisance.
. . . .
Et tous ces nigauds
Qui font des madrigaux
Supposent à nos dames
Des cœurs,
Des mœurs,
Des vertus, des âmes !
Et remplissent de flammes
Nos amants presque éteints,
Ces pantins
Libertins !

N'est-ce pas là, Messieurs, la Régence tout entière? Et que serait-ce donc si j'achevais la chanson !

Voulez-vous connaître la société du dix-huitième siècle, cette société élégante et spirituelle, raisonneuse et sceptique, qui croyait au plaisir et ne croyait pas en Dieu? Voulez-vous avoir une idée de ses mœurs, de sa philosophie et de ses petits soupers? Ne vous adressez pas à la comédie, elle ne vous dirait rien : lisez les chansons de Voisenon, de Boufflers et du cardinal de Bernis.

Allons plus loin encore : arrivons à des temps où il semblerait que la chanson épouvantée eût dû briser ses pipeaux; et loin qu'elle se taise, loin qu'elle cesse de peindre les mœurs de son temps, elle est toujours là comme un écho fidèle qui, à chaque époque retentissante, reçoit les sons, les répète et nous les transmet. Ainsi, dans notre Révolution, qui se divise en deux moitiés bien distinctes, la partie hideuse est reproduite dans les chants impurs de 93 *, la partie héroïque et glorieuse, dans ces hymnes guerriers qui ont conduit nos soldats à la conquête de l'Europe.

Je ne vous parle point de la gloire de l'Empire : elle a eu pour historiographes tous les chansonniers de l'époque, à commencer par Désaugiers, le premier chansonnier peut-être de tous les temps, Désaugiers qui faisait des chansons comme La Fontaine faisait des fables.

Quant aux fautes ou aux erreurs de la Restauration, si vous tenez à vous les rappeler, ne consultez point

Les *Carmagnoles* et les *Ça ira*.

nos théâtres, n'interrogez pas les colonnes du *Moniteur :* nous avons là les œuvres de Béranger.

Ce serait déjà un assez grand honneur pour la chanson de pouvoir retracer les événements et les mœurs, et de servir ainsi à la fois d'auxiliaire à l'histoire et à la comédie ; mais ce n'est pas là encore le premier de ses titres ; il est un autre point de vue plus grave et plus profond sous lequel on peut l'envisager : c'est qu'en France et sous nos rois, la chanson fut longtemps la seule opposition possible. On définissait le gouvernement d'alors une monarchie absolue tempérée par des chansons ; et c'était là en effet le seul contre-poids, la seule résistance aux empiétements de l'autorité. Oui, Messieurs, la liberté du chant a précédé celle de la presse et l'a préparée. Sous Mazarin, le peuple payait... il est vrai ; mais il chantait..., c'est-à-dire, il protestait. Il protestait déjà contre l'abus du pouvoir et du budget ; et protester, c'est réserver ses droits, jusqu'au jour où une nation se lève et les fait valoir. Or, ces droits imprescriptibles, c'est la chanson qui seule alors se chargeait de les défendre, et, sentinelle vigilante, vous la trouverez toujours placée à l'avant-garde, pour avertir ou pour combattre !

Se rangeant toujours du côté des vaincus, elle a, comme la presse, ses nobles résistances, ses triomphes, et, comme elle aussi, elle a ses excès. Elle attaque tour à tour Henri III, les Guises et le Béarnais ; toujours de l'opposition, toujours anti-ministérielle, elle empêche Richelieu de dormir et Mazarin de dîner ; elle fait la guerre de la Fronde, guerre civile pour

elle, car la chanson était dans les deux camps; et enfin elle arrive en présence de Louis XIV. Ce roi devant qui tremblait l'Europe et la France, ce roi qui disait : « l'État.... c'est moi ! » ce roi que personne n'osait attaquer, la chanson l'attaque à tous les moments de son règne, dans ses amours, dans ses maîtresses ; témoin les fameux couplets de Bussy-Rabutin *; elle l'attaque dans ses généraux, dans ses favoris, dans Villeroi fait prisonnier pendant que son armée chassait l'ennemi de Crémone :

Palsambleu ! la nouvelle est bonne
Et notre bonheur sans égal,
Nous avons recouvré Crémonne ,
Et perdu notre général !

Elle l'attaque dans ses alliés, dans ses hôtes de Saint-Germain, dans ce roi Jacques II qui cède à son gendre Guillaume trois couronnes pour une messe :

Quand je veux rimer à Guillaume,
Je trouve aisément.... un royaume
Qu'il a su mettre sous ses lois !
Mais quand je veux rimer à Jacques....
J'ai beau chercher.... mordre mes doigts :
Je trouve qu'il a fait ses pâques !

Plus redoutable, enfin, à Louis XIV que Marlbo-

* Que Deodatus est heureux
De baiser ce bec amoureux
Qui d'une oreille à l'autre va,
Alleluia!

rough et le prince Eugène, la chanson l'attaque sur son administration intérieure, sur le désordre de ses finances :

> Dans ses coffres pas un doublon !
> Il est si pauvre en son ménage
> Qu'on dit que la veuve Scarron
> A fait un mauvais mariage !

Ce n'est rien encore, Messieurs ; c'est sous le règne suivant que la chanson devient un pouvoir. Seule digue contre la corruption qui déborde de toutes parts, elle défend la France qu'on laisse avilir, elle brave les lettres de cachet, et crayonne sur les murs de la Bastille ces refrains vengeurs qui poursuivent, jusque dans le sérail de Versailles, et les ministres et le roi, et, bien plus encore, les hardies courtisanes qui régnaient alors. Ces refrains audacieux, je ne vous les citerai point, Messieurs ; les tableaux qu'ils nous offrent sont trop exacts. Les peintres, comme les modèles, avaient déchiré la gaze.

Mais s'il y avait alors peu de mérite à attaquer un faible monarque, voici la chanson aux prises avec un bien autre adversaire. Nous voici à cette époque de gloire si fatale à la liberté, sous l'Empire, Messieurs, sous ce règne de silence, car tout se taisait alors.

Tout se taisait, excepté le chansonnier.

C'est sous le règne d'un conquérant que la chanson frondait et tournait en ridicule la manie des conquêtes ; c'est sous cet empereur, dont le front por-

tait tant de couronnes, qu'apparaissait ce bon roi d'Yvetot :

> Se levant tard, se couchant tôt,
> Dormant fort bien sans gloire;
> Et couronné par Jeanneton
> D'un simple bonnet de coton...

C'est sous ce guerrier terrible qui décimait la France, et mettait sa population en coupe réglée, que brillait la physionomie pacifique et paternelle du roi d'Yvetot qui,

> . . . . . ne levait de ban
> Que pour tirer, quatre fois l'an,
> Au blanc.

Disons aussi, Messieurs, que lorsque le conquérant fut tombé, la chanson ne vit plus en lui le despote, mais le héros, le grand homme malheureux, et elle le défendit, comme elle avait défendu nos droits qu'il foulait aux pieds.

Ainsi, et combattant toujours pour la liberté, la chanson l'a conduite, à travers mille écueils, depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'aux jours où la cause qu'elle défendait depuis si longtemps a enfin triomphé; et alors son œuvre a été terminée. Qu'aurait-elle fait de ses allégories satiriques, de ses allusions malignes, de ses demi-mots si piquants, lorsque, autour d'elle et sans obstacles, la pensée jaillissait de toutes parts? Aussi, voyant venir à elle la liberté de la presse, sa puissante alliée, la chanson s'est reposée, n'ayant plus rien à faire. Ainsi, dans les rues de nos cités, on estime ces phares légers

et mobiles, dont la faible lueur nous guida pendant la nuit; mais quand luit le grand jour, quand brille le soleil, on éteint le fanal.

Fasse le ciel qu'on n'ait point à le rallumer!

Lorsque, dans tous les temps, le tombeau de la tyrannie a été celui de la chanson, désirons, pour le bonheur du pays, qu'elle n'ait jamais occasion de renaître, que nos libertés soient toujours défendues par d'autres que par elle, et que son éloge, que je viens de prononcer, soit son oraison funèbre!



LE VALET
DE SON RIVAL

COMÉDIE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. GERMAIN DELAVIGNE

Théatre de l'Odéon. — 19 Mars 1816

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE BARON D'ESTIVAL	MM.	CHAZEL.
LE CHEVALIER DE BEAUCLAIR, officier de cavalerie		THÉNARD.
M. DE SENNEVILLE, colonel.		PÉLICIER.
GERMAIN, domestique du baron d'Estival . .		ARMAND.
UN EXEMPT.		VALVILLE.
LISE, fille du baron d'Estival	Mlle	ADELINE.

A Strasbourg, chez M. d'Estival.

Le Valet de son rival a été repris au *théâtre du Gymnase* le 21 juin 1822, sous le titre de : *les Nouveaux Jeux de l'amour et du hasard*, comédie-vaudeville en un acte. Les auteurs avaient apporté quelques modifications à la pièce primitive, à laquelle ils ajoutèrent alors des couplets. La distribuion nouvelle était celle-ci : d'Estival, (*Emile*) ; de Beauclair, (*Gontier*); de Senneville, (*Closel*) ; Germain, (*Provenchère*); Un exempt, (*Ludovic*); Lise, (*Mlle Minette*).



LE VALET DE SON RIVAL

Un salon chez M. d'Estival ; deux portes latérales ; une porte au fond qui laisse apercevoir un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, seul, tenant un papier à la main.

Relisons la liste de mes commissions : porter des invitations chez le sous-préfet et le receveur des contributions indirectes, pour la signature du contrat; retenir la musique du régiment pour le jour du bal; commander à l'imprimeur les billets de faire part, annonçant que mademoiselle Lise d'Estival épouse M. de Beauclair, officier d'artillerie, etc. Le beau-père est expéditif, et n'aime pas à perdre de temps; aussi tout est prêt, et il ne manque plus rien... que le prétendu. On l'attendait hier, on l'attend aujourd'hui. Un prétendu qu'on fait venir exprès de Paris... comme s'il en manquait à Strasbourg!

SCÈNE II.

GERMAIN, LISE, accourant.

LISE.

Eh bien! Germain, vous n'entendez pas? Une voiture vient de s'arrêter; on a sonné à la grille du parc, et vous êtes là d'une tranquillité...

GERMAIN.

J'y vais. Enfin! serait-ce M. de Beauclair, le prétendu?

LISE.

Ah! M. de Beauclair! lui... un autre... qui sait? une visite... (Vivement.) Mais allez donc. Quand ce serait lui, est-ce une raison pour le faire attendre un quart d'heure?

GERMAIN.

Je vais dire à Lafleur d'ouvrir.

Il sort.)

SCÈNE III.

LISE, seule.

Oh! oui, c'est lui, j'en suis sûre, et toute ma frayeur me reprend. Je ne le connais pas, je ne l'ai point vu, et combien je crains de le voir! Le cœur me bat. On dit qu'il est jeune et spirituel. Qui me dira s'il est doux, aimable, s'il m'aimera, si je pourrai lui plaire?... Oh! non; ils sont si difficiles à Paris. Que je serais fâchée que ce fût lui! Je voudrais qu'il ne vînt pas, qu'il ne parût jamais! Encore s'il ressemblait à ce jeune officier!... (Allant près de la porte.) Si l'on pouvait voir!... Mon dieu! mon père devrait bien faire élaguer ses tilleuls. Oh! le voilà; je l'entends. Je ne dois pas rester.

(Elle sort, en retournant plusieurs fois la tête.)

SCÈNE IV.

GERMAIN, DE SENNEVILLE, plusieurs domestiques portant une valise et d'autres paquets.

GERMAIN, entrant le premier.

Voyons un peu ce M. de Beauclair, qui se fait si longtemps attendre.

DE SENNEVILLE, aux domestiques.

Grand merci, mes amis. (Leur donnant de l'argent.) Tenez, et buvez à ma santé.

(Les domestiques sortent.)

GERMAIN, à part.

Il s'annonce bien.

DE SENNEVILLE, à Germain.

Voulez-vous prévenir M. d'Estival que M. de Beauclair, son gendre...

GERMAIN, le regardant.

Comment ! ne me trompé-je pas ? Monsieur de Senneville !

DE SENNEVILLE, vivement et à voix basse.

Tais-toi, malheureux ! Qui es-tu ? D'où me connais-tu ?

GERMAIN.

Monsieur le colonel ne se rappelle pas mes traits?... J'étais portier à Paris, rue du Helder, chez cette jeune comtesse où monsieur le colonel allait si souvent, et d'où il sortait si tard.

DE SENNEVILLE.

Ah! oui, Germain? (Souriant.) Un fripon.

GERMAIN.

C'est cela, mon colonel. J'avais l'honneur de vous ouvrir la porte.

DE SENNEVILLE.

Traître ! tu ne l'ouvrais pas que pour moi ; mais tu peux me servir, et j'oublie tout.

GERMAIN.

Monsieur est bien généreux !

DE SENNEVILLE, vivement pendant toute cette scène.

J'ai vu Lise avec sa tante, une fois, à Paris, il y a trois mois, au bal de l'ambassadeur : jolie, aimable, modeste, chacun s'empressait autour d'elle. Rien qu'en la voyant danser, je l'adorai. Dès que j'eus causé avec elle, je jurai qu'elle serait ma femme.

GERMAIN.

Que ne parliez-vous? Vingt mille écus de rente, colonel, et neveu du ministre...

DE SENNEVILLE.

En rentrant chez moi, à quatre heures du matin, je trouve des ordres de mon oncle : depuis trois mois j'ai parcouru toute la France ; enfin, je suis envoyé en mission à Strasbourg. J'arrive, et me voici.

GERMAIN.

Au fait, il n'y a pas de temps perdu.

DE SENNEVILLE.

Mon hôte, grand bavard, m'apprend que mademoiselle d'Estival doit se marier à M. de Beauclair, jeune officier français; qu'on n'a jamais vu le futur... mais l'amitié, la parenté, les convenances, que sais-je enfin?... tout est d'accord, et on n'attend plus que le prétendu !... Je laisse notre hôte au milieu de son récit ; je remonte en voiture, j'entre au château, je me dis Beauclair, tout m'est ouvert ; tu m'introduis, et je te dois la réussite de mon projet.

GERMAIN.

Ma foi, monsieur, je n'en ai pas vu de plus extravagant. A chaque instant notre futur peut arriver. On l'attendait hier.

DE SENNEVILLE.

Tant mieux ! c'est qu'un accident l'a retenu. A qui n'en

arrive-t-il pas en voyage? Moi-même, l'avant-dernière nuit, quelle aventure! Ce serait une bonne fortune pour un faiseur de romans! A minuit, un temps affreux! Je dormais..., lorsque ma voiture est renversée par celle d'un voyageur... qui se fâche encore contre mes postillons, dit qu'on l'a retardé, m'insulte moi-même et met l'épée à la main. J'en fais autant. La nuit était noire en diable; le pied me glisse; mon adversaire croit m'avoir tué, remonte en voiture, me laisse là, et court encore.

GERMAIN.

Eh bien! vous n'avez pas pu courir après lui?

DE SENNEVILLE.

Ah! il ne m'échappera pas. Ma chaise renversée..., six heures d'avance... impossible de l'atteindre; mais, arrivé à la ville voisine, encore tout bouillant de colère, je donne, de la part du ministre, l'ordre de l'arrêter; et, dès que l'insolent sera saisi, j'irai lui demander satisfaction de son procédé.

GERMAIN.

Savez-vous son nom? Avez-vous son signalement?

DE SENNEVILLE.

Non; mais un homme qui se rend à Strasbourg... on ne le manquera pas.

GERMAIN.

C'est bien. Que n'avez-vous aussi quelque bon ordre du ministre pour empêcher M. de Beauclair de venir! car enfin tout se découvrira.

DE SENNEVILLE.

Qu'importe? je serai le premier arrivé; le premier j'aurai dit à Lise que je ne puis vivre sans elle; que depuis trois mois je l'aime, je l'adore. Me croyant son futur, elle ne s'offensera pas d'un tel aveu... A moins que son cœur n'ait parlé pour un autre, une jeune personne est toujours disposée à soir favorablement celui que ses parents lui destinent; elle s'efforce de le trouver aimable; elle cherche à l'aimer... et,

songe donc, si Lise pouvait commencer à prendre cette habitude! On me découvrira, je le sais; mais le coup sera porté, l'impression produite, et Beauclair arrivera trop tard.

GERMAIN.

D'accord; mais cela finira par un coup d'épée, et M. de Beauclair... Le connaissez-vous?

DE SENNEVILLE.

Oui, j'ai connu dans mes campagnes un M. de Beauclair fort aimable; je me suis même trouvé avec lui dans une situation assez piquante. Nous étions rivaux sans le savoir; et, comme le chevalier de Grammont, il m'obligea de lui servir de domestique, et de garder son cheval pendant qu'il en contait à ma belle.

GERMAIN.

Je vous connais; vous vous êtes fâché?

DE SENNEVILLE.

Point du tout; le tour m'a paru plaisant, et je lui renvoyai son cheval, en lui promettant de lui rendre la pareille, si j'en trouvais l'occasion.

GERMAIN.

Il ne saurait s'en présenter de plus belle, car voici mademoiselle Lise avec son père.

SCÈNE V.

Les mêmes; D'ESTIVAL, puis LISE.

(Germain sort.)

D'ESTIVAL, entrant le premier.

Eh! que ne disiez-vous tout de suite?... Ce cher Beauclair! qu'il me tarde de le voir, de l'embrasser! Que je le regarde un peu! Oui, c'est lui; voilà l'idée que je m'en faisais, un beau et brave militaire. Ma foi, quoiqu'on vante le temps

passé, nos enfants ne sont pas plus mal que nous, et notre siècle en vaut bien un autre. (Prenant par la main Lise, qui arrive les yeux baissés.) Je te présente ma fille... Hein! qu'en dis-tu? Un peu timide; mais, quand on ne se connaît pas!

LISE, en levant les yeux, fait un geste de surprise.

Que vois-je?

D'ESTIVAL.

Comment! aurais-tu déjà vu Beauclair?

LISE, troublée.

Oui, oui, mon père, beaucoup... une fois... il y a trois mois.

D'ESTIVAL.

Ah! tu appelles cela beaucoup?

LISE, ingénument.

Ah! c'est que c'était... au bal.

D'ESTIVAL.

C'est juste. C'est bien différent. (Gaiement.) Serait-ce par hasard ce cavalier dont tu m'as tant parlé à ton retour de Paris?

DE SENNEVILLE, vivement.

Quoi! mademoiselle vous a parlé de moi?

D'ESTIVAL, froidement.

Oui, un jeune homme qui n'était jamais à la contredanse, qui se trompait de figures. Comment! c'était toi? Je ne t'aurais pas cru si gauche. Qu'est-ce que m'écrivait donc ton père, que tu avais eu trois années de danse avant d'être auditeur? On t'a volé ton argent. Ah çà, puisque vous avez dansé ensemble, à demain la noce! Autrefois, pour faire connaissance avec sa femme, il fallait trois mois de visites à un parloir, et on ne la connaissait pas mieux. Aujourd'hui il suffit d'une contredanse.

LISE, *en souriant.*

Mais c'est moins long, et beaucoup plus gai.

DE SENNEVILLE, *gaiement.*

Oui vraiment. Comme vous le disiez, monsieur, notre siècle en vaut bien un autre : grâce aux progrès des lumières, on ne renferme plus les demoiselles au couvent; mais on les mène au bal. Une mère a-t-elle le désir de pourvoir sa fille? c'est au bal qu'elle découvre le mari qui lui convient. Le militaire vient y faire briller son uniforme; nos graves magistrats, nos docteurs à la mode y figurent ensemble. Un jeune notaire cherche-t-il une dot? S'il danse avec grâce, sa charge est payée. La gaieté, l'abandon qui règnent dans ces fêtes brillantes, rendent l'amour moins timide, et la surveillance moins attentive. Le nombre même des témoins ajoute à la liberté du tête-à-tête. Sa dame! (*Avec expression.*) qu'on est heureux, qu'on est fier d'appeler ainsi celle dont on s'est fait le chevalier, hélas! pour un quart d'heure!... Mais on la quitte ému, agité. Un nouveau monde s'ouvre devant vous, et souvent un regard, un mot, a décidé du destin de la vie. (*Gaiement.*) Vous voyez bien, monsieur, que le bal est le charme de la société, l'école des mœurs et le lien des familles.

LISE, *bas à son père.*

En vérité, il est fort aimable.

D'ESTIVAL.

Oui, il a du bon; s'il danse mal, il raisonne fort bien. A demain donc la noce, et un grand bal, cela va sans dire... Mais, à propos, tu as donc changé d'idée?

DE SENNEVILLE, *étonné.*

Comment?

D'ESTIVAL.

Oui, fripon, ton déguisement. Nous savons tout. Je n'ai pas voulu en parler à ma fille; mais ton père m'a tout écrit. Il paraît que c'est un goût héréditaire dans la famille... Je me souviens d'une mascarade où nous figurâmes ensemble.

DE SENNEVILLE.

Quoi! mon père vous a écrit?

D'ESTIVAL.

Tiens, voici sa lettre...; non, celle-ci. Tu connais son écriture, j'espère? (Mettant ses lunettes.) Hum! hum! « Mon vieux camarade, » Ce cher Beauclair!... « Mon fils, doit se rendre très-prochainement à Strasbourg, pour épouser votre « aimable fille. Vous saurez qu'il a, comme moi, l'esprit « vif et original. Il ne tient point à se marier, mais il tient « à être aimé de sa femme; et je désespérais de l'établir. Il « est passionné pour les déguisements; et, comme il a vu « dernièrement *les Jeux de l'Amour et du Hasard*, il s'est « mis dans l'idée de se présenter chez vous sous l'habit de « son valet, afin de pouvoir étudier à loisir le caractère de « sa future épouse. J'ai cru devoir vous prévenir de cette « folie : vous ferez de cet avis l'usage qui vous paraîtra convenable. » Ah! ah! ah! Je croyais même que c'était là la cause de ton retard.

DE SENNEVILLE, à part.

En voici bien d'une autre. Où me suis-je fourré?

LISE.

Ah! monsieur aime les épreuves?

DE SENNEVILLE.

Mademoiselle ne doit pas les craindre.

LISE.

Quoi qu'il en soit, je trouve plus prudent de ne pas m'y exposer, et je vous remercie d'avoir abandonné ce projet. Ce que j'estime avant tout, c'est la franchise, et je ne consentirai jamais à donner ma main à celui qui aurait employé le moindre subterfuge pour l'obtenir.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; GERMAIN.

GERMAIN.

Monsieur, un domestique, que nous avons vu de loin descendre d'une chaise de poste, est là ; il demande à vous parler.

DE SENNEVILLE, *à part.*

Grand Dieu !

D'ESTIVAL.

Que nous veut-il ? Faites entrer.

GERMAIN, *à de Beauclair.*

Par ici, camarade. (*En s'en allant.*) Comme ces laquais de Paris ont un air fier !

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; DE BEAUCLAIR, *en livrée élégante.*

DE BEAUCLAIR.

Monsieur, je précède mon maître, M. de Beauclair ; il m'a chargé de vous annoncer que, retenu chez le baron de Forlis, il ne pourra arriver chez vous que dans quelques jours.

D'ESTIVAL.

Eh ! que dis-tu donc, mon garçon ? Il est ici.

DE BEAUCLAIR.

Mon maître ! M. de Beauclair ?

LISE.

Sans doute.

D'ESTIVAL

Le voilà.

(*De Beauclair traverse le théâtre, se trouve face à face avec de Senneville, et s'arrête stupéfait.*)

DE SENNEVILLE, prenant un ton de maître.

Eh bien, Jasmin! qu'y a-t-il donc?

DE BEAUCLAIR.

Ah! c'est monsieur qui... que... En vérité... Je ne m'attendais pas... (A part.) Ma foi, monsieur de Senneville, ce tour-ci vaut l'autre.

DE SENNEVILLE.

Sans doute, vous ne m'attendiez pas ici; mais je n'ai point trouvé le baron de Forlis, et je suis arrivé ce matin. (Avec intention.) On peut bien quelquefois arriver avant vous.

DE BEAUCLAIR.

C'est ce qui m'a surpris d'abord; mais j'espère que monsieur ne me retrouvera plus en faute. (Bas à de Senneville.) Je vous remercie; mais je ne me tiens pas pour battu.

D'ESTIVAL

C'est bon... Je me charge d'arranger cette affaire. Ce garçon-là me revient assez. Il a de la tournure. Y a-t-il longtemps qu'il est à ton service?

DE SENNEVILLE.

Non, il vient d'y entrer, et je ne serais pas fâché qu'il y restât. Il se connaît parfaitement en chevaux. Il en donnerait à garder au plus habile. Du reste, adroit, intelligent; et je vous prie de le traiter avec quelques égards. Il n'a pas toujours été valet.

DE BEAUCLAIR.

Ah, mon Dieu, non! je me suis trouvé domestique sans m'en douter.

D'ESTIVAL.

Par quel hasard?

DE BEAUCLAIR.

Il y a tant de valets qui deviennent maîtres sans savoir comment...

DE SENNEVILLE.

Aussi je mets tous mes soins à lui faire oublier qu'il n'est pas à sa place.

D'ESTIVAL.

Bien, mon gendre.

LISE.

Comme il est bon avec ses domestiques! C'est qu'en effet ce pauvre garçon a une physionomie tout à fait intéressante.

DE BEAUCLAIR.

Mademoiselle est bien bonne.

D'ESTIVAL, à de Senneville.

Allons, allons, donne la main à ma fille; et allons faire un tour de jardin en attendant le déjeuner.

DE BEAUCLAIR.

Le déjeuner!... en effet, la route m'a donné un appétit assez vif.

D'ESTIVAL.

Eh bien! mon garçon, ne te gêne pas... passe à l'office.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

DE BEAUCLAIR, seul.

Je ne m'attendais pas à entrer si vite en condition. A l'office! Allons, M. de Senneville prend sa revanche. Après tout, c'est ce que je désire. Je voulais une épreuve, je ne pouvais pas mieux rencontrer. Un rival redoutable, qui a tous les avantages, et qui sait en profiter. Quelle gloire si mon mérite pouvait percer à travers ma livrée! (Gaiement.) Chimère des âmes tendres, bonheur d'être aimé pour soi-même, je pourrai donc vous réaliser une fois; car, à coup sûr, si je triomphe, ce ne sera pas à mon habit que je le devrai. Mais cette dernière aventure, ce coup d'épée m'inquiète. J'ai eu

raison de faire des circuits pour me rendre ici; j'ai cru remarquer qu'on était sur mes traces. En tout cas, ce déguisement me servirait encore. A la moindre nouvelle, je traverse le pont de Kehl et je me trouve en pays étranger. En attendant, préparons-nous à servir mon nouveau maître avec tout le zèle d'un bon domestique.

SCÈNE IX.

DE BEAUCLAIR, D'ESTIVAL.

D'ESTIVAL, à part.

Mon gendre avait envie d'éprouver sa future; moi, je ne serais pas fâché de connaître un peu mon gendre. Si je faisais jaser son domestique! Mais le drôle me paraît ne pas manquer d'esprit : il faut s'y prendre avec adresse. (Haut.) Tu m'as l'air de te plaire au service de ton maître?

DE BEAUCLAIR.

Peut-il en être autrement? Monsieur est si gai, si spirituel!... D'ailleurs, moi, j'aime les jeunes gens.

D'ESTIVAL.

C'est comme moi; j'ai toujours été du parti des fils contre les pères, et je compte bien qu'avec mon gendre nous ferons encore des tours de jeunesse. (Riant et affectant une grande gaieté pendant toute cette scène.) Ah! ah! ah! c'est que je m'en suis permis de fort plaisants. Ah! ah!...

DE BEAUCLAIR, affectant de rire aussi.

Ah! ah!... Je vois que monsieur était un rusé compère.

D'ESTIVAL.

Oui... et, quoi qu'il arrivât, je m'en tirais toujours de la façon la plus gaie. Ah! ah!

DE BEAUCLAIR.

Et mon maître, donc!... Il y a bien peu de temps que je

suis à son service; mais j'en ai vu de belles! Je me rappelle une aventure de créanciers. Ah! ah!

D'ESTIVAL.

Ah! ah!... des créanciers... J'aime beaucoup les scènes de créanciers; c'était mon fort. Ah çà, des créanciers!... Il ne paye donc pas ses dettes?

DE BEAUCLAIR.

Est-ce que vous prenez mon maître pour un homme sans éducation? comme si vous-même autrefois... Ah! ah!

D'ESTIVAL.

C'est juste. Ah! ah! ah!... J'en faisais bien d'autres, moi. Mais conte-moi son aventure.

DE BEAUCLAIR.

M'y voilà... Il revenait du jeu; il avait perdu tout son argent. Non, non, attendez donc.... Je me trompe, c'est un autre jour; ce jour-là, il avait gagné.

D'ESTIVAL, riant de mauvaise humeur.

Ah! il joue et il gagne. Ah! ah!...

DE BEAUCLAIR.

Pas souvent. Mais c'est bien plus drôle quand il perd; il faut entendre alors comme il jure... C'est admirable... Mais, ce jour-là donc il était en gain; à telles enseignes qu'il m'avait payé mes gages; je me le rappelle, parce que c'est la seule fois. Il faut vous dire, pour l'intelligence de l'histoire, que, le matin, il m'avait chargé de porter un billet chez la comtesse, et que, par erreur, je le remis à la baronne.

D'ESTIVAL.

Comment donc! une comtesse? une baronne?... (A part.) Morbleu!

BEAUCLAIR.

Ah! ah!... Je gage que dans votre temps vous avez fait aussi plus d'une conquête?...

D'ESTIVAL.

Oui, oui, je me reconnais là; mais il est donc généralement aimé?

DE BEAUCLAIR.

C'est une fureur, on se l'arrache. Les femmes le craignent, et les hommes ne peuvent pas le souffrir. C'est le jeune homme le plus à la mode de Paris. Eh ! parbleu ! j'ai là une lettre d'une femme à laquelle j'étais chargé de répondre ; vous sentez qu'il ne peut pas suffire à tout. (Lui donnant une lettre, et lui faisant lire l'adresse.) « A Monsieur de Beauclair... » Quel feu!... Vous verrez le délire de la passion!... le vague du sentiment. Ah! ah!... vous connaissez cela ?

D'ESTIVAL, en riant.

Oui, oui, j'en ai reçu plus d'une.

DE BEAUCLAIR.

Mais l'aventure qui a fait le plus de bruit, et qui va vous faire bien rire... C'est dernièrement... Je vous la dirai, parce que vous connaissez les acteurs. Ah ! ah !... Un de ses amis devait se marier. Il arrive à la place du futur qu'on ne connaissait pas, et séduit la fille en présence même du père... (Cherchant.) Un monsieur de... oh ! vous le connaissez, un bon homme, un très-bon homme... J'ai là son nom, je le tiens...

SCÈNE X.

LES MÊMES; LISE.

LISE.

Mon père, je venais vous dire que plusieurs visites...

DE BEAUCLAIR, toujours à d'Estival.

Et le plus plaisant, c'est... que le jour même... (Feignant d'apercevoir Lise.) Pardon! pardon! je n'oserais pas devant mademoiselle...

D'ESTIVAL.

Ah! ah!... j'entends. Ma fille ne doit pas savoir... Va m'attendre à deux pas.

DE BEAUCLAIR.

Oui, monsieur, je vous suis... C'est que mon maître m'a donné quelques ordres... (A part.) Diable ! j'aime mieux rester avec la fille.

D'ESTIVAL, à part.

Quelle adresse à moi de l'avoir fait parler ! Ah ! M. de Beauclair, qui jamais aurait dit ?... Allons, achevons de m'instruire. (A Lise.) Reste, reste, mon enfant ! je reviens dans l'instant... (A de Beauclair.) Ah ! comme nous allons rire !

DE BEAUCLAIR.

Oui, monsieur, nous allons rire.

(D'Estival sort.)

SCÈNE XI.

LISE, DE BEAUCLAIR.

DE BEAUCLAIR, regardant d'Estival qui s'éloigne, et à part.

Bon ! que Senneville s'en tire maintenant comme il pourra. (A Lise, qui fait quelques pas pour sortir.) Mademoiselle !

LISE.

Que voulez-vous, Jasmin ?

DE BEAUCLAIR.

C'est bien de l'audace à moi de vous demander un moment d'entretien ; mais je ne suis pas aussi indigne de cette faveur... que je puis le paraître.

LISE.

Oui, votre maître se loue beaucoup de vous.

DE BEAUCLAIR.

Il a daigné vous dire du bien de moi ? (A part.) C'est un

maladroit; à sa place, je ne l'aurais pas fait. (Haut.) L'estime de mademoiselle est une consolation dans mes chagrins.

LISE,

Des chagrins... Ah! j'entends. Il vous est survenu quelque différend avec votre maître, et vous avez besoin de ma médiation. Je crois M. de Beauclair trop bon pour me refuser votre grâce.

DE BEAUCLAIR,

Ma grâce? Non, mademoiselle. (A part.) Diable! nous sommes loin de nous entendre. (Haut.) Le hasard m'a placé dans une situation bien étrange! Je n'étais pas né pour l'habit que je porte.

LISE, à part.

Tous ces gens-là parlent de même; ils seraient tous grands seigneurs, s'ils n'étaient pas valets de chambre. (Haut.) Eh bien, Jasmin, vos malheurs? (A part.) Car il a sans doute quelque roman.

DE BEAUCLAIR.

Ah! mademoiselle..., que vous dirai-je? et qu'allez-vous penser de moi?... En entrant dans ce château j'ai vu une personne...

LISE, le contrefaisant.

Une personne!... Ah! mon Dieu! seriez-vous amoureux, par hasard?

DE BEAUCLAIR, d'un ton pénétré.

Oui, mademoiselle.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; DE SENNEVILLE.

DE SENNEVILLE, à part.

Un tête-à-tête! J'arrive à temps. (Haut.) Eh bien! Jasmin, que faites-vous donc? Je vous cherchais.

LISE.

Ah! laissez-le, de grâce! Un instant plus tard, et j'allais devenir sa confidente.

DE SENNEVILLE.

Comment! il se serait permis?...

LISE.

Je le défends d'abord. Il est amoureux, et l'amour ne regarde pas à l'étiquette.

DE SENNEVILLE, inquiet.

Ah! il a parlé d'amour?

DE BEAUCLAIR.

Oui, monsieur, j'ai parlé d'amour.

DE SENNEVILLE.

J'y suis : quelque passion d'antichambre! quelque Nérine! quelque Marton! (Vivement.) Votre femme de chambre, je parierais... elle est vraiment jolie?

LISE.

Quoi! ce serait là cette personne qu'il a vue en entrant dans le château, et qui soudain...

DE SENNEVILLE.

Justement; J'avais déjà cru remarquer!... Mais pourquoi, Jasmin, ne m'avez-vous pas parlé?... Aviez-vous quelques raisons secrètes de me cacher vos projets? Vous deviez être sûr de mon consentement.

DE BEAUCLAIR.

Trop de bontés.

DE SENNEVILLE, à Lise.

Sans doute, il venait vous demander la main de celle qu'il aime; et j'espère que vous ne la lui refuserez pas.

LISE

Non, certainement; mais j'avoue qu'un amour aussi subit a lieu de m'étonner.

DE BEAUCLAIR.

Ces amours-là doivent pourtant moins vous étonner que toute autre, mademoiselle. Mais rassurez-vous, mon attachement pour Marton n'est pas aussi extraordinaire que monsieur veut bien le croire.

DE SENNEVILLE.

Comment ! vous n'aimez que médiocrement, et vous songez à épouser?

DE BEAUCLAIR.

Mais je ne vois dans cet établissement qu'un moyen de rester auprès de mademoiselle... et de vous, monsieur. D'ailleurs, comme vous me le disiez encore hier, l'hymen n'est plus un esclavage. Est-on las de vivre garçon? on fait une spéculation conjugale qui vous donne un état, une consistance dans le monde. Qu'on s'aime ou qu'on ne s'aime pas, que les humeurs se conviennent ou qu'elles soient incompatibles, c'est moins que rien; l'important est de trouver quelques rapports d'intérêts ou de fortune. On se contraint jusqu'à la signature du contrat; mais, le marché conclu, chacun reprend ses habitudes, chacun vit à sa manière, de son côté. Vous me le disiez : Monsieur court les sociétés, les spectacles, les bals; madame en fait autant; et, si le hasard veut que les deux époux se rencontrent, ils se connaissent à peine, leur entrevue a tout le piquant de la nouveauté. On s'aimerait presque, si ce n'était le décorum.

LISE, à de Senneville.

Comment, monsieur?...

DE SENNEVILLE.

Moi, mademoiselle, que je meure si jamais j'ai eu cette pensée; et je veux qu'il vous avoue !...

DE BEAUCLAIR.

Quoi ! ne m'avez-vous pas répété cent fois, hier encore ?... (Voyant de Senneville qui le menace.) Non, non, vous ne m'avez

rien dit. Mademoiselle, il ne m'a rien dit; c'est moi qui ai tout inventé... Que je suis maladroit!

LISE, à part.

Ah! comme je m'étais trompée!

DE SENNEVILLE.

Non, mademoiselle, gardez-vous de croire...

(Voyant venir d'Estival.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; D'ESTIVAL, tenant à la main une lettre qu'il serre en entrant.

DE SENNEVILLE.

Ah! monsieur le baron, venez m'aider à me défendre!

D'ESTIVAL.

Moi, monsieur! Je m'en garderai bien; et c'est déjà beaucoup que je ne vous force pas à rendre compte de votre conduite.

DE SENNEVILLE.

Monsieur...

LISE.

Quoi! mon père, vous seriez instruit?...

D'ESTIVAL.

Oui, mon enfant, heureusement pour toi. (A de Senneville.) C'est en vain que vous m'avez d'abord abusé.

DE SENNEVILLE, à part.

Serais-je découvert?

D'ESTIVAL.

Je vous connais à présent; je connais vos intrigues, vos aventures de jeu, de créanciers...

DE SENNEVILLE, étonné.

De créanciers?...

D'ESTIVAL.

Et vos comtesses et vos baronnes. J'ai là leurs déclarations, deux, trois, quatre intrigues à la fois !

LISE.

Ah ! mon Dieu !

DE SENNEVILLE, vivement.

Qui m'a calomnié à ce point ? Je vois que Jasmin ne m'a pas épargné...

LISE.

Fort bien ; vous êtes irrité de ce qu'il ait révélé votre conduite à mon père.

DE SENNEVILLE.

Eh ! mademoiselle, vous défendez ce domestique avec une chaleur...

LISE, avec dignité.

Monsieur, vous ne faites pas attention à vos discours.

DE SENNEVILLE.

Ah ! pardon ! croyez que je n'eus jamais l'intention de vous offenser.

LISE, sèchement.

Vous êtes donc bien maladroit ?

DE SENNEVILLE, avec dépit.

Oui, oui, je le suis en effet... mais c'est d'avoir gardé auprès de moi certaines personnes...

DE BEAUCLAIR.

Je ne vous ai pas forcé de me prendre.

DE SENNEVILLE.

Eh bien ! si je vous ai pris, je vous congédie ; je vous renvoie, et ne veux plus de vos services.

DE BEAUCLAIR.

Permettez, monsieur ! on donne au moins huit jours.

D'ESTIVAL.

Sans doute ; et, si ton maître te les refuse, je te garde chez moi.

LISE.

C'est cela.

D'ESTIVAL.

Et tu ne nous quitteras plus.

LISE.

A la bonne heure !

DE SENNEVILLE.

Nous ne nous séparerons pas ainsi, monsieur Jasmin ; nous avons ensemble quelques comptes à régler.

DE BEAUCLAIR.

Quand vous voudrez, monsieur ; quoique je ne sois plus à votre service, je suis toujours à vos ordres.

D'ESTIVAL.

Viens donc, Jasmin !

(D'Estival, Lise et de Beauclair sortent.)

SCÈNE XIV.

DE SENNEVILLE, seul, avec emportement.

Allons, c'est lui qui reste ! et c'est moi qu'on renvoie ! Elle ne m'aime pas, elle ne m'a jamais aimé..., et la manière dont elle vient de me traiter... Il faudrait que je fusse bien aveugle... C'est qu'aussi il y a quelque chose que je ne puis comprendre... Et moi qui, au lieu d'embarrasser, de déjouer mon rival... m'emporte... m'impatiente... moi, qui lui prends sa place, son nom, sa femme, et qui m'avise encore d'aller lui chercher querelle. Allons, je me suis enferré comme un sot ! Un déguisement, un amant en valet, et valet de son rival... En voilà plus qu'il n'en faut pour tourner une jeune tête. Mon projet était extravagant et pouvait plaire... le sien

n'a pas le sens commun... On va l'adorer. (Apercevant Germain.) Ah ! Germain.

SCÈNE XV.

DE SENNEVILLE, GERMAIN.

GERMAIN.

Monsieur, je vous fais mon compliment ; tout va fort bien, à ce qu'il me paraît ?

DE SENNEVILLE.

Oui, à merveille... Fais mettre les chevaux à ma voiture ; non... qu'on me selle seulement un cheval, ce sera plus tôt fait.

GERMAIN.

Quoi ! monsieur partirait ?

DE SENNEVILLE.

Non, je ne pars pas... je... m'éloigne... je reviens. (Avec colère.) Ai-je des comptes à te rendre ? Obéis.

GERMAIN.

Allons, monsieur, je m'en vais dire à votre domestique de seller un cheval.

DE SENNEVILLE.

Eh non ! garde-t'en bien ; c'est toi ; c'est toi-même...

GERMAIN.

Mais quand on a un domestique...

DE SENNEVILLE.

Je l'ai chassé.

GERMAIN.

Ah ! vous l'avez chassé ; ma foi, tant mieux. Ce drôle-là avait une figure qui vous aurait joué quelque mauvais tour. (En confidence.) Je viens de le voir avec mademoiselle Lise. En

conscience, on dirait qu'il lui fait la cour. Je vais seller le cheval.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

DE SENNEVILLE, seul.

Ah ! il lui fait la cour. Il ne doute plus du succès ; il me regarde déjà comme vaincu. Eh bien ! morbleu ! nous verrons... Non, certainement, je ne partirai pas ; je vais trouver M. d'Estival, je lui découvre tout ; je me nomme, je me propose... J'ai de la fortune, un rang, un nom dans le monde. Beauclair a de l'esprit, si l'on veut ; allons, il en a, c'est vrai. Eh bien ! moi, je suis neveu d'un ministre. Qu'a-t-il à dire?... Eh quoi ! devoir la préférence à de pareils moyens ? Convenir aux yeux de Lise que j'ai été vaincu ! Non, il vaut mieux partir, m'éloigner sans me faire connaître... Ah ! Lise, je n'ai jamais mieux senti combien je vous aimais !

SCÈNE XVII.

DE SENNEVILLE, LISE.

LISE.

Ah, mon Dieu ! quel événement ! Qui aurait pu s'attendre à cela ?

DE SENNEVILLE.

Allons, il faut partir.

LISE.

Oui, sans doute, il le faut, c'est ce que vous pouvez faire de mieux. Mais, de grâce, ne tardez pas... Eh bien ! pourquoi cet air étonné ?

DE SENNEVILLE, stupéfait.

Vous trouvez que je ne pars pas assez vite ?

LISE, tendrement.

Sans doute. Songez donc qu'un moment de retard peut vous perdre ; que, dans un moment, on peut vous arrêter.

DE SENNEVILLE.

M'arrêter ?

LISE.

Oui ; mais je croyais que vous le saviez... Je me promenais seule près de la haie du parc ; j'étais bien triste, et pour un rien j'aurais pleuré... je pleurerais encore ; Mais, ce n'est pas cela que je veux vous dire... J'ai entendu plusieurs hommes causer en dehors. — Oui, Beauclair, disait-on ; — on avait prononcé ce nom-là bien bas, et cependant je l'ai entendu sur-le-champ, et le cœur m'a battu comme si je me fusse doutée qu'il s'agissait d'une mauvaise nouvelle ; je voulais m'éloigner, et, sans savoir comment, je me trouvais prêter l'oreille tout près de la haie. On continuait : — Oui, il se nomme Beauclair ; il doit être dans cette maison. Restez là ; vous, ici... cernons le parc, et après nous entrerons.

DE SENNEVILLE, à part.

M'arrêter pour Beauclair ! Allons, il ne manquait plus que cela ! Comme il rirait, s'il savait...

LISE.

Je n'en ai pas entendu davantage : je suis accourue. Mais, au nom du ciel ! partez ; vous n'avez pas de temps à perdre.

DE SENNEVILLE.

Moi, vous quitter, renoncer à votre main !

LISE.

Il le faut bien, monsieur ; certainement, je n'épouserai jamais un mauvais sujet, un homme que l'on arrête par ordre du ministre ; oui, monsieur, je ne veux plus de mariage, plus de prétendu..., quelque autre encore, doux, aimable, spirituel, qu'on estimera au premier coup d'œil et qu'ensuite on sera

forcé de mépriser... Arrangez-vous, monsieur... mais cela fait trop de peine, et je n'en veux plus, je vous en avertis.

DE SENNEVILLE, enchanté.

Lise, serait-il vrai ?

LISE, douloureusement.

Quel dommage ! un air si bon, si honnête ! Envoyez donc les jeunes gens à Paris ! Votre domestique le disait bien ; voilà les suites de votre mauvaise conduite ! C'est un bien honnête garçon que votre domestique, qui vous est bien attaché ; et, si vous aviez suivi ses conseils...

DE SENNEVILLE.

Lise, je ne veux suivre que les vôtres ; je jure de vous consacrer ma vie, de vous obéir toujours.

LISE.

Eh bien ! partez, partez sur-le-champ. Faut-il vous en prier ?

DE SENNEVILLE.

Je pars, mais à une seule condition. Dites-moi que vous ne conservez pas la mauvaise opinion que vous aviez de moi.

LISE.

Oui, je commence.

DE SENNEVILLE.

Dites-moi que vous ne croyez plus que j'aie un méchant caractère.

LISE, tendrement.

Je crois qu'il n'aurait tenu qu'à vous d'être parfait. (Il fait un geste.) Non, non, vous l'êtes en effet ; vous n'avez plus aucun défaut ; mais, de grâce, partez, ou bien je vais croire que vous avez celui d'être entêté.

DE SENNEVILLE.

Eh ! que m'importent la liberté, l'existence même, si je ne suis pas aimé de vous ! Lise, un mot, un seul mot, et je pars !

LISE, tremblante.

Eh bien! s'il le faut...; s'il le faut absolument pour vous sauver..., oui, monsieur, oui, je crois que je vous aime; mais allez-vous-en, et qu'on ne vous revoie plus!

DE SENNEVILLE, transporté.

Vous m'aimez, Lise? vous m'aimez?

LISE, d'un ton suppliant.

Vous partez, n'est-ce pas?

DE SENNEVILLE.

Moi partir! je ne vous quitte plus, je reste ici, je reste près de vous. Si vous saviez, si vous pouviez deviner combien je suis heureux!... Demain nous allons à Paris; je vous mène à la cour, je vous présente au ministre..., à mon oncle.

LISE.

La cour?... le ministre?... Paris?... Ah! mon Dieu! la tête n'y est plus..., la frayeur le fait déraisonner.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; DE BEAUCLAIR.

LISE, à de Beauclair.

Ah! Jasmin! Jasmin! je vous rencontre à propos; il faut trouver un moyen d'éloigner votre maître.

DE BEAUCLAIR, bas.

Quoi! vous voulez que je vous en débarrasse!

LISE, bas.

Oui, il faut qu'il parte; je vous dirai mes raisons. Tenez, prenez ma bourse, et mettez-le dehors; c'est le plus grand service que vous puissiez me rendre.

DE BEAUCLAIR, bas, en riant.

Dès que c'est vous qui m'en priez.

LISE, à part.

Et moi, je vais prévenir mon père, empêcher ces gens de pénétrer dans le château. Il faut bien qu'on veille pour lui. Là, je vous demande qui m'aurait dit... Ah! mon Dieu!. le pauvre jeune homme!

(Elle sort.)

SCÈNE XIX.

DE BEAUCLAIR, DE SENNEVILLE.

DE BEAUCLAIR, à part.

Allons, le rival est éconduit, je m'y attendais; mais il est assez plaisant que ce soit moi qui lui donne son congé.

(Il s'avance près de Senneville, qu'il salue très-respectueusement.)

DE SENNEVILLE, le regardant en riant.

Eh bien, mon ami, je ne peux plus te garder; c'est là ce qui te chagrine.

DE BEAUCLAIR.

Monsieur se trompe; j'ai bien d'autres raisons d'être triste. C'est moi, monsieur, moi, qui ne peux plus garder mon maître; je suis obligé de le congédier.

DE SENNEVILLE.

Si ce n'est que cela, console-toi; c'est moi qui te renvoie. (Il ôte son chapeau et le salue.) Je n'oublierai jamais, monsieur, l'honneur que vous m'avez fait en entrant à mon service; mais je ne veux point en abuser. Il faut être prince ou monarque, pour conserver des serviteurs tels que vous.

DE BEAUCLAIR.

C'est s'en tirer en homme d'esprit, et je suis doublement enchanté d'une plaisanterie à laquelle, monsieur, je dois de renouveler connaissance avec vous; mais vous sentez qu'auprès de Lise il vous serait pénible de paraître vaincu. Aussi, croyez-moi, cédez la place.

DE SENNEVILLE, souriant.

Mais je vous donnerai le même conseil.

DE BEAUCLAIR, étonné.

Quoi! vous espérez encore rester?

DE SENNEVILLE.

J'en suis sûr.

DE BEAUCLAIR.

Malgré moi.

DE SENNEVILLE.

Malgré vous... Songez donc que vous êtes forcé de m'obéir, et que, si je veux, je puis... vous envoyer chercher le notaire.

DE BEAUCLAIR.

Ah! vous prétendez conserver mon nom!

DE SENNEVILLE.

Il est trop beau pour le quitter.

DE BEAUCLAIR.

Il faudra bien y renoncer.

DE SENNEVILLE.

Moins que jamais; car je vous rends service en le gardant, et je vous forcerai bien à me le laisser.

DE BEAUCLAIR.

Cela est trop fort.

DE SENNEVILLE, froidement.

Consentez-vous à ce que celui qui forcera l'autre à quitter la place, renonce à tous ses droits?

DE BEAUCLAIR, vivement.

Oui, sans doute, et je ne prétends plus vous ménager; car songez que, pour vous faire congédier, je n'ai qu'un mot à dire.

DE SENNEVILLE.

Oui; mais vous ne le direz pas.

DE BEAUCLAIR.

Et qui m'en empêchera?

DE SENNEVILLE.

Moi.

DE BEAUCLAIR.

Vous m'empêcherez de me nommer ?

DE SENNEVILLE.

Je vous en défie.

SCÈNE XX.

LES MÊMES; LISE.

LISE, dans le fond, apercevant de Senneville.

Ah! mon Dieu! il n'est pas encore parti.

DE BEAUCLAIR, bas à de Senneville.

Nous allons voir si je ne me nomme pas.

LISE.

Ils sont maintenant dans le jardin.

DE BEAUCLAIR.

Eh! qui donc?

LISE.

Ceux qui cherchent M. de Beauclair.

DE BEAUCLAIR.

Que dites-vous?

DE SENNEVILLE, bas à de Beauclair.

Eh bien! monsieur, qu'attendez-vous pour vous nommer?

DE BEAUCLAIR, bas à de Senneville.

Diable! cela change la thèse; mais, si je me nomme, je pars.

LISE, qui s'est approchée du fond.

Ils viennent, ils sont au bout de l'allée. Ah! il me vient

une idée... Jasmin, si vous aimez votre maître, M. de Beauclair, si vous voulez le sauver... Ils ne le connaissent pas, je le parierais à leurs questions... Alors, vous m'entendez...

DE BEAUCLAIR.

Non, le diable m'emporte !

LISE, vivement.

Dites que vous êtes M. de Beauclair, que vous étiez déguisé en domestique... L'on vous arrête pour lui, vous partez...

DE SENNEVILLE, en riant.

Et je reste auprès de vous : l'invention est admirable.

LISE.

N'est-ce pas ? Que je suis contente de l'avoir trouvée !

DE BEAUCLAIR.

Un instant... Permettez donc...

LISE.

Quoi ! vous refusez ? vous que je croyais attaché à votre maître ?

DE BEAUCLAIR.

Je ne dis pas cela ; mais...

SCÈNE XXI.

LES MÊMES ; D'ESTIVAL, L'EXEMPT.

L'EXEMPT.

Il est ici : que toutes les issues soient bien gardées, et que personne ne puisse sortir !

DE BEAUCLAIR.

Morbleu !

L'EXEMPT.

Il était temps de le joindre... sur la frontière... et à deux pas du pont de Kehl !

D'ESTIVAL.

Ah çà, messieurs, que signifie ?...

L'EXEMPT.

Permettez-moi de procéder régulièrement. (A de Beauclair.) Vous, d'abord, comment vous nommez-vous ?

DE SENNEVILLE, en raillant de Beauclair.

Voilà une belle occasion de dire son nom.

LISE, en le suppliant.

Dites donc votre nom !

L'EXEMPT, impérieusement.

Votre nom : n'en avez-vous pas ?

DE BEAUCLAIR, avec dépit.

Plût au ciel ! (A part.) Ma foi, arrivera ce qu'il pourra ! (Hardiment.) Jasmin !

LISE, s'éloignant avec indignation.

Attendez donc de la générosité d'un valet !

DE SENNEVILLE, bas à de Beauclair.

J'ai gagné.

L'EXEMPT, à de Senneville.

Et vous, monsieur ?

DE BEAUCLAIR, à part.

Que va-t-il dire ?

DE SENNEVILLE.

Le chevalier de Beauclair, officier de cavalerie. (A l'exempt,) Je suis prêt à vous suivre ; mais, j'ai une grâce à vous demander..., quelques arrangements à prendre..., et vous me permettrez d'envoyer chercher un notaire.

L'EXEMPT.

A la bonne heure. Mais hâtons-nous.

DE SENNEVILLE, à de Beauclair,

Jasmin !

DE BEAUCLAIR, embarrassé.

Monsieur !

DE SENNEVILLE.

Vous le voyez, les moments sont précieux.

DE BEAUCLAIR, à part.

Diable ! Il a raison ; si je sors, je suis sauvé.

DE SENNEVILLE.

Eh bien, Jasmin !... allez chercher le notaire.

DE BEAUCLAIR, hésitant.

Oui, monsieur... ; oui, monsieur, j'y vais. (A part.) J'ai perdu la partie.

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

LES MÊMES ; excepté DE BEAUCLAIR.

DE SENNEVILLE, à l'exempt.

Combien je vous remercie, monsieur, de ce léger service ! Si vous pouviez encore m'en rendre un autre... ; ce serait de m'apprendre pourquoi je suis arrêté ?

L'EXEMPT.

Vous le savez bien, monsieur de Beauclair.

DE SENNEVILLE.

Sans doute, je le sais ; mais je suis bien aise que vous l'appreniez à mademoiselle et à mon beau-père.

D'ESTIVAL, en colère.

Comment, votre beau-père !

DE SENNEVILLE.

Oui, monsieur, je veux que vous sachiez qu'il n'y a rien de honteux dans la cause de ma détention.

LISE, à part.

Ah ! j'en suis sûre d'avance.

L'EXEMPT.

Eh bien, monsieur, vous êtes arrêté en vertu d'un ordre du ministre.

DE SENNEVILLE.

Du ministre !

L'EXEMPT.

C'est son neveu lui-même qui a expédié l'ordre.

DE SENNEVILLE, à part.

Quelle rencontre !... (Haut.) Germain ! (Il lui parle à l'oreille.) Va, cours... (Germain sort.) Vous permettez encore... N'est-ce pas un homme tué... blessé... sur la grande route ?... Ah ! que c'est heureux !... (A Lise et à d'Estival.) Quand je vous le disais, vous voyez bien que ce n'est rien.

D'ESTIVAL, s'éloignant de lui.

Comment, ce n'est rien !

LISE, de même.

Un homme tué !...

DE SENNEVILLE.

L'homme tué, c'est moi, c'est moi-même, rassurez-vous.

L'EXEMPT.

Il a perdu la tête.

DE SENNEVILLE.

Vous me voyez au comble de la joie : rien ne s'oppose plus à mon bonheur... et nous allons tous signer mon contrat.

D'ESTIVAL.

Comment, vous croyez que je vous donnerai ma fille ?

DE SENNEVILLE.

Oui, sans doute.

L'EXEMPT.

A M. de Beauclair, à un homme que je mène en prison

DE SENNEVILLE.

Non, vous ne l'y mènerez pas... je l'ai fait évader.

L'EXEMPT.

Comment, M. de Beauclair ?...

DE SENNEVILLE.

Pourrait bien avoir maintenant traversé le pont de Kehl.

L'EXEMPT.

Et vous avez osé ?...

DE SENNEVILLE.

Oh ! rassurez-vous, je vous le ramène.

L'EXEMPT, à de Senneville.

Ah çà, et vous qui parlez, qui donc êtes-vous?

SCÈNE XXIII.

Les mêmes; DE BEAUCLAIR, GERMAIN.

DE BEAUCLAIR.

Monsieur de Senneville.

GERMAIN.

Neveu du ministre.

DE SENNEVILLE, à l'exempt, en lui donnant des papiers.

Lui-même ! qui prend tout sur lui et se charge de vous justifier.

DE BEAUCLAIR.

Vous le voyez... je suis de parole ! On vous aime ; j'ai perdu et je vous amène le notaire ; enchanté, monsieur, que vous soyez l'homme que j'ai tué avant-hier sur la route de Strasbourg. J'espère que cela ne mettra aucun obstacle à votre contrat de mariage, et je demande à signer le premier.

DE SENNEVILLE.

C'est trop de générosité, et je vous pardonne ma mort, si

elle me procure votre amitié. (A d'Estival.) Vous saurez tout, monsieur.

D'ESTIVAL.

Mais il est temps.

DE SENNEVILLE.

Si je n'ai plus les droits de Beauclair, au moins n'ai-je plus les torts qu'on lui reprochait, et peut-être pardonnerez-vous une supercherie que l'amour seul m'avait inspirée ! C'est de vous que j'attends mon bonheur; vous seul pouvez confirmer l'aveu que mademoiselle a daigné me faire, et que peut-être je n'ai dû qu'à la pitié.

D'ESTIVAL.

Comment ! ma fille aurait avoué...

LISE,

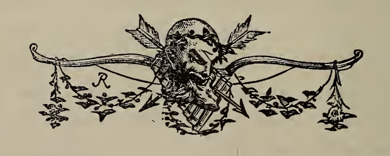
Mon père, il était malheureux, ce n'était pas le moment de l'accabler.

D'ESTIVAL.

Ah çà, décidément, quel est le véritable M. de Beauclair ?

DE BEAUCLAIR, le saluant.

Celui qui a été chercher le notaire.



LES

FRÈRES INVISIBLES

MÉLODRAME EN TROIS ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MÉLESVILLE ET DELESTRE-POIRSON

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN. — 10 Juin 1819

PERSONNAGES.		ACTEURS.
SALVATOR, sous le nom de LÉONCE . . .	MM.	PHILIPPE.
LE DUC ALBERTI, gouverneur de Raguse . .		BAYLE.
LE CHEVALIER VIVALDI		LANCELIN.
CASCARO, } brigands		ÉMILE.
MORLAC, } brigands		DEFRESNE.
BERTRAND, } brigands		EDMOND.
COUARDINI, chef des sbires.		
UN OFFICIER		VISSOT.
UN JEUNE GARÇON.		BRETON.
CAMILLE, nièce du duc Alberti	Mmes	FÉLICIE.
JOANNA, suivante de Camille		DESCUILLÉS.

SÉNATEURS, SEIGNEURS ET DAMES DE RAGUSE, OFFICIERS, SOLDATS, SBIRES, BRIGANDS, PEUPLE, VALETS, PAGES, COUREURS, MUSICIENS, ET DANSEURS.

A Raguse et aux environs.

Mélodrame à grand spectacle.

Musique de M. Schaffner. — Ballets de M. Blache.



LES

FRÈRES INVISIBLES

ACTE PREMIER.

Une galerie du palais du gouverneur; le fond est ouvert et présente une suite de colonnes formant le péristyle qui laisse entrevoir les jardins du palais. L'intérieur de la galerie est décoré avec richesse, et paraît disposé pour une fête.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOANNA, TROUPE DE JEUNES FILLES ET DE JEUNES GARÇONS.

(Les jeunes gens entrent par le jardin et portent des corbeilles de fleurs qu'ils placent à l'entrée de l'appartement de Camille. Joanna entre et dirige leurs préparatifs.)

JOANNA.

Ce n'est pas cela... ce n'est pas cela. Prenez donc garde à ce que vous faites; est-ce qu'on met des couronnes avec des guirlandes qui ne sont pas assorties?... (Elle regarde les fleurs.) Ah! mon Dieu! quelle pauvreté!... Comment, pas une rose

de Méléda?... Vous m'aviez pourtant promis de m'apporter les plus belles fleurs de la Dalmatie.

UN JEUNE GARÇON.

C'est vrai, mademoiselle Joanna, mais vous savez bien ce qui nous empêche de nous aventurer dans la campagne, et de nous éloigner des murs de Raguse.

JOANNA.

Ah ! j'entends, vous avez peur que la troupe de Salvator...

LE JEUNE GARÇON.

Écoutez donc, ces brigands-là ne ménagent personne... Hier encore deux de mes camarades qui revenaient en plein jour de Trébigna, avec le prix des marchandises qu'ils y avaient vendues, n'ont-ils pas été arrêtés... volés presque aux portes de Raguse !

JOANNA.

En vérité ?

LE JEUNE GARÇON.

On ne peut plus voyager sans escorte.

JOANNA.

Et souvent les escortes elles-mêmes sont une faible défense contre l'audace des Frères invisibles... Mais, grâce au ciel, nous allons avoir un défenseur de plus, un homme capable de tenir tête au terrible Salvator... Ce brave Léonce, ce jeune et riche napolitain qui va devenir aujourd'hui l'époux de notre chère Camille. Vous le connaissez tous ?

LE JEUNE GARÇON.

Ah ! c'est un brave et digne seigneur.

JOANNA.

D'une intrépidité, d'un courage !... Pas le moindre orgueil ; malgré sa naissance, sa fortune, il se fait adorer de tous ceux qui l'approchent... Si quelqu'un peut nous délivrer du farouche Salvator, c'est à Léonce que ce triomphe est réservé...

Ah çà, mes amis, nous comptons sur vous pour la fête de ce soir.

LE JEUNE GARÇON.

A quelle heure la cérémonie, mademoiselle Joanna ?

JOANNA.

A huit heures le mariage... C'est dans cette salle que les époux recevront la bénédiction nuptiale ; le recteur de Raguse, les sénateurs, toute la noblesse de la ville et des environs doivent y assister ; ça sera superbe. Pour nous, nous aurons aussi notre bal à la grande Rotonde du jardin ; le seigneur Léonce a donné des ordres pour que rien ne manquât à nos plaisirs... musique, danse, banquet ; nous serons aussi bien traités que les convives du salon. Mais j'entends ma maîtresse... A ce soir, mes amis, et ne vous faites pas attendre.

(Les jeunes gens s'éloignent par le jardin, après avoir salué Camille.)

SCÈNE II.

CAMILLE, JOANNA.

CAMILLE.

C'est toi que je cherchais, Joanna ; as-tu vu Léonce ?

JOANNA.

Non, madame, mais je sais qu'il est venu plusieurs fois dans la matinée... qu'il a longtemps causé avec votre oncle, M. le duc Alberti ! et qu'il doit revenir à deux heures... Eh ! mais, qu'avez-vous donc, ma chère maîtresse ?... cette agitation...

CAMILLE.

Ah ! Joanna !...

JOANNA.

Comment, vous pleurez !...

CAMILLE.

Je voudrais vainement te cacher l'inquiétude affreuse qui

me poursuit. Au moment d'être unie à celui que j'aime, je tremble de voir s'évanouir mes plus chères espérances. De sinistres pressentiments... une terreur secrète...

JOANNA.

Quelle peut donc être la cause de vos alarmes ? N'êtes-vous pas certaine de l'amour du seigneur Léonce ? Le duc Alberti, votre oncle, consent enfin à votre mariage, et vous pouvez encore concevoir quelques craintes ?...

CAMILLE.

Si tu savais ce qui les a fait naître !

JOANNA.

Expliquez-vous, je vous en conjure.

CAMILLE.

Écoute, et juge de mon effroi. Hier soir, Léonce venait de nous quitter ; je m'étais retirée dans mon appartement, et, seule, assise près de ma fenêtre, je m'abandonnais au charme d'une douce rêverie ; je ne voyais que Léonce ; ma mémoire fidèle me retraçait les premiers moments d'un amour si longtemps combattu, les obstacles que notre constance avait surmontés... je souriais aux tableaux de bonheur que l'avenir nous présentait... Tout à coup, un bruit léger se fait entendre au-dessous de moi ; il paraissait venir du petit bosquet.. je distingue les pas de plusieurs personnes qui marchaient avec précaution... l'obscurité qui m'environnait augmente ma frayeur... j'allais appeler, lorsque mon nom, répété à voix basse par les personnages mystérieux du bosquet, vient frapper mon oreille... j'écoute... mais je ne puis d'abord recueillir de leurs discours que des phrases interrompues qui éveillent ma curiosité ; enfin j'entends ces mots prononcés avec un accent terrible : *Léonce, Camille, point d'hymen, nous l'avons juré... Je tiendrai mon serment au prix de tout mon sang ; nous aussi,* répètent d'autres voix, *point d'hymen !*

JOANNA.

Ah ! mon Dieu !

CAMILLE.

Un cri que je ne pus étouffer me trahit sans doute, et les força de fuir... j'écoutai de nouveau, j'appelai, je suppliai ces êtres invisibles de m'expliquer les motifs de leur funeste résolution, la cause de leur ressentiment... je n'obtins aucune réponse.

JOANNA.

Quel étrange événement !... Mais, madame, êtes-vous bien sûre que votre imagination?...

CAMILLE.

Je voudrais me persuader que cette scène affreuse n'a rien de réel ; mais cette voix terrible... ces mots, ces mots effrayants : *Point d'hymen !...* je les entends toujours... ils ne cessent de frapper mon oreille !...

JOANNA.

Calmez-vous, ma chère maîtresse, ces menaces ne peuven avoir aucun effet... votre hymen est certain, et le courage du seigneur Léonce...

CAMILLE.

Ah ! sa présence peut seule me rendre la tranquillité ; confiante dans ses serments, dans sa loyauté, j'oublie toute crainte auprès de lui... J'entends quelqu'un.

JOANNA.

C'est M. le duc qui revient du Sénat.

CAMILLE.

Mon oncle !... Silence, ma chère Joanna.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; LE DUC, suivi de plusieurs officiers.

LE DUC, aux officiers.

Oui, messieurs, les nouvelles que je reçois de Vivaldi et

les mesures que nous venons de prendre m'assurent qu'avant peu nous aurons délivré le territoire de Raguse de cet infâme Salvator ; dans une heure, vous vous réunirez dans mon appartement, et nous examinerons ensemble les moyens qu'il faut employer pour purger la Dalmatie d'un fléau si funeste.

(Il fait signe à Joanna de suivre les officiers.)

SCÈNE IV.

LE DUC, CAMILLE.

LE DUC.

Ma chère Camille, j'étais impatient de te voir et de t'apprendre l'arrivée de Vivaldi.

CAMILLE.

Le chevalier !... il est à Raguse ?

LE DUC.

Pas encore ; mais son valet, qui le précède de quelques instants, vient de m'annoncer son retour ; il descendra chez moi. Mais pourquoi cet embarras, cette rougeur subite ?...

CAMILLE.

Mon cher oncle...

LE DUC.

Craindrais-tu ses reproches ?

CAMILLE.

Ses reproches !... jamais je ne l'ai flatté de la plus légère espérance ; avant de connaître Léonce, j'avais refusé la main de Vivaldi... il ne peut m'accuser de lui manquer de foi... mais je crains, je l'avoue, que sa présence, ses plaintes n'ajoutent à l'éloignement que vous avez pour Léonce.

LE DUC.

Détrompe-toi, ma chère enfant ; le caractère noble et loyal du chevalier, ma tendresse pour toi, doivent te rassurer...

J'ai désiré ardemment, il est vrai, que Vivaldi parvînt à te plaire, mais je n'eus jamais la pensée de contraindre ton goût; tu chéris Léonce... j'ai cru longtemps que je devais combattre un penchant qui me paraissait dangereux... le mystère qui semblait environner ce jeune étranger, le silence qu'il affectait de garder sur sa naissance, sur sa famille, tout devait éveiller mes soupçons; je me suis trompé, j'en ai reçu les preuves de Naples même : Léonce appartient en effet à l'illustre maison d'Almonté, dont il est le dernier rejeton... Forcé de suivre son père dans son exil, à la suite de la révolution de Naples, il a quitté fort jeune son pays et le reste de sa famille; depuis ce temps il n'a plus reparu dans sa patrie; la mort de son père l'ayant rendu maître d'une fortune immense, il a visité toute l'Europe, et son amour pour toi a pu seul l'engager à se fixer pour jamais à Raguse.

CAMILLE.

Et vous ne m'avez pas confié ces détails!...

LE DUC.

N'ai-je pas donné mon consentement à votre hymen?... C'était, je pense, la meilleure manière de vous faire oublier mes torts et les retards que ma prudence jugeait indispensables.

CAMILLE.

Ah! mon oncle, vous approuvez mon choix, vous me le dites, si vous saviez le bien que vous me faites! Vos préventions seules contre Léonce empoisonnaient toute ma joie.

SCÈNE V.

LES MÊMES; UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Le chevalier Vivaldi.

CAMILLE.

Vivaldi!..

LE DUC, faisant signe de faire entrer, et s'adressant à Camille.

Allons, un peu de courage.

CAMILLE.

Mon oncle, permettez-moi de me retirer un instant, vous avez à vous entretenir avec lui d'événements importants... je reviendrai bientôt saluer le chevalier, (En souriant.) et m'exposer à toute sa colère.

(Elle sort. — Puis entre Vivaldi, et l'officier se retire.)

SCÈNE VI.

LE DUC, VIVALDI.

VIVALDI.

Pardon, monsieur le duc, de me présenter aussi brusquement.... mais je n'ai pu résister à mon impatience.

LE DUC.

Combien votre retour me cause de plaisir, chevalier!... la mission dont vous étiez chargé vous exposait à tant de dangers.

VIVALDI.

Grâce au ciel, j'ai échappé aux coups des Invisibles, et mon voyage a réussi au delà même de mes espérances.

LE DUC.

Auriez-vous découvert la retraite de Salvator?

VIVALDI.

Je le crois.

LE DUC.

Ah! parlez!

VIVALDI.

Depuis un an, j'ai parcouru, comme nous en étions convenus, toute la Dalmatie; partout j'ai vu des populations entières trembler au seul nom des Frères invisibles... Il semble qu'un effroi général ait glacé le cœur de tous nos habitants; ils se laissent dépouiller sans oser faire entendre une plainte,

un murmure, qui deviendrait peut-être pour eux un arrêt de mort.

LE DUC.

Quel tableau ! juste ciel !

VIVALDI.

Je dois l'avouer, la réputation de Salvator est faite pour justifier la terreur qu'il inspire : doué d'une force prodigieuse, d'un courage, d'une audace que rien ne peut étonner... il a subjugué les esprits... Personne ne connaît ses traits, qu'un voile dérobe à tous les regards... Comme la foudre, il ne vous avertit de sa présence qu'en vous frappant. Je suis loin, sans doute, d'ajouter foi aux récits que le peuple débite sur son compte ; mais je suis forcé de convenir que cet homme a, dans son existence, quelque chose qui tient du merveilleux. Ce nom de Salvator, qu'il ne doit qu'à l'admiration, à la confiance aveugle qu'il inspire à ses brigands, le mélange d'héroïsme et de barbarie qui se trouve dans ses actions, tout, en lui, doit frapper l'imagination ; ses moindres signes sont des ordres pour les Frères invisibles ; ses paroles, des oracles... Un mot de Salvator les rend intrépides et les fait voler à la mort sans se plaindre.

LE DUC.

Quel horrible fanatisme ! Êtes-vous enfin parvenu à rencontrer ce misérable ?

VIVALDI.

Non. Je crus un jour pouvoir m'en emparer facilement ; prévenu qu'il devait camper, avec une partie de sa troupe, dans un bois qu'il était assez aisé d'envelopper, et consultant plutôt mon zèle que mes forces, j'osai l'attaquer. Mes gens furent bientôt écrasés ; et moi-même, j'allais être victime de mon imprudence, lorsqu'un jeune cavalier, attiré par le bruit du combat, se précipite près de moi, étend à mes pieds deux brigands qui me pressaient vivement, disperse le reste de la troupe, et disparaît comme l'éclair.

LE DUC.

Quoi! vous n'avez plus revu votre libérateur?

VIVALDI.

Toutes mes recherches ont été inutiles; et vous pouvez juger de la peine que sa fuite m'a causée... Cette aventure me rendit plus prudent... je m'attachai dès lors à épier secrètement les démarches des brigands, à découvrir leurs différents lieux de réunion, leurs usages, leurs signes... Enfin, après mille tentatives, le hasard m'a fait trouver la principale retraite de la troupe de Salvator. C'est là que ces brigands cachent les trésors qu'ils possèdent; et, ce qui vous surprendra, ce repaire, ignoré de tout le monde, est presque aux portes de Raguse...

LE DUC.

Aux portes de Raguse!...

VIVALDI.

Au milieu des ruines qui bordent la forêt de la Madone; ils habitent l'ancien monastère de Santa-Fé.

LE DUC.

Près de nous!

VIVALDI.

Ces ruines, dont l'approche est défendue par plusieurs chaînes de rochers escarpés, leur offrent un asile formidable; ils ont même su pratiquer, dans l'intérieur du monastère, des détours, des issues secrètes, connus d'eux seuls, et qui, en les dérobant à propos à toutes les recherches, leur ont mérité le nom d'Invisibles. Mais les moyens de pénétrer dans ces vastes souterrains me sont connus; j'ai laissé quelques-uns de mes gens pour surveiller les démarches des brigands... Rassemblez secrètement les troupes dont vous pouvez disposer; demain je les conduirai contre Salvator, et ce dernier effort assurera la tranquillité de la Dalmatie.

LE DUC.

Ah! chevalier, comment pourrai-je reconnaître un si noble

dévouement? Hélas! je ne suis plus maître de vous offrir le seul prix qui fût digne de vous.

VIVALDI.

Je le sais, oui, je sais que votre nièce, au mépris de mes vœux... de vos désirs... Mais je le verrai, ce rival redoutable : Camille n'a pu croire que je resterais insensible à cet affront...

LE DUC.

Chevalier, la douleur vous égare.

VIVALDI.

Non, je veux connaître mon rival, et savoir s'il est plus digne que moi de posséder tant de charmes.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; JOANNA.

JOANNA.

Ah! monseigneur...

LE DUC.

Qu'as-tu, Joanna?

JOANNA.

Je suis encore tout éblouie de ce que je viens de voir... Quelle richesse, quels beaux équipages!

LE DUC.

De quoi parles-tu donc?

JOANNA.

Des gens du seigneur Léonce qui entrent dans la cour du palais. C'est magnifique... des voitures... des chevaux... des pages d'une élégance!... quand il aurait les trésors d'un prince, ça ne serait pas aussi brillant; et puis il y a des musiciens, des danseurs! Ah! ce seigneur Léonce est un homme charmant. Mais le voici.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; CAMILLE, entrant d'abord, suivie de deux femmes ; elle se place près de son oncle; LÉONCE, vient ensuite, magnifiquement vêtu, précédé et suivi de ses pages.

LÉONCE.

Monsieur le duc, je suis donc libre enfin de laisser éclater mes transports et ma joie... ce jour si vivement attendu va payer tous mes sacrifices ; chère Camille, plus de délais, plus de retards imposés à mon amour.

VIVALDI, le regardant.

Je ne me trompe pas ! ces traits... se pourrait-il ?...

LÉONCE.

Pourquoi ce trouble, seigneur ?...

VIVALDI, avec émotion.

Eh quoi ! vous ne vous souvenez pas... dans la forêt de la Madone...

LÉONCE, réprimant un mouvement.

La forêt de la Madone !...

VIVALDI, de même.

Oui, oui, un jeune cavalier, entouré de brigands, à la pointe du jour... auprès de Trébigna... il allait succomber.

LÉONCE.

En effet je me rappelle.

VIVALDI.

C'est lui, c'est mon sauveur !

LE DUC.

Votre sauveur !

CAMILLE.

Vous connaissez Léonce ?

VIVALDI.

Je ne l'ai vu qu'une fois, mais ses traits sont restés gravés dans mon cœur... Oui, monsieur le duc, cet inconnu qui m'a défendu contre la fureur des brigands, qui m'a sauvé d'une mort assurée, c'est lui... c'est Léonce !

CAMILLE.

O bonheur !

LÉONCE.

Cessez, je vous prie... ce que j'ai fait ne mérite pas...

VIVALDI.

Pourquoi vouloir vous dérober à ma reconnaissance ?... Léonce, ma vie est à vous... disposez de mon bras, de ma fortune, de tout ce qui m'appartient... Camille, vous aviez raison, il est digne de tout votre amour.

LÉONCE.

Que voulez-vous dire ?

VIVALDI.

Je suis votre rival ; il n'y a qu'un instant, je vous maudissais ; j'aurais voulu, au prix de tout mon sang, vous sacrifier à ma fureur jalouse... Maintenant je ne puis, sans ingratitude, vous disputer un cœur que vous avez mérité : oui, dût-il m'en coûter la vie, je saurai maîtriser une passion qui peut vous offenser... je le tenterai, du moins, car j'aime Camille, je l'adore autant que vous la chérissez vous-même : jugez par là de ce qu'il va m'en coûter !... Ah ! Léonce, ce sacrifice seul doit vous payer de tout ce que vous avez fait pour moi.

LÉONCE.

Généreux Vivaldi!

LE DUC.

Chevalier, je vous reconnais à ce noble langage.

JOANNA, entrant.

Madame, les gens du seigneur Léonce demandent la permission de vous offrir leurs hommages (Bas.) et de vous pré-

senter les cadeaux de noces. (Le duc fait signe qu'on les laisse entrer. — Au duc.) Monseigneur, placez-vous de ce côté, vous allez voir défiler le cortége.

(Ils se placent ; Joanna sort.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES; PAGES, VALETS, COUREURS, MUSICIENS ET DANSEURS.

BALLET.

(Une troupe de musiciens ouvre la marche et va se placer en face du duc et des autres personnages. Les pages de Léonce, richement vêtus, les valets, les coureurs en grande livrée, portent les présents d'usage. On dépose près de Camille des corbeilles remplies d'étoffes précieuses, de bijoux, etc. Léonce les lui présente. Camille à son tour offre à Léonce une écharpe brodée par elle ; Léonce la porte à ses lèvres et s'en pare sur-le-champ. Les danseurs se succèdent; ils sont chargés de fleurs et de différents cadeaux. Après que chacun a présenté son offrande à la mariée, les danseurs exécutent devant elle plusieurs danses de caractère, siciliennes, vénitiennes, etc. — Après le ballet, Joanna rentre.)

JOANNA.

Monseigneur, les officiers de la garnison, informés de l'arrivée de M. le chevalier, sont rassemblés dans votre appartement.

LE DUC.

Je vais les recevoir. Venez avec moi, Vivaldi; nous reviendrons bientôt pour assister à la cérémonie qui se prépare. (A ses valets.) Que mon palais, que mes jardins soient ouverts aux habitants de Raguse... Distribuez, au nom de Camille, des secours à tous les malheureux ; que tout ce qui nous entoure enfin se ressente de la joie qui règne dans ces lieux. (A Vivaldi.) Venez, chevalier.

(Le chevalier serre la main de Léonce, salue Camille, et suit le duc qui sort avec tous ses valets.)

SCÈNE X.

LÉONCE, CAMILLE, JOANNA.

(Joanna regarde les présents et entr'ouvre les corbeilles de mariage.)

LÉONCE.

Camille, ah! dis-moi que tu partages mon impatience, mon ivresse.

CAMILLE.

Cher Léonce, tu ne peux en douter; chaque instant ajoute à mon amour pour toi.

JOANNA.

Mon Dieu! mon Dieu! les belles broderies. Que vois-je?... Madame, madame, un papier à votre adresse dans cette corbeille.

CAMILLE.

Un papier?...

JOANNA.

Sans doute, une nouvelle galanterie du seigneur Léonce.

CAMILLE.

Donne...

(Elle l'ouvre.)

LÉONCE, intrigué.

Je vous jure que j'ignore...

CAMILLE.

Grand Dieu!!!... encore... encore cette menace terrible : *Point d'hymen!...*

JOANNA.

Ah! mon Dieu! si j'avais su...

LÉONCE.

La terreur se peint dans vos traits, Camille... Quelle est donc la cause de ce trouble affreux?... Que peut contenir ce papier?

CAMILLE.

Lisez... lisez...

LÉONCE, lisant.

« Camille, Léonce, point d'hymen : gardez-vous de mar-« cher à l'autel, la mort vous y attend. » (Avec fureur.) Quel est l'audacieux?... Joanna, appelez mes gens.

CAMILLE, se soutenant à peine.

Qu'allez-vous faire?...

LÉONCE.

Camille, reviens à toi... Un lâche seul peut se servir de ces armes honteuses... il se gardera bien d'effectuer ses menaces... de paraître devant nous au moment de notre hymen... Il sait trop que rien ne pourrait le soustraire à ma fureur, et qu'il tomberait mort à tes pieds dès qu'il me serait connu.

CAMILLE, regardant autour d'elle.

Léonce, ne me quitte pas, ne t'éloigne pas de ce palais... Ils épient peut-être tes démarches, ils n'attendent qu'un moment favorable... Ah! ne me quitte pas, je t'en conjure!

LÉONCE.

Non, je veillerai sur toi; mais, au nom du ciel, calme ces alarmes que je rougis d'avoir partagées. Et quelle puissance au monde pourrait nous désunir? Tu es à moi par tes serments, par mon amour, par cet amour brûlant que tu m'inspiras dès le premier instant où je te vis... Je jurai alors que nul autre que moi ne posséderait Camille. Malheur aux téméraires qui tenteraient de t'arracher de mes bras!... Ils ne savent donc pas que je ne respire que par toi, que toi seule fais ma force, mon courage, mon espoir... que je suis capable de tout pour conserver le seul bien qui puisse encore m'attacher à la vie.

JOANNA.

Voyez, voyez, madame, les jardins qui se remplissent déjà de curieux. (Le peuple paraît dans le jardin; plusieurs individus entrent

dans la galerie et semblent surveiller Léonce.) L'heure de la cérémonie approche ; vos amis et ceux de M. le duc Alberti ne tarderont pas à se rendre dans cette salle... Allons, ma chère maîtresse, du courage... venez, vos femmes vous attendent dans votre appartement.

(Léonce donne la main à Camille. Joanna sort et ne revient que lorsque Léonce est arrêté par Morlac.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; MORLAC, BERTRAND, PLUSIEURS BRIGANDS, déguisés en gens du peuple.

(Morlac, enveloppé d'un manteau de mendiant, se glisse près de Léonce.)

MORLAC, suivant Léonce.

Seigneur cavalier ?

LÉONCE, sans le regarder.

C'est bon, mon ami.

MORLAC.

Par charité.

LÉONCE.

Dans un autre moment.

MORLAC.

Mais, seigneur...

LÉONCE, le repoussant rudement.

Eh ! laisse-moi, te dis-je.

MORLAC, à voix basse.

Vous étiez moins fier dans les rochers de la Madone.

LÉONCE, interdit.

Dans les rochers...

(Il jette les yeux sur Morlac et reste stupéfait.)

CAMILLE.

Qu'est-ce donc, Léonce ?

LÉONCE.

Rien, rien.

(Joanna rentre, et semble inviter sa maîtresse à la suivre.)

MORLAC, à voix basse.

Il faut que je te parle sans témoins... Eloigne ces femmes... Je t'attends.

LÉONCE, à voix basse.

Misérable ! oses-tu bien...

MORLAC.

Point de réflexions... Si tu refuses, je te perds ; tu sais que j'en ai les moyens.

(Léonce reprend la main de Camille qui remarque son trouble avec étonnement et qui cherche à en deviner la cause; Léonce veut la rassurer en lui donnant le change il s'éloigne avec elle, et ne cesse, en sortant, de jeter les yeux sur Morlac. Le peuple rentre dans les jardins ; Morlac reste avec Bertrand qui est couvert d'un long manteau.)

SCÈNE XII.

MORLAC, BERTRAND.

BERTRAND.

Eh bien ?

MORLAC.

Je l'attends ici.

BERTRAND.

Prends bien garde de nous compromettre, au moins ; ton projet est des plus audacieux.

MORLAC.

Il n'y a que ceux-là qui réussissent. Ayez soin seulement de vous tenir aux environs... Ne laissez approcher personne pendant notre entretien... je vous rejoindrai bientôt.

BERTRAND.

Où nous retrouverons-nous ?

MORLAC.

A la petite porte du parc... J'entends quelqu'un, c'est lui, je vous le disais bien... Laisse-nous seuls.

BERTRAND.

As-tu des armes?

MORLAC.

Des armes!... avec lui elles me seraient inutiles... Tu ne le connais pas, je le vois.

BERTRAND.

Mais comment le forceras-tu?...

MORLAC.

C'est mon affaire. Je ne porterais pas la main sur lui pour un royaume... Le voici... éloigne-toi.

(Bertrand s'éloigne, suivi de quelques brigands déguisés qui passent dans le fond.)

SCÈNE XIII.

LÉONCE, MORLAC.

(Léonce entre trèst-roublé ; il regarde de tous côtés, voit que Morlac est seul, et lui fait signe d'approcher.)

LÉONCE.

Que viens-tu faire ici?

MORLAC.

Te chercher.

LÉONCE.

Comment!

MORLAC.

T'arracher aux séductions d'une femme, rompre des nœuds qui nous perdraient tous, et toi-même après nous.

LÉONCE, effrayé.

Parle bas... Serait-ce toi, malheureux, qui aurais écrit ce billet que tout à l'heure?...

MORLAC.

Moi-même.

LÉONCE.

Et tu ne crains pas que ma colère ?...

MORLAC.

Parle bas à ton tour, et suis-moi sur-le-champ.

LÉONCE.

Te suivre !...

MORLAC.

Il le faut.

LÉONCE.

Jamais !

MORLAC.

Tes frères te rappellent.

LÉONCE.

Mes frères ! Je ne suis plus rien parmi vous... Avez-vous oublié vos serments ?

MORLAC.

Tu les as rompus toi-même en voulant t'allier à une famille qui a juré notre perte.

LÉONCE.

Cet hymen...

MORLAC.

Ne se fera pas.

LÉONCE.

Et qui l'empêchera ?

MORLAC.

Moi !

LÉONCE.

Misérable !... rien ne pourra me faire renoncer à la main de Camille... elle a reçu ma foi.

MORLAC.

Tu dois la fuir.

LÉONCE.

Non.

MORLAC.

Redoute notre vengeance.

LÉONCE.

Crois-tu donc m'effrayer ?

MORLAC.

Tu ne crains pas la mort, je le sais, mais tu craindras l'infamie.

LÉONCE.

L'infamie !...

MORLAC, élevant la voix.

Je n'ai qu'un mot à prononcer.

LÉONCE, portant la main sur son épée.

Silence, malheureux ! silence.

MORLAC, froidement.

Tu peux me tuer... je ne me défendrai pas contre toi... mais ma mort ne te sauvera point, et mille voix sont prêtes à te nommer, si tu oses conclure cet hymen.

LÉONCE, dans le plus grand désordre.

Quoi ! monstres ! vous n'êtes pas contents... Je vous ai tout sacrifié, tout, jusqu'à mon honneur, pour acheter le repos, pour vous échapper ; et vous voulez m'enlever mon dernier espoir... Parlez, que vous faut-il encore pour vous forcer à m'oublier... mes trésors ?...

MORLAC.

Non.

LÉONCE.

Mon sang ?

MORLAC.

Non.

LÉONCE.

Je vous abandonne tout, mais laissez-moi mourir près de Camille.

MORLAC.

L'arrêt est prononcé... Camille est perdue pour toi ; dans une heure nous t'attendons aux rochers de la Madone.

LÉONCE, furieux.

N'y comptez pas, je mourrai plutôt...

MORLAC.

Tu y viendras, te dis-je... C'est ici que ton hymen devait se célébrer... l'heure approche... nous y serons... songes-y bien... et tremble de nous contraindre à parler. On vient : adieu.

(Vivaldi paraît ; Morlac s'enveloppe dans son manteau ; il sort. Vivaldi l'examine et paraît surpris à sa vue. Léonce est accablé.)

SCÈNE XIV.

LÉONCE, VIVALDI.

LÉONCE.

Vivaldi !...

VIVALDI, suivant Morlac des yeux.

Les traits de cet homme me rappellent.,. Est-ce à vous qu'il parlait, Léonce ?

LÉONCE.

Oui, c'est un malheureux... il venait...

VIVALDI.

Implorer vos bontés ? Je sais que vous faites le plus noble usage de vos richesses.

LÉONCE.

Chevalier...

VIVALDI.

Oui, vous deviendrez l'honneur et l'appui de Raguse, Léonce ; il faut que de grands services justifient le choix de Camille et vous appellent aux premières fonctions de l'État... Je sors du conseil secret que le duc Alberti avait convoqué

pour prendre les dernières mesures qui doivent assurer la destruction des Frères invisibles, et la perte de cet infâme Salvator.

LÉONCE.

De Salvator !...

VIVALDI.

J'ai exigé que le commandement des troupes que l'on rassemble en ce moment vous fût accordé.

LÉONCE.

A moi ?

VIVALDI.

Oui, Léonce, c'est à vous de délivrer votre nouvelle patrie du fléau qui la désole depuis si longtemps ; je me ferai gloire de combattre sous vos ordres : trop heureux si je puis m'acquitter d'une dette sacrée, et conserver des jours qui nous sont si précieux.

LÉONCE, à part.

O ciel ! à quel supplice suis-je donc réservé ?...

VIVALDI.

Vous êtes agité, Léonce, je conçois votre impatience... Mais calmez-vous, tout le monde est déjà réuni ; le recteur de Raguse, les sénateurs s'empressent d'honorer de leur présence cette auguste cérémonie.

LÉONCE, à part.

Et j'exposerais Camille... Ah ! fuyons.

(Au moment où il veut s'éloigner, tout le monde paraît.)

VIVALDI, l'arrêtant.

Où courez-vous ?... voici M. le duc et sa nièce.

LÉONCE, à part.

Dieux ! ! !

(Le cortége garnit le théâtre de tous côtés ; les sénateurs, les seigneurs et dames de Raguse occupent un côté de la scène et accompagnent le duc qui donne la main à sa nièce ; ils sont précédés des gardes du palais, qui se rangent au fond. Le peuple forme différents groupes de l'autre côté. Camille est parée des présents de Léonce.)

SCÈNE XV.

Les mêmes; LE DUC, CAMILLE, JOANNA, Sénateurs, Seigneurs et Dames de Raguse, Peuple ; MORLAC et ses Brigands sont cachés parmi le peuple.

LE DUC.

Venez, Léonce, venez recevoir des mains d'un second père l'épouse que vous avez choisie, que vous jurez d'aimer jusqu'au tombeau... C'est à votre honneur que je confie ma Camille et le soin de son avenir... Venez, mes chers enfants... puissent les bénédictions du ciel s'unir aux vœux de votre père!

(Le recteur de Raguse, entouré des sénateurs, se place au fond du théâtre. Pendant la suite de la cérémonie, Léonce ne cesse de jeter des regards inquiets dans toute la salle, et remarque avec joie que Morlac ne paraît point.)

CAMILLE.

Je jure devant Dieu d'aimer jusqu'à la mort Léonce, mon époux... Puisse le ciel me frapper, si je trahis mon serment!

LÉONCE, s'approche à son tour et lève la main.

Je jure... (Il aperçoit Morlac qui est en face de lui, mêlé parmi le peuple, et qui s'avance fièrement.) Le voilà! le voilà! mon sang se glace.

CAMILLE, effrayée.

Léonce !...

LE DUC.

Qu'avez-vous ?

LÉONCE, égaré.

Que veulent-ils... les scélérats?... qu'ils tremblent!... je brave leurs menaces... et, dussé-je périr... (Il va prendre la main

de Camille et veut l'entraîner ; Morlac entr'ouvre son manteau, et lui montre un signe rouge empreint sur son habit * ; les autres brigands répandus sur la scène en font autant ; de manière que ce signe frappe à la fois les yeux de Léonce de tous côtés ; à cette vue, il repousse Camille et descend sur le devant de la scène ; tout le monde le suit.) C'en est fait, je cède.

LE DUC.

Quel délire !

LÉONCE, plus égaré.

Laissez-moi.

CAMILLE.

Cher époux !...

LÉONCE, effrayé de ce nom.

Votre époux ! non... non... je ne suis pas son époux. (Se tournant du côté du peuple.) Vous le savez, vous le savez tous... un pouvoir affreux que je déteste m'enchaîne et m'ordonne de vous fuir pour jamais : plus d'hymen.

CAMILLE.

Je meurs !

(Elle tombe dans les bras de ses femmes.)

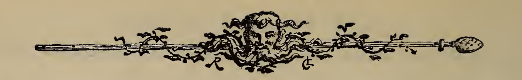
LE DUC, tirant son épée.

Misérable !...

(Le duc veut s'élancer sur Léonce. Camille est évanouie. Vivaldi contient le duc. Les autres personnages sont groupés autour d'eux ; Morlac et ses brigands sont près de Léonce et lui montrent le signe des Frères invisibles.)

* Ce signe est une S, première lettre du nom de Salvator.





ACTE DEUXIÈME

L'intérieur d'un vaste monastère, ruiné dans plusieurs parties. A droite et à gauche, des galeries successives qui sont censées conduire aux habitations des brigands. Au fond et jusqu'au tiers de la hauteur du théâtre, des arcades gothiques soutenues par de très-gros piliers. Le pilier du milieu est creux et la pierre fuit en dedans au moyen d'un ressort qui n'est pas apparent. A deux pieds derrière la pierre qui s'enlève, est une grille fermée qui conduit au dépôt des armes, puis à un petit escalier taillé dans le roc. Au-dessus de ces arcades et toujours au fond, des restes de fenêtres à vitraux dégradés laissent apercevoir le sommet des rochers de la Madone, qui forment une chaîne hérissée de pointes dont quelques-unes dépassent la vue et indiquent que l'on ne peut parvenir extérieurement jusqu'à la hauteur du monastère. A droite, au deuxième plan, l'entrée d'un petit caveau qui sert de magasin de poudres.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASCARO, seul.

(Il est occupé à mettre des sacs d'argent dans un coffre pratiqué dans la muraille, et il écrit à mesure sur un livre de caisse.)

Deux mille cinq cents piastres d'une part, plus, quinze cents apportées ce matin... jointes aux dix mille cinq cents d'hier soir.... font bien quatorze mille cinq cents piastres pour la recette du jour... Car encore faut-il de l'ordre, même dans le crime !... Singulière destinée ! Forcé par des arrangements particuliers de m'enrôler parmi les Frères invisibles... moi, Joseph-Ignace Cascaro, j'ai toujours su faire respecter mon caractère, et j'ai gardé sur ces êtres dégénérés l'avan-

tage que doit conserver un voleur à principes sur des voleurs qui n'en ont pas. D'abord, je n'ai jamais voulu prendre de service actif ; je me suis restreint à la partie purement administrative ; et, à ce titre, je ne suis plus un fripon, je rentre seulement dans la catégorie des caissiers, fournisseurs et autres confrères. Nous disons donc... quatorze sacs de mille piastres à la caisse générale... En voilà bien un quinzième... mais c'est pour le caissier. (Il porte un sac dans un autre creux pratiqué dans un autre pilier.) C'est ma caisse de réserve à moi ; et en cas d'embarras dans les finances, je me suis préparé une petite pension de retraite que j'ai certainement bien méritée... Hein ! qui vient là ?... (Il referme sa caisse particulière.) Serait-ce quelqu'un de mes collègues ?... Il faut toujours se méfier de ces coquins-là... On est ici comme dans un bois, et ils ne se feraient pas plus de scrupule de me voler que de voler un honnête homme.

SCÈNE II.

CASCARO, BERTRAND.

BERTRAND.

Ah ! c'est toi, Cascaro.

CASCARO, fermant la caisse générale.

Moi-même !... Je mets un peu d'ordre dans notre caisse.

BERTRAND.

J'espère que la rentrée d'hier soir n'y a pas fait de mal...

CASCARO.

Tu appelles cela une rentrée !... Comme tu voudras... Moi, j'aurais plutôt rangé cela dans la catégorie des emprunts... emprunts forcés, par exemple.... Au surplus, si tu veux que je te fasse part de mes réflexions, il n'y a pas de jour où je ne tremble pour le dépôt qui m'est confié... Ce magasin à poudres qu'on a justement placé à côté de la caisse, et qui,

quelque beau jour, fera tout sauter... Je ne serais même pas surpris qu'à la longue il ne se trouvât quelques sacs de moins!..

BERTRAND.

Imbécile !

CASCARO.

Pas tant !... Mais ça m'est égal, mes comptes sont en règle. Bonsoir !

BERTRAND.

Où vas-tu donc ?... Voici l'heure du conseil que Morlac a convoqué...

CASCARO.

C'est possible... mais j'ai une affaire personnelle... il y va de mes propres deniers... diable, un remboursement.

BERTRAND.

Comment, un remboursement ?...

CASCARO.

Sans doute, tu sais que je fais valoir, et qu'indépendamment de ma place de caissier, je suis connu à Raguse pour un honnête capitaliste qui secourt les fils de famille : il m'est venu ce matin un bon bourgeois qui m'a supplié de lui avancer deux cents florins à un intérêt très-raisonnable... de ce côté-là, il n'y a rien à dire...

BERTRAND.

Eh bien ?

CASCARO.

Malgré sa signature, je n'étais pas trop disposé à me dessaisir... mais il m'a dit qu'il allait porter ce soir même cet argent à sa maison de campagne... Il est obligé de passer près d'ici... J'ai prêté... parce que, vu la facilité du recouvrement... tu conçois...

BERTRAND, souriant.

Oui... oui.

CASCARO.

Je ne veux pas le manquer... je vais me camper derrière les rochers de la Madone...

BERTRAND.

C'est la route qu'il doit prendre ? Eh bien! je ne te conseille pas d'y aller, et surtout d'y aller seul...

CASCARO.

Tu crois ?... Bah ! je vois ce que c'est... tu veux avoir un intérêt dans mon opération ?

BERTRAND.

Moi !... je ne veux pas me faire pendre pour une cinquantaine de florins !... Tu ne sais donc pas que les troupes du gouvernement de Raguse environnent la forêt ; toutes les issues sont gardées, et d'un moment à l'autre nous serons attaqués ?

CASCARO.

En vérité !... Prêtez donc de l'argent après ça !... Si jamais on m'y rattrape !... Et qui t'a donné ces nouvelles ?

BERTRAND.

Morlac lui-même, qui prépare en ce moment tous nos moyens de défense... Heureusement, nous avons entre les mains un otage précieux qui nous répond de notre salut.

CASCARO.

Cette jeune dame que vous avez conduite ici ?...

BERTRAND.

C'est la nièce du duc Alberti.

CASCARO.

La nièce du gouverneur ?...

BERTRAND.

Elle-même. J'ignore quel a été le dessein de Morlac, en l'enlevant de son palais, et s'il prévoyait le sort qui nous menace ; mais il jure que ce coup hardi va ramener parmi nous le terrible Salvator !...

CASCARO.

Salvator !... cet ancien chef dont vous ne parlez tous

qu'avec un respect, une vénération?.. Il paraît en effet que c'était un fier homme... d'une bravoure!... Je ne l'ai pas connu, mais d'après ce qu'on m'en a dit, il m'aurait bien convenu... Ah çà ! décidément, tu ne veux pas être de mon expédition ?

BERTRAND.

Non.

CASCARO.

En prenant le petit souterrain... il n'y a que deux pas... Voyons, je te donne un quart...

BERTRAND.

Non.

CASCARO, avec effort.

Allons.... je te donne un tiers ; il me semble qu'à moins d'être tout à fait juif...

BERTRAND.

Non, te dis-je... moitié ou rien.

CASCARO.

Diable, tu es bien difficile. (A part.) Allons, je trouverai quelqu'autre associé moins brave, et qui ne me coûtera pas si cher... Un comme moi, c'est tout ce qu'il me faut !

(Il sort.)

BERTRAND.

Quel bruit.... c'est Morlac et nos compagnons.

SCÈNE III.

MORLAC, BERTRAND, Brigands.

(Les brigands portent le signe des Frères invisibles sur la poitrine; ils ont tous une écharpe noire.)

MORLAC.

Amis, cette journée va décider de notre sort ; toutes les forces de Raguse sont rassemblées autour de cette forêt, Vi-

valdi, le plus acharné de nos ennemis, et dont nous avons déjà éprouvé la valeur, est à la tête des troupes !...

BERTRAND.

Morbleu ! s'il me tombe sous la main...

MORLAC.

Permets... je me le suis réservé ! Mais, avant tout, il faut prévenir le péril qui nous menace ; il faut quitter la Dalmatie, ou s'y maintenir en maîtres ; et, dans l'un ou l'autre cas, nous ne pouvons réussir sans un miracle, ou sans la présence de Salvator.

TOUS.

Salvator !...

MORLAC.

J'avais promis de vous le rendre ; je l'ai vu... mais il a repoussé mes prières, méprisé mes menaces... Un hymen odieux allait nous l'enlever pour jamais et l'unir à nos ennemis ; j'ai rompu cet hymen ; j'ai fait plus : aidé de Bertrand et de quelques-uns de nos braves... j'ai osé arracher du palais du duc Alberti cette jeune et belle Camille, que notre chef adore... il sait qu'elle est entre nos mains.... qu'il tremble maintenant de nous résister !

BERTRAND.

Bien, Morlac !... Mais où est notre jeune prisonnière ?...

MORLAC, montrant une porte à gauche.

Près de la chapelle... au fond de cette longue galerie... que Salvator habitait.... c'est l'endroit le plus sûr et le plus secret de toutes ces ruines.... Camille ignore les motifs de notre conduite.... La fatigue et l'effroi ont tellement accablé ses esprits, qu'en arrivant ici elle est tombée dans un sommeil léthargique qui nous délivre, pour quelque temps au moins, de son désespoir et de ses larmes !... Nous sommes maîtres de ses jours ; mais quoiqu'elle soit d'un sang que je déteste... j'entends qu'on la respecte... Salvator la chérit, et son amour la rend sacrée pour nous !...

CASCARO, dans la coulisse.

Au secours !... au secours !...

MORLAC, tirant son épée.

Serions-nous surpris ?...

BERTRAND.

C'est Cascaro... comme il est pâle !

SCÈNE IV.

Les mêmes ; CASCARO, en désordre.

CASCARO.

Au secours !...

MORLAC.

Qu'est-ce donc ?...

CASCARO.

Ah !... mes amis !... nous sommes perdus !..... ce qui s'appelle perdus !...

TOUS.

Comment ?

CASCARO.

Il n'y a plus de bonne foi... je suis ruiné...

BERTRAND.

Veux-tu bien t'expliquer ?...

CASCARO.

Imagine-toi, mon cher Bertrand, qu'en te quittant, le bonheur veut que mon homme me tombe sous la main ; le nez enfoncé dans mon manteau, je lui fais le petit compliment d'usage, avec tous les égards dont j'use en pareille circonstance... (Aux autres.) Je vous dirai ce que c'était... l'affaire est claire comme le jour... aussi mon homme ne s'était pas fait tirer l'oreille et m'avait déjà restitué les deux cents florins...

MORLAC.

Après...

CASCARO.

J'étais là, sans défiance, à voir si mon compte y était, lorsqu'un grand diable que je n'avais pas remarqué, et qui avait suivi apparemment tous les détails du remboursement... s'approche brusquement et me renverse d'un coup de poing ou d'un coup de pied... je ne sais pas précisément lequel... parce que j'étais distrait dans le moment... puis, le coquin m'arrache la bourse et la rend au voyageur qui décampe... Brrrr.

BERTRAND.

Il fallait nous appeler...

CASCARO.

Eh! Mon Dieu, j'ai crié au voleur tant que j'ai pu... mais c'est une horreur, on est dévalisé à deux pas de chez soi... Si ça continue, le métier ne sera plus tenable... du moment qu'il y a concurrence!

MORLAC.

Enfin, comment t'es-tu tiré des mains de cet inconnu?

CASCARO.

Avec un mal de gorge du diable... vu qu'il serrait... Mais ce n'est rien encore auprès de ce que j'ai à vous apprendre.

TOUS, se rapprochant.

Parle!

CASCARO.

Deux de nos émissaires que j'ai vus en rentrant assurent que notre retraite est découverte.

MORLAC.

Est-il possible?

CASCARO.

Des confrères de Raguse, dignes de foi... ce que nous avons de meilleur parmi nos correspondants, ont déclaré que nous étions vendus, que nos secrets avaient été révélés en plein conseil... D'où j'ai tiré la conséquence bien affligeante qu'il y avait nécessairement des coquins parmi nous.

BERTRAND.

Nous serions trahis ?...

MORLAC, réfléchissant.

Salvator... seul... pourrait avoir livré nos secrets.

BERTRAND.

Salvator !...

MORLAC.

Cet hymen projeté... son amour pour la nièce d'Alberti... (Avec un mouvement.) Oui... lui seul... (Aux brigands.) Plus de doute... nous sommes trahis... et l'infâme Salvator a juré notre perte.

TOUS.

Vengeance!

CASCARO, en s'en allant.

C'est ça, vengeance ! ça vous regarde... moi, je cours à l'argent.

(Il sort.)

MORLAC, furieux.

Oui, oui, vengeance !... sa mort seule peut expier sa lâche perfidie... Mais avant de tomber sous nos coups... il est un supplice mille fois plus cruel pour lui !... Cette Camille qu'il adore... elle est là... il espère nous la ravir et recevoir sa main pour prix d'une si noire trahison... qu'elle soit notre première victime !... (Tirant un poignard.) Plus de pitié... frappons... et que l'indigne Salvator frémisse des excès auxquels il nous contraint.

TOUS, tirant leurs poignards.

Oui, qu'elle meure !

(Ils vont pour se précipiter dans la galerie où repose Camille ; la porte s'ouvre, Salvator paraît.)

SCÈNE V.

Les mêmes; SALVATOR, enveloppé d'un large manteau, et la figure couverte d'un voile rouge.

SALVATOR, d'une voix terrible.

Arrêtez !

TOUS, avec effroi.

Ciel!

MORLAC.

Que vois-je ?

SALVATOR.

Tremblez d'attirer sur vos têtes le courroux de Salvator !

(Il ôte son voile.)

TOUS, tombant à ses pieds.

Salvator !...

MORLAC, avec joie.

C'est lui... on nous avait trompés !...

SALVATOR, aux brigands.

Levez-vous...

MORLAC.

Nous ne te quitterons plus que tu n'aies repris tes droits parmi nous...

SALVATOR, avec horreur.

Mes droits!... jamais...

MORLAC.

Tes anciens compagnons d'armes t'implorent aujourd'hui ; que ton bras nous tire de l'abîme où nous sommes ; donne-nous les moyens de quitter ce pays avec nos richesses, ou de braver les dangers qui nous environnent! Souviens-toi du jour où, après avoir vainement invoqué l'appui des lois, tu fuyais Naples ta patrie, avec le comte Almonté, ton père, qu'un ennemi puissant avait sacrifié à son ambition... Pros-

crit, fugitif, privé de tous tes biens, que l'injustice d'un homme t'avait ravis, tu imploras alors le secours de nos bras pour servir ta vengeance !... Ton ennemi n'est plus ; et, maintenant que ta patrie te rend le nom et les biens de ton père, tu voudrais nous livrer sans défense aux coups qui nous menacent !...

SALVATOR.

Cessez de me rappeler ce temps d'erreurs et de crimes !... Oui, l'injustice des hommes... le besoin de la vengeance, m'ont égaré et ont rendu mon nom l'effroi de l'Italie... Mais le retour à la vertu est-il donc impossible ?... Mon amour pour Camille m'avait déjà réconcilié avec moi-même... Si j'ai repris un instant le nom de Salvator, c'était pour la défendre, l'arracher de ces lieux et vous punir de votre audace.

MORLAC.

Elle te sera rendue...

SALVATOR.

Que dites-vous ?

MORLAC.

Sauve tes compagnons, tu le peux... et nous ne mettons plus d'obstacle à ton hymen.

SALVATOR.

Moi !... acheter mon bonheur par de nouveaux forfaits... mériter Camille par des crimes... jamais !

MORLAC.

Salvator !... cette main que nous tendons à un ami peut aussi punir un traître...

SALVATOR, vivement.

Frappez !... soit ; délivrez-moi d'une vie odieuse et dont je ne puis supporter le fardeau... frappez ! il est juste qu'un sang aussi criminel soit répandu par vous.

MORLAC, avec force.

Eh bien ! puisque tu es sans pitié, nous serons implaca-

bles dans notre vengeance... C'est devant Camille elle-même que je cours t'accuser...

SALVATOR.

Que vas-tu faire?

MORLAC.

Elle connaîtra tes crimes, elle saura que Léonce et Salvator...

SALVATOR, avec effroi.

Arrête, malheureux!... Son estime, quoique usurpée, est le seul bien qui me reste!... le seul qui soutienne cette triste existence! Le jour où mon fatal secret lui sera dévoilé sera le dernier de ma vie...

MORLAC, faisant un pas.

Nous verrons comment tu soutiendras son mépris et sa haine...

SALVATOR, dans le plus grand trouble.

Arrêtez!...

MORLAC.

Non!

SALVATOR.

Par pitié!...

MORLAC.

Jure de rester parmi nous, de nous sauver ou de mourir...

SALVATOR, ébranlé.

De rester!...

MORLAC.

Il le faut.

SALVATOR.

Je ne puis!...

MORLAC, aux brigands.

Suivez-moi!...

(Ils ouvrent la porte de la galerie et se disposent à y entrer.)

SALVATOR, se précipitant devant eux.

Morlac... je cède.

TOUS.

Ton serment !

SALVATOR, étendant la main avec un mouvement convulsif.

Oui... oui, je jure de partager votre sort, de vous défendre, de vous sauver, ou de mourir près de vous !... je le jure par Camille !...

(Il referme vivement la porte.)

MORLAC, avec joie.

Il est à nous !

TOUS, agitant leurs sabres.

Vive Salvator !...

MORLAC.

Songe bien, Salvator, que les jours de Camille nous répondent de ta fidélité ; elle restera ici comme un gage de ta foi, et partout nos fers sauraient l'atteindre...

SALVATOR, froidement.

Vous avez mes serments... mon sort s'accomplira !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; CASCARO, revenant.

CASCARO.

Mon lieutenant... mon lieutenant... en voici bien d'une autre... (Il aperçoit Salvator.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois là ?... arrêtez-moi cet homme-là.

BERTRAND.

Qui donc ?...

CASCARO, montrant Salvator.

L'homme au coup de poing... arrêtez-moi ce coquin-là...

BERTRAND.

C'est le général !...

CASCARO, avec respect.

Le général Salvator... c'est différent !... Je venais vous apprendre...

MORLAC.

Parle au général...

CASCARO, hésitant.

Permettez... nos premiers rapports n'ont pas été assez satisfaisants...

MORLAC, le poussant devant Salvator.

Parle au général, te dis-je...

CASCARO.

Eh bien ! c'est bon, je vais lui parler... (A part.) Ce diable d'homme a une figure qui ne me revient pas du tout... (Haut.) Monseigneur...

SALVATOR.

Je ne me trompe pas... c'est toi que j'ai vu tout à l'heure près des rochers de la Madone ?...

CASCARO.

Oui, monseigneur... nous avons eu un moment d'entretien... vous m'avez fait manquer une bien belle opération ; mais ça se retrouvera peut-être.

SALVATOR, sévèrement.

Garde-toi de recommencer... et songe qu'au premier oubli de mes ordres, je te fais sauter la cervelle...

CASCARO, étourdi.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?... Ah çà, est-ce qu'il croit qu'on est brigand pour son plaisir !...

BERTRAND, bas.

Tais-toi.

CASCARO, élevant la voix.

Non, moi ça me révolte ces choses-là !... C'est que je ne me sens pas disposé à faire le métier en amateur... c'était bon quand j'étais surnuméraire !...

SALVATOR.

J'ai promis de vous soustraire à la vengeance des habitants

de Raguse, de vous conduire loin de ces lieux, je tiendrai ma parole au péril de ma vie ; mais qu'est-il besoin que de nouveaux meurtres, de nouveaux pillages augmentent le nombre de vos ennemis ? N'avez-vous pas amassé plus de richesses que vous ne pouvez en emporter?... Que vous faut-il de plus ?...

CASCARO.

Avec tout ça, vous me permettrez...

SALVATOR.

Silence ! En reprenant le commandement, j'entends retrouver mon pouvoir aussi absolu qu'autrefois... Dès que j'ai fait connaître ma volonté, qu'elle vous semble injuste ou non, on doit s'y conformer à l'instant, sans plaintes, sans murmures, et le premier qui hésiterait...

MORLAC.

C'est trop juste ! (Montrant Cascaro.) et puisqu'il a osé te répliquer, si tu veux...

(Levant son sabre.)

SALVATOR, l'arrêtant.

Non... c'est inutile.

MORLAC, froidement et remettant son sabre au fourreau.

Quand tu voudras !

CASCARO, à part.

C'est ça, ce qui est différé n'est pas perdu.

BERTRAND, à Cascaro.

Ah çà ! voyons maintenant, que venais-tu nous apprendre ?

CASCARO.

Vous permettez... c'est heureux... Eh bien ! les postes ennemis se sont rapprochés de cette enceinte... il paraît qu'il s'agit d'un blocus... on assure même que le chevalier Vivaldi, suivi de quelques soldats dévoués, s'est introduit dans nos retranchements...

SALVATOR, *à part.*

Vivaldi !

MORLAC.

Tant mieux, il ne pourra plus en sortir...

CASCARO.

C'est ce que je me suis dit... et ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que ses troupes font mine de vouloir attaquer du côté de la grande tourelle... sans doute pour délivrer leur chef.

MORLAC.

Il faut y courir...

SALVATOR.

Combien sont-ils ?...

CASCARO.

Je ne me suis pas précisément amusé à les compter... mais, à vue de pays, nous disons deux bataillons du régiment des carabiniers...

MORLAC.

Quatre cents hommes...

CASCARO.

Et une centaine de sbires !...

SALVATOR.

Et nous?

MORLAC.

Soixante.

SALVATOR.

En tout?

MORLAC.

En tout.

SALVATOR.

Soixante, contre cinq cents !... et le ciel est pour eux !

CASCARO.

Le fait est que nous ne pouvons pas trop compter sur cet allié-là.

MORLAC.

N'importe ! tu es à notre tête, et tant que Salvator nous commandera, nous serons sûrs de la victoire !

(Les brigands se rassemblent dans le fond.)

SALVATOR.

Encore du sang !... (A part.) Et Camille... comment la sauver ? Je ne puis paraître à ses regards... sans dévoiler ma honte... Moi, m'offrir à ses yeux... non, non, je dois la fuir... mais ne puis-je, sans lui faire connaître ce Salvator qu'elle déteste ?... Oui... cette idée...

MORLAC.

Salvator, nous sommes prêts ..

SALVATOR, occupé d'une autre idée.

L'attaque ne commencera pas avant une heure... je vais moi-même observer les mouvements de l'ennemi... Morlac, distribue les postes et viens me rejoindre dans la première tourelle...

MORLAC.

Il suffit.

SALVATOR, aux brigands.

Songez que cette nuit doit nous perdre ou nous sauver... Je serai partout, et malheur à celui qui manquerait à son devoir !...

CASCARO.

Quant à moi, monseigneur...

SALVATOR.

Je te pardonne, et pour te le prouver je veux te bien traiter. Morlac, tu lui donneras...

CASCARO, tendant la main.

A la bonne heure, au moins... du moment qu'il donne... ça me raccommode avec lui...

SALVATOR.

Tu lui donneras le poste le plus périlleux.

CASCARO.

Hein ?

MORLAC.

C'est convenu...

SALVATOR.

Morlac, un dernier mot...

MORLAC, s'avançant.

Ordonne.

SALVATOR, à demi-voix, à Morlac.

Tu connais ma pensée... Au milieu des dangers que nous allons courir... je puis tomber au pouvoir de nos ennemis : si mon bras était désarmé, je veux, avant que mes traits leur soient connus...

MORLAC, tirant un poignard.

Je t'entends... ce fer t'épargnerait l'échafaud et la honte de rougir aux yeux de Camille : compte sur mon bras ; nul autre que Morlac ne te rendra ce dernier service.

CASCARO, qui les a écoutés.

C'est un vrai service d'ami ! Heureusement, je ne suis pas assez lié avec lui pour qu'il m'en rende de semblables.

SALVATOR.

Adieu... je t'attends !...

(Il passe devant la galerie où repose Camille, et s'arrête un moment pour y jeter un regard douloureux. Il passe ensuite devant tous les brigands, qui étendent leurs mains et lui prêtent serment.)

CASCARO, étendant aussi la main.

Oh ! pour ça, ce n'est pas là le difficile... tant qu'on voudra.

(Salvator sort suivi de Bertrand et de plusieurs brigands.)

SCÈNE VII.

CASCARO, MORLAC, BRIGANDS.

CASCARO, à part.

Hum! ça commence à me déplaire, ces manières-là!...

MORLAC, aux brigands.

Suivez-moi... (Il s'arrête.) Toi, Cascaro...

CASCARO.

Oh! ne t'occupe pas de moi... je me tirerai d'affaire comme je pourrai... (Entre ses dents.) J'ai mon petit coin là... où je me cache d'ordinaire...

MORLAC.

Et les ordres du général, le poste qu'il te confie...

CASCARO.

Que diable! j'ai un emploi purement civil...

MORLAC.

Obéis : dans cet instant de crise il faut que tout le monde paye de sa personne...

CASCARO.

Alors, si l'arbitraire s'en mêle...

MORLAC.

Cette partie du monastère est la mieux fortifiée... elle a derrière ce pilier une issue que nous seuls connaissons .. tu resteras là... et si l'ennemi parvenait jusqu'à toi, tu te ferais sauter pour protéger notre retraite...

CASCARO.

Qu'est-ce que tu dis?

MORLAC.

Silence!

CASCARO.

Me faire sauter!...

MORLAC.

On ne réplique pas aux ordres du général... ou sinon... si tu manquais à ta consigne... tu sais ce qui t'attend. (Aux brigands.) Venez.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

CASCARO, seul.

Ah çà!... mais ça tombe dans la plaisanterie!... En répliquant on se fait tuer... et en ne répliquant pas... ça revient au même!... Du train dont il y va, l'état de voleur devient un véritable métier de galérien... Et puis cette aisance... cet air dégagé... *fais-toi tuer*... il semble que ça ne coûte rien... On aurait envie de se faire tuer, que, dès qu'on vous le commande, ça suffit pour en dégoûter. C'est vrai, aussi, se donner tant de mal pour être brigand; il n'en coûterait pas plus pour être honnête homme, et il y a des moments où je suis tenté de le devenir, ne fût-ce que par spéculation... Hein!... Qu'est-ce que j'entends là?... On vient... Est-ce que l'ennemi aurait des intelligences dans la place?... A mon poste, il sera toujours temps d'exécuter ma consigne... mettons-y d'abord de la prudence... cachons-nous et écoutons.

(Il pousse le ressort du pilier du fond, la pierre s'ouvre, il se cache et la referme.)

SCÈNE IX.

CAMILLE, seule.

(Elle entre très-agitée, et jette des regards effrayés sur tout ce l'environne.)

Où suis-je? grand Dieu!... Ce n'est point un songe... non... au milieu de ce pénible sommeil, le nom de l'odieux Salvator a frappé mon oreille... Salvator? juste ciel!... je tremble qu'à chaque instant le monstre ne s'offre à mes regards... je

ne pourrais le voir sans expirer d'effroi!... Et Léonce, grand Dieu! Léonce m'a donc aussi abandonnée!...

(Une voix se fait entendre à droite à travers les crevasses de la muraille.)

LA VOIX.

Camille?...

CAMILLE.

Qu'entends-je?...

LA VOIX.

Fuis loin de ces lieux... Léonce veille sur toi!...

CAMILLE.

Léonce!... (Une clef attachée à un morceau de papier vient tomber aux pieds de Camille.) Quel prodige!... (Elle ramasse la clef.) Léonce! (Silence.) O ciel! serait-il ici... prisonnier comme moi?... et lorsque je l'accusais!... Voyons ce que contient ce papier...

(Elle l'ouvre.)

CASCARO, faisant jouer la pierre.

Voilà une expédition digne de mon courage... emparons-nous de la correspondance... et dénonçons les traîtres au général... (Au moment où il va sortir, il aperçoit Vivaldi.) Ouf!... il y a des embuscades... prenons garde!

(Il referme la pierre.)

SCÈNE X.

CAMILLE, lisant; VIVALDI, l'épée à la main; CASCARO, caché.

CAMILLE, après avoir lu.

C'est bien lui... Léonce!... Léonce!...

VIVALDI, s'approchant.

Qu'ai-je entendu?... (Il reconnaît Camille.) Camille!... c'est vous, madame?...

CAMILLE.

Vivaldi... ô bonheur!...

VIVALDI.

Parlez bas, je vous en conjure... ou nous sommes perdus... Depuis deux heures je parcours ces sombres détours dans l'espoir de vous retrouver... et je ne sais par quel miracle j'ai pu échapper aux recherches des brigands... Le peu d'hommes qui m'avaient suivi sont tombés sous leurs coups, et je ne dois mon salut qu'aux efforts de nos troupes qui les pressent vivement du côté de la grande tourelle... Ah! si je pouvais découvrir une issue... faire pénétrer nos soldats dans cette partie des souterrains, et couper toute retraite à l'infâme Salvator... Mais quel nom venez-vous de prononcer?...

CAMILLE.

Celui de l'infortuné Léonce...

VIVALDI.

Eh! quoi... Léonce que j'ai vainement cherché dans Raguse...

CAMILLE.

Il est ici.

VIVALDI.

Ici?...

CAMILLE.

Je n'en saurais douter... cet écrit qui m'indique les moyens de sortir de cette caverne... Lisez... lisez...

VIVALDI, lisant.

« Camille... fuyez... Léonce touche peut-être à sa dernière heure!... »

CAMILLE.

Grand Dieu!...

VIVALDI, lisant.

« Au fond de cette salle... au troisième pilier... une grille, dont voici la clef... elle est masquée par une pierre qui se lève facilement... Derrière la grille, un escalier conduit, à travers les rochers, jusqu'à la petite chapelle de la Madone... » (S'interrompant.) La chapelle de la Madone!... oh

bonheur! c'est là que mes soldats m'attendent... ils ne se croient pas si près de l'ennemi... (Lisant.) « Fuyez... vous n'avez qu'un moment... Adieu, donnez une larme au malheureux Léonce !... »

CAMILLE, avec désespoir.

Il est perdu!...

VIVALDI, vivement.

Non, madame... il sera sauvé, je le jure!... il nous fournit lui-même les moyens de l'arracher des mains de Salvator... Venez... courons rejoindre nos soldats... Une fois qu'ils seront introduits dans ces lieux, je vous réponds de la destruction de tous ces scélérats... Pas un n'échappera!...

CAMILLE.

Ah! s'il était encore temps!... Hâtons-nous... Le troisième pilier... O ciel! viens nous guider dans nos recherches!...

(Musique. Ils cherchent avec précaution. Camille court au pilier.)

CAMILLE, avec joie.

C'est là... (Elle pousse la pierre, et se trouve en face de Cascaro.) Ah!...

CASCARO.

Arrêtez!...

VIVALDI, l'épée levée sur lui.

Malheureux! si tu dis un mot, tu es mort! ..

CASCARO, tremblant.

Un instant, je vous prie de ne pas me confondre avec ces infâmes brigands; je suis des vôtres, je pense comme vous, et, s'il le faut, vous n'avez qu'à parler...

(Il lève la main.)

VIVALDI.

Comment te trouves-tu ici?

CASCARO.

Vous le saurez... Vous croyez peut-être voir en moi... un Invisible... mais c'est bien malgré moi... la force des cir-

constances... le malheur des temps... Cela n'empêche pas que je n'aie toujours chéri la vertu quand, par hasard, je la rencontrais... et le peu de mots que je viens d'entendre...

VIVALDI.

Tu nous as entendus?

CASCARO.

Très-distinctement... et si j'avais pu balancer, vous m'auriez décidé par cette réflexion lumineuse que vous avez mise en avant... *Pas un n'échappera !...*

VIVALDI.

Ainsi, tu vas nous suivre?...

CASCARO.

Sur-le-champ... je vous apprendrai toutes les ressources des brigands, leur plan de défense...

CAMILLE.

Hâtez-vous; les jours de Léonce sont menacés...

(Vivaldi et Camille ouvrent la grille du fond. Pendant ce temps, Cascaro trace sur ses tablettes quelques lignes à la hâte.)

CASCARO, à part.

Prenons toujours nos précautions... on ne sait pas ce qui peut arriver ; et si la vertu avait le dessous, je ne serais pas fâché de me retrouver sur mes pieds... Là. (Il enveloppe ses tablettes avec le signe des Frères invisibles dans son écharpe, qu'il place sous une pierre. — A Vivaldi.) Dépêchons-nous, car je tremble que ce diable de Salvator... Si vous saviez la consigne qu'il m'avait fait donner... il y a de quoi faire sauter au plafond.

CAMILLE, poussant la grille.

Elle s'ouvre !...

CASCARO.

Partons, vite...

VIVALDI.

Un moment que j'examine ces détours souterrains. (A Ca-

mille.) Votre sûreté... (Prenant son épée, et regardant Cascaro.) Tu n'y étais pas caché seul, peut-être, et je redoute quelque piége.

(Il s'enfonce dans le souterrain.)

CASCARO, avec reproche.

Ah ! seigneur !...

CAMILLE.

Vivaldi, ne songez qu'à Léonce!...

CASCARO.

Il ne nous entend plus ; ah ! mon Dieu ! s'il allait se tromper de chemin.

CAMILLE.

Suivez-le, je vous en conjure, guidez ses pas ; moi, je reste ici, je n'en sortirai qu'avec Léonce.

CASCARO.

Miséricorde... on marche de ce côté.

CAMILLE.

Fuyez !...

CASCARO.

Mais vous, madame?

CAMILLE.

Fuyez, vous dis-je... ne songez qu'à Léonce.

(Cascaro entre dans le souterrain et referme la pierre.)

SCÈNE XI.

CAMILLE, seule.

Dieu tout-puissant, protége-les !...

SCÈNE XII.

CAMILLE, SALVATOR.

CAMILLE, apercevant Salvator.

Que vois-je !... O ciel !...

SALVATOR, confondu.

Camille !... mon sort est accompli !...

(Il prend un de ses pistolets et va le placer sur son front.)

CAMILLE, vivement.

Léonce !... c'est vous... en ces lieux ! victime comme moi de ces scélérats...

SALVATOR, s'arrêtant.

Que dit-elle !...

CAMILLE.

Je vous revois, et quel que soit le sort que l'infâme Salvator nous prépare, je ne me plaindrai pas si je meurs près de vous !

SALVATOR, à part.

A peine je respire... je n'ose lever les yeux sur elle... si l'on venait, grand Dieu !... un seul mot, ce nom terrible... peut la désabuser et lui donner la mort !...

CAMILLE.

Vous ne répondez pas, Léonce !... Ce trouble affreux... Que craignez-vous encore ?

SALVATOR, égaré.

Ne m'interrogez pas... fuyez... fuyez... vous n'avez qu'un instant... c'est ici la demeure du crime... donnez-moi cette clef.

CAMILLE.

Je ne l'ai plus...

SALVATOR.

Comment ?...

CAMILLE.

Je l'ai confiée...

SALVATOR, avec un cri.

Camille, qu'avez-vous fait ?...

CAMILLE.

Rassurez-vous... Vivaldi ne peut tarder à revenir...

SALVATOR.

Vivaldi !...

CAMILLE.

C'est lui qui doit nous délivrer !... il est maître de cette issue... C'est à vous, cher Léonce, que Raguse devra sa délivrance !...

SALVATOR, accablé.

Qu'ai-je entendu !...

CAMILLE.

Léonce !...

SALVATOR.

Mon arrêt est prononcé... Ce lieu sera mon tombeau !...

CAMILLE.

Non, non, Léonce... le ciel ne nous abandonnera pas, et par ce Dieu juste que j'invoque... et qui va frapper les méchants !...

SALVATOR, l'arrêtant.

Arrête !... (D'une voix terrible.) Prends garde qu'il ne t'entende. Éloigne-toi, éloigne-toi... Je puis peut-être t'épargner le spectacle affreux de mon supplice...

CAMILLE.

De ton supplice !... Vivaldi va venir...

SALVATOR, plus égaré.

Il viendra trop tard... Léonce ne sera plus. Écoute, écoute... ce sont eux... C'est l'heure de la vengeance et de la mort. Oui, de la mort...

CAMILLE, effrayée.

Eh bien ! je serai près de toi... et le même coup...

SALVATOR, plus égaré.

Non ! par pitié... éloigne-toi...

CAMILLE, en larmes.

Léonce !...

SALVATOR, frappé d'une idée.

Attends... je puis encore... (Il ouvre la porte de la galerie.) Fuis de ce côté... Au fond de cette longue galerie... il est une autre issue... J'irai bientôt te rejoindre et te guider moi-même... Du silence, et surtout ne reparais point dans les lieux souillés par la présence de Salvator.

CAMILLE, résistant.

T'abandonner !...

SALVATOR, l'entraînant.

Il le faut... ou tu me donnes la mort !...

CAMILLE, disparaissant.

Grand Dieu !... j'obéis.

(Salvator referme la porte)

SCÈNE XIII.

SALVATOR, MORLAC, QUELQUES BRIGANDS.

MORLAC ET LES BRIGANDS.

Des armes, des armes !...

MORLAC.

Salvator, nos ennemis nous ont prévenus, et, loin de nous attendre... ils sont maîtres déjà de nos premiers retranchements...

SALVATOR, à part.

Et c'est moi qui les livre !...

MORLAC.

Plusieurs des nôtres, surpris, ont été forcés d'abandonner leurs armes !... Viens réparer cet affront, viens te mettre à notre tête et donne-nous des armes !...

(Ils courent au pilier, pousssent la pierre, et trouvent la grille fermée.)

SALVATOR.

Des armes !... je n'en ai plus.

MORLAC.

Quoi ! cette clef que nous t'avons confiée...

SALVATOR.

N'est plus en mon pouvoir.

TOUS.

Malheureux !...

SALVATOR.

J'ai livré vos secrets, je suis un traître, un perfide !... Je ne peux vous offrir que ma vie : prenez-la et sauvez-moi de la honte insupportable de rougir à vos yeux !

MORLAC, amèrement.

Tu veux mourir, ingrat !... Et qui nous rendra les biens que nous t'avions confiés ?... Notre sûreté... nos armes, et jusqu'à l'espérance d'un trépas honorable ?... Parle... qui nous les rendra ?...

SALVATOR, sortant de son abattement.

Moi ! oui, moi seul !... (Il écoute à la grille.) J'entends nos ennemis... éloignez-vous...

MORLAC.

Tu veux...

SALVATOR.

Éloignez-vous... Seul, je vous rendrai les moyens de vaincre, ou nous mourrons tous ensemble... Pour la dernière fois, obéissez à votre général !...

(Ils se cachent dans les ruines de côté.)

SALVATOR.

Ils approchent !

(Il met son voile et son manteau et se place derrière un pilier qui le masque.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; COUARDINI, CASCARO, SBIRES.

(La grille s'ouvre lentement : un bataillon de sbires, conduit par Couardini leur chef, et guidé par Cascaro, paraît à l'entrée. Cascaro est vêtu comme eux. Ils portent tous l'écharpe bleue.)

COUARDINI, bas à Cascaro.

Est-ce par ici... seigneur Cascaro ?

CASCARO, de même.

N'ayez pas peur... je connais le chemin, et vous sentez que s'il y avait du danger, je ne vous y mènerais pas... dès qu'il y en aura, fiez-vous à moi pour vous avertir...

SALVATOR, à part.

Ce sont des sbires (Se montrant, et d'une voix forte.) Rendez les armes... à Salvator!...

TOUS.

Salvator!

CASCARO, bas.

Il est seul, n'ayez pas peur...

SALVATOR.

Bas les armes! vous dis-je, ou je mets le feu à ce magasin de poudre, et je vous anéantis.

(Il se précipite vers le magasin et y dirige ses pistolets.)

CASCARO, à part.

Allons, il avait mis dans sa tête que je sauterais!...

COUARDINI, bas.

Y a-t-il un magasin ?

CASCARO, de même.

Il y a un magasin.

SALVATOR.

Obéissez, ou vous êtes perdus.

CASCARO, de même.

C'est qu'il le ferait comme il le dit.

COUARDINI.

Vous croyez ?

SALVATOR, avec un mouvement.

Vous hésitez ?...

CASCARO ET COUARDINI.

Non... non...

SALVATOR.

Vos armes...

CASCARO ET COUARDINI, les jetant.

Les voilà !...

(Tous les soldats en font autant.)

CASCARO.

Qui diable pouvait deviner son plan de défense !...

SALVATOR, les menaçant toujours.

Entrez là, et le premier qui détourne la tête, je l'étends à mes pieds !...

(Morlac et les brigands reparaissent.)

CASCARO, bas à Couardini.

Je vous conseille de donner l'exemple : il y a des occasions où il faut qu'un chef se montre.

(Ils entrent tous dans une chambre à droite.)

SCÈNE XV.

SALVATOR, MORLAC, BRIGANDS.

SALVATOR, ôtant son voile.

Vous demandiez des armes ! en voici ; sachez vous en servir... Vous aurez bientôt à combattre des ennemis plus redoutables que les lâches que j'ai faits prisonniers.

MORLAC.

Salvator, ce premier succès nous rend toute notre audace et doit accélérer la perte de nos ennemis... Nous pouvons, en interrogeant un des leurs, connaître leurs desseins, les prévenir, déconcerter leur plan, et assurer par un dernier combat ta victoire et notre salut.

SALVATOR.

J'y consens... Amène devant nous un de ces sbires.

MORLAC.

Le premier qui me tombera sous la main... Avec de l'or et des menaces nous en viendrons à bout...

(Il entre dans la chambre.)

SALVATOR, à part.

Et Camille !... ah ! que je la sauve avant de succomber, et je bénirai cette dernière faveur de la fortune !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; CASCARO, vêtu en sbire et conduit par Morlac.

CASCARO, à part.

Dieu des honnêtes gens... tire-moi de là, si tu peux !...

SALVATOR.

Approche et réponds... (Le regardant.) Que vois-je ?

TOUS.

Cascaro !

MORLAC.

Comment, sous cet habit !

CASCARO, vivement.

Un instant, ne me confondez pas avec ces gens-là... je suis des vôtres, je pense comme vous ! et s'il faut le jurer...

(Étendant la main.)

SALVATOR.

Comment, misérable, tu nous avais quittés?

CASCARO.

Oui, mais pour vous servir ; je vous en avais prévenus ; vous en avez les preuves là... mon écharpe, mes tablettes que je vous avais laissées derrière cette pierre, on peut les lire. L'homme franc ne va pas par quatre chemins...

MORLAC, tirant son sabre.

Ah ! traître !... (On entend une décharge de mousqueterie. Morlac regardant.) Nous sommes surpris... l'ennemi a repoussé les nôtres... j'aperçois Vivaldi : Aux armes !...

TOUS.

Marchons !...

MORLAC.

Salvator... songe à tes serments !... viens !

SALVATOR, troublé.

Et Camille, juste ciel !...

DES VOIX, en dehors.

Salvator ! Salvator !...

MORLAC.

Entends-tu nos compagnons qui succombent en prononçant ton nom !...

SALVATOR, avec effort.

C'en est fait !... Marchons !...

(Morlac et les brigands l'entraînent. On entend, par intervalles, le bruit du combat.)

CASCARO, seul.

C'est ça... me voilà entre deux feux !... serai-je honnête homme.... ou fripon ? Je crois qu'il est plus prudent de rester neutre... Ah ! ah ! (Apercevant l'écharpe noire et la bleue.) Laquelle mettrai-je ? Ma foi deux valent toujours mieux qu'une... Voilà une bataille qui va décider de mes principes.

(Le bruit redouble.)

VIVALDI sort du pilier à la tête de ses soldats ; il court à Cascaro en lui criant :

Camille, Camille... où est-elle ?

CASCARO, montrant la galerie.

Là. Ah ! seigneur Vivaldi, vous arrivez à propos pour nous sauver tous deux ; les misérables ont voulu me séduire, mais j'ai tenu bon.

VIVALDI, entre dans la galerie, et revient conduisant Camille.

Venez, madame, je saurai vous frayer un passage.

CAMILLE.

Ah ! chevalier, sauvez Léonce !

VIVALDI.

Léonce, où l'ont-ils entraîné ?

(On entend la mousqueterie à droite ; Vivaldi se précipite de ce côté suivi des siens : Morlac paraît du côté opposé.)

SCÈNE XVII.

CAMILLE, VIVALDI, MORLAC, CASCARO, BERTRAND, SOLDATS ET BRIGANDS.

MORLAC.

C'est Vivaldi !... (Aux brigands.) Feu sur ces misérables.

CAMILLE, avec un cri.

Arrêtez !

(Les brigands font feu et sont poursuivis par les soldats.)

CAMILLE, inanimée.

Dieu !... je les ai conduits tous les deux à la mort !...

(Vivaldi reparaît, légèrement blessé au bras, et tenant à la main l'écharpe que portait Léonce, et qui est teinte de son sang.)

VIVALDI.

Ne craignez rien!... ils m'ont à peine touché!... mais je n'ai point vu Léonce... et cette écharpe...

CAMILLE, avec désespoir.

C'est la sienne!... Léonce n'est plus... ils l'ont assassiné!...

(Les brigands sont renversés par les soldats de Vivaldi. On entend les cris de : Victoire! victoire!)

CASCARO, en sbire.

Victoire!... Tenez bien ces coquins-là!...

(Il tient un brigand.)

VIVALDI.

Tous les brigands sont en notre pouvoir... leur chef seul, le terrible Salvator nous est échappé.

TOUS, indiquant le fond.

Le voilà!...

CASCARO, lâchant l'homme qu'il tenait.

Ah dame! si l'on ne peut plus savoir à quoi s'en tenir!

(Salvator, couvert de son voile, le sabre à la main, paraît sur les rochers du fond. Tout le monde se groupe à son aspect.)

SALVATOR, d'une voix forte, aux siens.

Rassurez-vous, amis, Salvator existe encore pour vous défendre et écraser vos ennemis!...

(Morlac et les brigands lui tendent les mains; ils sont contenus par les soldats de Vivaldi, qui font une décharge de mousquets sur Salvator, sans l'atteindre. Cascaro est à genoux au milieu, les mains levées au ciel. Camille détourne les yeux avec horreur.)





ACTE TROISIÈME.

Une plate-forme supérieure de la citadelle de Raguse ; à droite et à gauche des remparts, avec des portes de fer, servant d'issue ; au fond, deux tours fortifiées, se joignant par un pont et donnant sur la mer, que l'on aperçoit au-delà des fortifications.

SCÈNE PREMIERE.

LE DUC, OFFICIERS, SOLDATS groupés sur différents points.

LE DUC, à un officier.

Que les postes de cette citadelle soient doublés. Que des patrouilles nombreuses parcourent la ville et calment les esprits. Dites bien aux habitants que je ne me suis retiré dans cette forteresse qui domine Raguse, que pour les protéger plus efficacement contre les entreprises de l'infâme Salvator, que je sais assez audacieux pour oser tenter un coup de main sur la ville.

UN OFFICIER, accourant.

Seigneur, le chevalier Vivaldi vient d'entrer dans la citadelle.

LE DUC, avec joie.

Vivaldi !... aurait-il délivré ma chère Camille ? Courons au devant de lui.

L'OFFICIER.

Le voici.

(Les soldats se rangent dans le fond.)

SCÈNE II.

LES MÊMES ; VIVALDI.

LE DUC.

Chevalier, que vois-je ? seriez-vous blessé ?

VIVALDI.

Ce n'est rien, seigneur... un coup de feu m'a effleuré le bras... Plût au ciel que notre victoire n'eût pas été payée par de plus grands malheurs !

LE DUC, alarmé.

Que dites-vous ? ma nièce, grand Dieu ! elle n'est pas avec vous !

VILALDI, tristement.

Vous la reverrez bientôt... mais, de grâce, éloignez vos soldats.

(Le duc fait un signe, les officiers et les soldats sortent par les côtés.)

LE DUC.

Chevalier, hâtez-vous de m'instruire... Quelles pertes avons-nous donc à déplorer ?... quels malheurs ?

VIVALDI.

Salvator s'est encore dérobé à nos coups.

LE DUC.

Il nous échappe ! Ainsi, tous nos efforts ?...

VIVALDI.

Sont restés inutiles et nous coûtent plus d'un sacrifice... Sur cet obscur champ de bataille, plus de cent de nos braves ont trouvé le trépas, et l'intrépide Léonce lui même...

LE DUC, vivement.

Léonce ! Que dites-vous ?... quoi ce traître !... ce perfide ,

qui n'a pas craint de faire à ma famille le plus sanglant affront ?

VIVALDI.

Arrêtez, Alberti... Léonce est mort en brave... il est mort pour vous, pour vous rendre Camille... Quels que soient ses torts, son noble trépas les a tous expiés, et votre ressentiment doit s'éteindre avec lui...

LE DUC.

Jamais !..

VIVALDI.

Ah ! si vous saviez ce que la mort de Léonce vous enlève !...

LE DUC.

Que voulez-vous dire ?

VIVALDI.

Votre nièce... l'infortunée Camille...

LE DUC.

Parlez, au nom du ciel !

VIVALDI.

A la vue de l'écharpe ensanglantée qui attestait la mort du malheureux Léonce, Camille n'a retrouvé l'usage de ses sens que pour tomber dans le délire le plus effrayant... Son désespoir, sa raison égarée, rendent son état plus affreux que la mort !... Le nom de Léonce est le seul qui s'échappe de sa bouche.

LE DUC, accablé.

Juste ciel !... quelle honte. Quoi ! celui qui a déshonoré mon nom...

VIVALDI.

Au milieu du tumulte du combat, j'ai dérobé la malheureuse Camille à tous les regards ; aidé d'un sbire nommé Cascaro, qui s'était attaché à moi et ne me quittait pas, nous l'avons transportée dans sa voiture et conduite jusqu'ici ; elle est maintenant dans la salle basse au pied de cette tour : c'est là que ses femmes lui prodiguent leurs secours...

LE DUC, d'un air sombre.

Oui, là... désormais et toujours cachée à tous les yeux...

VIVALDI.

Que prétendez-vous faire?

LE DUC.

Je veux qu'elle s'éloigne, qu'une retraite ignorée du monde entier ensevelisse notre déshonneur et ses honteux regrets!... Jusque-là, je n'aurai point à rougir de celle que j'ai nommée ma fille.

SCÈNE III.

LES MÊMES; CASCARO, à la cantonade.

CASCARO.

Je suis connu, vous dis-je, je suis connu; que diable on a des répondants!... Ah! seigneur Vivaldi...

VIVALDI.

Qu'est-ce donc?

CASCARO.

Mille pardons de vous déranger, je ne demande pas que vous me parliez; je vous prie seulement de répondre de moi à ces messieurs qui veulent savoir ce que je fais ici, et qui me demandent mon nom et mes papiers! Je n'ai jamais vu des gaillards aussi curieux! ça devient malhonnête.

VIVALDI, à la cantonade.

Laissez, je réponds de lui.

CASCARO.

Vous voyez: comme si la vertu consistait dans les papiers!

VIVALDI, au duc.

C'est le sbire dont je vous parlais tout à l'heure.

LE DUC.

Je ne l'ai jamais vu dans mes gardes.

CASCARO.

Monseigneur, je m'y suis enrôlé par circonstance, et depuis quelques heures seulement.

LE DUC, l'examinant.

C'est toi qui as aidé M. le chevalier à conduire ma nièce dans cette partie de la citadelle.

CASCARO.

Oui, monseigneur.

LE DUC, à Vivaldi.

Je ne veux confier ce malheur à personne de ma maison... croyez-vous qu'on puisse se fier à lui ?

VIVALDI.

Jusqu'à présent je n'ai eu qu'à me louer de son zèle... D'ailleurs il ne gagnerait rien à vous trahir...

CASCARO.

Monsieur le chevalier me connaît bien ! Voilà comme il faut toujours juger les gens.

LE DUC, à Cascaro.

Eh bien ! tu es désormais à mon service... Comme j'entends que Camille ne sorte du château que pour aller s'enfermer dans un couvent... c'est toi seul qui communiqueras avec elle jusqu'à son départ.

CASCARO.

C'est-à-dire que je deviens l'homme de confiance de monseigneur. C'est précisément ma partie, à moi, les places de confiance... bien entendu que la charge n'est pas mauvaise ?

LE DUC.

Mais il faut que tu me jures ici que jamais la moindre indiscrétion, soit avec mes gens... soit avec les étrangers...

CASCARO.

Oh ! pour ce qui est de jurer... vous ne pouvez pas mieux tomber. Soyez tranquille, je suis des vôtres...

SCÈNE IV.

LES MÊMES; PLUSIEURS OFFICIERS.

UN OFFICIER, au duc.

Monseigneur... on va conduire devant vous plusieurs des brigands que nous avons faits prisonniers... leurs réponses pourront nous donner les moyens de nous emparer de Salvator ; on assure qu'il est à Raguse.

TOUS.

A Raguse !...

VIVALDI.

Lui !

LE DUC.

Il aurait osé !

CASCARO.

Il en est bien capable !... Entre nous, prenez garde ; vous avez ici un magasin à poudre... c'est un homme qui se fait sauter pour un oui ou pour un non !...

LE DUC.

Salvator dans nos murs !

VIVALDI.

L'assurance de ses complices me le fait croire ; il semble que tant que Salvator est en liberté, ils n'ont rien à craindre pour eux-mêmes. Ils le disent hautement ; un tel excès d'audace annonce qu'ils ont des moyens secrets, des ressources que nous ne connaissons pas.

LE DUC.

Si l'on en croit les bruits qui circulent dans Raguse, plu-

sieurs habitants, et même des principaux de la ville, ne sont pas étrangers à cette funeste association, et entretiennent des relations avec leur chef ; mais j'ai fait publier ce matin que trois mille ducats étaient promis à celui qui livrerait Salvator.

CASCARO, à part.

Trois mille ducats ! peste !... ça doublerait mes capitaux !

VIVALDI.

J'aperçois son lieutenant et les principaux chefs de sa troupe, que l'on vous amène.

CASCARO, à part.

Morlac !... Je crois qu'il est prudent d'éviter l'entrevue.

(Il va pour sortir.)

VIVALDI.

Restez, Cascaro... (Au duc.) Il ne sera point inutile de le confronter avec eux. Nous lui devons déjà plusieurs renseignements précieux, et il m'a promis de nous en apprendre davantage.

CASCARO.

Oui... mais je ne vous cache pas que je n'aime point à voir ces gens-là en face... et puis j'ai quelques affaires en ville ; d'ailleurs la place de confiance dont m'a chargé monseigneur...

VIVALDI.

N'importe ! restez.

SCÈNE V.

Les mêmes ; MORLAC, BERTRAND et deux autres Brigands amenés par des sbires ; Cascaro se tourne pour ne pas être vu.

LE DUC.

Approchez... Les droits de la société que vous avez si longtemps méconnus réclament votre châtiment... Il dépend

de vous seuls d'en adoucir la rigueur. Votre sort est entre vos mains, et le seul moyen de mériter notre clémence est de nous déclarer le nom de vos complices et la retraite de Salvator.

VIVALDI.

Eh quoi ! vous gardez le silence ?

MORLAC.

Est-ce à toi de t'en étonner ? Je croyais que tu nous connaissais.

VIVALDI.

Cette arrogance pouvait te convenir quand tu avais les armes à la main ; mais tu oublies que tu es vaincu.

MORLAC.

Vaincu par la trahison ; mais Salvator n'est point en votre pouvoir : prends garde que la fortune ne change encore une fois.

VIVALDI.

Eh ! quelles espérances peux-tu conserver ?... Votre retraite est découverte... tous tes compagnons sont nos prison niers.

MORLAC, fièrement.

Salvator ne l'est pas !

VIVALDI.

Salvator ! tu étais à côté de lui dans le combat.

MORLAC.

Oui, à l'endroit le plus périlleux : ce fut toujours son poste le mien.

VIVALDI.

Avant de vous séparer, ne t'a-t-il pas donné des ordres ?

MORLAC.

Je puis même vous répéter ses dernières paroles : « Ami, je suis la cause de votre défaite ; mais je vous délivrerai,

ou j'irai vous rejoindre. » — Nous y comptons, lui dis-je ; — et je me suis livré pour protéger sa retraite.

LE DUC.

Ainsi, tu refuses le pardon que nous t'offrons ?

MORLAC.

Un pardon ! je n'en ai pas besoin... Salvator existe... nous ne craignons rien pour nous... nous avons ses serments... il saura nous sauver.

LE DUC.

Vous sauver! quand d'un mot je puis ordonner votre supplice.

MORLAC.

Ordonne-le ! Salvator y sera pour votre malheur...

VIVALDI.

Quoi ! nos promesses...

MORLAC.

J'ai répondu.

VIVALDI.

Voici peut-être qui vous fera parler. Approchez, Cascaro.

BERTRAND, bas à Morlac.

Comment, ce fripon est ici ?

LE DUC, à Cascaro.

N'avez-vous pas habité la retraite de ces brigands ?

CASCARO.

Je ne puis nier avoir été leur locataire, mais momentanément et malgré moi, car mes principes...

MORLAC.

Il vous trompe ; j'ignore quels peuvent être ses desseins, mais ce n'est point comme témoin qu'il doit figurer ici ! Il est notre caissier, il fut toujours des nôtres, nous le jurons !

(Les brigands avancent tous trois la main en témoignage.)

CASCARO.

D'abord... je pourrais commencer aussi par jurer, ça n'engage à rien... mais j'aime mieux m'en rapporter à monsieur le chevalier.

VIVALDI.

Je dois avouer qu'il est venu de lui-même, et sans que rien pût l'y contraindre, se livrer à nous. Il nous a donné des preuves de sa bonne foi, en nous indiquant des défilés secrets, et en conduisant lui-même nos troupes.

BERTRAND, bas à Morlac.

Morbleu ! voilà un effronté coquin.

CASCARO.

Un coquin ! Je suis bien bon de les ménager ! (Au duc.) Eh bien ! monseigneur, je vais parler, vous saurez tout... Et, pour commencer...

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; UN OFFICIER DE VILLE.

L'OFFICIER.

Monseigneur !... c'est un message apporté par un inconnu.

LE DUC.

Un inconnu !... Donnez. (Après avoir ouvert la lettre.) Quel excès d'impudence ! Cette lettre est de Salvator.

TOUS font un mouvcment de surprise.

De Salvator !

LE DUC.

Lisez, chevalier.

(Il lui donne la lettre.)

VIVALDI, lisant.

« Des mesures cruelles ont attiré des représailles plus cruelles encore. Plusieurs des nôtres sont en votre pou-

voir. Rendez-leur la liberté, et je promets qu'avant trois jours Salvator et les siens auront disparu de la Dalmatie, pour n'y jamais rentrer! Mais si vous les condamnez, vos têtes me répondront des leurs. Malheur! surtout malheur aux traîtres ! Je les vois, je les entends, les premiers coups seront pour eux ! »

MORLAC, froidement.

Vous le voyez... je ne vous ai pas trompé.

CASCARO, à part, regardant de tous côtés.

Un moment... *Je les vois*... c'est que ce n'est plus ça du tout.

LE DUC.

L'orgueil de ce misérable passe toute croyance; nul doute qu'il ne soit dans Raguse... Mais ses menaces hâteront le châtiment de ses complices, et je n'attends pour prononcer leur arrêt que les dépositions de ce témoin irrécusable, et les preuves qu'il va nous donner. Parlez.

CASCARO à part.

Oui... J'ai bien entendu : *Les premiers coups seront pour eux !*

ALBERTI.

Parlez.

CASCARO, à part.

Ne nous compromettons pas. (Haut.) La vérité est que j'ai habité pendant quelque temps avec ces messieurs. Je ne prétends pas avancer que ce fussent des saints, ni que la route qu'ils avaient choisie... la grande route... fût absolument celle de la vertu ; mais je puis attester qu'il est impossible d'exercer l'état de brigands avec plus d'égards, de modération : notez bien que je ne prétends nullement les justifier d'avoir choisi une profession aussi condamnable ! Mais je dis que le point de départ une fois admis... et ces messieurs étant placés continuellement entre la gloire et le gibet, car des hommes comme eux sont faits pour aller à

tout... il y a peut-être eu quelque mérite à se tenir dans un juste équilibre, et... du reste... Voilà tout ce que j'avais à déclarer.

LE DUC.

Quoi ! vous n'avez rien de plus à ajouter à votre déposition ?

CASCARO.

Il me semble qu'il serait difficile de dire plus de choses en moins de mots.

LE DUC.

Le misérable se joue de notre patience !... Qu'on le saisisse...

VIVALDI.

Arrêtez ! J'ignore qui a pu l'obliger à restreindre ses aveux ; je demande qu'on me laisse seul avec lui !... Je me charge de l'interroger : malheur à lui s'il persiste à se taire !

MORLAC.

Et malheur à lui s'il ose parler !

LE DUC.

Qu'on les reconduise dans les prisons de la citadelle.

(Plusieurs sbires emmènent les brigands. Un officier réunit les sbires, qui pendant la scène ont occupé le fond du théâtre, et les range en peloton.)

SCÈNE VII.

VIVALDI, CASCARO, L'OFFICIER.

CASCARO.

C'est ça !... malheur par-ci, malheur par-là.

L'OFFICIER, à Vivaldi.

Seigneur, on va relever les postes, quel est le mot d'ordre ?

VIVALDI, à demi-voix.

Justice et *Raguse.*

L'OFFICIER.

Il suffit.

(Il sort avec les soldats.)

SCÈNE VIII.

VIVALDI, CASCARO.

VIVALDI.

Approche et explique-moi le motif de ton étrange conduite ; il ne tient qu'à toi d'être riche et heureux.

CASCARO.

Eh ! mon Dieu ! ça entrerait bien dans mes intentions.

VIVALDI.

Pourquoi alors refuser de parler ?

CASCARO.

Que diable ! je ne demande pas mieux ; mais quelle nécessité que tous ces gens-là soient instruits de nos affaires ?

VIVALDI.

Qu'est-ce qui t'arrête donc ?

CASCARO.

Ce n'est certainement pas que j'aie peur... mais si vous connaissiez ce Salvator ! il est partout... Ah ! mon Dieu ! là-bas près du parapet, j'ai cru voir sa taille et sa tournure.

VIVALDI.

Bannis toute frayeur ! cette citadelle est inaccessible ; trois corridors et cinq portes de fer nous séparent des prisons.

CASCARO.

Voyons un peu... cinq portes de fer... solides par conséquent... Écoutez, j'ai un moyen de vous donner, sans rien

dire, tous les renseignements nécessaires; je cours vous chercher certain portefeuille que j'ai caché dans la salle d'armes; il contient les papiers de la troupe, la liste générale des complices, des associés de Raguse, des lettres de Salvator lui-même !... ça vous arrange-t-il ?

VIVALDI.

A merveille !

CASCARO.

Eh bien ! moi aussi; et, outre les cinq portes de fer, je ne suis pas fâché de me réserver une porte de derrière. Après cela je songerai aux devoirs de ma charge, et j'irai porter quelques provisions à mademoiselle Camille; n'oubliez pas surtout que vous répondez de moi.

VIVALDI.

Je réponds de tout.

CASCARO.

En ce cas je suis à vous, à la vie et à la mort; je pars comme un trait et je reviens comme l'éclair.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

VIVALDI, puis SALVATOR, à visage découvert.

VIVALDI.

Il est à nous... et, grâce à son secours, Salvator ne peut nous échapper, s'il ose paraître à Raguse. Mais, juste ciel ! en croirai-je mes yeux ?... Léonce ! Léonce ici !

SALVATOR, dans un désordre sombre.

Lui-même...

VIVALDI.

Vous, dont nous déplorions la perte... par quel prodige ?...

SALVATOR, agité.

Le hasard... le désordre de cette journée m'ont dérobé aux coups de mes ennemis.

VIVALDI.

Mais comment avez-vous pu parvenir jusqu'ici ?... Les ordres du gouverneur...

SALVATOR.

Le nom de Léonce m'a ouvert tous les passages...

VIVALDI.

Savez-vous que l'implacable Alberti ?

SALVATOR.

A juré ma perte ? Oui... mais je ne le crains pas, je ne suis pas seul...

VIVALDI.

Que dites-vous ?...

SALVATOR, d'un air plus sombre.

Ne m'interrogez pas, chevalier... Je n'ai que peu d'instants à rester près de vous... La haine d'Alberti est légitime ; mais telle est l'horreur de ma destinée... j'ai dû rompre tous nos liens... renoncer à Camille... je ne pouvais accepter sa main, sans appeler sur elle la vengeance, la mort...

VIVALDI.

La mort !

SALVATOR.

Ou la honte, plus terrible encore. (Plus sombre.) Je viens lui dire un éternel adieu ; j'ai besoin de la voir une dernière fois, de lui révéler le secret de ma vie ; d'obtenir, avant de mourir, un regard, un seul regard de pitié... Chevalier, guidez-moi.

VIVALDI, hésitant.

Près de Camille !...

SALVATOR, voyant son trouble.

Eh quoi ! vous hésitez... Qu'est devenue Camille, grand Dieu ? A quelles mains l'a-t-on confiée ?... Vous aussi ! Tous ceux que j'interroge baissent les yeux et gardent le silence.

VIVALDI, hésitant.

Malheureux Léonce... Camille...

SALVATOR.

Ah ! tout mon sang se glace dans mes veines... Où est-elle... où est-elle ?

VIVALDI.

Fuyez, Léonce... ne reparaissez plus ici, vous n'y trouverez que la mort et la désolation ?

SALVATOR, avec un cri.

La mort !... Camille n'est plus.

VIVALDI.

Elle vous est ravie pour toujours.

SALVATOR, accablé.

Elle n'est plus !... (A part.) et c'est moi qui suis son bourreau... Juste Dieu ! mon supplice commence ! Camille, toi seule m'arrêtais au bord de l'abîme. (Après un moment de silence.) Et je ne puis encore disposer de ma vie... Mes serments... ces malheureux qui se sont sacrifiés pour moi... (Autre silence. — Haut.) Adieu, adieu !..

VIVALDI.

Où courez-vous, Léonce ?

SALVATOR.

Je vais mourir.

VIVALDI.

Arrêtez !... il est un moyen de regagner l'estime d'Alberti, d'effacer tous vos torts... Le chef des Frères invisibles, l'infâme Salvator est à Raguse.

SALVATOR, le fixant.

A Raguse !

VIVALDI.

Nous en sommes certains... Il a sans doute des défenseurs dans la ville... Cette victoire est digne de votre courage...

Venez, Léonce, venez, par ce nouveau bienfait, forcer Alberti à vous rendre son amitié, et peut-être qu'un jour...

SALVATOR, sans l'écouter.

Salvator... oui, je pourrai l'amener devant vous

VIVALDI.

Un des siens va me donner les moyens de le découvrir.

SALVATOR.

Un des siens!

VIVALDI.

Je l'attends... il doit me remettre la liste des brigands, de leurs complices... Le voici... vous pourrez l'interroger vous-même!

SCÈNE X.

LES MÊMES ; CASCARO.

CASCARO.

Ah! seigneur chevalier, vous êtes en compagnie.

VIVALDI.

C'est un des principaux officiers de l'armée, tu peux parler devant lui.

CASCARO.

Ça m'est égal! dès que vous m'en répondez...

(Il passe entre eux deux.)

SALVATOR.

Approche!... C'est donc toi qui dois livrer Salvator?

CASCARO, à part.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai vu là! Je disais bien qu'il était partout. (En tremblant) : « *Les pre...emiers coups se...se-* « *ront pour eux.* »

SALVATOR.

Nous t'écoutons : et, sur ta tête, prends garde à ce que tu vas dire.

CASCARO.

Oui, monseigneur. (A part.) Par la bonne Vierge et tous les saints, c'est fait de moi !

SALVATOR.

N'as-tu pas des papiers à nous remettre ?

CASCARO, d'un air suppliant.

Certainement... il n'y a pas de doute qu'au premier coup-d'œil... si l'on en juge par les apparences... votre seigneurie n'ait droit de croire... mais je vous atteste qu'au fond...

VIVALDI.

Eh bien ! qu'a-t-il donc ?

CASCARO.

Parbleu ! qu'a-t-il donc ? Je voudrais vous y voir.

SALVATOR.

Eh bien ! qui t'empêche de parler ?

CASCARO, le regardant.

Oh ! personne, personne assurément ; mais lorsque l'on n'a que des renseignements incertains... des soupçons vagues... on fait toujours mieux de se taire...

VIVALDI.

Enfin, ces papiers, les as-tu ?

CASCARO.

Je les ai, jusqu'à un certain point ; (Se tournant vers Salvator.) c'est-à-dire, je les avais... mais par l'effet d'un événement... dont les circonstances imprévues... il me serait difficile de les trouver (A Vivaldi.) actuellement ; mais plus tard, peut-être, enfin vous voyez (A Salvator.) que je fais tout ce que je peux, et qu'on doit me savoir gré de ma bonne volonté.

VIVALDI.

Tu espères en vain nous abuser encore ; il faut, à l'instant même, me livrer ces papiers, et nous donner les renseignements que tu m'as promis sur Salvator et ses complices.

CASCARO, *vivement.*

Un instant, ne confondons pas... Pour ses complices, j'ai pu vous les promettre, ce sont des coquins subalternes, et l'on n'y regarde pas à deux fois... mais le seigneur Salvator, je n'en ai jamais parlé qu'avec les égards et les restrictions... (*A Salvator.*) Et même, s'il fallait dans l'occasion... (*A Vivaldi.*) Non pas que je ne vous sois aussi dévoué... (*A Salvator, étendant une main.*) Mais je puis vous jurer... (*A Vivaldi étendant l'autre.*) comme je vous jure aussi... (*A tous les deux.*) que je me voue tout entier à la bonne cause, et que je suis invariable dans mon opinion.

VIVALDI.

Ainsi, pour la seconde fois, tu n'as rien de plus à nous déclarer ?

CASCARO, *s'essuyant le front.*

Vous voyez les gouttes d'eau... je vous défie d'en dire plus, à ma place.

VIVALDI, *furieux.*

C'en est trop ! ton audace ne restera pas impunie ; je vais moi-même te conduire...

SALVATOR.

Laissez, je me charge de le faire parler ; il ne m'échappera pas, je vous en réponds.

VIVALDI.

Soit : au premier poste, je donne l'ordre de venir le saisir et de le conduire au cachot.

CASCARO, *tremblant.*

Comment ! monsieur le chevalier, seigneur Vivaldi... vous

me laissez ; j'aime mieux m'en aller avec vous... j'ai mes raisons, voyez-vous.

SALVATOR, le retenant.

Reste là, et ne bouge pas.

(Vivaldi sort.)

SCÈNE XI.

SALVATOR, CASCARO.

CASCARO.

Mes genoux fléchissent sous moi, et je sens une sueur froide... s'il était possible de m'en tirer avec un petit serment. (Tombant à genoux.) Monseigneur !

SALVATOR.

Épargne-toi ces basses supplications ; elles ne changeront rien à ton sort ; il est décidé.

CASCARO.

M'est-il permis, sans indiscrétion, de demander quel sort vous daignez me réserver ?

SALVATOR.

Tu vas le savoir.

(On entend un son de trompe.)

CASCARO.

Est-ce du secours qui m'arrive ?

SALVATOR, lui faisant signe de la main de ne pas tourner la tête.

Silence, et reste là ! (Regardant vers le fond, du côté de la mer.) Ils ont passé sous le canon du fort !... et leur barque s'avance au pied de ces remparts ! Amis intrépides, fidèles compagnons de Salvator... et c'est vous que ce traître conduisait à la mort !... (On jette une corde attachée à une pierre ; Salvator tire la corde, qui amène une échelle de soie.) Assujettissons cette échelle ; aucune sentinelle ne veille sur cette partie de la

citadelle, qu'ils regardent comme inaccessible... montez, ne craignez rien.

(Plusieurs brigands montent à l'échelle, et escaladent le parapet.)

CASCARO.

Allons, c'en est encore! les enragés ne craignent rien! au risque de se casser vingt fois le cou... Mais ceux-là n'étaient pas de notre troupe, ce sont des associés de la ville... et habillés aussi en sbires... Ah çà, tout le monde s'en mêle donc!

SALVATOR, à ses compagnons.

Vous avez répondu à l'appel de votre chef... vous n'avez point abandonné vos frères dans le malheur, et je ne doute plus maintenant de leur délivrance, puisqu'elle repose en de si vaillantes mains. (A Cascaro.) Réponds, de quel côté est la prison?

CASCARO, d'un air patelin.

De ce côté, seigneur Salvator.

SALVATOR.

Il faut chercher à connaître les obstacles qui peuvent s'opposer...

CASCARO, de même.

Je suis au fait, moi, seigneur Salvator, et je suis enchanté de pouvoir vous rendre ce petit service... Nous comptons trois corridors et cinq portes de fer; et, si vous voulez...

SALVATOR, rudement, lui coupant la parole.

Il suffit... il serait difficile d'employer la force... mais l'on pourrait, à la faveur de ce déguisement... il ne nous manque que le mot d'ordre... Il faut, le pistolet sur la gorge, obliger une sentinelle à nous le livrer.

CASCARO, de même.

Je puis vous épargner cette peine, moi, seigneur Salvator. Le mot d'ordre est *Justice* et *Raguse*. Vous voyez que dès qu'il s'agit de prouver mon dévouement...

SALVATOR, impérieusement.

Tais-toi. (A plusieurs d'entre eux.) Vous connaissez mes ordres : le feu dans quatre endroits différents, pour qu'à la faveur du tumulte et de l'incendie... Vous commencerez par les salles basses de ce côté (Il désigne le côté que Camille habite.) pour nous laisser le temps d'agir au quartier des prisons. Allez!

CASCARO.

Crac, voilà la citadelle flambée; il mettrait l'univers sens dessus dessous.

SALVATOR, aux autres.

Vous avez entendu le mot d'ordre : *Justice* et *Raguse*... Quant au nôtre : *Salvator* et *Vengeance*...

UN BRIGAND.

Ne craignez-vous pas que cet homme ?...

(Montrant Cascaro.)

SALVATOR.

Vous n'avez rien à craindre de lui; dans un instant, il ne pourra plus trahir personne.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE XII.

SALVATOR, CASCARO.

CASCARO.

Il ne pourra plus trahir personne! Oserais-je vous demander, seigneur Salvator, ce que vous entendez par ces paroles ?

SALVATOR.

Apprends qu'on n'a jamais trompé Salvator impunément; ton arrêt est rendu, tu vas mourir !

CASCARO, tremblant de tous ses membres.

Comment! il serait vrai?

SALVATOR.

Tu n'as plus qu'une minute à vivre.

CASCARO, tombant à genoux.

Une minute, grands dieux! j'ai une foule d'affaires à régler, et puis vous immolez deux victimes à la fois! vous ignorez que je suis le pourvoyeur d'une jeune prisonnière. Pauvre Cascaro! pauvre Camille!...

SALVATOR, vivement.

Camille, dis-tu? Quel nom as-tu prononcé?

CASCARO.

Celui de ma prisonnière.

SALVATOR.

Quelle prisonnière?... Réponds, au nom du ciel! ma vie, ma fortune, tout est à toi.

CASCARO, tremblant.

Ah! bien oui... Entendons-nous, vous ne me tuerez pas...

SALVATOR.

Je te le promets... je te le jure, et jamais Salvator n'a manqué à sa parole... Mais achève... cette Camille... cette prisonnière...

CASCARO.

Est la nièce du gouverneur, qui la tient enfermée.

SALVATOR.

Elle vit! elle existe encore! le ciel ne me l'a pas ravie! Camille, chère Camille!... Viens, guide mes pas, conduis-moi vers elle.

CASCARO.

Vous trouverez bien tout seul... c'est de ce côté... dans la salle basse... voici la clef...

SALVATOR.

Grands dieux! la salle basse!... et mes ordres... elle est

déjà la proie des flammes... Malheureux ! j'arriverai trop tard.

(Il se précipite à droite.)

SCÈNE XIII.

CASCARO, seul.

Ouf... je l'échappe belle... il est temps que ça finisse ! Je ne sais plus moi-même si je suis mort ou vivant; et puis, toujours la main en l'air, j'en ai le bras engourdi ! Mais, pour cette fois, nous le tenons ; courons trouver le seigneur Alberti, le chevalier Vivaldi, le premier venu... j'ai leur mot d'ordre... Salvator est ici... ses gens sont là... la prison est forcée, le feu est au château, il n'y a plus de danger pour moi : c'est le moment de me montrer.

(Il sort en courant. Au même moment, des soldats effrayés du commencement de l'incendie, traversent le théâtre, et courent chercher du secours.)

SCÈNE XIV.

SALVATOR entraînant CAMILLE.

(On commence à apercevoir le feu.)

SALVATOR.

Camille ! chère Camille ! tu m'es donc rendue... Suis-moi ; ne restons pas ici...

CAMILLE, quittant sa main.

Non, n'allons point de ce côté... ils tueraient Léonce... Vois-tu son écharpe ensanglantée... Il faut rester ici... il reviendra peut-être...

SALVATOR, la regardant avec étonnement.

O ciel ! ses yeux fixes et immobiles s'arrêtent sur moi, et ne semblent point me reconnaître. Quel horrible soupçon... Camille, c'est moi, c'est ton amant, c'est Léonce.

CAMILLE, lui prenant la main, et se serrant contre lui avec frayeur.

Prends garde, te dis-je, et parle bas!... Ne vois-tu pas ce voile ?... c'est lui, c'est Salvator !

SALVATOR, avec désespoir.

O dieux !

CAMILLE, dans la même attitude.

Oui, c'est Salvator ; mais quel est donc cet horrible cortége qui l'environne ? Ah ! ce sont ses victimes. Tais-toi, il a passé, il ne nous a point vus ; sans cela il t'aurait tué... il a tué Léonce !

SALVATOR.

Non, Léonce existe encore ; il vient te sauver, te délivrer... Mais déjà ces poutres embrasées menacent de nous ensevelir sous leurs débris : viens !

CAMILLE, tranquillement, regardant le feu.

Non : je suis bien ici ! j'aime l'aspect de ces lieux !

SALVATOR.

Ah ! malheureux !.. Camille, partons : n'entends-tu pas le bruit des armes ? On vient de ce côté !

CAMILLE.

Oui... c'est ma vengeance qui s'apprête. Ah ! si mes vœux pouvaient la hâter... Viens, viens prier avec moi... Viens demander au ciel qu'il punisse Salvator, qu'il déchire son cœur comme il a déchiré celui de Camille.

(Des brigands et des sbires passent au fond en combattant.

SCÈNE XV.

LES MÊMES ; MORLAC, l'épée à la main.

SALVATOR.

C'est toi, Morlac ?

MORLAC.

Nous sommes perdus ! A peine nos fidèles compagnons

venaient-ils de briser nos fers, qu'Alberti, à la tête de troupes plus nombreuses, s'est précipité sur nous. Je me suis frayé un passage jusqu'à toi pour t'arracher de ces lieux... Nos frères vont mourir !... on les traîne au supplice !

SALVATOR.

C'en est fait !

MORLAC.

Hâtons-nous de fuir, nous n'avons qu'un moment.

SALVATOR.

Abandonner Camille ?...

MORLAC.

Il le faut, viens... suis-moi...

CAMILLE, retenant Salvator.

Non, non, reste près de Camille, reste pour voir punir Salvator.

(Elle tombe évanouie.)

MORLAC.

Viens.

SALVATOR.

Oui, je vais mourir ou la sauver. (Salvator prend Camille dans ses bras et veut l'emporter. En ce moment l'incendie éclate avec force. Des décombres enflammés tombent de tous côtés, le pont qui joint les deux tours s'écroule et les arrête. Ils redescendent précipitamment.) C'en est fait... la main de Dieu s'est appesantie sur moi, et l'heure fatale est arrivée.

(Il met son voile et se jette aux genoux de Camille.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; LE DUC, VIVALDI, SOLDATS.

(Le théâtre est cerné de toutes parts.)

VIVALDI.

C'est Salvator !

LE DUC.

Barbare, rends-nous tes armes.

SALVATOR.

Viens les prendre !

(Salvator et Morlac se mettent en défense. Tout à coup on entend une décharge de mousqueterie, annonçant l'exécution des complices. Salvator tressaille et laisse échapper son sabre; on le saisit. Camille est revenue à elle.)

LE DUC.

C'est l'heure du supplice ! tes lâches compagnons ont reçu le prix de leurs crimes, tu vas les suivre... Mais nous connaîtrons, avant, ces traits si redoutés.

(On veut lui arracher son voile.)

SALVATOR, d'une voix terrible.

Morlac, je suis sans armes !

MORLAC.

Je t'entends !... Je tiendrai mon serment.

(Il le poignarde, et veut se frapper lui-même ; on l'arrête.)

VIVALDI.

Misérable !

(On arrache le voile de Salvator, qui est tombé dans les bras des soldats.)

TOUS.

Dieu !... Léonce !

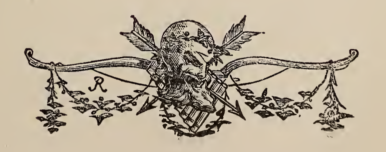
CAMILLE, l'apercevant et poussant un cri.

Léonce !

SALVATOR, mourant.

Non, Salvator

(Camille tombe dans les bras de Vivaldi.)



LE PARRAIN

COMÉDIE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DELESTRE-POIRSON ET MÉLESVILLE

Théatre du Gymnase. — 23 Avril 1821.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. GODARD, marchand rubanier	MM.	BERNARD-LÉON.
M. DURAND, rentier.		PERLET.
LE COMTE DE HOLDEN.		DUVERNOIS.
DUBOIS, chasseur de Mme de Saint-Ange . .		DUPUIS.
UN VALET du comte de Holden		FRÉDÉRIC.
Mme DE SAINT-ANGE, femme d'un banquier.	Mmes	GRÉVEDON.
Mme BENOIST, belle-mère de M. Godard. .		LACAILLE.
Mme PRUDENT, sage-femme		KUNTZ.
Mme RENARD, } Voisines. . . .		CHAUDIER.
Mme DUROUZEAU, } Voisines. . . .		GUÉNÉE.

UNE FEMME DE CHAMBRE, PARENTS, GENS DU BAPTÊME.

A Paris.



LE PARRAIN

L'arrière-magasin de M. Godard. A travers les vitrages qui sont au fond, on aperçoit la boutique, et à la suite la rue. Une porte à droite, une porte à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. GODARD, Mme BENOIST, Mme RENARD, Mme DUROUZEAU.

(M. Godard est devant une table, et écrit. Mmes Benoist, Renard et Durouzeau sont assises à gauche, et travaillent à la layette, en causant.)

M. GODARD, *écrivant*.

« Madame Godard vient d'accoucher heureusement d'un « garçon. M. Godard, son époux, marchand rubanier, rue « Saint-Denis, a l'honneur de vous en faire part. La mère et « l'enfant se portent bien. » — Voilà le cent soixante-treizième ; j'en ai la main fatiguée.

Mme BENOIST.

C'est comme je vous le dis, ma chère madame Renard, ce petit garçon-là me ressemble à s'y méprendre. Ce n'est pas parce que je suis sa grand'mère ; mais c'est tout mon portrait,

M. GODARD.

Laissez donc, il a tout mon profil.

Mme RENARD.

C'est-à-dire celui de votre femme ; ou plutôt voulez-vous que je vous dise à qui il ressemble?... à M. Durand, ce vieux garçon... qui demeure ici, dans la maison, au premier.

M. GODARD, se levant.

Qu'est-ce que vous dites là, madame Renard ? Point de pareilles plaisanteries s'il vous plaît.

Mme RENARD.

Je le dis, parce que c'est frappant.

M. GODARD.

C'est ce qui vous trompe, entendez-vous ? Mon fils me ressemble, et il doit me ressembler, parce qu'enfin... Je sais ce que je dis ; et ce n'est pas après douze ans de mariage...

Mme BENOIST.

Allons, n'allez-vous pas vous fâcher, mon cher Godard ?

M. GODARD.

Non... c'est qu'on sait combien j'ai d'affaires aujourd'hui. Mes billets de faire part qui ne sont pas finis ; le parrain de mon fils qui n'est pas encore trouvé ; l'accouchée qui veut que je lui fasse un cadeau ; une lettre de change à payer ce matin ; et l'enfant qui ne tette pas... Et c'est au milieu de ces tracas de toute espèce qu'on vient me rompre la tête de M. Durand... M. Durand, que nous connaissons à peine, qui a quelquefois salué ma femme dans l'escalier, et qui n'a jamais fait que la regarder.

Mme RENARD.

Eh bien ! c'est ce que je voulais dire, un regard.

TOUTES.

Sans doute, c'est un regard.

Mme BENOIST.

Eh ! oui, mon gendre, cela se voit tous les jours. Il n'y a rien de plus raisonnable et de plus tranquillisant que les regards. Demandez à ces dames. Mais vous voilà toujours affairé, toujours effrayé du moindre embarras, et vous donnant toujours beaucoup de mal sur place, sans faire un pas pour en sortir. Voyons le plus pressé. Vous occupez-vous du parrain ?

M. GODARD.

Eh ! non, puisque voilà trois de mes parents et amis intimes qui ont refusé tout net. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien cet enfant-là me donne de peine. Un enfant frais et vermeil qui est tout mon portrait.

Mme BENOIST.

Eh ! il s'agit bien de cela. Quant à la marraine, elle ne sera pas difficile à trouver. On sait que, pour le premier enfant, c'est toujours la grand'mère ; c'est de droit.

M. GODARD.

Du tout, du tout ; le choix est déjà fixé ; la proposition a été faite et acceptée.

Mme BENOIST.

Voilà, par exemple, ce que je ne souffrirai point, n'est-il pas vrai, mesdames ?

M. GODARD.

Allons, n'allez-vous pas encore me mettre un nouvel embarras sur les bras ? Vouloir que je fasse un affront à madame de Saint-Ange, la femme d'un banquier ! Un banquier de la rue du Mont-Blanc ! ma meilleure pratique ! Certainement, mesdames, quand la Chaussée-d'Antin est assez bonne pour venir rue Saint-Denis, on doit s'estimer trop heureux...

Mme BENOIST.

Oui, une femme à équipage... qui sera marraine de votre fils ! Et Dieu sait comme on va jaser ! parce que vous sentez

bien que les grandes dames... Si je vous racontais à ce sujet l'histoire que nous a dite hier madame Prudent la sage-femme...

TOUTES, *se levant et écoutant.*

Une histoire !...

SCÈNE II.

LES MÊMES ; Mme PRUDENT.

Mme PRUDENT.

Monsieur Godard, monsieur Godard !...

Mme BENOIST.

Eh ! tenez, voilà madame Prudent qui va vous la raconter elle-même.

Mme PRUDENT.

Ah ! mon histoire du beau jeune homme inconnu... je vous la dirai tout à l'heure. Mais je viens avant tout annoncer une bonne nouvelle à M. Godard : son fils sera baptisé.

M. GODARD.

Comment, madame Prudent, vous auriez trouvé un parrain ?

Mme PRUDENT.

Où en seriez-vous sans moi ? Mais quand j'entreprends quelque chose... Ah ! mesdames, quel état que celui de sage-femme ! Continuellement vouée au silence et à la discrétion, être la consolation de l'humanité, l'espoir des familles et la providence des nourrices !...

M. GODARD.

Vous dites donc que vous avez...

Mme PRUDENT.

Un parrain magnifique !... Un garçon riche, aimable, ga

lant... et que vous avez sous la main ; car il demeure dans la maison, au premier ; en un mot, c'est M. Durand.

TOUS.

Comment ! M. Durand ?

Mme PRUDENT.

Oui ; je viens d'arranger cela avec sa gouvernante, mademoiselle Babet, que je connais de longue main, et qui s'est chargée de la négociation. C'est une affaire faite, parce qu'un vieux garçon ne peut pas avoir d'autre avis que celui de sa gouvernante.

M. GODARD.

Hum ! hum ! je vous avouerai que M. Durand...

Mme PRUDENT.

Vous ne pouvez pas mieux choisir. Un homme seul, tranquille, qui n'a ni enfant ni famille, et qui peut un jour adopter votre fils, ou le coucher sur son testament : avec les gens riches il y a toujours de la ressource ; c'est comme mon bel inconnu dont je vous parlais tout à l'heure... Croiriez-vous qu'il m'a donné vingt-cinq louis pour être venu me réveiller avant-hier à minuit, et m'avoir conduite, dans une belle voiture, à un bel hôtel, où une jeune dame venait de mettre au monde une petite fille charmante... Je vous raconterai tout cela en détail ; et, quoique M. Durand n'ait ni équipage, ni bel hôtel, savez-vous qu'il a douze mille livres de rente ?

TOUS.

Douze mille livres de rente !

M. GODARD.

Oui... mais ce que disait tout à l'heure madame Renard... ça peut faire jaser !

Mme BENOIST.

On ressemble à qui on peut. S'il fallait s'inquiéter de cela.

M. GODARD.

Vous croyez ? Il me semble alors qu'en qualité de père de l'enfant, je dois me présenter moi-même au parrain, et lui faire une visite.

TOUTES.

Mais il n'y a pas de doute.

M. GODARD.

Encore une chose à faire. Je vous dis que j'en perdrai la tête. Eh ! vite, madame Prudent, mes gants ; et puis il faudra envoyer quelqu'un chez madame de Saint-Ange, la marraine, rue du Mont-Blanc, pour l'informer du choix et des noms du parrain. (S'impatientant.) Eh bien, madame Prudent, mes gants, mon chapeau. Il est sûr que M. Durand s'attend à ma visite.

Mme PRUDENT.

Et tenez, le voici lui-même qui vient vous déclarer qu'il accepte.

M. GODARD, aux femmes.

Ah ! mon Dieu ! ôtez donc ces langes et ces brassières qui sont sur tous les fauteuils ; ce n'est pas décent.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; M. DURAND.

M. GODARD.

Mon cher voisin, je me rendais chez vous pour vous remercier de l'honneur que vous nous faites.

Mme BENOIST.

C'est un bonheur pour toute la famille.

M. DURAND.

Monsieur, madame... certainement... je suis bien sensible à votre politesse... aussi, je suis descendu moi-même, afin de vous dire...

M. GODARD, l'interrompant vivement, ainsi que dans tout le reste de la scène.

C'est ce que je ne me pardonnerai jamais. C'était à moi de vous prévenir; mais un jour comme celui-ci, on a tant d'embarras; mon bon, mon cher Durand, (Lui prenant la main.) combien je suis heureux qu'une pareille cérémonie resserre encore les liaisons de voisinage et d'amitié qui nous unissaient déjà.

M. DURAND.

Mais, comme c'est la première fois... que nous nous parlons...

M. GODARD.

C'est égal... vous êtes de la famille.

M. DURAND.

Mille fois trop de bontés... mais, comme je venais pour vous dire...

Mme PRUDENT.

J'espère que vous m'en remercierez... C'est moi qui ai arrangé tout cela avec mademoiselle Babet; et, jugez donc, quel bonheur, quel avantage!... vous qui n'avez jamais eu d'enfants, d'en trouver un qui ne vous coûte rien, qui vous apportera un bouquet à votre fête...

Mme BENOIST.

Et un compliment au jour de l'an...

M. GODARD.

Et les petites étrennes... c'est charmant! Vous aurez tous les avantages de la paternité, et vous n'en aurez point, comme nous, les soins, les soucis, les tracas. Ah çà, mon cher, point de gêne, point de façons, tout est désormais commun entre nous. Voilà comme je suis; et surtout, je vous en prie, point de folie... Pour la marraine, vous ferez ce que vous voudrez.

M. DURAND, impatienté.

Mais, monsieur...

M. GODARD.

Mais pour ma femme, rien, je vous en prie... que les bonbons, les bagatelles d'usage.

M. DURAND.

Mais daignez m'écouter, monsieur, je vous déclare que je ne veux pas...

M. GODARD.

Et moi je le veux, ou sans cela nous nous fâcherons.

M. DURAND.

Mais encore une fois...

M. GODARD.

C'est arrangé comme cela, n'en parlons plus. Eh vite, ma belle-mère, mesdames, voyez si l'on peut faire une visite à ma femme, à madame Godard. (Elles sortent.) Oh ! vous allez embrasser l'accouchée, et votre filleul donc ! Madame Prudent, voyez si le petit est présentable. Ah ! mon Dieu ! et moi qui oubliais... voilà la clef de l'armoire pour prendre le pot de gelée de groseilles que ma femme a demandé. Pardon, mon cher compère, mais j'ai tant de choses dans la tête ! Quant à votre commère, je ne vous en parle pas, parce que je veux vous surprendre. La plus jolie marraine... Mais je vous devais ça pour la bonté, la grâce avec laquelle vous avez daigné accepter. Adieu, mon cher ami, mon cher compère. Je cours à ma toilette. (L'embrassant.) Madame Prudent avait raison, notre parrain est un homme charmant.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

M. DURAND, seul.

C'est décidé, c'est une conspiration. Impossible de leur faire entendre que je refuse. De quoi diable aussi va se mêler madame Prudent la sage-femme? Vouloir que je sois parrain, moi qui ne l'ai été de ma vie, qui tremble à l'idée du moindre embarras... Je n'ai jamais demandé de places de peur des occupations, ce qui fait que je ne suis rien; je

n'ai jamais acheté de propriétés de peur de procès, ce qui fait que je suis rentier ! Je n'ai jamais pris de femme de peur des inconvénients, ce qui fait que je suis célibataire. J'ai douze mille livres de rente en portefeuille ou sur le Grand livre. Je vais chez tout le monde sans que personne vienne chez moi, parce qu'un garçon n'est pas obligé de recevoir. Du reste, je suis bon citoyen : je paie mon impôt des portes et fenêtres ; je monte ma garde, ou je la fais monter, ce qui revient au même ; et je n'ai pas manqué une seule souscription volontaire... toutes les fois que j'y ai été forcé. Ce n'est pas que je sois avare, il s'en faut ; je mange généreusement mon revenu, mais je me ferais un scrupule de dépenser un liard pour toute autre satisfaction que la mienne. Je loge seul, je dîne seul, je dors seul, et c'est en moi seul que j'ai concentré mes plus chères affections. On dira que c'est de l'égoïsme. Du tout, c'est de la reconnaissance ; et jusqu'à ce que j'aie rencontré quelqu'un qui ait pour moi l'amitié que je me porte, on me permettra de me donner la préférence. Ainsi je m'en vais écrire à tous les Godards, puisqu'avec eux il n'y a pas moyen de s'expliquer... C'est qu'ils sont capables de me relancer encore, et j'aurais peut-être aussitôt fait d'accepter. J'en serai quitte pour quelques cornets de bonbons... Ma foi, non ; la peine d'aller à l'église, mon filleul à tenir, madame Godard à embrasser ; en outre des fiacres à payer... qu'est-ce qu'il m'en reviendrait ? Avec cela j'ai des courses à faire ce matin ; ces trente mille francs que je voudrais placer avantageusement.

SCÈNE V.

M. DURAND, Mme DE SAINT-ANGE ; DEUX DOMESTIQUES en livrée.

Mme DE SAINT-ANGE.

C'est bien ; attendez, ainsi que la voiture, j'aurai besoin de vous.

(Elle donne quelques ordres à Dubois, l'un de ses valets.)

M. DURAND.

Eh mais! je ne me trompe pas, c'est madame de Saint-Ange, la femme de ce fameux banquier qui s'est chargé du nouvel emprunt. Belle opération! S'il voulait me céder quelques actions, ce serait bien mon affaire.

Mme DE SAINT-ANGE, achevant de donner ses ordres.

Tâchez de parler à M. le comte de Holden lui-même, s'il n'est pas encore parti. Dites-lui que nous savons tout, et que mon mari et moi nous lui offrons nos services et notre médiation, et revenez sur-le-champ, vous entendez. (Les domestiques sortent. — Mme de Saint-Ange redescend le théâtre et aperçoit M. Durand qui la salue.) Et le voilà, ce cher monsieur Durand! Je m'attendais bien à le trouver ici. Mais, en parrain galant, vous deviez me donner la main pour descendre de voiture.

M. DURAND.

Comment, madame, vous seriez?...

Mme DE SAINT-ANGE.

Eh! oui, j'avais promis à Godard, mon marchand, d'être la marraine de son enfant. Ce n'est pas que j'eusse grande envie de tenir ma parole; mais on vient de m'écrire que vous deviez être de la partie, et cela m'a décidée.

M. DURAND.

Madame, je suis mille fois trop heureux; (A part.) ne négligeons pas cette bonne occasion. (Haut.) Oserais-je vous demander comment se porte M. de Saint-Ange?

Mme DE SAINT-ANGE.

Mais je ne sais pas trop; je ne le vois plus; il ne sort pas de ses bureaux.

M. DURAND.

Je conçois. Ce nouvel emprunt l'occupe beaucoup; une belle affaire qu'il a faite là! Je comptais incessamment lui rendre ma visite, ainsi qu'à vous, madame.

Mme DE SAINT-ANGE.

Voilà une idée admirable. Mais il faut dîner avec nous, c'est le seul moyen de trouver mon mari ; et tenez, aujourd'hui même, après la cérémonie, je vous emmène. Oh ! il faut vous résigner. Vous voilà mon chevalier pour toute la journée.

M. DURAND.

Je n'ai garde de refuser une pareille bonne fortune.

Mme DE SAINT-ANGE.

Parlons un peu de notre baptême. Connaissez-vous la famille Godard ? Non, vous ne vous en souciez pas beaucoup, ni moi non plus ; mais je suis folle des baptêmes ; j'aime cette pompe bourgeoise... l'importance du bedeau, l'empressement du mari, la gravité de la nourrice, l'air de fête répandu sur toutes les physionomies... c'est bien plus gai qu'un mariage. D'abord, l'acteur principal n'a aucune inquiétude sur le rôle qu'il va remplir ; et si le père ou quelque parent s'avise de penser pour lui à l'avenir, il se le représente toujours paré des plus riantes couleurs. Cet enfant-là sera peut-être, un jour, un poète, un héros ! qui sait même ? un notaire, un agent de change. Qu'est-ce que cela coûte ? il n'y a pas de charge à payer. Tandis qu'un jour de noces, on n'a que deux chances à prévoir : sera-t-on heureux ? ne le sera-t-on pas ?... et bien souvent on peut parier à coup sûr. Oh ! je préfère les baptêmes ; et, pour ma part, j'aime mieux être marraine dix fois que mariée une seule.

M. DURAND.

C'est exactement comme moi.

Mme DE SAINT-ANGE.

Oh ! mais vous, je vous devine ; vous allez faire des extravagances. Les vieux garçons d'abord sont toujours trop généreux ; vous surtout qui êtes riche ; mais je viens exprès pour vous empêcher de faire des folies.

M. DURAND.

Rassurez-vous, ce n'est nullement mon intention; mais je vous avoue que, n'ayant jamais été parrain, j'ignore totalement les usages.

Mme DE SAINT-ANGE.

C'est bien; ne vous mêlez pas de cela, vous feriez tout de travers. Je me charge de vous guider. (Ouvrant un riche agenda.) J'ai déjà fait une petite note des choses indispensables.

M. DURAND.

Que de bontés!

Mme DE SAINT-ANGE.

D'abord rien pour moi, je vous en prie; ce n'est qu'à cette condition-là que je consens à être marraine. Oh! non, je vous le déclare, je ne veux absolument rien que ce qui est de rigueur, la petite corbeille... le sultan... N'allez pas surtout vous aviser d'en prendre un de mille francs, c'est une duperie; ceux de cinq cents produisent autant d'effet, car vous sentez que c'est pour vous...

M. DURAND.

Qu'est-ce que vous me dites là?

Mme DE SAINT-ANGE, froidement.

Oh! vous pouvez vous en rapporter à moi. Ainsi, nous mettons cinq cents francs. Quant à l'accouchée, c'est différent; avec elle vous ne pouvez vous dispenser de faire un cadeau.

M. DURAND.

Oui, la petite timbale...

Mme DE SAINT-ANGE.

En vermeil. Les six tasses pareilles, la cafetière, la crémière, la théière, le sucrier; cela fera un fort joli déjeuner; et nous trouverons cela, presque pour rien, chez Mellério, à la Couronne de fer.

M. DURAND, à part.

Ah, mon Dieu!

Mme DE SAINT-ANGE.

Nous prendrons les bonbons rue Vivienne, les gants chez madame Irlande, et les flacons chez Laurençot, au Palais-Royal. Je n'ai pas mis dans mon budget les étrennes à la garde, à la nourrice, aux domestiques de la maison, au bedeau, au sacristain et au sonneur... des pièces de vingt francs... parce que tout cela est de rigueur, et que cela va sans dire.

M. DURAND, à part.

Miséricorde ! (Haut.) Certainement, madame, tout cela me paraît fort convenable.

Mme DE SAINT-ANGE, d'un air de satisfaction.

Oui, n'est-ce pas ? ce sera bien.

M. DURAND.

J'approuverais très-volontiers votre petit budget, comme vous dites, si le baptême se faisait demain ; mais c'est pour aujourd'hui, dans une heure, et il est impossible que tout puisse être prêt.

Mme DE SAINT-ANGE.

N'est-ce que cela ? Soyez tranquille. (Voyant entrer Dubois.) Ah ! Dubois !

DUBOIS.

Madame, M. le comte de Holden n'est plus à Paris, on assure qu'il est parti pour la Belgique.

Mme DE SAINT-ANGE.

J'en suis désolée ; (A Durand.) un ami à nous qui est engagé dans une fort mauvaise affaire, et à qui j'aurais voulu rendre service ; mais il n'est plus temps. (A Dubois.) Tenez, prenez cette liste, montez dans ma voiture qui est restée à la porte, et faites les différents achats qui sont indiqués, rue Vivienne, au Palais-Royal, rue Saint-Honoré ; tout cela est dans le même quartier. A Paris, c'est charmant, en moins d'une heure, on a tout ce qu'on veut ; on paye un peu plus cher, et voilà tout... Ah ! Dubois, vous porterez les mé-

moires chez monsieur, justement il loge dans la maison.
(Dubois sort.)

M. DURAND.

Oui, cela se rencontre à merveille. (A part.) Ah ! mon Dieu, il y va.

Mme DE SAINT-ANGE.

Eh bien, qu'avez-vous donc ?

M. DURAND.

Rien, c'est qu'il me semble que M. Godard tarde bien, et vous croyez que le... Je veux dire le... montant des mémoires...

Mme DE SAINT-ANGE.

Ah! le petit total? ça ne passera pas mille écus, c'est tout ce qu'il y a de plus modeste. Baptême de seconde classe.

M. DURAND.

Où me suis-je fourré! trois mois de mon revenu... pour la famille Godard ! Maudite sage-femme !

SCÈNE VI.

Les mêmes; M. GODARD.

M. GODARD.

Je vois le parrain et la marraine qui sont réunis. Me sera-t-il permis, madame, de vous présenter mes respects ?

Mme DE SAINT-ANGE.

Bonjour, mon cher Godard, comment va votre femme?

M. GODARD.

Elle attend, madame, l'honneur de votre visite.

Mme DE SAINT-ANGE.

C'est bien; (A Durand.) pour quelle heure avez-vous commandé les voitures ?

M. DURAND, étonné.

Comment, madame, les voitures ?

Mme DE SAINT-ANGE.

Eh ! oui, ne savez-vous pas qu'il en faut? Vous aviez raison, vous ne vous doutez pas des usages, et vous êtes bien heureux de m'avoir. (Appelant.) Holà ! quelqu'un.

M. GODARD, appelant.

Gervais... Gervais... (A Mme de Saint Ange.) C'est mon garçon de boutique, un gaillard fort intelligent.

Mme DE SAINT-ANGE, à Gervais qui entre.

Il faut à l'instant même courir chez le premier loueur de voitures, et demander six remises, entendez-vous? six grandes berlines. Vous les prendrez à la journée; et que dans un instant elles soient à la porte.

(Gervais sort.)

M. DURAND.

Mais permettez donc, il me semble que l'église étant à deux pas, ces équipages seront tout à fait inutiles?

Mme DE SAINT-ANGE.

D'accord, on ne s'en servira pas, mais il faut qu'on les voie dans la rue ; c'est de rigueur.

M. DURAND.

Ah ! c'est de rigueur. (A part.) Six berlines ! moi qui vais toujours à pied. Ah ! la maudite sage-femme ; elle me le payera.

M. GODARD, se frottant les mains.

Six voitures dans la rue, quel bonheur ! Ça ira jusqu'à la boutique du bonnetier, qui ne peut pas me souffrir.

Mme DE SAINT-ANGE.

Oh ! monsieur Durand fait bien les choses... mais ce n'est rien encore, vous verrez le cadeau à l'accouchée. (Bas à Godard.) Un superbe déjeuner en vermeil. Oh ! à votre place, je ne

serais pas tranquille. (A Durand.) Allons, donnez-moi la main, et venez voir cette pauvre petite femme; (Bas.) nous allons trouver la nourrice, la garde, les grands parents, un monde... et une chaleur... c'est affreux ! je ne peux pas souffrir les chambres d'accouchées.

M. GODARD.

Mille pardons si je ne vous conduis pas ; quelques affaires indispensables, cette robe de baptême, la toilette de l'enfant... Je suis à vous, madame.

(Durand et Mme de Saint-Ange entrent dans la chambre voisine.)

SCÈNE VII.

M. GODARD, seul.

Je ne sais pas, moi... ce monsieur Durand ne m'a plus l'air si aimable ; je lui trouve une physionomie sournoise et mystérieuse... et puis ce superbe déjeûner en vermeil, que du reste il est impossible de refuser, tout cela me... il ne manquerait plus que cela, être jaloux un jour où j'ai tant d'occupations.

SCÈNE VIII.

M. GODARD, LE COMTE.

LE COMTE.

N'est-ce point ici monsieur Godard, négociant?

M. GODARD.

Moi-même, monsieur.

LE COMTE.

C'est un effet de quatre mille francs, payable au porteur.

M. GODARD, à part.

Ah ! mon Dieu ! monsieur Vanberg, le négociant hollan-

dais, qui m'avait promis de ne point le mettre en circulation et d'attendre à demain. (Haut.) Monsieur, certainement vous serez payé, j'ai les fonds, mais dans ce moment cela me gênerait beaucoup, et si vous pouviez attendre seulement à demain matin.

LE COMTE.

C'est avec grand plaisir que j'accéderais à votre demande ; mais je suis obligé de partir dans deux heures pour la Belgique... et cet argent m'est nécessaire pour mon voyage.

M. GODARD, à part, dans le plus grand embarras.

Comment faire, et à qui s'adresser ? Les négociants mes confrères, il ne faut pas y penser. Eh! parbleu ! j'ai là le parrain de mon fils ; en le tenant sur les fonts baptismaux il contracte l'obligation de le défendre, de le protéger ; c'est un second père, et mes intérêts deviennent les siens. (Au comte.) Monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir... (A part.) Il est riche, il est à son aise, et quand je le prierai de m'avancer cette somme-là, pour quelques heures... il ne peut pas me refuser sans manquer à la délicatesse, après tout ce que nous faisons pour lui. (Au comte.) Je suis à vous, et avant un quart d'heure vous aurez votre argent.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, seul.

Ce pauvre homme, cela le gêne, je le vois, mais s'il savait dans quel embarras je me trouve. Obligé de partir dans deux heures, et ne savoir à qui laisser mon enfant, à quelles mains le confier. J'ai couru chez cette madame Prudent qui m'avait déjà servi ; c'est comme un fait exprès... disparue depuis deux jours, on ne l'avait pas vue chez elle.

SCÈNE X.

LE COMTE; Mme PRUDENT, sortant de l'appartement à gauche, et ayant l'air de parler à un enfant.

Mme PRUDENT.

Pauvre petit, comme il dort bien! (Se retournant et apercevant le comte.) Ah, mon Dieu! c'est mon jeune homme, mon bel inconnu!

LE COMTE.

Madame Prudent! c'est le ciel qui me l'envoie.

Mme PRUDENT.

Qu'est-ce qui vous amène ici?

LE COMTE.

Vous le saurez plus tard. J'ai besoin de vos services, et je puis, je crois, compter sur votre discrétion.

Mme PRUDENT.

Comment donc, monsieur, vous pouvez être sûr... Est-ce que cette jeune et jolie dame serait indisposée? elle avait l'air bien souffrant, mais on ne peut pas tout avoir, la richesse et la santé.

LE COMTE.

Elle se porte très-bien... Mais, les moments sont précieux. Qu'il vous suffise de savoir que je suis étranger; je suis Belge. Un mariage secret contracté avec une jeune personne que j'adorais a irrité contre moi une famille puissante. On m'accuse de séduction, de rapt, et je cours risque d'être arrêté.

Mme PRUDENT.

Serait-il possible!

LE COMTE.

Dans deux heures je pars pour la Belgique; je vais tout avouer à mon père, le comte de Holden, qui peut seul arranger cette affaire et apaiser les parents de ma femme. Mais je ne

peux pas emmener avec moi un enfant de trois jours, et c'est à vous que je veux le confier.

Mme PRUDENT.

A moi, monsieur !

LE COMTE.

Oui, ma chère madame Prudent, jusqu'à mon retour, c'est pour une semaine tout au plus ; (Lui donnant une bourse.) et croyez que vous recevrez encore d'autres marques de ma reconnaissance. Mais il n'y a pas de temps à perdre ; ma petite fille est avec un domestique de confiance, ici, à deux pas, dans ma voiture. Vous allez la prendre.

Mme PRUDENT.

J'y vais à l'instant. (Montrant la droite.) Il y a de ce côté une porte qui donne sur la rue, je fais entrer l'enfant par là, je le place dans cet appartement où personne n'a affaire, et dans une heure je l'emporte chez moi où vous le trouverez à votre retour.

LE COMTE.

A merveille. Ah ! encore un mot. La mère désire que son enfant soit baptisé le plus promptement possible ; ainsi, chargez-vous de tous ces soins-là. Choisissez-moi un parrain... qui vous voudrez, pourvu que ce soit un honnête homme, et que la chose se fasse promptement et sans bruit.

Mme PRUDENT.

Soyez tranquille, j'ai quelqu'un qui demeure ici près, et que je vais prévenir en descendant, le commis de monsieur Godard, un excellent garçon qui vous rendra ce service-là, et dont vous serez content, parce que, moi, quand je réponds de quelqu'un... et du reste vous pouvez compter que le zèle et la discrétion... (A part, en s'en allant.) Dieu ! quelle journée ! Un mariage secret, un enfant que l'on me confie, deux baptêmes, deux parrains et du mystère !... voilà-t-il de quoi jaser ?

(Elle sort en courant.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, seul.

Allons, je respire un peu, me voilà plus tranquille. (Apercevant une plume et de l'encre.) Prévenons ma chère Hippolyte de ce que je viens de faire ; je crois que j'ai le temps, car on ne se presse pas beaucoup de m'apporter le montant de ma lettre de change.

(Il se met à la table et écrit.)

SCÈNE XII.

LE COMTE, M. DURAND, sortant de la chambre de Mme Godard, un bouquet à la main.

M. DURAND.

Je dis que quand une fois on est embourbé, tous les efforts que l'on fait pour sortir du mauvais pas ne font que vous enfoncer encore davantage. Ce Godard, qui s'avise de m'emprunter de l'argent, et madame de Saint-Ange : « Comment donc, c'est trop naturel ! C'est au parrain et à la « marraine... cela nous regarde tous les deux, n'est-ce pas, « mon cher Durand ? » Qu'elle parle pour elle, son mari est banquier, il est riche ; mais, moi ! Malheureusement je ne pouvais pas objecter que je n'avais pas d'argent comptant, puisqu'un instant auparavant je lui avais touché un mot de ces trente mille francs, que je ne sais comment placer. (Contrefaisant une voix de femme.) « Quel plus bel usage pouvez-vous « faire de vos capitaux ! » Un joli placement... quatre mille francs à fonds perdus sur la tête du petit Godard, mon filleul. Je sais bien que cela me rentrera ; mais c'est toujours très-désagréable, et je n'ai pas été fâché de venir payer moi-même, afin d'avoir le titre entre les mains. (Regardant autour de lui.) Il me semble que ce doit être ce monsieur qui écrit...

(Au comte.) Monsieur, n'êtes-vous pas le porteur d'une lettre de change ?

LE COMTE.

De quatre mille francs acceptée par M. Godard ; la voici.

(Il remet la lettre de change à Durand, qui la regarde et la met soigneusement dans son portefeuille.)

LE COMTE.

Monsieur, je le vois, est le caissier de M. Godard?

M. DURAND, de mauvaise humeur.

Mais à peu près. (Lui donnant des billets de banque.) Vous voyez que c'est tout comme, ou plutôt j'ignore ce que je ne suis pas dans la maison, car, Dieu merci, c'est sur moi que tout retombe. Tel que vous me voyez, monsieur, je suis parrain, et malgré moi encore.

LE COMTE, souriant.

Quoi, monsieur, vous êtes parrain ?

M. DURAND.

Eh ! oui ; c'est madame Prudent, une maudite sage-femme, qui est cause de tout cela.

LE COMTE.

Ah ! la sage-femme : elle n'a pas perdu de temps. (Prenant la main de Durand.) Je suis enchanté que ce soit vous.

M. DURAND.

Qu'est-ce qu'il a donc, à présent?

LE COMTE.

J'ose dire que vous ne vous en repentirez pas; nous nous reverrons un jour; et quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, je prends la liberté de vous demander une grâce... qui vous paraîtra de peu d'importance, et qui en a beaucoup pour moi. Quel nom comptez-vous donner à l'enfant?

M. DURAND.

Quel nom? Ma foi, ça m'est bien égal; qu'on l'appelle comme on voudra.

LE COMTE.

A merveille. Eh bien! monsieur, puisque cela ne vous fait rien, je vous prie de vouloir bien l'appeler Rose-Ernestine Hippolyte.

M. DURAND.

Rose-Ernestine... Y pensez-vous, c'est un garçon?

LE COMTE.

Du tout, monsieur, on ne vous aura pas dit... ou l'on se sera trompé; mais qu'importe? fille ou garçon, je vous prie de l'appeler Rose-Ernestine-Hippolyte.

M. DURAND.

Ah çà, monsieur, quel diable d'intérêt prenez-vous à tout cela, et qu'est-ce que ça vous fait?

LE COMTE.

J'ai des raisons pour tenir à ces noms-là, des raisons particulières que vous êtes trop galant homme pour me demander.

M. DURAND, à haute voix.

Quel soupçon! Comment? il serait possible?...

LE COMTE.

Chut! chut! je vous en conjure, j'ai le plus grand intérêt à ce que l'on ne se doute de rien.

M. DURAND.

Quoi, monsieur, vous seriez?...

LE COMTE.

Silence. (A voix basse.) Eh bien! oui, monsieur, c'est la vérité, cet enfant me touche de très-près; mais puisque madame Prudent s'est adressée à vous, je suppose que vous êtes homme d'honneur, et surtout discret. J'ai de la naissance, quelque crédit, de la fortune, j'aurai peut-être un jour le pouvoir de reconnaître un service... et vous verrez, monsieur, que vous n'aurez point obligé un ingrat.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XIII.

M. DURAND, *seul.*

Qu'est-ce que je viens d'apprendre? Quoi! madame Godard, une simple bourgeoise, qui donne aussi dans les grandes manières. Le mari qui ne se doute de rien, la sage-femme qui est confidente, et moi qui me trouve mêlé dans tout cela, moi, qui ai toujours fui le bruit et le scandale. Comment en sortir à présent? Il est de fait que ce jeune homme a un air très-distingué; mais s'il est aussi riche qu'il le dit, pourquoi ne paye-t-il pas les lettres de change du mari? Il me semble que ça le regarde plus que moi, et ensuite pourquoi n'est-il pas le parrain? Il ne connaît donc pas l'usage.

SCÈNE XIV.

M. DURAND, M. GODARD, Mme DE SAINT-ANGE, Mme BENOIST, Mme DUROUZEAU; PARENTS ET PARENTES.

M. GODARD, *à la cantonade.*

Oui, ma bonne amie, oui, dès qu'il sera baptisé, nous te le rapporterons; mais tiens-toi bien chaudement, je t'en prie.

M. DURAND, *à part.*

Ce pauvre Godard! il me fait de la peine. Ce calme, cette tranquillité. Mariez-vous donc! (*Haut, lui donnant une poignée de main.*) Eh bien, mon pauvre ami!

M. GODARD.

Eh bien, mon cher, tout va bien! J'espère que vous êtes content. Un beau filleul gros et bien portant.

M. DURAND.

C'est donc décidément un garçon?

M. GODARD.

Eh! parbleu! qui est-ce qui en doute?

M. DURAND, à part.

Alors, arrangez-vous. L'un dit une fille, l'autre un garçon. Ces deux messieurs devraient s'entendre.

M. GODARD.

Allons, partons, toutes les voitures sont à la porte.

Mme BENOIST.

Ah, mon Dieu! et le nom de l'enfant?

M. GODARD, se frappant le front.

Le nom de l'enfant; c'est pourtant vrai, nous n'y pensions pas. Comment l'appellerons-nous?

Mme DE SAINT-ANGE.

Moi, je n'ai pas d'avis, cela regarde la famille.

Mme DUROUZEAU.

Voulez-vous un joli nom? Théophile, cela n'est pas commun.

M. GODARD.

Du tout; je connais quelqu'un qui porte ce nom-là et qui est borgne. Moi, c'est peut-être une idée, je me suis toujours promis que, si j'avais un fils, il s'appellerait Barnabé.

TOUTES.

Oh! Barnabé! quel vilain nom!

M. GODARD.

Comment, un vilain nom! apprenez que c'est le mien, et que décidément mon fils s'appellera Barnabé.

Mme BENOIST.

Du tout, du tout, j'ai ce qu'il vous faut; le plus joli nom de l'almanach, un nom admirable et sonore, Théodore, et cela ira très-bien, parce que, voyez-vous, on dira : où est Théo-

dore? qu'est devenu Théodore? qu'on donne le fouet à Théodore.

M. GODARD.

Eh bien, on dira où est Barnabé? qu'est devenu Barnabé? qu'on donne le fouet à Barnabé.

Mme BENOIST.

Jamais mon petit-fils ne s'appellera Barnabé.

M. GODARD.

Et jamais mon fils ne s'appellera Théodore; j'aimerais mieux qu'il ne fût pas baptisé.

Mme BENOIST.

Et moi, qu'il n'eût jamais de nom!

M. GODARD, *furieux.*

C'est cela, un enfant anonyme! quelle tournure cela aurait-il dans le quartier?

M. DURAND.

Eh! mais, calmez-vous! n'y aurait-il pas moyen d'arranger cela, et de choisir un tout autre nom?

M. GODARD.

Au fait, nous n'y pensions pas, combien je vous demande de pardons! c'est monsieur qui est le parrain, et c'est à lui de nommer.

TOUS.

C'est trop juste.

M. DURAND.

Eh bien, pour mettre d'accord tous les intéressés et ayants-cause, car il paraît que dans cette affaire-ci il y en a plus qu'on ne croit, si nous appelions l'enfant Hippolyte?

Mme BENOIST, *avec approbation.*

Hippolyte, voilà! j'allais le proposer.

M. GODARD.

Au fait, Hippolyte, c'est justement ce qu'il nous faut. Ça

n'est pas trop... et en même temps, c'est assez ! Parbleu !... quand on l'aurait fait exprès... et puis j'ai idée que ma femme m'en parlait l'autre jour. Va donc pour Hippolyte.

Mme DE SAINT-ANGE.

Enfin, voilà la discussion terminée, ce n'est pas sans peine. (A Durand.) Allons, mon cher compère, ouvrons la marche et partons.

M. DURAND, mettant ses gants.

Oui, oui, partons vite, et revenons de même pour être plus tôt débarrassés. (Il se dispose à sortir par la gauche.) Hein ! quel est ce bruit, et que nous veut-on ?

SCÈNE XV.

LES MÊMES; Mme RENARD.

Mme RENARD, arrivant tout essoufflée.

Ah ! si vous saviez quel spectacle ! les dames de la halle qui sont sous la porte cochère avec des bouquets, et qui attendent le parrain.

M. DURAND, à part.

Allons, encore des pièces de vingt francs. (Haut à Godard.) Mon ami, je vous avoue que je n'entends rien au cérémonial usité en pareil cas, et que si je peux esquiver l'ambassade...

M. GODARD, lui montrant le fond.

Eh bien ! passons par la boutique.

Mme DE SAINT-ANGE.

A la bonne heure.

(Ils vont pour sortir par le fond ; on entend un roulement de tambours et un bruit de clarinettes.)

M. GODARD.

Entendez-vous ? ce sont les tambours de la garde nationale... comme vous en faites partie...

M. DURAND.

Du tout, je ne monte plus ma garde; qu'ils s'adressent au mercier du coin qui la monte pour moi. (Regardant à travers les carreaux en reboutonnant son habit comme pour garantir son gousset.) C'est un guet-apens.

Mme BENOIST.

Attendez, attendez, (Désignant l'appartement à droite.) il y a ici une sortie qui donne sur la rue, presque en face de l'église.

(Elle ouvre la porte de l'appartement.)

Mme DE SAINT-ANGE.

A merveille! Allons, donnez-moi la main et partons. Eh bien ! où sont donc la garde et l'enfant ?

M. GODARD.

Ah ! mon Dieu ! oui. Où est donc l'enfant ?... où est donc madame Prudent ? Comment, au moment de partir pour l'église ! Ces malheurs-là n'arrivent qu'à moi. Madame Prudent, madame Prudent ! Que diable est-elle allée faire, et où a-t-elle mis l'enfant ?

(Grand désordre dans la famille.)

Mme BENOIST, qui est près de la porte à droite, et qui écoute.

J'entends crier ; oui, il est là.

(Elle entre dans le cabinet.)

Mme DE SAINT-ANGE.

Eh bien ! c'est bon, nous allons le prendre en passant ; vite, dépêchons-nous. Je passe la première.

(Tout le monde sort par la droite.)

M. GODARD.

Enfin, voilà le baptême qui est en marche !

Mme DUROUZEAU, sortant.

Comment, monsieur Godard, vous ne venez pas ?

M. GODARD.

Est-ce que je le puis ? Qui est-ce qui restera près de l'accouchée ? Est-ce que je n'ai pas toujours affaire ?

SCÈNE XVI.

M. GODARD, seul.

Ouf! les voilà partis, ce n'est pas sans peine ; que de mal a un père de famille! (Il prépare, en parlant, du vin sucré dans une timbale, et l'avale.) Hein ! qui est-ce qui vient là ?

SCÈNE XVII.

M. GODARD ; UN VALET, en livrée étrangère.

M. GODARD, au valet qui le regarde d'un air indécis.

Que voulez-vous, l'ami ? que demandez-vous ?

LE VALET, niaisement.

Monsieur, je voudrais parler à une dame qui doit être ici.

M. GODARD.

Une dame !

LE VALET.

Oui, madame Prudent, une sage-femme.

M. GODARD.

Elle n'y est pas ; elle est sortie ; et Dieu sait où elle est allée. Eh bien ! pourquoi cet air étonné ? Qu'est-ce qu'il a donc ce garçon-là ?

LE VALET.

C'est que je ne sais plus comment faire. Madame Prudent devait m'indiquer un monsieur pour qui j'ai une lettre, un monsieur dont je ne sais pas le nom, mais qui demeure dans la maison, et qui aujourd'hui doit être parrain.

M. GODARD.

Encore ce Durand ! Et savez-vous ce qu'on lui veut ?

LE VALET, mystérieusement.

C'est de la part du père de l'enfant.

M. GODARD.

Hein !

LE VALET.

Oui, monsieur est en bas dans la voiture qui l'attend pour l'emporter.

M. GODARD, à part.

L'emporter! quelle trame abominable! C'est bon, mon ami, c'est bon ; dites à votre maître d'attendre, je vais remettre la lettre à M. Durand dès qu'il sera revenu de l'église. (Le valet sort.) Quel coup de politique d'avoir intercepté ce billet ! Voyons vite : (Lisant.) « Mon cher monsieur, et vous, « madame Prudent, je suis plus heureux que je n'aurais osé « l'espérer, tout est pardonné. Envoyez-moi vite notre cher « enfant dès qu'il sera baptisé ; son autre famille l'attend avec « impatience pour le voir et l'embrasser, et je veux leur pré- « senter moi-même mon aimable Hippolyte. » Son Hippolyte ! c'est bien cela. Quel complot infernal ! ma tête s'y perd; impossible d'y rien comprendre, sinon qu'il y a un autre père, une autre famille... que madame Godard. M. Durand, la sage-femme, s'entendent tous contre moi, pour me tromper et m'enlever mon fils, ou plutôt... quand je dis mon fils, c'est-à-dire notre fils, car cette parenté-là devient si compliquée... Mais il faut absolument que j'aie une explication avec madame Godard. (Il va pour entrer chez l'accouchée et s'arrête.) Voyons, conservons notre sang-froid, s'il est possible, et n'oublions pas que ma femme a sa fièvre de lait. Il faut d'abord que madame Godard m'explique pourquoi mon fils ressemble à M. Durand, parce qu'une fois que nous nous serons entendus là-dessus, nous saurons à quoi nous en tenir sur le déjeuner en vermeil, les déclarations... Mais les voici..... morbleu ! nous allons voir !

(A travers les carreaux du fond on voit passer le baptême, qui vient de droite et entre à gauche.)

SCÈNE XVIII.

M. GODARD, Mme DE SAINT-ANGE, M. DURAND ; GENS DU BAPTÊME.

Mme DE SAINT-ANGE.

On vient de porter le petit Hippolyte dans la chambre de l'accouchée, et tout s'est passé à merveille. La cérémonie était superbe ; quel beau cortége !

M. DURAND.

Oui, il ne manquait plus que cela... traverser toute l'église ! Les femmes montaient sur les chaises, les curieux se pressaient autour de nous. Voilà le parrain, voilà le parrain ! On aurait dit d'une bête curieuse. Et le suisse qui, pour faire faire place, me donnait des coups de sa hallebarde dans les jambes ; et les petites filles qui se jettent au-devant de vous pour vous offrir des bouquets ; les mendiants déguenillés qui vous arrêtent par votre habit : « Et moi, monsieur, et moi... « Lui, il a déjà reçu : c'est un mauvais pauvre ; moi, je suis « un bon pauvre... » Et dans la rue, pendant qu'on attend les voitures ou qu'on ouvre la portière, la foule qui vous pousse, vous coudoie, vous piétine ou vous éclabousse. (Montrant ses bas qui sont tout noirs.) Payez donc six berlines pour revenir dans cet état-là...

Mme DE SAINT-ANGE.

Oui ; mais vous ne comptez pas le plaisir que vous avez eu à tenir votre filleul sur les fonts baptismaux.

M. DURAND.

J'en suis rompu. Le sacristain qui voulait que je répétasse mon *credo* en latin, moi qui ne le sais qu'en français. Ils m'ont laissé pendant une heure les bras tendus ; enfin, n'en parlons plus, c'est fini.

Mme DE SAINT-ANGE.

C'est fini !... Du tout ; c'est maintenant que vous allez re-

cueillir le prix de tous les soins que vous vous êtes donnés ; vous le trouverez dans l'attachement, dans l'amitié d'une famille respectable et reconnaissante. (Bas à Godard.) Allons donc, Godard, remerciez le cher parrain.

M. GODARD, allant à Durand et d'un ton concentré.

Ce n'est point ici que nous nous expliquerons, monsieur ; mais je sais tout, oui, tout. Vous devez m'entendre, et je vous prie de ne plus remettre les pieds chez moi... ou nous verrons.

Mme DE SAINT-ANGE ET M. DURAND.

Qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE XIX.

Les mêmes; Mme BENOIST, Mme DUROUZEAU, Mme RENARD; plusieurs Personnes.

Mme BENOIST.

Ah, mon Dieu ! quel scandale ! quel éclat ! Votre fils... Si vous saviez ce qui vient d'arriver. Votre fils...

M. GODARD.

Est-ce qu'il serait enlevé ?

Mme BENOIST.

Pire que cela.

M. GODARD.

Il est malade ?

Mme BENOIST.

Ce ne serait rien. Apprenez que votre fils... votre fils...

M. GODARD.

Eh bien ?

Mme BENOIST.

Est une fille.

Mme DE SAINT-ANGE.

Une fille !

M. DURAND, à part.

J'en étais sûr. C'est l'autre qui avait raison.

M GODARD, prenant l'enfant.

Qu'est-ce que tout cela veut dire? Qu'on me rende mon fils. Je ne veux pas de cet enfant-là.

(Le donnant à madame Durouzeau.)

Mme DUROUZEAU.

Ni moi non plus, je n'en veux pas. (Le donnant à madame Benoist, qui le donne à madame Renard.) Sans doute ; il n'est point de la famille.

Mme RENARD, le mettant sur les bras de M. Durand.

Que monsieur s'en charge, puisqu'il l'a baptisé.

M. DURAND, ayant toujours l'enfant snr les bras.

Messieurs, mesdames... qu'est-ce que cela signifie?... Eh bien! on me le laisse! Hé !... ah çà, voyons, ne plaisantons pas. Qui est-ce qui veut se charger de cet enfant-là, et m'en débarrasser ?

SCÈNE XX.

LES MÊMES ; LE COMTE, qui est entré avant ces derniers mots.

LE COMTE.

C'est moi, monsieur, qui depuis un quart d'heure l'attends dans ma voiture, (Il fait un signe à une femme de chambre qui prend l'enfant et l'emporte.) mais qui ne vous en remercie pas moins pour toutes les peines que vous avez daigné prendre.

Mme DE SAINT-ANGE, l'apercevant.

Que vois-je ! Monsieur le comte de Holden !

M. GODARD.

L'homme à la lettre de change.

LE COMTE, à madame de Saint-Ange.

Lui-même, qui est le plus heureux des hommes. Mon ma-

riage est reconnu, mon beau-père a pardonné, et je reste à Paris.

M. GODARD.

Ah çà, monsieur, daignez me dire...

TOUS, vivement.

Oui, daignez nous expliquer.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES; Mme PRUDENT, sortant de la chambre de madame Godard.

Mme PRUDENT.

Eh ! silence, silence donc ! Vous faites un bruit à fendre la tête de l'accouchée.

M. GODARD.

Ah ! vous voilà, madame Prudent ; on vous trouve donc enfin ?

Mme PRUDENT.

Oui, je n'ai pu assister au baptême. (Montrant le comte.) Monsieur sait bien pourquoi. (Bas, montrant au comte la porte à droite.) Votre enfant est là-dedans ; j'ai couru sur-le-champ chercher la marraine et le parrain, et ce n'est pas sans peine...

LE COMTE.

C'était inutile ; car voilà monsieur (Montrant Durand.) qui, pendant ce temps, a daigné faire les choses de la meilleure grâce du monde.

M. GODARD, à Durand.

Comment ! c'est décidément l'enfant de monsieur que vous avez tenu ? Là !... qu'est-ce que je disais ? Mon fils qui n'est pas baptisé... après tout le mal que nous nous sommes donné.

Mme DE SAINT-ANGE.

Il faut avouer que c'est jouer de malheur.

M. GODARD, à Durand.

Je reconnais, mon cher Durand, l'injustice de mes soupçons. Aussi, vous sentez bien que tout cela ne compte pas, et que demain c'est à recommencer.

M. DURAND.

J'en ai assez comme cela, et si jamais l'on m'y rattrape...

M. GODARD.

Encore un parrain qui renonce. Je dis qu'il est impossible que mon fils Godard puisse jamais...

LE COMTE.

C'est ce qui vous trompe, et je me propose... pour demain, si toutefois madame de Saint-Ange veut m'accepter pour...

M. GODARD.

Acceptez, madame, acceptez... il ne faut pas que ça vous décourage ; nous finirons peut-être par en venir à bout.

M. DURAND, à part, regardant le comte en soupirant.

Le malheureux ! il ne sait pas à quoi il s'expose. Mais ce maudit Godard... (Haut.) Allons, décidément il faut que je me marie ; car je commence à voir que les enfants des autres nous coûtent plus cher que les nôtres.

M. GODARD.

Comment, mon cher voisin, vous vous mariez ?

M. DURAND, avec un regard de colère.

Oui, mon cher Godard, je me marie, et vous serez le parrain de mon premier.



VALÉRIE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE

Théatre Français. — 21 Décembre 1822.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE COMTE ERNEST DE HALZBOURG . .	MM.	ARMAND.
HENRI MILNER, conseiller.		FIRMIN.
AMBROISE, domestique de Caroline		MONROSE.
CAROLINE DE BLUMFELD, jeune veuve . .	Mmes	LEVERT.
VALÉRIE, son amie		MARS.

Dans une petite ville d'Allemagne.



VALÉRIE

ACTE PREMIER.

Un salon donnant sur des jardins ; porte et croisées au fond ; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, HENRI.

CAROLINE.

Quel bon hasard vous amène, mon cher Henri ? Je croyais que les affaires de la chancellerie prenaient toute votre matinée.

HENRI.

Il est vrai, madame ; mais dans la journée vous faites des visites, le soir vous avez toujours du monde. Le moyen de vous parler ?

CAROLINE.

Hier, cependant, nous étions seuls, ou c'est tout comme. Je n'avais avec moi que ma cousine ; et une personne qui n'y voit pas ne doit pas vous effrayer beaucoup.

HENRI.

N'importe, je n'ai pas osé. L'affaire dont je veux vous entretenir est si difficile à aborder...

CAROLINE.

Je vous devine. Vous allez me parler de l'état de ma fortune. Je connais, mon cher Henri, votre raison, l'étendue de vos lumières, la tendre amitié qui nous unit dès l'enfance. Je déclare d'avance que tous vos conseils sont excellents ; mais je n'en suivrai pas un seul.

HENRI.

Du tout, madame ; ce n'est pas là le sujet qui m'amène. Je ne viens pas pour vous parler raison.

CAROLINE.

Ah ! que vous êtes aimable ! C'est peut-être une confidence que vous aviez à me faire ?

HENRI.

Justement.

CAROLINE.

Avez-vous du temps ? êtes-vous pressé ? C'est que j'ai aussi un secret ; et à qui pourrais-je le confier, si ce n'est à mon meilleur ami ? Vous ne savez pas, je vais me marier.

HENRI.

Ah ! mon Dieu ! Depuis quand avez-vous pris cette résolution ?

CAROLINE.

Depuis ce matin, je crois.

HENRI, à part.

Allons, j'ai eu tort de ne pas me déclarer plus tôt. (Haut.) Après un secret comme celui-là, le mien n'aurait plus rien d'intéressant. Nous en causerons une autre fois.

CAROLINE.

Eh ! mais, qu'avez-vous donc ?

HENRI.

Rien ; je vous écoute. Parlons de vous, de votre bonheur.

CAROLINE.

Vous savez que je suis veuve, et que M. de Blumfeld, mon mari, m'avait laissé six mille florins de rente ; ce qui était fort bien à lui, mais il avait compté sans un maudit procès qui s'est élevé au sujet de sa succession.

HENRI.

Un procès détestable que vous ne pouvez manquer de perdre, et qui doit vous ruiner.

CAROLINE.

Vous croyez ?

HENRI.

Oui, madame.

CAROLINE.

C'est ce qu'ils disent tous, et pourtant il n'aurait tenu qu'à moi de le gagner. Ce vieux conseiller, le plus obstiné des hommes, contre lequel je plaidais, et qui voulait absolument m'épouser...

HENRI.

Heureusement qu'il est mort.

CAROLINE.

C'est égal ; on n'a pas idée d'un entêtement pareil. Imaginez-vous qu'il a un neveu, le jeune comte de Halzbourg, dont vous avez entendu parler.

HENRI.

Je ne crois pas.

CAROLINE.

Il était le cadet d'une famille nombreuse ; et, comme il n'avait pas de fortune à espérer, on voulait le faire entrer dans les ordres ; vous vous rappelez, maintenant. C'est lui qui, il y a trois ans, disparut subitement, sans que l'on pût savoir ce qu'il était devenu.

HENRI.

Oui ; j'ai de tout cela quelque idée confuse.

CAROLINE.

Eh bien, monsieur, pendant cet espace de temps, il a successivement perdu deux frères, et je ne sais combien de cousins ; de sorte qu'il est maintenant riche à millions ; et, en outre, c'est encore à lui que revient, dans ce moment, toute la succession de mon vieux conseiller, à la charge par lui, — écoutez bien cette clause du testament, — à la charge par lui de terminer ce procès en m'épousant. C'est ce que m'a appris ce matin mon homme d'affaires, et c'est là-dessus que je voulais vous consulter. Quel parti me conseillez-vous de prendre ?

HENRI.

Eh ! mais, d'après les premiers mots de votre conversation, il me semble que vous êtes décidée.

CAROLINE.

Jusqu'à un certain point. On dit beaucoup de bien du comte de Halzbourg ; mais peut-être n'est-il pas le mari qui me conviendrait. Je connais très-bien tous mes défauts : je suis vive, impatiente, étourdie ; c'est pour cela qu'il me faudrait pour époux quelqu'un de calme, de raisonnable ; enfin, cela va vous faire rire, quelqu'un de votre caractère... si vous m'aimiez, bien entendu.

HENRI.

Comment, madame, il serait possible ?

CAROLINE.

Après cela, il se peut que le comte de Halzbourg réunisse ces qualités ; et, bien décidément, je l'épouserai peut-être, non pas pour moi, mais pour ceux qui m'entourent, et dont il me serait si doux de faire le bonheur ! Ma cousine, surtout ; cette chère Valérie, si aimable, si intéressante ! Pauvres toutes les deux, il faudra nous séparer ! Riche, je ne la quitterai plus ; je l'entourerai de tous les soins que son état

réclame. Il est si triste d'être privé de la vue ! Seule au milieu du monde, morte à tous les plaisirs, chercher sans cesse son amie, et même auprès d'elle vivre dans l'absence : autant mourir tout à fait ! Moi, d'abord, je ne pourrais pas exister ainsi.

HENRI.

Vous sans doute ! Mais Valérie, qui, depuis l'âge de trois ou quatre ans, est privée de la lumière, ne peut regretter des plaisirs dont elle n'a aucune idée, et bien certainement...

SCÈNE II.

Les mêmes ; AMBROISE.

AMBROISE.

Madame, c'est une lettre qu'un beau chasseur vient d'apporter pour vous.

CAROLINE, prenant la lettre.

C'est bien.

AMBROISE.

Je l'ai prié bien poliment d'attendre ; il avait un bel habit vert, galonné sur toutes les coutures.

CAROLINE, qui a ouvert la lettre.

C'est du comte de Halzbourg. Il est à quelques lieues d'ici, et me demande la permission de se présenter chez moi... sans doute pour me parler de la clause du testament de son oncle. Une lettre très-honnête et très-respectueuse... quel est votre avis ?

HENRI.

Je n'en ai pas à donner : il ne s'accorderait probablement pas avec le vôtre, et je me mettrais peut-être très-mal avec vous en vous conseillant de ne pas le recevoir.

CAROLINE.

D'abord ce ne serait pas convenable, dans la situation où nous sommes. Je ne peux pas me dispenser...

HENRI.

Ne cherchez pas de prétexte; dites plutôt que vous le désirez.

CAROLINE.

Oui, par curiosité, voilà tout. Cela n'engage à rien. Toi, Ambroise, préviens Valérie que M. Henri Milner est ici, au salon, et qu'il est seul. (A Henri.) Elle vous tiendra compagnie en mon absence. Je vais écrire ma réponse.

(Elle sort avec Ambroise.)

SCÈNE III.

HENRI, seul.

Oui, j'ai bien fait de ne pas me déclarer plus tôt; ç'aurait été pour elle un triomphe de plus. Elle ignorera toujours que je l'aimais. Quelle légèreté! quelle étourderie! Que n'a-t-elle les sentiments et le cœur de Valérie!... Ah! Valérie! ma seule amie, venez à mon secours!

SCÈNE IV.

HENRI, VALÉRIE, conduite par AMBROISE.

VALÉRIE.

Henri, êtes-vous là?

HENRI.

Oui, sans doute; et je désirais bien vous voir.

VALÉRIE.

Eh! vite, Ambroise, conduis-moi de ce côté! (Tendant la main à Henri.) Bonjour, mon ami, je vous ai fait attendre, ce n'est pas ma faute; je ne vais pas aussi vite que je le voudrais!

AMBROISE.

Oh! vous allez encore un bon pas, surtout pour moi!

Qui m'aurait jamais dit qu'à soixante-six ans je serais le conducteur d'une jeune et jolie fille telle que vous?

VALÉRIE, gaiement.

Comme ma cousine me le lisait l'autre jour dans cet opéra français de *Richard*... tu es mon Antonio.

AMBROISE.

Oui, un Antonio caduc.

VALÉRIE.

Tant mieux. Ta vieillesse me permet de m'acquitter envers toi. Tu me guides, et je te soutiens.

AMBROISE.

Si vous vouliez bien, vous pourriez un jour vous guider vous-même. Vous avez beau dire, je n'ai pas perdu tout espoir.

VALÉRIE.

Mon bon Ambroise, ne parlons pas de cela, je t'en prie; tu sais bien que les gens les plus habiles de ce pays ont déclaré que c'était impossible.

AMBROISE.

D'accord ; mais un habile homme d'Allemagne peut être un ignorant dans un autre pays. Si je vous racontais, par exemple, ce qui m'est arrivé, en France... à moi.

HENRI, bas à Valérie.

Valérie, j'ai besoin de vous parler... renvoyez-le.

VALÉRIE.

Laissez-lui achever son histoire; ce vieux serviteur aime à raconter; je suis pauvre, je n'ai rien... je le paye en écoutant. (A Ambroise.) Eh bien?

AMBROISE.

Depuis longtemps j'étais, comme vous, privé de la vue, et l'année dernière, l'année de la mort de mon ancien maître, M. de Blumfeld, le mari de madame, je me trouvais avec lui à Paris...

HENRI.

Oui, je sais que tu l'avais accompagné dans ce voyage.

AMBROISE.

Il n'était question alors que d'un savant docteur, le plus célèbre de toute l'Europe, qui faisait, disait-on, des cures merveilleuses. Je m'y fis conduire par curiosité. Un grand hôtel, des voitures dans la cour, à ce qu'on me dit du moins, une antichambre immense, où l'on me fit attendre deux heures un quart : enfin on se serait cru chez un ministre !

HENRI.

Eh bien, voyons. Ce docteur t'a guéri.

AMBROISE.

Du tout, monsieur ! j'étais pauvre ; il ne voulut seulement pas m'écouter ; et je me retirais, lorsqu'un jeune homme, qu'à ses discours je pris pour son élève, m'arrête, et, croyant me reconnaître à mon accent, me demande si par hasard je ne suis pas Allemand.

VALÉRIE.

Eh bien, qu'as-tu répondu?

AMBROISE.

J'ai répondu : *ia mein Herr!* il n'y avait pas de meilleure réponse. — De quelle province ? — De Souabe. — Connaissez-vous Olbruk? — J'y suis né ! — Quoi ! vous êtes d'Olbruk ? combien je suis heureux !... Et moi, jugez comme j'étais fier de trouver à Paris quelqu'un qui connût notre endroit.

HENRI, vivement.

Enfin, c'est lui qui t'a rendu la vue ?

AMBROISE.

Oui, monsieur. Quel beau jeune homme ! un air noble, distingué ; et quel talent ! Comme il m'écoutait parler, celui-là ; et avec tous les développements convenables !

HENRI, souriant.

J'entends; mais avec ce beau jeune homme et cette physionomie si distinguée, combien cela t'a-t-il coûté?

AMBROISE.

Je ne vous dirai pas au juste, vu qu'après l'opération il m'a mis vingt-cinq louis dans la main, en me souhaitant un bon voyage!

VALÉRIE.

Comment! il serait possible!

HENRI.

Je ne puis le croire encore!

AMBROISE.

Comment! vous ne pouvez le croire; mais si je vous disais...

VALÉRIE.

Je te remercie, Ambroise; ton histoire est en effet très-singulière! Malheureusement nous ne sommes pas à Paris, et l'on ne fait pas chez nous de pareils miracles!

AMBROISE.

Vous croyez peut-être que j'en impose?

VALÉRIE.

Non, certainement... mais que je ne te retienne pas, Ambroise; je n'ai plus besoin de toi.

AMBROISE.

Merci, mademoiselle; car on vient de nous donner des ordres pour ce comte de Halzbourg qu'on attend; ce seigneur qui vient, dit-on, pour épouser madame, et c'est tout au plus si j'aurai le temps nécessaire...

(Il sort.)

SCÈNE V.

VALÉRIE, HENRI.

HENRI.

Enfin, il est parti !

VALÉRIE.

Eh bien ! que me voulez-vous ?

HENRI.

Vous venez de l'apprendre ; on attend ce comte de Halzbourg, l'un des plus grands seigneurs de l'Allemagne, un millionnaire ; et moi qui n'ai d'autre fortune qu'une modeste place...

VALÉRIE.

Eh bien, qu'importe ?

HENRI.

Qu'importe ! il veut plaire à Caroline, il vient pour l'épouser, et vous ne savez pas que je l'aime, que je l'adore, que personne ne s'en est encore aperçu ?

VALÉRIE.

Excepté moi.

HENRI.

Comment ! il serait possible ?

VALÉRIE.

Oui. Depuis quelque temps vous êtes triste, silencieux ; aucun plaisir ne paraît vous toucher ; alors j'ai réfléchi, je me suis rappelé...

(Elle paraît tomber dans une profonde rêverie.)

HENRI.

Eh bien, avez-vous jamais connu quelqu'un de plus malheureux que moi ? Si du moins Caroline savait mon amour ! J'aurais presque le droit de la défendre, de disputer son cœur. Je serais trop heureux de l'arrivée de ce comte de Halzbourg ; mais en ce moment, comment aller le défier ?

comment lui contester le titre d'époux, moi qui n'ai pas même celui d'amant ? Il faudra donc être témoin d'un bonheur auquel je n'ai pas le droit de m'opposer? Non. Je veux oublier Caroline, je veux la fuir et m'éloigner à jamais.

VALÉRIE.

Vous éloigner ! Croyez-moi, mon ami, c'est un mauvais moyen ; l'absence ne fait rien sur un amour véritable. Vous ne l'oublierez pas, et vous serez plus malheureux !

HENRI.

Que dites-vous, Valérie? Vous parlez de ces tourments comme si vous les aviez éprouvés. Quelqu'un que vous aimez serait-il loin de vous?

VALÉRIE, avec émotion.

Il n'est pas question de cela. C'est de vous qu'il s'agit.

HENRI.

D'où vient donc ce trouble, cette émotion? Mon récit vous a rappelé quelque souvenir douloureux! Oui, vous avez des peines et vous craignez de me les confier. Caroline a-t-elle seule le droit de les connaître?

VALÉRIE.

Caroline ne sait rien ; elle qui n'a pas su deviner vos chagrins, aurait-elle pu comprendre les miens?

HENRI.

Moi, du moins, je suis digne de les partager. Cet espoir seul peut me retenir ici ; mais si vous me refusez votre amitié, votre confiance, je pars à l'instant même.

VALÉRIE.

Vous partez ! faut-il vous perdre aussi? vous qui êtes maintenant mon seul ami ; vous partez si je ne vous confie mes chagrins ! Que me demandez-vous? Le cours de mon existence offre si peu d'intérêt ! Ignorant toujours ce qui se passe autour de moi, je ne puis dire que ce que j'éprouve,

et l'histoire de ma vie est celle de mes sensations, de mes sentiments. Est-ce là ce que vous voulez connaître?

HENRI.

Oui, sans doute.

VALÉRIE.

Eh bien donc, orpheline dès mon bas âge, je n'ai gardé de mon enfance qu'un souvenir confus et extraordinaire. Il me semble qu'il y a bien longtemps, j'habitais un autre monde dont mon esprit n'a conservé aucune idée fixe; si ce n'est que nous étions plusieurs, et que, tout à coup, je me suis trouvée seule!... Depuis, jamais rien de pareil à ce premier souvenir ne s'est offert à moi! J'étais élevée à Olbruk, au château de la comtesse de Rinsberg, avec Émilie sa fille qui était à peu près de mon âge. Les premiers mots qui fixèrent mon attention furent ceux-ci, que j'entendais souvent répéter : Pauvre enfant! quel dommage!... ce qui me fit supposer que je devais être malheureuse, car jusque-là je ne demandais rien, je ne désirais rien! Je ne pensais pas!... Nous avions quinze ou seize ans, lorsqu'à une fête publique qui avait lieu à Olbruk, je me trouvai, avec la comtesse Émilie, séparée du reste de notre société et entourée de jeunes gens qui ne craignirent pas de nous insulter. Émilie s'évanouit et je me sentais mourir d'effroi, lorsqu'un jeune homme s'élance auprès de nous et prend notre défense! Ah! que sa voix fut douce à mon oreille, tandis qu'il cherchait à nous rassurer! Qu'elle me parut fière et menaçante lorsqu'il ordonna à nos adversaires de nous livrer passage. J'entendis des injures, un défi; et tout à coup se fit un grand silence; il était interrompu par un bruit sinistre et inconnu; une espèce de cliquetis qui me glaçait de frayeur. En ce moment un instinct secret semblait m'avertir qu'un grand danger menaçait notre défenseur! Je m'élançai au devant de lui, en lui tendant les bras... j'éprouvai une douleur aiguë qui me fit froid... et puis, je ne sentis plus rien.

HENRI.

Vous étiez blessée!...

VALÉRIE.

Dangereusement, à ce que j'ai su depuis! Hélas! c'était lui qui, sans le vouloir... Mais, jugez de mon bonheur! cet événement avait mis fin au combat, et peut-être sauvé ses jours. Quelques semaines après, quand je revins à la vie, Ernest, (Se tournant vers Henri.) il se nomme Ernest, était installé au château ; il donnait à la comtesse Émilie des leçons de français et d'italien dont je profitais aussi. Avec quel enthousiasme il nous parlait des beaux-arts et de son amour pour la science ! Le feu de ses discours, sa brillante imagination, ouvrirent un monde nouveau devant moi. Alors, j'existai. Ces objets inconnus dont il me retraçait l'image étaient tous vivants, animés. Oui, ce beau ciel, ces ruisseaux écumants, ces tapis de verdure, dont il me parlait, je les ai vus ! je voyais quand il était là!...

HENRI.

Eh bien ! qu'est-il devenu ?

VALÉRIE

Depuis trois ans, il était mon guide, mon ami! Tandis que ses nobles récits développaient mon esprit, élevaient mon âme, son amitié attentive veillait sans cesse autour de moi. J'aurais reconnu sa démarche, le bruit de ses pas. Dans le salon où il entrait, je devinais sa présence. On s'effraya sans doute d'un si tendre attachement, car la comtesse de Rinsberg et sa fille ne me quittèrent plus d'un seul instant ! nous ne pouvions plus nous entendre !... Chaque matin seulement, en signe de son amitié, il me donnait un bouquet que je lui rendais le soir après l'avoir porté toute la journée ; c'était là notre seul entretien ! Enfin, un jour, il me dit : « Valérie, je quitte ce château, l'honneur le veut ; mais je reviendrai, ma vie est avec toi ! » Alors je crus mourir ! je sentis avec désespoir la nuit éternelle qui couvrait mes yeux ! Il partait, il ne me laissait rien, pas même son image.

HENRI.

Pauvre Valérie !

VALÉRIE.

J'errais en vain dans ces allées que nous avions parcourues ensemble, sous ces ombrages, près de ces ruisseaux... Hélas! je ne voyais plus!... A cette époque, mon aimable cousine, madame de Blumfeld, vint au château de Rinsberg, fut touchée de mon amitié, m'accorda la sienne et m'amena avec elle ici où je croyais trouver la tranquillité, et où je n'ai rencontré que des souvenirs, des regrets... Croyez-moi, mon ami, le malheur... c'est l'absence.

HENRI.

Et depuis qu'il est parti, il ne vous a pas écrit une seule lettre ?

VALÉRIE.

Je n'aurais pas pu la lire! (Se tournant vers la gauche.) Mais, écoutez... on vient !

HENRI.

Ah mon Dieu ! serait-ce Caroline ?

VALÉRIE.

Eh bien! ne tremblez donc pas ainsi. Allons, voilà le moment. Faites votre déclaration.

HENRI.

Je le sens, je n'oserai jamais.

VALÉRIE.

Eh bien ! je la ferai pour vous, et je trouverai moyen d'éloigner le comte de Halzbourg ; car, d'après ce que vous m'avez dit, je le hais déjà, et, sans le connaître, je le déteste sur parole.

HENRI.

Ah ! que vous êtes bonne !

VALÉRIE.

Vous ne partez plus ?

HENRI.

Non, non, je reste.

VALÉRIE.

Ne vous semble-t-il pas plaisant qu'il y ait ici une intrigue, et que ce soit moi qui la dirige ? J'entends ma cousine ; laissez-nous !

(Henri sort.)

SCÈNE VI.

VALÉRIE, CAROLINE.

CAROLINE, à la cantonade.

Qu'on mette des fleurs dans le salon, et qu'avant tout on débarrasse la première cour. Dans l'état où elle est, il est impossible qu'une voiture puisse y entrer.

VALÉRIE.

Eh mon Dieu ! cousine, tu attends donc des gens à équipage ?

CAROLINE.

Oui, la personne avec qui je plaide.

VALÉRIE.

Et quel est le but de cette visite ?

CAROLINE.

Un arrangement à l'amiable ! Et que sait-on ? Il a le bon droit de son côté ; mais je suis jeune, jolie...

VALÉRIE.

Jolie !... Dis-moi, cousine, qu'est-ce que c'est qu'être jolie?

CAROLINE.

Mais c'est... plaire.

VALERIE.

Et moi, suis-je jolie ?

CAROLINE.

Ordinairement, entre femmes, on ne convient pas de la beauté d'une autre... mais avec toi, c'est sans conséquence, et je puis t'accorder...

VALÉRIE, avec satisfaction.

Tant mieux..... J'ignore pourquoi, mais ce que tu me dis là me fait plaisir. Eh bien donc, continue.

CAROLINE.

Il est même déjà question d'un mariage... et je n'en serais pas éloignée! Moi, je ne m'en cache pas, j'ai un faible pour la richesse, peut-être parce que tout le monde en médit, et que ma générosité naturelle me porte à me ranger du parti des opprimés. Enfin je l'aime d'inclination, non pour elle-même, mais pour la considération, et surtout pour les envieux qu'elle procure. Je ne peux pas souffrir qu'on me plaigne et quand j'entends dire tous les jours avec une pitié maligne : — Cette pauvre madame de Blumfeld, se trouver sans protecteur, sans fortune, quel dommage ! — Quand j'y pense, je deviendrais millionnaire... ne fût-ce que par dépit!

VALÉRIE.

Et c'est pour de pareils motifs que tu veux vendre ton bonheur ?

CAROLINE.

Non ; mais je veux assurer le tien. Si j'épouse le comte de Halzbourg, Valérie, nul événement ne pourra plus nous séparer ; rien au monde ne m'empêchera de passer ma vie avec toi. Tu vois donc bien que, quoi qu'il arrive, je suis certaine d'être heureuse.

VALÉRIE.

Chère Caroline, combien je te remercie ! Mais tu es dans l'erreur, et ce serait, au contraire, si tu épousais le comte de Halzbourg, qu'il faudrait nous quitter à l'instant même.

CAROLINE.

Et pourquoi donc ?

VALÉRIE.

Si je m'étais chargée de défendre un ami, un ami qui t'aime réellement, serait-il convenable que je devinsse la première cause de son malheur ?

CAROLINE.

Eh mon Dieu ! quelle est donc la personne à qui tu t'intéresses si vivement ? J'y suis : le colonel Saldorf ?

VALÉRIE.

Du tout.....

CAROLINE.

L'intendant Kelmann ?

VALÉRIE.

Encore moins. Faut-il que ce soit moi qui te l'apprenne ?

CAROLINE.

Écoute donc, je vois tant de monde !

VALÉRIE.

Je suis donc bien heureuse de n'y pas voir, car j'ai découvert sur-le-champ le seul de tous ceux-là qui t'aimât sincèrement ; et quel autre serait-ce que le bon, l'aimable Henri Milner ?

CAROLINE.

Ah ! le pauvre jeune homme ! C'est justement lui que j'a pris pour confident, et à qui, tout à l'heure encore, j'ai demandé conseil... j'ai toujours eu tant d'amitié pour lui !

VALÉRIE.

Il t'en aurait bien dispensée dans ce moment-là.

CAROLINE.

Comment deviner son amour ? Il ne m'en parlait jamais ; il ne me flattait pas, me grondait toujours. C'était moins un ami qu'un gouverneur sévère...

VALÉRIE.

Oui, c'est cela ; un maître, un guide, un ami ; moi, je l'aurais reconnu ! Voilà celui qu'il t'est permis d'aimer et d'épouser. C'est auprès de vous que je serais heureuse de passer mes jours. Qu'ai-je besoin d'opulence, de trésors, de riches

parures? Pour moi, c'est inutile. Ce qu'il me faut, c'est ton amitié, c'est la sienne. J'ai besoin d'être entourée de gens heureux qui veuillent bien m'admettre dans leur bonheur ; ce partage-là n'appauvrit pas. Et si tu savais comme il t'aime! si tu avais été témoin de sa tristesse, de son désespoir !

CAROLINE.

Comment, il se pourrait !

VALÉRIE.

Tu ne t'aperçois donc de rien ? Moi, je ne pouvais le voir; (Lui prenant la main.) mais sans qu'il parlât, je l'entendais ; je sentais sa main trembler dans la mienne. O ciel ! comme toi dans ce moment ; tu es émue, agitée. Oh ! que j'ai bien fait de lui promettre !... N'est-ce pas, Caroline, tu l'aimes, tu vas te rendre, et je cours lui dire que j'ai gagné sa cause ?

CAROLINE, la retenant.

Mais un instant. (A part.) Avec elle, c'est terrible : on se croit en sûreté, et l'on se laisse surprendre. (Haut.) J'avoue qu'un tel hommage a droit de me flatter. Peut-être me fait-il découvrir en mon cœur des sentiments que j'étais loin d'y soupçonner; et, je crois qu'un jour...

VALÉRIE.

Cela ne suffit pas. Il faut l'aimer, et sur-le-champ.

CAROLINE.

Eh! mais, cousine, patience. D'abord, je l'aimerais, que je n'en conviendrais pas, et... (S'arrêtant.) Quel est ce bruit ?

VALÉRIE, écoutant.

C'est une voiture. Elle entre dans la cour.

CAROLINE, regardant par la fenêtre.

Oh! le magnifique équipage ! Quels beaux chevaux ! Quelle livrée élégante ! Mais, vraiment, c'est un landau !

VALÉRIE.

Un landau ?

CAROLINE, regardant toujours.

Oui. Ah ! que je te plains !

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; AMBROISE.

AMBROISE.

Monsieur le comte de Halzbourg monte les degrés du perron.

VALÉRIE.

Le comte de Halzbourg ! J'aurais dû m'en douter.

CAROLINE.

Ah mon Dieu ! je ne l'attendais pas si tôt. En causant avec toi je l'avais oublié. Je ne peux pourtant pas me montrer ainsi ; il faut que j'ajoute quelque chose à ma toilette.

VALÉRIE.

Puisque tu veux le congédier...

CAROLINE.

C'est égal ; ce n'est pas une raison pour lui faire peur. Tu vas le recevoir, n'est-ce pas ?

VALÉRIE.

Moi ! je n'ai que faire ici, et ne reviendrai qu'après son départ.

CAROLINE, à Ambroise.

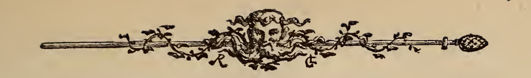
Priez-le d'attendre dans le petit salon. Je suis à lui dans un instant. Il n'y a rien de plus terrible au monde qu'une visite de cérémonie qui vous arrive à l'improviste.

VALÉRIE.

Ambroise ! es-tu là ? Conduis-moi dans mon appartement. (A part.) Ah ! le maudit landau ! il vient de renverser tout ce que j'avais fait.

(Elle sort, conduite par Ambroise qui l'accompagne jusqu'à la porte de son appartement, et qui, après, sort par le fond.)





ACTE DEUXIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, CAROLINE, en grande parure.

CAROLINE.

Que de pardons j'ai à vous demander, monsieur le comte ! Vous avez attendu.

LE COMTE.

C'est moi, madame, qui ai des excuses à vous faire. Oser me présenter ainsi, en habit de voyage ! J'ai couru toute la nuit, tant j'avais hâte d'arriver.

CAROLINE.

Eh ! mon Dieu ! vous devez être horriblement fatigué ?

LE COMTE.

Oui, d'abord ; mais depuis quelques lieues, je ne m'en aperçois plus. Un beau pays ! des chemins superbes !

CAROLINE.

Que dites-vous ? Des routes affreuses ! des précipices, des fondrières ! Tous les jours il arrive des accidents.

LE COMTE.

Vraiment, vous m'effrayez, et je vais vous prier de faire des vœux pour moi, qui suis obligé de continuer mon voyage.

CAROLINE.

Comment, monsieur, vous repartez ?

LE COMTE.

Oui, madame ; des affaires indispensables... Il faut que je sois ce soir à Olbruk ; mais, avant, je vous ai fait demander un instant d'entretien pour vous parler au sujet de ce testament...

CAROLINE.

Voilà justement ce que je ne souffrirai pas. Quand on a passé une nuit en voiture, il faut d'abord songer à se reposer ; et je vais donner des ordres pour vous faire préparer un appartement.

LE COMTE, la retenant.

Mais, madame, j'ai eu l'honneur de vous dire...

CAROLINE.

J'ai très-bien compris. L'idée la plus déraisonnable ! Vous irez demain à Olbruk, et aujourd'hui vous dînerez avec nous ; sans cela, je ne parle point d'affaires ; vous en serez réduit à traiter avec mon procureur ; et, si vous êtes pressé, je vous plains ; car il n'a jamais pu finir un procès.

LE COMTE.

Voilà une perspective beaucoup plus effrayante que les précipices et les fondrières dont vous me menaciez tout à l'heure ; car c'est avec vous seule, madame, qu'il me serait doux de m'entendre. C'est vous seule que je veux prendre pour juge. Daignez donc, je vous prie, m'accorder dix minutes d'audience : — Vous savez qu'il s'agit...

CAROLINE.

De plaider ou de m'épouser. Tel est l'état de la question ! Si vous tenez à mon avis, je vous ai déjà déclaré qu'aujourd'hui vous n'auriez pas de moi un seul mot sur ce chapitre. Quant à vos intentions à vous, monsieur, il est un moyen très-simple de me les faire connaître. Si vous consentez à

rester, je regarderai cette démarche comme les préliminaires d'un traité de paix. Mais si, malgré mes instances, vous voulez absolument partir pour Olbruk, je croirai, monsieur, que vous aimez les procès, et je regarderai votre départ comme une déclaration de guerre.

(Elle lui fait la révérence et sort.)

SCÈNE II.

LE COMTE, seul.

Eh ! mais, voilà un ultimatum très-aimable et très-embarrassant. C'est une charmante femme que madame de Blumfeld, et je ne voudrais pas, comme elle le dit, commencer les hostilités. Cependant rien au monde ne me ferait retarder d'une heure mon arrivée à Olbruk. A mesure que j'approche du terme de mon voyage, j'éprouve une émotion, une impatience... C'est fini, je pars, je risque la déclaration de guerre. (Appelant.) Holà ! quelqu'un ! — Demain, après-demain, je reviendrai, et je tâcherai de faire ma paix. — Eh bien, viendra-t-on ?

SCÈNE III.

LE COMTE, AMBROISE.

AMBROISE.

Voilà, voilà ! Ces grands seigneurs ont la parole haute. Mais le prétendu a bonne tournure. (Haut.) L'appartement de monsieur le comte est préparé.

LE COMTE.

Je te remercie, je n'en profiterai pas ! Dis à mes gens que je repars à l'instant.

AMBROISE, à part.

C'était bien la peine !... Après tout, le mal que je me suis

donné ce matin. (Haut.) Je vais dire de faire avancer la voiture de monseigneur?

LE COMTE.

Oui, c'est cela !

AMBROISE, prêt à s'en aller.

C'est agréable de recevoir des personnages importants, des gens à équipage. Voilà notre cour encombrée de tous les mendiants des environs.

LE COMTE, avec un peu d'impatience.

Eh bien ! qu'on les renvoie.

AMBROISE.

C'est bien aisé à dire. Il y a là surtout un aveugle qui fait un bruit...

LE COMTE, vivement.

Un aveugle, dis-tu? Tiens, donne ma bourse à celui-là.

AMBROISE, étonné et regardant la bourse.

Qu'est-ce que cela signifie? (S'avançant et regardant le comte.) Ah ! mon Dieu ! voilà une ressemblance... et si vous n'étiez pas monseigneur, je croirais que vous êtes ce brave jeune homme... qui, l'année dernière... à Paris... chez le docteur Forzano...

LE COMTE, avec dignité.

Hein ! qu'y a-t-il?

AMBROISE.

Pardon, monseigneur, je me trompe sans doute. Il me emblait au premier coup d'œil... Mais quelle différence ! ce bel équipage ! ces grands laquais ! Monseigneur est bien mieux. (A part.) L'air plus noble d'abord.

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc? que voulez-vous dire?

AMBROISE.

Rien, monseigneur, je croyais reconnaître les traits... (Le regardant. — Bas.) Allons, allons, au fait, il y a quelque chose.

(Haut.) Les traits d'un jeune homme que j'avais vu à Paris, et qui m'avait parlé d'Olbruk, ma patrie.

LE COMTE.

Ah ! ah ! tu es d'Olbruk ? tu connais le château de Rinsberg ?

AMBROISE.

Si je le connais ! Ces quatre grandes tourelles...

LE COMTE.

Je veux parler de ses habitants. Peux-tu me donner des nouvelles de la comtesse de Rinsberg, de sa fille Émilie, et de cette jeune personne qui était chez elle, Valérie ?...

AMBROISE.

Mademoiselle Valérie ! Elle est ici, chez madame de Blumfeld, son amie.

LE COMTE, vivement.

Elle est ici ! (Se remettant.) Eh bien, mon ami, je reste ; c'est bien. Dis à madame de Blumfeld que j'accepte l'appartement qu'elle a eu la bonté de m'offrir. Il faut aussi que je lui parle... mais auparavant, écoute, y a-t-il ici un homme d'affaires, un notaire ?

AMBROISE.

Pas précisément. Il n'y en a qu'un pour cette résidence et les trois villages voisins ; de manière que, quand il se trouve le même jour un mariage et un testament...

LE COMTE.

C'est bien. Envoie-le chercher à l'instant, qu'il vienne me parler ici, en secret ; en secret, entends-tu bien ? et surtout n'en dis rien à personne.

AMBROISE.

J'entends ; cette fois-ci, ce ne sera pas pour un testament. (Pesant la bourse.) Allons, puisque notre jeune maître a une prédilection pour les aveugles, je vais toujours donner cela à mon ancien confrère... (A part.) et aux autres, parce que

ce n'est pas leur faute s'ils ne jouissent pas des mêmes avantages personnels.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, seul.

C'est maintenant que je suis le plus heureux des hommes, et que je crains de ne pouvoir supporter l'excès de ma joie. (Regardant par la gauche.) On vient de ce côté. C'est elle! c'est Valérie!

SCÈNE V.

LE COMTE, VALÉRIE.

VALÉRIE, sortant de son appartement.

Ambroise! Ambroise! Je voudrais bien savoir si le comte est parti. Ambroise avait promis de venir me reprendre; et moi, quand on m'oublie... (Entendant le comte qui a fait quelques pas vers elle et le prenant pour Ambroise.) Ah! te voilà! Viens; donne-moi la main. (Le comte s'avance et saisit sa main.) Eh! mais, ce n'est pas Ambroise! (Avec une émotion marquée.) O ciel! est-il possible! (Mettant son autre main sur son cœur.) Voilà ce que j'éprouvais autrefois. (Au comte.) Qui que vous soyez, si vous n'êtes pas lui, ne me répondez pas, et laissez-moi mon erreur! Ernest, est-ce toi?...

LE COMTE.

Valérie!

VALÉRIE.

Dieux! Il ne m'a donc pas oubliée!

LE COMTE.

Oui, c'est Ernest, qui, fidèle à sa promesse, revient te défendre, te protéger. Veux-tu me rendre mes droits, me

permettre d'être encore ton guide, ton ami? Valérie, le veux-tu?

VALÉRIE, *écoutant toujours.*

Parle, parle encore, j'ai besoin de t'entendre; il y a si longtemps que ta voix n'a retenti à mon oreille !

LE COMTE.

J'allais te chercher à Olbruk, au château de Rinsberg, dans ces lieux qui me rappelaient tant de souvenirs.

VALÉRIE.

Que vous est-il arrivé? qu'êtes-vous devenu? que de choses vous aurez à me raconter! Vos peines, vos chagrins, vos dangers... songez, mon ami, que je veux tout savoir.

LE COMTE.

Et vous, Valérie, pendant ces trois années d'absence, que faisiez-vous?

VALÉRIE.

J'attendais!... Et si vous saviez, Ernest, combien pour moi les instants s'écoulent lentement!... Vous, du moins, vous pouvez les compter; mais moi! j'ignore ce que vous appelez des jours, des semaines, des mois; depuis votre absence, ce n'était qu'une nuit, mais qu'elle fut longue! Enfin, n'en parlons plus; il me semble qu'elle est finie, et que je m'éveille. Vous voilà!

LE COMTE, *souriant.*

Oui; vous avez raison, c'est le jour qui revient; je l'espère du moins.

VALÉRIE.

Et c'est pour moi que vous retourniez à Olbruk?

LE COMTE.

Oui, Valérie, j'y allais pour vous épouser.

VALÉRIE.

Que dites-vous? Moi, Ernest; moi, votre femme!

LE COMTE.

Je suis libre et maître de mon sort. Quel qu'il soit, voulez-vous le partager?

VALÉRIE.

Ah! si je n'écoutais que mon cœur, je serais peut-être assez égoïste pour accepter, mais il est bien temps qu'à mon tour je pense aussi à votre bonheur. (Le cherchant de la main.) Mon ami, où êtes-vous? écoutez-moi. Quand vous m'avez quittée, j'ignorais les idées, les opinions d'un monde qui m'était étranger. Depuis, ce que j'ai entendu, ce que j'ai cru comprendre m'a fait réfléchir sur vous, sur moi-même, et dans l'état où je suis je ne consentirai jamais à unir votre sort au mien.

LE COMTE.

Valérie!

VALÉRIE.

Je ne rougis point de mon manque de fortune, vous êtes assez généreux pour me le pardonner. Mais je ne vous apporterai point en dot le malheur qui m'accable; je ne condamnerai pas celui que j'aime à des soins, à des égards continuels qui ne vous coûteraient rien... à vous, je le sais, mais qui coûteraient beaucoup à celle qui les recevrait! Oui, Ernest, soyez encore mon guide, mon ami, ne m'abandonnez pas, car je ne pourrais y survivre; mais qu'une autre que moi soit votre femme, votre compagne; l'épreuve n'est pas au-dessus de mes forces, de mon courage. Plus qu'une autre je puis supporter cette idée, car je saurai votre bonheur, et du moins je ne le verrai pas.

LE COMTE.

Ah Valérie! si vous m'aimiez, auriez-vous le courage de me parler ainsi?

VALÉRIE.

Eh! c'est parce que je vous aime que je vous refuse! Ernest, je ne veux pas vous affliger; mais nous ne serions pas heureux; tout ne serait pas commun entre nous; vous auriez

des plaisirs que je ne pourrais partager ; et, songez, monsieur, si je devenais jalouse ! cela peut arriver, et très-aisément... je le sens... j'en mourrais d'abord ! Vous voyez donc bien que, pour notre bonheur à tous deux, il faut que je sois toujours votre sœur et votre amie.

LE COMTE.

C'est là votre résolution?

VALÉRIE.

Oui, inébranlable, comme l'amour que j'ai pour vous.

LE COMTE.

Et si, par hasard, vous veniez à recouvrer la vue?

VALÉRIE, souriant.

Pour cela, mon ami, vous savez bien que c'est impossible.

LE COMTE.

Mais enfin, si l'on vous proposait d'essayer?

VALÉRIE.

Je crois que je refuserais.

LE COMTE.

Et pourquoi?

VALÉRIE.

Parce qu'une pareille tentative me donnerait des idées... un espoir qui, s'il était déçu, me rendrait l'existence insupportable ; tandis que, telle que je suis, je ne désire rien, je me trouve heureuse... du moins depuis quelques instants.

LE COMTE, la regardant.

Ah ! que vous le seriez davantage, si vous connaissiez comme moi le bonheur de voir ce qu'on aime !

VALÉRIE.

Je suis moins à plaindre que vous ne croyez. Tenez, mon ami, je vous vois.

LE COMTE.

Vous, Valérie !

VALÉRIE.

Oui, tous vos traits sont là, mon imagination me les représente, et je suis sûre qu'elle est fidèle.

LE COMTE.

Quoi! vous croyez que si la vue vous était rendue, vous pourriez me reconnaître?

VALÉRIE.

Sur-le-champ; et jugez donc quel avantage j'ai sur vous! Je vous ai entendu parler de la vieillesse, des ravages du temps. Pour moi, ils seront insensibles; vous serez toujours le même; je n'aurai pas le chagrin de voir vos traits s'altérer, se flétrir. Ils seront comme mon amitié; ils ne vieilliront pas!

LE COMTE.

Et ces merveilles qui vous environnent et que vous ignorez; ce beau ciel dont l'aspect est si consolant; ce spectacle imposant dont vous semblez exclue, et qui doublerait de prix si je pouvais l'admirer avec vous; et ce bonheur, plus doux encore, de s'entendre d'un regard, de lire dans les yeux d'un ami, de pouvoir tracer ces caractères chéris qui rapprochent et les temps et les lieux... En s'écrivant, Valérie, il n'y a plus d'absence!

VALÉRIE.

Ah! voilà ce que je craignais! Pourquoi me tenter ainsi? Pourquoi me donner l'idée d'un bonheur dont je ne pourrai jamais jouir?

LE COMTE.

Et si rien n'était plus facile? Si ce miracle ne dépendait que de vous, de votre courage?

VALÉRIE.

De moi! Parlez. J'exposerais ma vie pour être digne de partager la vôtre!

LE COMTE.

Eh bien, j'ai un ami qui vous est dévoué; et si le ciel ne trompe point mes espérances, il saura vous rendre la lu-

mière. Daignez vous confier à ses soins, à son zèle, et, dès ce soir, je vous mène auprès de lui... Quoi! vous hésitez?

VALÉRIE.

Non ; mais l'idée seule me rend toute tremblante. Songez bien, Ernest, à ce que je vous ai dit! Rien ne pourra changer ma résolution, et si ce projet ne réussit pas, il faut renoncer à jamais à l'espoir d'être à vous!

LE COMTE.

N'achevez pas ; ne m'offrez pas une pareille pensée. Dites-moi seulement que vous acceptez.

VALÉRIE.

Mon ami, ayez pitié de moi ; laissez-moi quelques instants, jusqu'à ce soir.

LE COMTE.

Eh bien ! à ce soir. — Valérie, vous rappelez-vous le château de Rinsberg, et me donnerez-vous encore votre bouquet ?

VALÉRIE.

Quoi ! vous n'avez point oublié notre ancien gage d'amitié ?

LE COMTE.

Aujourd'hui, si je le reçois, je le regarderai comme un gage d'amour, comme un consentement à notre union. Mais on vient. Adieu, adieu, Valérie.

VALÉRIE.

Vous me quittez ?

LE COMTE.

Pour quelques instants. Je vais tout préparer ; à ce soir. Vous consentirez, n'est-ce pas?

(Il sort en saluant Henri, qui vient d'entrer par le fond.)

SCÈNE VI.

VALÉRIE, HENRI, qui regarde sortir le comte.

HENRI, à part.

Il nous laisse, c'est fort heureux. (Haut.) Ah ! Valérie, je vous cherchais ; rien n'égale la fatalité qui me poursuit.

VALÉRIE.

Quel dommage ! je suis si heureuse ! je voudrais que tout le monde le fût. Dites-moi vite votre chagrin.

HENRI.

J'ai vu Caroline ; je lui ai parlé, et après avoir bien hésité, je lui ai déclaré mon amour.

VALÉRIE, souriant.

La belle avance ! Je le lui avais déjà dit.

HENRI.

Je le sais, mais c'est égal, j'ai eu le courage de le lui répéter.

VALÉRIE.

Eh bien ?

HENRI.

Elle a ri d'abord ; mais elle paraissait émue. Je sollicitais un aveu ; je voulais savoir si j'étais aimé. Enfin, elle m'a promis de me le dire après le départ du comte de Halzbourg.

VALÉRIE.

Il me semble que c'est déjà quelque chose.

HENRI.

Mais c'est que le comte ne part pas ; il ne partira jamais. Il aime madame de Blumfeld ; il veut l'épouser ! Elle convient elle-même qu'en restant ici il le lui a déclaré formellement. Et le plus terrible, c'est qu'il est fort aimable, du moins à ce qu'elle prétend.

VALÉRIE.

Vraiment !

HENRI.

Mais vous devez le savoir aussi bien qu'elle.

VALÉRIE.

Non, je ne lui ai pas parlé.

HENRI.

Il vous quitte à l'instant. Ce jeune seigneur que j'ai vu sortir d'ici...

VALÉRIE, avec joie.

Vous ne savez pas ? C'est Ernest !

HENRI.

C'est le comte de Halzbourg.

VALÉRIE.

Que dites-vous ?

HENRI.

Je n'en saurais douter ; j'étais présent à son arrivée.

VALÉRIE.

Lui ! vous vous trompez, il n'a point de titres, de richesses ; il me l'aurait dit.

HENRI.

Qu'il vous l'ait dit ou non, c'est le comte de Halzbourg ; et c'est là celui que vous aimiez ?

VALÉRIE.

Oui, et, quel qu'il soit, il est digne de ma tendresse : c'est le plus noble, le plus généreux des hommes ! Si vous saviez quel motif le ramène ici ! C'est pour moi ; pour moi seule qu'il revenait...

HENRI.

Plût au ciel ! Mais malheureusement je suis certain que c'est pour madame de Blumfeld ; car vous, Valérie, il ignorait que vous fussiez ici, et il devait toujours vous croire à Olbruk.

VALÉRIE.

Il connaissait Caroline, et il ne m'en a pas parlé. Et cet amour, ce mariage... cela n'est pas possible, puisque tout à 'heure encore il m'offrait sa main.

HENRI.

Je ne vous comprends pas; vous doutez de tout. Vous ne savez donc pas, Valérie, quels desseins peut concevoir un homme riche qui se croit sûr de l'impunité ! Pourquoi vous cacher et son nom et son rang, quand il ne les laisse point ignorer à madame de Blumfeld? Il est donc certain que j'ai raison, et que c'est elle qu'il a l'intention d'épouser.

VALÉRIE.

Eh ! de grâce, dispensez-vous de m'en donner tant de preuves !

HENRI.

Pardon ! Mais c'est que vous n'êtes pas, comme moi, à même de tout observer. On dit qu'il est fort bien, fort agréable. D'abord, il n'a pas produit sur moi cet effet-là. Il ne m'a pas paru bien du tout ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dans sa physionomie un air de fausseté et de mystère ; et vous seriez de mon avis, si vous pouviez en juger...

VALÉRIE.

Attendez. Au moment de me quitter, il a hésité. Je me rappelle qu'il tremblait. Oui, j'en suis sûre, il était troublé. Mais comment le soupçonner de perfidie? Sa voix était toujours la même ; j'avais toujours le même plaisir à l'entendre... Non, mon ami ; non, rassurez-vous, il ne voudrait pas me tromper. Ce serait trop facile !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; AMBROISE.

HENRI.

Que demande Ambroise?

AMBROISE.

Monsieur le comte de Halzbourg n'est pas ici ?

HENRI.

Que lui veux-tu ?

AMBROISE.

C'est que le notaire qu'il a envoyé chercher en grande hâte vient d'arriver. Il est là...

VALÉRIE.

Un notaire ! et pourquoi?

AMBROISE.

Vous ne le devinez pas ? Ce n'est déjà plus un secret dans notre petite ville. C'est tout naturel, un si beau parti !

HENRI.

C'est cela même. Déjà le contrat de mariage ! Il ne doute de rien, et veut terminer à l'instant.

VALÉRIE, à Ambroise.

Quoi ! c'est pour cette raison qu'il a fait demander un notaire ?

AMBROISE.

Ah ! mon Dieu ! il m'avait défendu d'en parler. Mais à vous deux, qui êtes les amis de la maison, on peut tout dire, il n'y a pas de risque. Et M. le notaire qui attend !

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

HENRI, VALÉRIE.

HENRI.

C'est évident. Ils s'entendaient ensemble. Madame de Blumfeld elle-même ne cherchait qu'un prétexte pour m'abuser, pour m'éloigner. Mais je ne le souffrirai pas. Je cours trouver le comte de Halzbourg...

VALÉRIE.

O ciel! perdre Caroline! la compromettre! Henri, en avez-vous le droit?

HENRI.

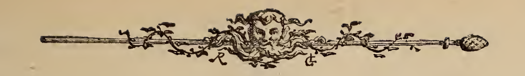
Non. Aussi, ce n'est pas pour elle, mais pour vous, dont je dois être l'appui, le défenseur; je me reprocherais toute ma vie de vous avoir laissé outrager ainsi, et bien certainement je ne le souffrirai pas.

VALÉRIE.

Ah! peu m'importe à présent! Qu'ils me laissent tous deux, qu'ils s'éloignent! Je n'aime plus rien au monde; rien que la nuit qui m'environne et qui me sépare d'eux tous. Moi, recouvrer la vue! Jamais, jamais! Venez, venez Henri! vous, du moins, ne m'abandonnez pas!

(Ils sortent.)





ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, VALÉRIE.

CAROLINE, tenant Valérie par la main.

Eh! mais, où étais-tu donc? Qu'es-tu devenue? Je te cherchais partout. J'ai tant de choses à te dire!

VALÉRIE.

Caroline!... est-il encore ici?

CAROLINE.

Qui donc?

VALÉRIE.

Votre visiteur, M. le comte de Halzbourg?

CAROLINE.

Sans doute, et je me trouve, ma chère, dans un grand embarras.

VALÉRIE.

Il vous aime donc beaucoup?

CAROLINE.

Jusqu'ici tout me le prouve. (Regardant Valérie.) Eh! mon Dieu! qu'as-tu donc?

VALÉRIE.

Rien. (A part.) Je sens auprès d'elle une défiance dont je ne

puis me rendre compte. Ah ! voilà des tourments que je ne connaissais pas ! (Haut.) Il vous aime ; il vous l'a dit ?

CAROLINE.

Pas positivement, mais...

VALÉRIE.

Eh bien donc, achève ; qu'y a-t-il qui te désole ? et d'où peut venir ton chagrin ?

CAROLINE.

C'est que ton protégé, M. Henri Milner, s'est enfin déclaré.

VALÉRIE.

Je le sais.

CAROLINE.

Et que, touchée de son amour, émue de ses prières... j'ignore comment cela s'est fait... mais enfin j'ai senti que c'était lui que j'aimais...

SCÈNE II.

LES MÊMES ; HENRI, qui s'avance lentement du fond.

CAROLINE, continuant.

.... Lorsqu'un instant après, je rencontre au jardin le comte de Halzbourg ; il causait avec le notaire. Il m'aperçoit, s'interrompt, et s'approchant de moi avec un air, une expression que je ne puis te rendre, il me supplie de lui accorder, dans un instant, un entretien particulier, ici, dans ce salon.

HENRI, s'approchant.

Comment ? un tête-à-tête !

CAROLINE, souriant en l'apercevant.

Ah ! vous étiez là ?

HENRI.

Oui, madame ; j'arrivais, et j'ai entendu « dans ce salon ». Est-ce pour cela que vous venez de vous y rendre ?

CAROLINE.

Eh ! mais, sans doute.

VALÉRIE.

Quoi ! vous avez consenti?...

CAROLINE.

Il faut bien l'entendre pour savoir ce qu'il veut.

HENRI, très-ému.

Je le saurai avant vous, madame, car c'est moi qui me charge de le recevoir.

CAROLINE.

Eh mon Dieu ! oui, faire une scène ! Je déclare, monsieur, que, s'il y a entre vous la moindre explication, je me rétracte, je n'ai rien promis...

HENRI.

Mais enfin, madame, c'est un rendez-vous...

CAROLINE.

Oui, monsieur, que je lui ai accordé... pour le congédier ; car je ne sais comment, moi, qui suis la moins coquette des femmes, je me trouve ainsi entre deux adorateurs. (Remontant le théâtre à droite.) N'est-ce pas lui ?

(Elle regarde avec crainte par la porte du fond.)

HENRI, à voix basse, s'approchant de Valérie.

Eh bien ?

VALÉRIE, de même.

Je ne puis le croire encore, et, à moins que je ne l'entende lui-même !... Dites-moi, Henri, est-ce mal d'écouter?

HENRI, vivement.

En pareil cas, c'est l'action la plus louable, la plus légitime...

CAROLINE, à Valérie et à Henri.

Il vient ; laissez-nous.

VALÉRIE, bas.

Conduisez-moi vers ce cabinet qui doit être... là, à

gauche. (Arrivée près du cabinet, elle s'arrête et dit à Henri.) Venez-vous ?

HENRI.

Qui, moi ? (Montrant Caroline.) La confiance... le respect... Mais écoutez pour nous deux, et ne perdez pas un mot.

(Valérie sort par le cabinet à gauche, et Henri sort par le fond.)

SCÈNE III.

CAROLINE, seule.

C'est terrible un congé à signifier ; et quoique certainement j'y sois bien décidée, c'est toujours très-désagréable. Allons, cherchons du moins les phrases les plus aimables, les plus obligeantes. Qu'il nous quitte, c'est bien ; mais encore faut-il qu'il ait des regrets.

SCÈNE IV.

CAROLINE, LE COMTE, qui est entré par la porte à droite.

CAROLINE.

Vous allez penser, monsieur, que je tiens peu à mes résolutions ; car je m'étais bien promis qu'aujourd'hui il ne serait pas question d'affaires entre nous. Eh bien ! monsieur, que me voulez-vous, et qu'avez-vous décidé ?

LE COMTE.

J'ose à peine vous le dire, madame ; mais daignez m'entendre, et, après ce que je vais vous confier, j'espère que c'est vous-même qui prononcerez.

CAROLINE, à part.

Eh, mon Dieu ! que veut-il dire ? je n'y suis plus.

LE COMTE.

Vous n'ignorez pas que, dernier héritier d'une famille

très-nombreuse, je ne devais jamais espérer le titre et les richesses dont je jouis aujourd'hui. Mon refus d'entrer dans les ordres m'avait brouillé avec mes parents; mais j'avais fait de brillantes études, j'étais plein de courage, d'enthousiasme; et, comme tous les jeunes gens de mon âge, dans mes rêves d'indépendance, j'espérais ne devoir ma fortune qu'à moi-même. Je partis, sans prévenir personne, pour commencer mon tour d'Europe. Il ne fut pas long; je n'avais pas fait vingt lieues que déjà j'étais amoureux.

CAROLINE, souriant.

Je vois que votre philosophie n'était pas à l'abri de deux beaux yeux. Et celle que vous aimiez...

LE COMTE.

Vous vous trompez, madame; elle était aveugle!

CAROLINE, à part.

Grand Dieu! quel rapprochement!

LE COMTE.

Elle avait sauvé mes jours aux dépens des siens. Je lui consacrai ma vie! je n'existai plus que pour l'aimer! La seule idée qui m'occupât était de lui rendre la lumière, de lui faire partager les douceurs de ce jour dont je ne jouissais que par elle. Que n'avais-je alors les trésors que je possède aujourd'hui! j'aurais tout donné! j'aurais cru trop peu payer encore un aussi grand bienfait. Mais j'ignorais même si un pareil miracle était possible à la science! Je n'avais rien, je ne possédais rien, et à qui m'adresser? Je ne comptai que sur moi et je partis. — Je traversai à pied l'Allemagne, la France; j'arrivai à Paris, séjour des sciences et des talents! Je cherchai le plus habile, le plus savant; je me présentai chez lui, je lui offris mon temps, mes soins, ma peine; je ne lui demandai rien que de m'initier dans son art, et je devins, non pas son élève, mais son apprenti, son serviteur, son valet!

CAROLINE.

Vous, monsieur le comte?

LE COMTE.

Oui ! Trop heureux encore si celui dont je m'étais rendu volontairement l'esclave eût payé mes services du prix que j'y avais mis ! Mais, bien différent de ces savants généreux qui croiraient trahir la cause de l'humanité en cachant une découverte utile, mon maître spéculait sur ses talents ; il ne voyait que la fortune, les trésors ; et, avare de la science qui les lui procurait, il aurait cru s'appauvrir en la partageant avec moi ! Eh bien ! cette science, je la lui dérobai ! La nuit, j'étudiais furtivement ses livres, ses manuscrits ! Le jour, témoin assidu des prodiges de son art, je suivais sa main habile, et malgré lui je surprenais ses secrets ! Ni ses mauvais traitements, ni le joug humiliant de sa tyrannie, rien ne me rebuta. Enfin, au bout de deux ans de ruses et de travaux continuels, j'étais sûr de moi ! Un vieillard se présente : un de vos serviteurs, madame, un Allemand, un compatriote ; il était trop indigent pour que mon maître daignât le secourir !...

CAROLINE.

Comment ! ce serait vous ?...

LE COMTE.

Combien j'étais ému ! mon cœur palpitait et ma main était tremblante. Enfin, madame, je réussis. Depuis, mille épreuves nouvelles, toutes couronnées de succès, m'avaient attesté mes talents. Je partis plein de confiance et d'espoir ; et, c'est en rentrant en Allemagne que j'eus connaissance des titres, des dignités et du riche héritage qui m'attendaient. Je pouvais alors faire venir mon maître et le récompenser dignement. Mais j'avais l'orgueil de croire en moi ! Et, vous le dirai-je, madame, j'aurais été jaloux que celle que j'aime reçût d'une autre main que de la mienne un pareil bienfait. Il me semblait que ce prix m'était dû !

CAROLINE, vivement.

Oui, sans doute, vous le méritiez.

LE COMTE.

Eh bien! madame, l'objet de tant d'amour, celle en qui résident et ma vie et mon bonheur, elle est ici, je l'ai vue, c'est Valérie!

CAROLINE.

Que dites-vous?

LE COMTE.

Prononcez maintenant. Suis-je libre, et m'est-il permis de vous épouser?

CAROLINE, lui tendant la main.

Avez-vous besoin de ma réponse?

LE COMTE.

Non, je la lis dans vos yeux; et quant au procès d'où dépend votre fortune, je crois pouvoir l'abandonner sans manquer à la mémoire de mon oncle. Je viens de faire dresser par un notaire des environs ma renonciation en bonne forme à des droits au moins très-douteux.

CAROLINE

Non, monsieur le comte, ils ne le sont pas.

LE COMTE, souriant.

J'entends, madame; vous voulez que ma prudence ait le mérite d'un sacrifice. Eh bien! soit, imitez-moi, faites aussi le sacrifice de votre fierté; acceptez mes offres et accordez-moi votre amitié.

CAROLINE.

Ne l'avez-vous pas déjà?

LE COMTE.

Eh bien, madame, je la réclame en ce moment. Il faut que vous m'aidiez à déterminer Valérie; elle hésite encore; je lui ai parlé d'un ami à qui je devais la conduire.

CAROLINE.

Quoi! ne lui avez-vous pas dit?...

LE COMTE.

Je m'en suis bien gardé! il n'y aurait plus d'espoir si elle savait que c'est moi! Un pareil moment exige la tranquillité, le calme le plus absolu; la moindre émotion peut tout perdre, et elle n'aurait jamais le courage...

SCÈNE V.

Les mêmes; VALÉRIE.

VALÉRIE, à part, sortant du cabinet à gauche.

Je n'y tiens plus! tant d'amour, de générosité... ah! que j'étais coupable! (Haut.) Ernest, n'êtes-vous pas là?

CAROLINE, pendant qu'Ernest s'approche.

Oui, le voici près de toi!

VALÉRIE.

Oh! je le savais. (A Ernest.) Eh bien, mon ami, je suis décidée : partons, allons trouver votre ami.

LE COMTE, à part.

Qu'entends-je?

CAROLINE, à part.

Quel bonheur! elle y consent!

LE COMTE.

Notre départ ne sera pas nécessaire, car il est venu me trouver; il est ici.

VALÉRIE, souriant.

Voilà alors qui est à merveille; mais voyez comme cela se rencontre.

LE COMTE.

En vérité, j'admire votre courage.

CAROLINE.

Quoi! tu n'as pas peur?

VALÉRIE.

Non, je suis tranquille, tout à fait calme, (Lui prenant la main.) voyez plutôt; et puis vous serez près de moi, n'est-il pas vrai?

LE COMTE.

Oui sans doute.

VALÉRIE.

Eh bien! ne perdons pas de temps.

LE COMTE, appelant.

Ambroise! (Bas à Caroline.) Je l'ai prévenu. (Haut à Valérie.) Ambroise va vous conduire dans le petit salon.

VALÉRIE.

C'est bien. (A Ernest avec un sourire.) Vous venez, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Oui, oui, je vous suis.

(Valérie sort conduite par Ambroise.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, CAROLINE.

CAROLINE.

Eh! mais, qu'avez-vous donc?

LE COMTE, très-ému.

Je ne puis vous dire ce que j'éprouve! Arrivé à ce moment que j'ai tant désiré, je ne me reconnais plus; toute ma résolution m'abandonne; je tremble.

CAROLINE.

Allons, mon ami, allons, remettez-vous.

LE COMTE.

Jamais je n'aurai la force...

CAROLINE.

Ernest, mon ami, du courage! revenez à vous! Songez à notre amitié... Songez à Valérie!

LE COMTE.

Valérie! Oui, vous avez raison, vous me rendez à moi-même! Je vous réponds de moi, ma généreuse amie.

(Il lui baise la main et sort.)

SCENE VII.

CAROLINE, HENRI, qui est entré un peu avant la fin de la scène précédente et qui a vu le comte baiser la main de Caroline.

HENRI.

A merveille!

CAROLINE.

Ah! vous voilà, mon cher Henri!

HENRI.

Oui, madame; je reviens trop tôt sans doute? Ah! Caroline! est-ce avec moi, est-ce avec votre ami que vous devriez avoir recours aux ruses de la coquetterie?

CAROLINE, regardant à gauche, et de la main faisant signe à Henri de se taire.

Silence. Taisez-vous.

HENRI, continuant.

Quel mérite avez-vous à me tromper? Ma confiance, mon respect n'égalaient-ils pas mon amour? (Caroline faisant le même geste.) Caroline, vous ne m'écoutez même pas! D'autres pensées vous occupent, et votre âme tout entière est loin de moi

CAROLINE, regardant toujours du côté par où le comte est sorti.

Je l'avoue, je suis d'une inquiétude...

HENRI.

Pour lui?

CAROLINE.

Oui; l'événement est si incertain!

HENRI.

Apprenez donc... dussé-je redoubler encore le trouble et l'émotion où je vous vois... apprenez que le comte de Halzbourg vous abuse, qu'il aime Valérie.

CAROLINE, froidement.

Oui, il en est amoureux fou, je le sais.

HENRI.

Quoi! vous le savez, et vous l'aimez encore?

CAROLINE, le regardant avec tendresse.

Presque autant que vous. Et prenez garde, car je n'ai qu'un mot à dire pour que vous partagiez l'affection que j'ai pour lui.

HENRI.

Pour cela, c'est autre chose.

CAROLINE.

Eh bien, monsieur, apprenez donc, avant tout, qu'il n'a jamais aimé que Valérie, et qu'il ne venait ici que pour l'épouser.

HENRI.

Comment! il serait vrai? Ah! l'honnête homme! Je cours le remercier. (Revenant.) Vous êtes bien sûre au moins qu'il l'épousera?

CAROLINE.

Pourrait-elle le refuser? C'est à ses soins généreux que, dans ce moment peut-être, elle doit la lumière.

HENRI.

Que dites-vous?

CAROLINE.

Le voici.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; LE COMTE.

CAROLINE, allant à lui.

Eh bien, mon ami, qu'avez-vous à m'annoncer? Parlez, de grâce!

LE COMTE.

Je ne puis vous répondre, j'ignore moi-même...

CAROLINE.

Qu'est-il donc arrivé?

LE COMTE.

Un instant, je me suis flatté du succès.

HENRI.

Eh bien?

LE COMTE.

Au cri qu'elle a jeté, j'ai fui épouvanté...

SCÈNE IX.

LES MÊMES; VALÉRIE qu'AMBROISE suit de loin.

VALÉRIE. Elle s'élance rapidement de la porte de côté.

Laissez-moi, laissez-moi; je vois! je vois! (Elle fait quelques pas au milieu du théâtre ; puis s'arrête en chancelant et comme éblouie du rayon de lumière qui la frappe.) Qui m'a touchée? qui m'a arrêtée? (Ouvrant de nouveau les yeux et étendant la main comme pour saisir l'air et la lumière.) Où suis-je? quel est ce monde nouveau? ces objets inconnus qui m'environnent, qui me touchent et que je ne puis saisir? (Se regardant et regardant autour d'elle.) Dieu! je ne suis pas seule! O merveille que je ne puis comprendre! ô spectacle éblouissant qui confond ma raison! Oui, c'est là le jour, c'est la lumière, c'est la vie! (Croisant les mains et tom-

bant à genoux.) O mon Dieu! je te rends grâce, je sors de ma prison, j'existe !...

CAROLINE, allant à elle.

Valérie, mon amie !

VALÉRIE.

Dieu, quelle voix ! c'est toi, Caroline ; laisse-moi te connaître, que je te regarde ! Que tu es belle ! autant que tu étais bonne... (Elle se retourne, aperçoit Henri et le comte qui sont l'un à côté de l'autre.) Ah ! (Elle les regarde, hésite un instant, puis va droit à Ernest. Arrivée près de lui, elle s'arrête. détache son bouquet et le lui présente.) Tiens, Ernest !

LE COMTE, se jetant à ses genoux.

Ah ! je suis trop récompensé.

AMBROISE, à Valérie, lui présentant un bandeau noir.

Allons, mademoiselle, encore pendant quelques jours : c'est par ordonnance du docteur.

VALÉRIE.

Quoi ! déjà redevenir aveugle !

LE COMTE.

Ce matin, Valérie, vous trouviez que c'était un état si agréable !

VALÉRIE, le regardant.

Ah ! je n'avais pas vu !



RODOLPHE

OU

FRÈRE ET SŒUR

DRAME EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE

Théatre du Gymnase. — 20 Novembre 1823.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
RODOLPHE, ancien marin, négociant	MM.	Gontier.
ANTOINE, son associé.		Numa
THÉRÈSE, sœur de Rodolphe.	Mmes	Théodore.
LOUISE, sœur d'Antoine		Déjazet.

A Dantzick.



RODOLPHE

OU

FRÈRE ET SOEUR

Un salon ; porte au fond, deux portes latérales. Sur le devant, à la droite du spectateur, une table chargée de cartons et de papiers ; plus loin, du même côté, un secrétaire.

SCÈNE PREMIÈRE

RODOLPHE, seul, assis devant une table et tenant une lettre à la main.

Ma sœur ! il me demande ma sœur en mariage ! le moyen de refuser un aussi riche parti ! Moi, Rodolphe, capitaine-corsaire, et rien de plus. D'un autre côté, je ne peux pas me jouer d'un galant homme ; il faut donc lui avouer la vérité... morbleu ! (Il se lève.) Le jour où j'ai enlevé à l'abordage le pavillon ennemi, j'ai eu moins de peine qu'aujourd'hui en composant cette épître. (Il lit.) « Monsieur, vous m'offrez « votre fortune et votre main pour ma sœur Thérèse ; ce « n'est pas à moi qu'il faut vous adresser pour cela, car Thé- « rèse ne m'appartient pas ; Thérèse n'est pas ma sœur. C'est

« un secret que, ni elle, ni personne au monde ne soupçonnait « jusqu'ici ; mais la démarche que vous faites aujourd'hui me « force, pour la première fois, à rompre le silence, et à vous « confier les principaux événements de ma vie. » (S'interrompant.) Oui, je le dois, ne fût-ce que pour Thérèse. (Continuant.) « Il y a quatorze ans, j'en avais seize alors, j'étais simple ma- « telot, et le plus mauvais sujet peut-être de toute la marine. « Mal vu par mes chefs, à cause de mon indiscipline, redouté « de mes camarades, avec qui je me battais à chaque instant, « j'allais sans doute être mis à l'écart, lorsqu'un jour nous « abordons des flibustiers chargés de riches dépouilles ; le « combat fut long et terrible. La victoire nous resta ; et, « tandis que mes camarades couraient au pillage, j'aperçois « une femme mourante, tenant dans ses bras une petite fille « de trois ou quatre ans. — Qui êtes-vous ? me demanda-t- « elle d'une voix faible. — Rodolphe, un simple matelot. — « Rodolphe, je vous donne ma fille, cette pauvre orpheline ; « que ce soit votre part du butin. Soyez son protecteur, son « frère, et n'oubliez pas qu'un jour je vous en demanderai « compte. » (S'interrompant.) Oui, je la vois encore. J'ignore ce qui se passa en moi ; mais cette mère expirante qui me léguait sa fille, et qui, de là-haut sans doute, allait toujours veiller sur mes actions ; cette idée seule changea tout mon être, toutes mes habitudes. Plus de vin, plus d'indiscipline, plus de querelles ; je devins le meilleur sujet de l'équipage ; et maintenant encore, n'est-ce pas à son souvenir que je dois mon état, mon bien-être, ma fortune ? Eh bien ! où en étais-je donc ? (Reprenant la lettre et lisant.) « J'acceptai la succession. « Je débarquai, tenant dans mes bras ma petite Thérèse que « j'appelai ma sœur, et pendant dix années, tout ce que je ga- « gnai dans mes courses sur mer fut consacré à son éducation « et à son établissement. Elle avait quatorze ans, et moi vingt- « six, quand nous vînmes nous fixer ici, à Dantzick, auprès « du brave Antoine mon associé. » (S'interrompant.) Ah ! je e sens bien, c'était alors que j'aurais dû apprendre à nos amis, et à Thérèse elle-même, qu'elle n'était pas ma sœur ; mais il m'en coûtait de renoncer à ce nom, et puis il aurait

peut-être fallu la quitter, nous séparer, et cela m'était déjà impossible; j'avais pris l'habitude de l'avoir près de moi. Enfin, ses soins et son affection étaient nécessaires à mon bonheur. Qu'ai-je fait? et qu'en est-il arrivé? que Thérèse n'a jamais vu en moi que son frère, et n'aura jamais pour moi qu'une amitié de sœur; tandis que moi, je l'aime comme un insensé, comme un furieux : la vue d'un amoureux me met au supplice; et hier, quand j'ai reçu cette lettre, où ce jeune officier me demandait ma sœur en mariage, j'ai sauté sur mes pistolets pour aller lui en demander raison. Il faut prendre un parti. (Lisant tout bas.) Oui, je lui dis là toute la vérité; et tantôt, quand nous serons seuls, quand tous les ouvriers seront partis, je ferai le même aveu à Thérèse. Il est vrai que, tous les jours, je forme ce projet, et que je n'ai pas encore pu l'exécuter; mais aujourd'hui j'en aurai le courage. Ah! mon Dieu! la voici.

SCÈNE II.

RODOLPHE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Mon frère! mon frère!

RODOLPHE, brusquement.

Qu'est-ce que c'est? Tu viens encore me déranger?

THÉRÈSE.

Là! Ne vas-tu pas me gronder? je viens t'avertir que le déjeuner est prêt.

RODOLPHE, de même.

Je ne puis dans ce moment; je suis à travailler. Mais toi, rien ne t'empêche...

THÉRÈSE.

Non pas; j'aime mieux attendre; car je n'ai pas d'appétit quand nous ne déjeunons pas ensemble.

RODOLPHE.

Vraiment? (S'adoucissant.) Je te demande pardon, Thérèse, de t'avoir brusquée tout à l'heure ; j'étais occupé.

THÉRÈSE.

Oh! je le vois bien... et beaucoup... car vous n'avez seulement pas songé à m'embrasser.

RODOLPHE.

Tu crois ?

THÉRÈSE.

Sans doute ; (Tendant sa joue.) et puisque vous êtes pressé, dépêchez-vous. (Rodolphe l'embrasse.) Eh bien ! ne semble-t-il pas qu'il me fasse une grâce ?

RODOLPHE, vivement.

Moi... oh ! non, certainement ; mais, vois-tu, Thérèse...

THÉRÈSE, lui faisant signe de la main.

C'est bien... c'est bien, monsieur, que je ne vous dérange pas de votre travail. Tiens, je m'en vais prendre le mien ; et, pendant que tu écriras, je broderai auprès de toi, sans faire de bruit, (Elle va chercher une chaise de l'autre côté du théâtre, et la place auprès de la table où Rodolphe est occupé à écrire.) de sorte que nous serons chacun à notre ouvrage, sans cesser d'être ensemble.

RODOLPHE, à part.

Et comment renoncer à ce bonheur, à cette douce intimité ? (Se mettant à écrire sans la regarder.) Qu'est-ce que tu fais là ?

THÉRÈSE.

Une cravate brodée pour toi. (Se levant et s'appuyant sur le dos du fauteuil de Rodolphe.) Et vous, monsieur, toujours dans vos livres en partie double. Voilà-t-il des colonnes de chiffres !

RODOLPHE.

Oui. J'établis mon compte, et celui de ce bon Antoine, mon associé.

THÉRÈSE.

Mon ami, sommes-nous bien riches ?

RODOLPHE.

Juges-en toi-même. Nous avons, pour notre part, plus de cent mille francs : moi qui, il y a quelques années, n'avais pas un sou vaillant ; et quand je pense que c'est à Antoine que je dois tout cela !

THÉRÈSE.

Il serait possible !

RODOLPHE.

C'est lui qui, dans l'origine, m'a prêté de l'argent, m'a associé à ses bénéfices ; c'est lui qui, par ses soins et sa prudence, a doublé ici nos capitaux, tandis que je les exposais sur mer.

THÉRÈSE.

Oui, tu as toujours été pour les entreprises et les aventures.

RODOLPHE.

Que trop ! car il y a quelques années, j'avais voulu, contre ses avis, tenter à moi seul une expédition qui avait complétement échoué ; j'étais ruiné. Antoine vint me trouver, m'apporta sa part, me força d'en prendre la moitié. Il fallut bien accepter, quitte à lui rendre plus tard ; et c'est ce que je fais aujourd'hui, à son insu. Mais, excepté cela, tu sens bien que, depuis, je n'ai rien fait sans le consulter.

THÉRÈSE.

Et tu as eu bien raison. Ce brave M. Antoine ! quel excellent cœur ! Maintenant que je sais cela, je vais l'aimer encore plus qu'auparavant.

RODOLPHE.

Tu l'aimes donc beaucoup ?

THÉRÈSE.

Sans doute ; et lui m'aime bien aussi, il me le dit du moins à chaque instant.

RODOLPHE, se levant.

Comment! il te le dit? je ne m'en suis pas aperçu.

THÉRÈSE.

Je crois bien; quand tu es ici, vous ne parlez que de commerce et de spéculations; mais quand nous sommes tous deux, ou avec Louise, sa sœur, il est si bon et si aimable!

RODOLPHE, à part.

Il se pourrait! lui, Antoine, mon ami!

THÉRÈSE.

Eh bien! qu'as-tu donc?

RODOLPHE.

Rien. (A part.) Qu'allais-je faire? soupçonner mon bienfaiteur... pauvre Antoine! qui n'a pour nous deux qu'une amitié de frère! Il en est d'autres plus redoutables! et cette lettre...

THÉRÈSE.

Rodolphe, d'où vient le trouble où je te vois, et quel est ce papier?

RODOLPHE.

Il vous concerne autant que moi; c'est de M. Muller, ce jeune officier que, plusieurs fois, nous avons rencontré à la promenade?

THÉRÈSE.

Ah, mon Dieu! celui à qui tu as cherché querelle, et avec qui tu voulais te battre, parce que quelquefois il m'avait regardée.

RODOLPHE, avec amertume.

J'avais peut-être tort. Voilà qu'aujourd'hui il vous demande en mariage.

THÉRÈSE, avec joie.

Moi, en mariage! quel bonheur! je craignais que ce ne fût un cartel. Tu lui répondras, n'est-ce pas? et bien honnêtement.

RODOLPHE.

Que lui dirai-je ?

THÉRÈSE.

Qu'il nous fait bien de l'honneur ; mais que je ne veux pas me marier, que je veux toujours rester avec toi.

RODOLPHE.

Il serait vrai !

THÉRÈSE.

Eh bien ! est-ce que cela t'étonne ? Toi qui parles, n'as-tu pas déjà refusé plusieurs fois de riches partis ? Tu ne me l'as pas dit, mais je l'ai su. Eh bien ! je veux suivre ton exemple ; nous sommes si heureux ! pourquoi changer ? Un frère et une sœur qui s'aiment bien, il n'y a rien de plus doux au monde. Tous les ménages que je vois ont des querelles, des disputes ; nous, jamais ! non, ce que veut l'un de nous est toujours ce que l'autre désire ; de sorte qu'aucun n'obéit, et pourtant nous commandons tous deux.

RODOLPHE.

Oui, oui, Thérèse, tu as raison, je crois que je suis bien heureux.

THÉRÈSE, avec joie.

Oui, n'est-ce pas, je tiens bien ton ménage ? tu es content de moi ?

RODOLPHE.

Oui, Thérèse, oui, ma bonne sœur.

THÉRÈSE.

Dame ! j'y mets le plus d'économie que je peux ; mais c'est toi qui dépenses toujours ; à chaque instant des robes nouvelles, des ajustements coquets que tu achètes pour moi ; aussi, le dimanche, quand tu me donnes le bras, et que nous nous promenons ensemble... en passant près de nous, on dit souvent à voix basse : « Voilà un joli couple. » Je ne fais pas semblant de comprendre ; mais cela me fait plaisir, et je te serre le bras pour te dire : *Entends-tu ?*

RODOLPHE.

Oui, morbleu ! je n'entends que trop bien, surtout quand il y a des jeunes gens comme M. Muller... Mais, n'en parlons plus ; je vais lui envoyer ta réponse ; et, si tu savais combien elle m'a fait plaisir ; si je te disais, Thérèse, pour quelle raison... Hein ! qui vient déjà nous déranger ?

THÉRÈSE.

C'est notre ami Antoine.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; ANTOINE.

ANTOINE.

Oui, mes amis, je viens de faire un tour sur le port, et j'apporte de bonnes nouvelles. Rodolphe, le brick l'*Aventure* est en rade ; on l'a signalé ce matin.

RODOLPHE.

En vérité !

ANTOINE.

Il y a là-dessus vingt mille francs de marchandises qui nous appartiennent. Hein ! mon garçon, encore quelques voyages comme celui-là, et nous pourrons expédier aussi des navires pour notre compte. Quel plaisir ! quand nous entendrons dire sur le port : « A qui appartient ce brick... ou ce beau trois-mâts ? » et qu'on répondra : « C'est à la maison *Antoine Rodolphe et Compagnie.* »

RODOLPHE, en riant.

Voyez-vous l'ambition du commerçant ?

ANTOINE.

Par exemple, il faudra chercher pour notre navire un beau nom. C'est mademoiselle Thérèse qui se chargera de le trouver.

THÉRÈSE.

C'est déjà fait; il s'appellera le brick *les Deux Amis*.

ANTOINE, attendri.

Les Deux Amis! Oui, elle a raison, il n'y a pas de plus beau nom que celui-là. C'est pourtant bien simple; eh bien! il m'aurait fallu un mois pour le trouver. Ah çà, je ne te dérange pas?

RODOLPHE.

Non, sans doute.

ANTOINE.

C'est que, me trouvant près de chez toi, je me suis dit : Je vais lui faire une petite visite d'amitié. J'ai bien fait, n'est-il pas vrai? (Lui donnant une poignée de main.) Tu ne sais pas? les cotons sont en baisse, les cafés se soutiennent, et on offre des colzas à vingt-cinq florins. Qu'est-ce que tu en penses?

THÉRÈSE.

Il me semble, monsieur Antoine, que vos visites d'amitié ressemblent à des conférences de négociants.

ANTOINE.

Non, ce que j'en dis, ce n'est pas pour parler affaires, c'est pour causer, et voilà tout. A propos, j'oubliais. Dites donc, mes amis, je marie ma sœur.

RODOLPHE.

Comment!

THÉRÈSE.

Et c'est aujourd'hui que vous nous l'apprenez?

ANTOINE.

Eh! parbleu! je ne le sais que d'hier... J'étais à faire une addition, et Louise travaillait auprès de moi.

THÉRÈSE, regardant Rodolphe.

Comme nous, ce matin.

ANTOINE.

Quand je m'aperçois qu'elle pleurait. « Louise, que je lui

« dis, pourquoi que tu pleures pendant que je travaille ? ça « me fait me tromper. » Elle me répond : « Ce n'est pas ma « faute, c'est que Julien va partir. — Tu l'aimes donc? — « Eh! oui, sans doute. » Julien est un jeune homme, notre voisin, qui est commis chez un marchand. Je laisse là mon addition, je prends mon chapeau, et je vais à sa boutique. « Julien, est-il vrai que vous partez ? — Oui, monsieur. — « Et pourquoi ? — Pour faire fortune, et revenir ici m'éta- « blir. — Et si je vous donnais cinquante mille francs ? — « Je refuserais. — Et ma sœur par-dessus le marché ? — J'ac- « cepterais. » Et déjà il voulait se jeter à mes pieds. Je le reçois dans mes bras ; je le mène dans ceux de ma sœur ; et, en une demi-heure, tout a été arrangé. C'est aujourd'hui que nous signons le contrat, et que nous faisons le repas des fiançailles. Tu en seras, n'est-ce pas? ainsi que vous, mademoiselle Thérèse ?

THÉRÈSE.

Oui, sans doute ; mais c'est chez nous qu'on dînera.

RODOLPHE.

Tu as raison... et tu nous commanderas un fameux dîner, entends-tu, Thérèse ?

THÉRÈSE.

Sois tranquille.

ANTOINE.

Eh bien ! voilà des bêtises... et je ne le veux pas ; aller ainsi dépenser de l'argent pour rien.

RODOLPHE.

Ça te convient bien de parler, toi qui viens de donner cinquante mille francs à ta sœur !

ANTOINE.

Quelle différence ! cela, c'est utile ; et puis, s'il faut te le dire, c'est à contre-cœur que je fais ce mariage ; car j'aurais voulu voir à ma sœur un autre époux que celui-là... quoiqu'il soit bien gentil.

THÉRÈSE.

Et qui donc?

ANTOINE.

Eh! parbleu! mon ami Rodolphe, ici présent. Moi, je n'y entends pas de finesse; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour que lui et ma sœur eussent à s'adorer. Ça n'a jamais pris, ce n'est pas de ma faute.

THÉRÈSE.

Et bien! par exemple, de quoi vous mêliez-vous? et pourquoi les forcer?

ANTOINE.

Je ne les forçais pas; mais, enfin, si cela avait pu s'arranger?

THÉRÈSE, vivement.

Cela ne se pouvait pas, puisque Louise en aimait un autre. Vous auriez donc voulu la rendre malheureuse?

ANTOINE.

Moi! la rendre malheureuse? (A Rodolphe.) Ah çà, qu'est-ce qu'elle a donc, ta sœur? je ne l'ai jamais vue comme ça.

RODOLPHE, avec émotion.

Rien; c'est par amitié pour Louise, et par intérêt pour toi-même.

ANTOINE.

A la bonne heure, mais il ne faut pas me rudoyer pour ça. Je voulais que tu fusses mon frère; c'est manqué, n'y pensons plus. (Regardant Thérèse.) Il y aura peut-être quelque autre moyen de s'entendre là-dessus.

THÉRÈSE, qui pendant ce temps a remonté le théâtre.

Eh! c'est ma chère Louise! c'est la nouvelle mariée!

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LOUISE.

LOUISE.

Eh bien! Antoine, qu'est-ce que tu fais donc? je t'ai cherché partout. Heureusement que, quand tu n'es pas à ton comptoir, tu es toujours ici; alors, j'étais sûre de te trouver. Bonjour, monsieur Rodolphe! Bonjour, Thérèse! Vous savez, n'est-ce pas?...

ANTOINE.

Oui, oui, n'en parlons plus, je leur ai tout dit.

LOUISE.

Tant pis, je leur aurais raconté... (A Antoine.) Mais tu es là à causer, et pendant ce temps-là il s'impatiente, il se désespère peut-être.

ANTOINE.

Eh! qui donc?

LOUISE.

Julien qui t'attend chez le notaire : le contrat ne se fera pas tout seul; il faut encore convenir des articles; mais, voilà comme tu es, dès qu'il ne s'agit plus de commerce...

ANTOINE.

Allons, ne vas-tu pas me faire aussi une scène? Je me rends chez ton notaire; et, mieux que cela, je vais lui porter la dot.

LOUISE.

A la bonne heure, mais dépêche-toi; je me figure ce pauvre Julien...

ANTOINE.

N'est-il pas bien à plaindre! Voyons, Rodolphe, toi qui es notre caissier, donne-moi des fonds.

RODOLPHE.

Attends, je suis à toi. (Ouvrant un tiroir.) Mais auparavant, comme amis de la famille, permets-nous, à Thérèse et à moi, d'offrir notre cadeau à la mariée.

ANTOINE.

Là ! encore des bêtises; vois-tu, Rodolphe, je te l'ai dit cent fois, tu n'es pas plus né pour le commerce que...

LOUISE.

Dieu ! la belle chaîne d'or !

THÉRÈSE, bas à Rodolphe.

Ah ! que tu es aimable !

RODOLPHE, bas à Thérèse.

Ce n'est pas moi, c'est toi qui la lui donnes... (Haut.) Car c'est pour Thérèse que je l'avais achetée.

(Il va se mettre à sa table, et compte des billets.)

ANTOINE.

Je vous le demande, une chaîne d'or à une petite fille comme celle-là ! Qu'est-ce qu'il donnera donc à sa sœur quand elle se mariera? Car voilà un bel exemple, mademoiselle Thérèse ; j'espère que vous en profiterez.

LOUISE, mettant la chaîne à son cou.

Oui, oui, il faut vous marier ; c'est si gentil... Regardez donc comme ça brille. Et puis, quand vous voudrez, vous ne manquerez pas d'amoureux.

ANTOINE.

Pour ça, j'en réponds; car moi, qui vous parle, j'en connais plus d'un...

RODOLPHE, qui est à la table, et qui a donné plusieurs fois des marques d'impatience.

Viens donc au moins m'aider, je ne sais pas si j'ai là ton compte.

ANTOINE, *sans le regarder.*

Eh! va toujours, je m'en rapporte à toi. (*A Thérèse.*) Et ceux dont je vous parle là, mademoiselle Thérèse, ce sont des gens qui vous recherchent pour vous, et non pour les écus de votre frère.

RODOLPHE.

C'est pour toi que je fais ce bordereau; si tu ne viens pas examiner...

ANTOINE.

J'y suis, j'y suis, mon ami : vingt, vingt-cinq, trente; voilà trente mille francs. (*A Thérèse.*) Vous penserez à ce que je vous ai dit, à vos moments perdus, à votre aise... parce que j'ai pour vous un jeune homme en vue.

LOUISE.

Je gage que je le connais.

ANTOINE.

Je te dis que non.

LOUISE.

Je te dis que si.

ANTOINE.

Et je te dis que non.

RODOLPHE, *impatienté, les interrompant.*

Ah çà, morbleu! finirez-vous? Il me semble, quand il s'agit d'affaires, qu'on doit être à ce que l'on fait.

ANTOINE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il te prend donc? j'y suis plus que toi. (*Regardant le bordereau.*) Quarante mille francs en effets, les voici. Plus, dix mille francs comptant.

RODOLPHE.

Ou c'est tout comme; un billet passé à mon ordre, que je dois toucher aujourd'hui chez Durand, négociant.

ANTOINE.

Eh bien! cours vite les chercher pendant que je vais arrêter les comptes, et signer le reçu.

RODOLPHE.

Ils ont un caissier qui va me tenir un quart d'heure.

LOUISE.

Encore des retards, raison de plus pour se presser. (Prenant le bras de Rodolphe.) J'y vais avec vous.

ANTOINE.

Eh bien! allez vite... allez donc.

LOUISE, en sortant.

Ne vous faites pas attendre... c'est pour midi.

(Elle sort avec Rodolphe.)

SCÈNE V.

ANTOINE, THÉRÈSE.

ANTOINE, les regardant sortir.

C'est ça, j'aime autant qu'ils s'en aillent, parce que, s'il faut vous le dire, mademoiselle Thérèse, je ne suis pas fâché de me trouver seul avec vous.

THÉRÈSE.

Et pourquoi?

ANTOINE.

Oh! pourquoi... Tenez, moi, j'ai un style de négociant, et, dans mes conversations, comme dans mes lettres de commerce, je vais toujours droit au fait; voici donc l'affaire en question. Je suis le meilleur ami de votre frère, je suis son associé; tout entier à mon négoce, rien jusqu'ici n'avait manqué à mon bonheur; mais, depuis quelque temps, ce n'est plus ça, je ne suis plus heureux.

THÉRÈSE.

Vous, monsieur Antoine, il se pourrait?

ANTOINE.

J'étais bien sûr que ça vous ferait du chagrin, parce que vous êtes bonne. Oui, mademoiselle Thérèse, je trouve que ma maison est trop vaste, que mon comptoir est trop grand; il y a toujours là, à côté de moi, quelque chose que je cherche et que je ne trouve pas. Enfin, ce qui me manque, c'est une bonne femme, et si vous le voulez, mademoiselle, nous arrangerons cette affaire-là... car c'est de vous que je suis amoureux !

THÉRÈSE.

O ciel ! je n'en reviens pas... m'avouer ainsi tout uniment...

ANTOINE, froidement.

Dame ! je vous le dis comme ça est : j'ai trente-cinq ans, une jolie fortune et une bonne réputation. Vous ne trouverez pas en moi un malin, mais un bon enfant. Vous mènerez tout votre gré, comme ici, comme chez votre frère ; ou plutôt, comme vous l'aimez autant que moi, nous ne nous quitterons pas, nous ferons ménage ensemble. Ce n'est pas quand je vais être heureux, que je veux qu'il cesse d'être mon associé.

THÉRÈSE.

Antoine, que de bonté ! que de générosité !...

ANTOINE.

Du tout ! ça ne me coûte rien ; votre bonheur d'abord ! et puis le mien après, si ça se peut... sans vous gêner.

THÉRÈSE.

Si vous saviez dans quel embarras je me trouve ! Je ne sais comment reconnaître... comment vous répondre. Pourquoi n'avez-vous pas parlé de cela à mon frère ?

ANTOINE.

Je m'en serais bien gardé ! Rodolphe est mon ami, mon

débiteur, puisque j'ai été assez heureux pour lui rendre quelques services; et, si je lui avais dit : Frère, j'aime ta sœur veux-tu me la donner? il m'aurait répondu sur-le-champ, comme j'ai répondu ce matin à Julien : Tiens, la voilà, elle est à toi; et peut-être, Thérèse, cela ne vous aurait-il pas convenu? parce qu'il peut y avoir des raisons... des causes que les frères ne connaissent pas; par ainsi je me suis dit : Je vais d'abord en parler à Thérèse, et, si elle y consent, le reste ne sera pas long.

THÉRÈSE.

Peut-être vous trompez-vous; car, si ma franchise doit égaler la vôtre, je vous avouerai que je n'ai pas l'idée de me marier.

ANTOINE.

Je comprends, vous en aimez un autre.

THÉRÈSE.

Non; et même, si j'avais un choix à faire, c'est vous, Antoine, que je préférerais.

ANTOINE.

Il serait possible!

THÉRÈSE.

Mais, je vous l'ai dit, je ne vois en vous que l'ami de mon frère, que le mien... et, je crains de vous fâcher en vous l'avouant, mais je n'ai point d'amour pour vous... je n'ai que mon amitié à vous offrir.

ANTOINE.

Dites-vous vrai? Eh bien! morbleu! c'est tout ce que je demande... le reste viendra plus tard. Qu'un joli garçon soit exigeant, rien de mieux. Mais moi, je suis encore trop heureux de ce que vous voulez bien m'accorder. (Lui baisant la main.) Oui, ma petite Thérèse, je vous jure que cet aveu-là suffit à mon bonheur, et que jamais...

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; RODOLPHE, qui est entré avant la fin de la scène.

RODOLPHE, à part.

Qu'ai-je entendu !

THÉRÈSE.

Ah ! mon frère !...

ANTOINE.

Eh bien ! il arrive à propos, et il va être joliment content. (Allant à lui.) Viens donc, mon ami, si tu savais...

RODOLPHE, brusquement.

Laissez-moi.

ANTOINE.

Eh bien! à qui eu as-tu donc? est-ce à moi que tu parles?

RODOLPHE.

A vous-même.

THÉRÈSE.

Mon frère !

RODOLPHE, avec emportement.

Taisez-vous; mêlez-vous de ce qui vous regarde.

ANTOINE.

Ah ! je vois ce que c'est : parce que toi, qui es sévère en diable, tu m'as vu lui baiser la main ; mais sois tranquille, quand tu connaîtras mes intentions...

RODOLPHE.

Du tout, monsieur, du tout ; ce n'est pas cela. Ma sœur... ma sœur est sa maîtresse ; qu'on lui fasse la cour, qu'elle prête l'oreille à tous les propos, cela m'est parfaitement indifférent.

THÉRÈSE.

Ah, mon Dieu ! qu'est-ce qu'il a donc ?

RODOLPHE.

Ce qu'il m'importe, c'est d'avoir un associé qui s'occupe de son état et qui songe à ses affaires. (S'approchant de la table.) J'en étais sûr, le compte n'est par arrêté, le reçu n'est pas fait; vous aviez apparemment d'autres soins plus importants.

ANTOINE.

Quelle diable de querelle vient-il me chercher là?... Que je le signe à présent ou dans une heure, qu'est-ce que cela fait?

RODOLPHE.

Cela fait... Cela fait que chaque jour il en est ainsi, que toutes les affaires sont négligées, et pourquoi? parce qu'au lieu de rester à son comptoir, monsieur est toute la journée hors de chez lui, et c'est sur moi seul que retombe tout le travail.

ANTOINE.

Eh mais! au bout de dix ans, voilà la première fois qu'il s'en plaint.

RODOLPHE, éclatant.

Parce qu'il y a un terme à tout, parce que cela devient insupportable, et que je ne peux plus y tenir.

ANTOINE.

Ah çà, morbleu! tu le prends là sur un ton....

RODOLPHE.

J'en ai le droit; et s'il ne vous convient pas... il y a un moyen de nous mettre d'accord. Dans une heure, vous recevrez l'argent qui vous revient... celui que je vous dois. J'en ai fait le compte ce matin... et désormais nous ne travaillerons plus ensemble.

THÉRÈSE.

Rodolphe, qu'est-ce que tu dis là?

ANTOINE, *stupéfait.*

Comment !

RODOLPHE.

Il faut que cela finisse; quand on ne s'entend plus, le mieux est de ne plus se voir.

ANTOINE.

Comment ! tu me chasses de chez toi ! Tu te souviendras que c'est toi...

THÉRÈSE.

Antoine, Antoine ! moi, je vous conjure de rester.

ANTOINE.

Non pas ; je suis fier aussi, moi ; et si jamais je remets les pieds ici...

RODOLPHE.

A la bonne heure.

ANTOINE.

Après un pareil traitement, il faudrait que je fusse bien lâche... (*Sanglotant.*) Ne crois pas que je te regrette, au moins.

RODOLPHE.

Et moi donc.

ANTOINE.

Un mauvais caractère.

RODOLPHE.

Un brouillon.

ANTOINE.

Un ingrat.

RODOLPHE.

Un fou.

ANTOINE.

Je trouverai dix amis qui vaudront mieux que toi.

RODOLPHE.

Eh bien ! prends-les, et que je n'entende plus parler de toi.

ANTOINE, étouffant.

C'est dit : oui... oui, et je suis enchanté de ne plus te revoir. (A part, en s'en allant.) Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! j'étouffe... j'en mourrai, c'est sûr !

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, RODOLPHE.

(Thérèse est assise dans un coin et pleure ; Rodolphe, sans la regarder, se promène avec agitation.)

RODOLPHE.

Comptez donc sur les amis ! ils profitent de votre confiance pour vous trahir. Moi qui, tous les jours, les laissais ensemble ; moi qui, ce matin encore, le vantais à Thérèse, tandis que depuis long temps j'aurais dû me douter de ses projets. (S'arrêtant devant Thérèse.) Eh bien ! vous êtes désolée de son départ.

THÉRÈSE.

Oui, sans doute ; mais plus encore d'avoir vu mon frère injuste et cruel : c'est la première fois.

RODOLPHE.

C'est votre faute, pourquoi m'avez-vous trompé ?

THÉRÈSE.

Moi !

RODOLPHE.

Oui ; vous n'avez refusé ce matin M. Muller, ce jeune officier, que parce qu'en secret vous aimiez Antoine ; non pas, comme je vous l'ai déjà dit, que vous ne soyez libre de l'épouser ; ce n'est certainement pas moi qui vous en empêcherai, mais j'ai dû être blessé de votre manque de confiance.

THÉRÈSE.

Comment ! tu peux supposer que M. Antoine...

RODOLPHE.

Vous me ferez peut-être accroire que tantôt, ici, il ne vous a pas parlé d'amour?

THÉRÈSE.

Pourquoi le nierais-je? c'est la vérité.

RODOLPHE.

Vous voyez donc bien qu'il voulait vous séduire.

THÉRÈSE.

Il m'a offert son cœur, sa fortune et sa main.

RODOLPHE, *à part.*

Le perfide! (*Haut.*) Et je suis arrivé au moment où il vous remerciait.

THÉRÈSE.

Oui, il me remerciait de mon amitié, car c'est la seule chose que je lui aie accordée.

RODOLPHE.

Que dites-vous? Vous lui auriez répondu...

THÉRÈSE.

Que je l'acceptais pour ami, et non pour époux.

RODOLPHE, *confondu.*

Quoi!...

THÉRÈSE.

J'ai ajouté, ce que vous saviez déjà, que je ne voulais pas me marier, que je voulais toujours rester avec vous; il est vrai qu'alors, je vous croyais meilleur... je ne vous avais jamais vu aussi méchant qu'aujourd'hui.

RODOLPHE, *à part.*

Dieu! qu'ai-je fait? (*Haut.*) Oui, Thérèse, tu as raison, je suis un malheureux; je suis indigne de votre amitié à tous deux! Pauvre Antoine! comme je l'ai traité! lui, mon ami, mon bienfaiteur!

THÉRÈSE.

Tu as rompu avec lui.

RODOLPHE.

Est-ce possible?

THÉRÈSE.

Tu l'as chassé de chez toi.

RODOLPHE.

Oh! non, non, pour cela je ne le crois pas.

THÉRÈSE.

Et le jour où sa sœur se marie, le jour où il devait venir dîner avec nous en famille.

RODOLPHE.

Je l'ai chassé! mon meilleur ami! mon frère! (A Thérèse.) J'étais donc bien en colère?

THÉRÈSE.

Jamais je ne t'ai vu dans un état pareil; tes traits étaient renversés, ta physionomie n'était pas reconnaissable; bien certainement, Rodolphe, tu souffrais.

RODOLPHE.

Oui, j'éprouvais un mal affreux; je n'avais plus la tête à moi; mais cela va mieux, et si je revoyais Antoine, je serais tout à fait heureux. Dis-moi, Thérèse, crois-tu qu'il revienne?

THÉRÈSE.

Non, il l'a juré; mais si tu allais chez lui, si tu lui tendais la main.

RODOLPHE.

Tu as raison... mais je n'ose pas; après ce qui s'est passé, j'aurais honte de paraître devant lui, du moins dans ce moment.

THÉRÈSE.

Eh bien! j'irai.

RODOLPHE.

Ah! que tu es bonne!

THÉRÈSE.

Je lui dirai : « Antoine, je viens de la part de mon frère ; embrassons-nous, et que tout soit oublié. »

RODOLPHE.

Ah ! tu l'embrasseras ?... Oui, oui, tu as raison ; ou plutôt... si tu lui écrivais de venir te parler, et que ce fût ici que notre réconciliation eût lieu ?

THÉRÈSE.

Comme tu voudras... j'écrirai.

RODOLPHE.

Adieu, Thérèse, adieu, ma sœur ; j'ai besoin de prendre l'air, cette scène m'a bouleversé ; je vais un moment sur le port. Tu vas écrire, n'est-ce pas ?

THÉRÈSE.

Oui. Tu ne m'en veux donc pas ?

RODOLPHE, revenant et l'embrassant.

Moi, jamais. Adieu, adieu, Thérèse.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

THÉRÈSE, seule.

Qu'a-t-il donc ? je ne l'ai jamais vu dans un pareil trouble ; et moi-même ?... Je ne sais pourquoi ; mais tout à l'heure, quand il m'a serrée dans ses bras, j'étais tout émue, mon cœur battait avec violence ; par un mouvement involontaire, je me suis éloignée de lui : quoique heureuse, il me semblait que je faisais mal. (En souriant.) Allons, suis-je folle ? Où est le mal d'embrasser son frère ? Écrivons. Aussi, je vous le demande, ce Rodolphe, qui d'ordinaire est la bonté et la douceur mêmes, aller s'emporter ainsi à l'idée seule de mon mariage... Eh bien ! je le conçois presque ; car tantôt, lorsque Antoine a parlé du projet qu'il avait eu de marier Louise

et mon frère, j'ai senti un mouvement de dépit et de colère; peu s'en est fallu que je ne lui cherchasse querelle. Je voudrais bien savoir si toutes les sœurs sont comme cela pour leurs frères; il faudra que je demande... Ah! c'est Louise.

(Se levant et fermant la lettre.)

SCÈNE IX.

THÉRÈSE, LOUISE, un mouchoir à la main, en costume de mariée.

LOUISE, pleurant.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! qui est-ce qui se serait attendu à cela?

THÉRÈSE.

Qu'as-tu donc, ma chère Louise?

LOUISE.

Pardine! mamzelle, vous le savez bien, puisque vous étiez témoin... Est-ce que mon frère ne vient pas de rentrer dans un état à fendre le cœur? Il jure, il pleure, il s'emporte, tout cela à la fois. Ah! mon Dieu! que les hommes ont un vilain caractère! se fâcher comme cela, et au moment d'une noce encore! comme s'ils n'auraient pas pu attendre après mon mariage; mais les frères n'ont aucun égard.

THÉRÈSE.

Calme-toi, tout cela s'arrangera.

LOUISE.

Du tout; car Julien aussi se désole. Si vous saviez comme, à son tour, Antoine l'a traité! ce pauvre garçon a eu le contre-coup, lui, et le plus terrible: c'est que mon frère ne veut plus entendre parler de mariage; c'est qu'il veut que je rende tout de suite... tout de suite, la belle chaîne d'or que M. Rodolphe m'a donnée: je vous demande pourquoi; car enfin je ne suis pas brouillée avec votre frère.

THÉRÈSE.

Sois tranquille. Rodolphe est déjà revenu à la raison, et j'espère que bientôt Antoine lui-même...

LOUISE.

Ah ! tâchez, je vous en prie, et le plus tôt possible, car la cérémonie est pour deux heures ; mais enfin dites-moi donc comment cela est venu ?

THÉRÈSE.

Je ne sais ; j'étais là à causer avec Antoine, et je crois qu'il me baisait la main lorsque Rodolphe est entré.

LOUISE.

Et c'est pour cela qu'il s'est fâché ? Ah bien ! mon frère est bien meilleur enfant ; on m'embrasserait bien tant qu'on voudrait que ça lui serait égal.

THÉRÈSE.

Quoi ! cela ne lui cause aucune émotion ?

LOUISE.

Du moins je ne m'en suis pas aperçue. Quant à Julien, c'est différent, il est comme un lion ; mais cette colère-là n'empêche pas de l'aimer, au contraire ; seulement ça dégoûterait presque d'être coquette, parce que, voyez-vous, dès qu'il est malheureux, je suis malheureuse.

THÉRÈSE.

Bonne Louise ! et tu partages de même tous les chagrins de ton frère ?

LOUISE.

Oh ! je l'aime beaucoup, c'est vrai ; mais ce n'est pas tout à fait de même.

THÉRÈSE.

Comment ! est-ce que ce sentiment-là n'est pas le plus doux, le premier des devoirs ? est-ce que ton frère n'est pas l'objet constant de toutes tes pensées ?

LOUISE.

Dame ! j'y pense quand ça vient, quand il est là ; mais pour Julien, c'est autre chose. Je ne sais pas comment cela se fait, mais le jour, la nuit, son image est toujours devant mes yeux.

THÉRÈSE, un peu émue.

Comment ! lorsque ton frère te quitte, lorsqu'il s'éloigne de toi pour quelques instants, cela ne te fait pas de chagrin ?

LOUISE.

Ma foi non, parce que je me dis : « Il reviendra. » Mais, par exemple, quand Julien fait seulement un petit voyage, il me semble que je ne dois plus le revoir, que tout est fini pour moi, que je suis seule au monde. Pour abréger le temps, je me désespère, je compte les heures, les minutes ; et, dès que je l'aperçois, oh ! j'éprouve une joie, un bonheur qui fait tout oublier.

THÉRÈSE, à part, avec émotion et frayeur.

Ah ! mon Dieu ! (Haut.) Et dis-moi, Louise, quand ton frère te prend la main, quand il t'embrasse...

LOUISE.

Je ne m'en aperçois seulement pas ; mais Julien, (A voix basse.) c'est bien différent. Je ne peux pas dire... j'éprouve d'abord comme une émotion, et puis comme un battement de cœur qui me coupe la respiration.

THÉRÈSE.

Il se pourrait ?

LOUISE.

Mais ce n'est pas étonnant, et je vous en dirai bien la cause, si vous voulez ; c'est que j'aime l'un comme mon frère, et l'autre comme mon amoureux. (A Thérèse qui chancelle, et qui s'appuie contre le fauteuil.) Eh bien ! eh bien ! mademoiselle Thérèse, qu'avez-vous donc ?

THÉRÈSE, se cachant la figure.

Ah ! malheureuse !

LOUISE.

Est-ce que je vous ai fâchée ? est-ce que je vous ai fait de la peine ?

THÉRÈSE.

Non, non, je te remercie... Louise, va trouver ton frère, remets-lui cette lettre ; je veux lui parler... crois-tu qu'il vienne ?

LOUISE.

Ah ! oui, mademoiselle ; car tout à l'heure, chez nous, tout en disant qu'il ne reviendrait jamais ici, à chaque instant il prenait son chapeau comme pour sortir ; et tenez, tenez, le voici.

THÉRÈSE.

C'est bon, c'est bon, laisse-nous.

LOUISE.

Vous arrangerez cela, n'est-ce pas ? et, quant à la chaîne d'or, s'il vous en parle, dites-lui que je l'ai rapportée, et qu'on n'en a pas voulu.

SCÈNE X.

LES MÊMES ; ANTOINE, qui est entré d'un air rêveur, lève les yeux et aperçoit sa sœur.

ANTOINE, à Louise.

Que fais-tu ici ?

LOUISE.

Rien, mon frère ; je m'en vais. (A part.) Je m'en vais consoler Julien.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

ANTOINE, THÉRÈSE.

(Antoine a un air embarrassé et regarde de tous côtés.)

THÉRÈSE, regardant du côté de la chambre de Rodolphe.

Oui, il n'y a pas à hésiter, je n'ai qu'un seul moyen. (Allant au-devant d'Antoine qui est dans le fond.) Vous voici, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Oui, j'étais sorti pour prendre l'air, et, en revenant, en voyant cette maison où je venais chaque jour, je me suis trompé de porte... je croyais rentrer chez moi.

THÉRÈSE.

Vous avez eu raison.

ANTOINE.

Au fait, j'ai juré de ne plus voir Rodolphe ; mais vous, Thérèse, c'est bien différent !

THÉRÈSE.

Je vous remercie ; (Montrant la lettre qui est sur la table.) car je vous avais écrit pour vous supplier de revenir, de vous raccommoder avec... mon frère.

ANTOINE.

Moi ! après la manière dont il m'a traité !

THÉRÈSE.

Il reconnaît ses torts, il brûle de vous en demander pardon ; mais il n'ose pas vous voir et vous embrasser.

ANTOINE.

Vraiment ! Rodolphe ! mon ami ! où est-il ? Venez, conduisez moi vers lui.

THÉRÈSE.

Un instant. Pour mieux sceller votre réconciliation, pour que désormais vous soyez toujours unis, j'ai une demande à vous faire.

ANTOINE.

Vous, morbleu ! parlez ; tout ce que je possède est à vous deux.

THÉRÈSE.

Vous m'avez dit ce matin que vous m'aimiez, que vous vouliez m'épouser.

ANTOINE.

Ah ! c'eût été le bonheur de ma vie.

THÉRÈSE.

Eh bien ! si vous m'aimez encore, si ma main peut avoir pour vous quelque prix... je vous la donne... elle est à vous.

ANTOINE, d'un air incrédule.

Comment ? il se pourrait ! Je vous en prie, Thérèse, ne m'abusez pas ; il y aurait de quoi en mourir.

THÉRÈSE.

Je suis prête à vous épouser, cette semaine, demain, aujourd'hui... si cela se peut.

ANTOINE.

Oh ciel ! un bonheur si grand, si inattendu ! c'est tout au plus si j'ai la force d'y résister.

THÉRÈSE.

Antoine, mon bon Antoine, mon ami, calmez-vous, et écoutez-moi. J'y mets une condition ; c'est qu'à l'instant, à l'instant même, vous irez demander le consentement de mon frère.

ANTOINE.

J'y vais.

THÉRÈSE.

Et s'il hésitait ?...

ANTOINE.

Il n'hésitera pas.

THÉRÈSE.

Enfin, vous lui direz que c'est moi, moi qui le veux... entendez-vous, Antoine ?

ANTOINE.

Parbleu ! si j'entends... Tenez, le voici ; c'est lui. Restez, et vous allez voir.

THÉRÈSE.

Non, je vous en supplie. (En s'en allant.) Ah ! devant lui, je n'en aurais pas le courage.

(Elle entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE XII.

ANTOINE, RODOLPHE.

(Rodolphe entre d'un air rêveur. Il lève les yeux et aperçoit Antoine. Tous les deux se regardent un instant, et, sans parler, se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

RODOLPHE.

Mon frère !

ANTOINE.

Mon ami !

RODOLPHE.

Mon ami ! Antoine, tu me pardonnes ?

ANTOINE.

Oui, oui, tout est oublié, à une condition, c'est que nous ne parlerons jamais de ce qui s'est passé.

RODOLPHE.

Tu as raison, car j'étais trop coupable ; moi, qui te devais tout : mon existence, ma fortune...

ANTOINE.

Oublies-tu déjà ta promesse ?

RODOLPHE.

Non... mais j'ai besoin de te dire combien je t'aime, combien je suis heureux de pouvoir m'acquitter envers toi.

ANTOINE.

Eh bien ! Rodolphe, sois content, je viens t'en offrir l'occasion.

RODOLPHE.

Parle.

ANTOINE.

Nous nous aimons comme deux amis, et, si tu veux, nous pouvons nous aimer comme deux frères.

RODOLPHE.

Que veux-tu dire ?

ANTOINE.

J'aime ta sœur, donne-la-moi pour femme.

RODOLPHE, vivement.

Comment ! Thérèse ?

ANTOINE.

Eh bien ! ne vas-tu pas recommencer?... Que diable a-t-il donc aujourd'hui ?

RODOLPHE, se reprenant.

Non, mon ami, pardonne... Certainement, moi je ne demande pas mieux, tu sens bien que je serais trop heureux... mais je crois connaître les sentiments de ma sœur ; et, quelque amitié que j'aie pour toi, je ne peux pas la contraindre.

ANTOINE.

Quoi ! c'est pour cette raison que tu hésites ?

RODOLPHE.

Oui, mon ami, sans cela...

ANTOINE, lui sautant au cou.

Ah ! quel bonheur ! partage ma joie ; c'est Thérèse, Thérèse elle-même qui m'envoie vers toi.

RODOLPHE.

Que dis-tu?

ANTOINE.

Ce matin, il est vrai, elle m'avait refusé; mais elle a changé d'idée, elle me donne son consentement; elle m'a chargé d'avoir le tien... Eh bien! qu'est-ce qu'il te prend, Rodolphe, mon ami, qu'as-tu donc?

RODOLPHE.

Rien... la surprise, l'émotion...

ANTOINE.

C'est comme moi, tout à l'heure, ça m'a produit cet effet-là; j'étais bien sûr que tu en serais enchanté; mon bon Rodolphe, mon ami, nous voilà donc frères!

RODOLPHE, affectant un air tranquille.

Elle t'aime donc, tu en es sûr?

ANTOINE, avec bonhomie.

Dame! elle me l'a dit.

RODOLPHE, avec effort.

C'est bien, Thérèse est à toi.

ANTOINE.

Quel bonheur!

RODOLPHE.

Sa dot est prête depuis longtemps.

ANTOINE.

Sa dot! est-ce que j'en ai besoin? est-ce que ce n'est pas moi, maintenant, qui suis le plus riche? Adieu, mon ami, je cours tout disposer, prévenir ma sœur et Julien; ces pauvres enfants, je les ai fait pleurer, et j'en suis désolé; il est si cruel, quand on est heureux, de faire de la peine à quelqu'un. (Lui prenant la main.) N'est-ce pas, mon ami? Adieu; dans l'instant je reviens, en jeune homme, en marié, le

bouquet au côté, et le contrat à la main. Nous le signerons tous deux en même temps.

(Il sort.

SCÈNE XIII.

RODOLPHE, seul.

Je ne puis en revenir ! quelle perfidie ! quelle fausseté ! Thérèse qui, tout à l'heure encore, me promettait de ne pas me quitter ! Mais de quoi ai-je à me plaindre ? En épousant Antoine, elle ne croit pas manquer à sa parole ; c'est lui qui est son amant ; et moi... moi, je ne suis que son frère. Ah ! qu'elle sache du moins... et pourquoi ?... pour nous rendre encore plus étrangers l'un à l'autre, pour briser jusqu'au dernier lien qui l'attachait à moi; non, maintenant, moins que jamais... elle ignorera toujours... Oui, Thérèse, j'ai promis à ta mère expirante de m'occuper de ton bonheur ; je l'ai fait, même aux dépens du mien ; et vous qui me l'aviez confiée, reprenez-la maintenant... mes serments sont remplis !... C'est elle ! allons, du courage !

SCÈNE XIV.

RODOLPHE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, tremblante.

Mon frère... Antoine est parti ?

RODOLPHE.

Oui, il me quitte à l'instant.

THÉRÈSE, de même.

Vous a-t-il parlé ?

RODOLPHE.

Il m'a tout dit ; j'ai donné mon consentement, et ce soir vous serez sa femme.

THÉRÈSE, à part, levant les yeux au ciel.

Allons, tout est fini.

RODOLPHE.

Un seul mot, Thérèse ; pourquoi tantôt ne m'avez-vous pas dit la vérité ? Vous m'avez déclaré ce matin que vous ne vouliez pas vous marier.

THÉRÈSE.

C'est vrai ; mais je le veux maintenant.

RODOLPHE.

Qu'est-ce qui a pu vous faire changer d'idée ?

THÉRÈSE.

Je ne puis le dire, et je vous prie de ne jamais me le demander, c'est le seul secret que j'aurai jamais pour vous.

RODOLPHE.

Thérèse, tu ne m'aimes donc plus ?

THÉRÈSE, avec tendresse.

Moi, je ne t'aime plus !... (S'arrêtant et faisant un effort sur elle même.) Enfin, je veux me marier, et je ne veux pas d'autre époux qu'Antoine.

RODOLPHE.

Tu as raison, c'est un honnête homme, et il te rendra heureuse ! (Allant au secrétaire et en tirant des papiers.) Tiens, voilà notre fortune ; c'est pour toi que je l'ai acquise ; ce n'était pas là l'usage que je comptais en faire, mais, n'importe, prends, c'est ta dot.

THÉRÈSE.

C'est bien... c'est bien...

RODOLPHE.

Sois heureuse, pense à ton frère... adieu.

THÉRÈSE.

Où vas-tu ?

RODOLPHE.

M'embarquer sur le premier vaisseau qui mettra à la voile.

THÉRÈSE.

Quoi ! tu veux nous abandonner !... Je partirai avec toi, je ne te quitte pas.

RODOLPHE.

Et Antoine !

THÉRÈSE.

Peu m'importe.

RODOLPHE.

Lui, ton prétendu.

THÉRÈSE.

Mon devoir est de te suivre.

RODOLPHE.

Toi, me suivre !... Un mot seul va t'en empêcher. Oui ! Thérèse, apprends donc la vérité : jusqu'à présent tu n'as vu en moi qu'un ami, un frère...

THÉRÈSE.

N'achève pas, fuis, éloigne-toi.

RODOLPHE, à part.

Grand Dieu ! quel espoir ! (Haut.) Oui, Thérèse, tu as raison, il faudrait te fuir si tu m'aimais comme je t'aime, si mon amour était partagé.

THÉRÈSE, hors d'elle-même.

Va-t'en, va-t'en...

RODOLPHE.

Dieu ! que viens-je d'entendre ! (A Thérèse qui se cache la figure.) Thérèse, calme ton effroi ; s'il est vrai que tu m'aimes, tu le peux sans crime, sans remords ; je ne suis pas ton frère.

THÉRÈSE.

Que dis-tu ? Il se pourrait !

RODOLPHE.

J'en atteste ta mère qui t'a donnée à moi, qui nous entend peut-être, et qui sait que je ne suis pas indigne de tant de bonheur !...

SCÈNE XV.

Les mêmes ; LOUISE.

LOUISE, en dehors.

Thérèse ! Thérèse ! (Elle entre.) Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc là ? Venez-vous ? Vous n'êtes pas encore prêts?... tout le monde est réuni chez le notaire. Si vous saviez, Thérèse, combien nous sommes tous enchantés : moi, d'abord, de vous avoir pour sœur, et puis Antoine, votre prétendu ; il est dans une joie, une ivresse !...

RODOLPHE, à part.

Dieu ! que lui dire ?

THÉRÈSE, à part.

Et comment lui apprendre ?

LOUISE.

Ce pauvre Antoine, je ne le reconnais plus, il ne peut pas rester en place ; et voilà pourquoi nous sommes venus tous deux vous chercher.

THÉRÈSE.

Et où est-il donc ?

LOUISE.

Il m'a dit d'entrer toujours, parce qu'il a rencontré à votre porte un jeune officier, M. Muller, qui l'a arrêté, et qui s'est mis à lui parler tout bas.

RODOLPHE, à lui-même.

Muller, à qui j'ai écrit ce matin.

LOUISE.

Eh bien ! qu'avez-vous donc tous deux ?... quel air triste pour une mariée ! Ah bien ! mon frère n'est pas comme cela, lui ! et tenez, le voici. (Apercevant Antoine qui entre pâle et défait.) Ah ! mon Dieu ! est-ce que cela gagne tout le monde ?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; ANTOINE.

ANTOINE, prenant la main de Rodolphe.

Rodolphe, je t'en veux beaucoup, tu m'as trompé, tu as eu des secrets pour moi...

RODOLPHE.

Antoine !

ANTOINE.

Je sais tout ! Muller vient de me montrer la lettre que tu lui as écrite ce matin. J'aurais pu pardonner (A Rodolphe.) à toi, ta colère ; (A Thérèse.) à vous, mes espérances déçues ; mais m'avoir exposé à vous rendre malheureux, voilà ce que je ne vous pardonnerai jamais !

THÉRÈSE.

Vous avez raison, vous aviez ma parole, et maintenant encore, si vous l'exigez...

ANTOINE, avec joie.

Bien vrai ! elle serait à moi ; je suis donc plus heureux que tu ne l'étais, (Les unissant.) car je peux la donner à mon ami.

THÉRÈSE, à Rodolphe.

Grand Dieu !

LOUISE.

Eh bien ! qu'est-ce que cela signifie ? car moi, je pleure sans savoir...

ANTOINE.

On te l'expliquera ; mais, sois tranquille, cela ne dérange pas ton mariage. Venez, mes amis, venez, on vous attend ; il vous faut un témoin ; vous voulez bien de moi, n'est-ce pas ?

RODOLPHE.

Antoine, c'en est trop... tu souffres...

ANTOINE.

Moi, souffrir! quand ma sœur, quand mes amis sont heureux? Non, non, j'aurai pour me consoler ton amitié, (Tendant la main à Thérèse.) la sienne, et surtout l'aspect de votre bonheur. (Détachant le bouquet qui est à sa boutonnière.) Tiens, frère, voilà mon bouquet! viens signer le contrat.



LE

MAUVAIS SUJET

DRAME EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. CAMILLE

Théatre du Gymnase. — 16 Juillet 1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
RAYMOND LAROCHE, industriel	MM. Numa.
ROBERT, son frère, marin.	Clozel.
GERVAIS, notaire.	Dormeuil.
ISIDORE DURAND, jeune fermier.	Legrand.
ESTELLE, fille de Gervais	Mme Théodore.

Parents et Amis.

Dans un village peu éloigné de Honfleur.



LE
MAUVAIS SUJET

L'extrémité d'un village situé auprès de la mer. — A droite de l'acteur, la maison de Gervais, devant laquelle se trouve un berceau de feuillage et une petite table. — A gauche, la maison de Raymond. — On voit la mer dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAIS, ISIDORE.

ISIDORE.

Père Gervais, il faut s'expliquer... Est-ce oui ou non, que vous mariez mamzelle Estelle votre fille? car voilà qu'elle a ses vingt ans sonnés, et il faudrait y penser.

GERVAIS.

C'est ce que j'ai fait, monsieur Isidore; et c'est aujourd'hui que nous signons le contrat.

ISIDORE.

C'est bon; et comme notaire de l'endroit, c'est vous qui le faites vous-même. Aussi, prenez-y bien garde, faites toutes

vos réflexions, parce que des bêtises par-devant notaire, c'est plus grave que d'autres... une fois que c'est enregistré, c'est fini... ça n'est pas comme des bêtises de simples particuliers.

GERVAIS.

Je crois bien que s'il fallait enregistrer les tiennes....

ISIDORE.

Ça coûterait trop de papier timbré, n'est-ce pas?... Mais, pour en revenir à vous... quel est le garçon du village que vous choisissez pour gendre?

GERVAIS.

Qu'est-ce que cela te fait?

ISIDORE.

Ça me fait que je voudrais me mettre sur les rangs.

GERVAIS.

Toi!...

ISIDORE.

Et pourquoi pas?... Dans le voisinage d'un port de mer... dans les environs de Honfleur où nous habitons, les maris deviennent rares, attendu que les jeunes gens de l'endroit font tous des mousses ou des matelots... Moi, je suis resté fermier comme mon père... j'ai de la fortune, je suis beau garçon, je ne me cache pas, et il est facile de voir que je suis bien venu... Ainsi, regardez, examinez... Tout cela peut-il vous convenir?

GERVAIS.

Tu es un bon garçon, je le sais; M. Durand, ton père, était un honnête homme, et s'il vivait encore, nous aurions peut-être songé à cette affaire-là..... mais j'ai fait un autre choix.

ISIDORE.

Lequel donc?

GERVAIS.

Je peux te le dire; car, dans une heure, tout le monde le saura.

ISIDORE.

Je suis sensible, père Gervais, à une pareille confiance : je devrais être vexé plutôt, il est vrai ; mais d'un homme comme vous, c'est toujours une marque de considération..., c'est la première... Quel est donc le futur ?

GERVAIS.

Le plus brave garçon du village, Raymond Laroche.

ISIDORE.

Eh bien ! par exemple... un manchot ! il va choisir un manchot pour lui donner la main de sa fille !... Moi, du moins, on peut me voir... je n'ai pas mes mains dans mes poches.

GERVAIS.

Raymond Laroche, un manchot !

ISIDORE.

C'est tout comme.... Depuis cinq ans, il ne peut pas se servir du bras gauche qu'il a toujours en écharpe... D'où ça lui est-il venu ?... on n'en sait rien... Ce n'est pas à la guerre ; car il y est allé comme moi, par procuration... Il s'est fait remplacer... et puis, quelle famille que la sienne !

GERVAIS.

Oserais-tu dire du mal de son père ? mon vieil ami, le père Laroche, l'homme le plus estimé du pays !

ISIDORE.

Le père Laroche, c'est vrai... Quoiqu'il fût bien sévère, et qu'il eût toujours, de son vivant, quelque taloche à me donner... c'était, comme ils disaient tous, une vertu patriarcale... Mais son fils aîné, qu'on n'appelait dans le pays que le *mauvais sujet*, en a-t-il fait celui-là !... toujours en querelle, toujours au cabaret... courant après toutes les petites filles... rossant ceux qui leur faisaient la cour... Aussi, tant qu'il était ici, il n'y avait pas moyen d'être amoureux ; c'est ce qui m'a tant attardé... Du reste, c'était un nouveau *Robert le Diable*,

et depuis qu'il a disparu, vous savez tous les mauvais bruits qui ont couru sur son compte.

GERVAIS.

Je le sais ; mais Raymond n'est pas coupable des fautes de son frère... il les a réparées, tant qu'il a pu... le ciel l'en a récompensé... c'est un des meilleurs fabricants du pays... il a prospéré dans son industrie.

ISIDORE.

Oui... une mauvaise filature de coton.

GERVAIS.

Où il a gagné une cinquantaine de mille francs.

ISIDORE.

Ah ! voilà le grand mot lâché !... C'est donc parce qu'il a cinquante mille francs, que vous me le préférez ?

GERVAIS.

Moi !... Tu pourrais supposer !...

ISIDORE.

Ah fi !... ah ! que c'est mal à vous !... Préférer un manchot qui a cinquante mille francs, à moi qui en ai trente mille, et qui suis au complet !... Et encore, si je n'ai que trente mille francs, ce n'est pas ma faute ; c'est celle de mon père... s'il n'y avait pas eu des malheurs et des poltrons dans ma famille...

GERVAIS.

Des poltrons !

ISIDORE.

Tiens, vous ne vous rappelez peut-être pas cette frayeur que mon père a eue, il y a cinq ans, le jour où il venait de vendre sa ferme... une frayeur qui nous a coûté cher. Un soir il rencontre, à l'entrée du bois, un homme en manteau ; et sans lui demander ce qu'il veut, mon père lui jette son portefeuille, et se sauve à toutes jambes... un portefeuille rouge qui contenait vingt mille francs... et dont on n'a jamais eu de

nouvelles... Comme c'est gai pour une succession!... Sans cela, j'en aurais hérité; et, à l'heure qu'il est, je serais aussi riche que votre monsieur Raymond, qui, en conscience...

GERVAIS.

Ah çà... ne vas-tu pas recommencer?

ISIDORE.

Eh! non... car le voici lui-même, et je vous laisse... Mais réfléchissez encore, père Gervais, vous allez sacrifier votre fille.

GERVAIS.

C'est bon.

ISIDORE.

Père Gervais, vous allez sacrifier votre enfant.

GERVAIS.

Ça me regarde... va-t'en.

(Isidore sort par la gauche.)

SCÈNE II.

GERVAIS, RAYMOND.

GERVAIS.

Eh bien! mon cher Raymond, comment vas-tu, ce matin?

RAYMOND.

Bien, père Gervais... je vous remercie.

GERVAIS.

Comme tu me dis cela d'un air triste!... un jour de noce!...

RAYMOND.

C'est que j'ai fait des réflexions... Voyez-vous, père Gervais, j'ai eu bien des chagrins, bien des malheurs dans ma vie... ça n'a pas altéré ma gaieté, et j'ai toujours pris le dessus, parce que le temps et une bonne conscience tiennent

lieu de philosophie ; et on finit par se consoler... mais aujourd'hui, je crains bien de ne pas en venir à bout.

GERVAIS.

Que t'est-il donc arrivé ?... Est-ce qu'il serait question de Robert, ton frère aîné ?... est-ce que ce mauvais sujet aurait encore fait des siennes ?

RAYMOND.

Non, vraiment... Depuis huit ans, nous n'en avons pas reçu de nouvelles ; et je crains bien que mon pauvre frère n'existe plus... Je veux vous parler d'Estelle, votre fille.. Depuis que je me connais, j'en suis amoureux, j'ai fait tout au monde pour lui plaire.

GERVAIS.

Et j'espère que tu y as réussi !... elle te regarde comme le plus honnête homme du pays ; et elle a pour toi une estime, une amitié...

RAYMOND.

Oui... mais elle n'a pas d'amour. Longtemps, j'ai voulu m'abuser ; mais il n'y a pas moyen... Quand on a soi-même plus de tendresse qu'il n'en faut, on voit bien vite ce qu'il en manque aux autres. En l'épousant, je serais heureux... mais elle !

GERVAIS.

Que veux-tu dire ?

RAYMOND.

Son bonheur avant tout, père Gervais : et c'est pour cela que je vous prie de m'écouter... Vous n'êtes pas riche ; moi, j'ai du bien... j'ai réussi ; j'ai une cinquantaine de mille francs, dont une moitié environ a été gagnée par mon travail; mais l'autre m'est tombée du ciel... celle-ci, je l'espère, je peux y renoncer sans chagrin.

GERVAIS.

Qu'est-ce que tu me dis là ?... Que t'est-il tombé du ciel ?..

RAYMOND.

Oui, oui... c'est une vieille histoire que je vous conterai.

GERVAIS.

Tout de suite, morbleu!... puisque aujourd'hui tu dois être mon gendre, c'est le cas, ou jamais, de tout me dire.

RAYMOND.

D'autant plus que ce ne sera pas long... A l'époque où j'avais établi ma fabrique, tous les malheurs vinrent m'accabler à la fois... j'étais tombé à la milice, il fallait partir, ou trouver un remplaçant... mon père m'avait promis six mille francs pour mon établissement, et j'y comptais pour payer mes ouvriers et faire honneur à mes premiers engagements... c'était Robert, mon frère, que j'avais envoyé à la ferme pour toucher cette somme... et vous savez...

GERVAIS.

Oui, oui... Aussi, quelle imprudence de confier tant d'argent à un mauvais sujet!... à un joueur!

RAYMOND.

Si vous le connaissiez comme moi, père Gervais, vous seriez peut-être moins sévère... Mon pauvre frère!... je le vois encore entrer dans ma chambre, pâle, égaré... « Raymond, me dit-« il, j'ai joué... j'ai tout perdu... je suis un malheureux qui « dois déshonorer ma famille; et pour vous sauver tous, il « n'est qu'un moyen. » En disant ces mots, il appuyait sur son front un pistolet que je veux lui arracher... il résiste... dans notre lutte, le coup part, m'atteint à l'épaule et me renverse... Le malheureux crut sans doute m'avoir tué; car depuis je ne l'ai plus revu.

GERVAIS.

Tant mieux pour vous et pour le pays.

RAYMOND.

Mais vous jugez de ma situation; blessé par la main de

mon frère, ruiné par lui, car c'était le lendemain que tombaient mes échéances, je ne savais plus que devenir, lorsqu'il arrive, sous enveloppe et à mon adresse, vingt billets de mille francs, avec ces seuls mots : *Pour M. Raymond Laroche.*

GERVAIS.

Il serait possible !

RAYMOND.

C'est comme je vous le dis... Je crus d'abord que c'était mon père qui avait tout vendu pour venir à mon secours ; mais non... Il m'en donna sa parole ; et vous savez que la parole de mon père... Je voulus alors aller à la ville, pour me faire réformer... Jugez de ma surprise, quand le maire m'apprit qu'on avait payé pour moi un remplaçant ; et que, depuis quinze jours, il était parti pour l'armée... Cette fois, je pensai à mon frère... Lui seul était capable d'un trait pareil... Et comme, à peu près à cette époque, on assura l'avoir vu rôder dans les environs...

GERVAIS.

Ce n'était pas lui ; tu peux en être sûr.

RAYMOND.

Cependant, je profitai de l'argent que m'avait envoyé mon mystérieux protecteur... L'objet de mes efforts, le but de tous mes travaux... c'était d'obtenir la main de votre fille... Ce n'était pas pour moi, c'était pour elle que je voulais devenir riche... Mais si elle ne peut pas être heureuse avec moi, si elle ne m'aime pas, si elle en aime un autre... je quitterai le pays. Seulement et d'abord, je partagerai avec elle ma fortune.

GERVAIS.

Y penses-tu ?

RAYMOND.

Elle lui appartient autant qu'à moi, puisque c'est pour elle que je l'ai acquise... Alors, elle en fera ce qu'elle voudra ; et comme je ne voulais que son bonheur... de ce côté-là du

moins, je serai heureux... Voilà, père Gervais, ce que j'avais à vous dire.

GERVAIS.

Et tu crois que je pourrais souffrir ?... Apprends, mon ami, que tu es dans l'erreur... Ma fille n'aime que toi... j'en suis certain ; et si tu en doutes... Tiens, je l'entends... Demande-le-lui toi-même.

RAYMOND.

Non, père Gervais, j'aime autant que ce soit vous... Je rentre chez moi où je vais écrire à la ville, parce qu'on nous menaçait hier de quelques mauvaises affaires, de quelques faillites... Je vous laisse avec Estelle ; tâchez qu'elle s'explique franchement : et rappelez-vous que je veux tout devoir à elle-même, et rien à la contrainte.

(Il sort.)

SCÈNE III.

GERVAIS, ESTELLE.

GERVAIS.

Si celui-là n'était pas mon gendre, j'en mourrais de chagrin... Approche ici, ma fille, réponds-moi franchement... Qu'est-ce que tu dis de Raymond, ton prétendu ?

ESTELLE.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

GERVAIS.

Enfin, j'ai mes raisons ; je veux savoir ce que tu en penses.

ESTELLE.

Est-ce qu'on peut en penser autre chose que du bien ?... Il est si bon, si généreux ; il nous a donné tant de preuves d'amitié !

GERVAIS.

Tu l'aimes donc ?

ESTELLE.

Il n'a ici que des amis... et moi, je le connais depuis mon enfance ; car je suis venue, bien avant vous, habiter ce pays, chez ma tante, où je demeurais ; et j'ai été élevée avec Raymond, et avec son frère.

GERVAIS.

Oh ! son frère... n'en parlons pas ; ce n'est pas le beau côté de la famille.

ESTELLE.

Non, sans doute ; mais s'il n'a pas les qualités de Raymond, à qui la faute ?... Aucun de vous ne connaissait son caractère... Si on l'avait traité avec bonté, si on avait eu l'air de croire à ses vertus, il en aurait eu réellement... mais au lieu de cela, chacun se plaisait à le décourager... à l'irriter... On lui répétait sans cesse... « Va, tu ne seras jamais qu'un mau-« vais sujet... » Eh bien ! il n'a pas voulu vous faire mentir... Il l'est devenu par dépit.

GERVAIS.

Oui... et par inclination.

ESTELLE.

C'est ce qui vous trompe... car son frère et moi nous avons pu autrefois apprécier son caractère... et je suis sûre qu'il n'a pas fait une seule mauvaise action qui n'ait eu un bon motif.

GERVAIS.

La belle avance !... J'aimerais mieux de mauvais motifs produisant de bonnes actions.

ESTELLE.

Vous, mon père, vous le connaissez à peine... car lorsque vous êtes venu vous établir ici, il était parti ; et vous avez été toujours injuste envers lui.

GERVAIS.

J'ai été injuste !... Eh bien ! je m'en rapporte à toi-même... Lequel vaut le mieux des deux frères ?

ESTELLE.

C'est Raymond.

GERVAIS.

S'il te fallait prendre l'un des deux pour mari, lequel choisirais-tu ?

ESTELLE.

Je crois qu'une femme serait plus heureuse avec Raymond.

GERVAIS.

A la bonne heure ; voilà qui est parler... Apprends donc que, ce matin, ce pauvre jeune homme voulait quitter le pays et te laisser sa fortune, parce qu'il croyait que tu ne l'aimais pas.

ESTELLE.

Moi, ne pas l'aimer !... A-t-il pu le penser ? Pauvre Raymond !... lui qui ne vit, qui ne respire que pour moi... Ce serait moi qui le rendrais malheureux !... Ah ! je me ferais horreur à moi-même, si j'étais capable de tant d'ingratitude.

GERVAIS.

C'est bien, c'est bien, ma chère enfant !... J'avais d'avance répondu comme toi... Je puis donc lui dire que tu l'aimes ?

ESTELLE.

Oui, sans doute.

GERVAIS.

Et que tu consens à l'épouser sur-le-champ?

ESTELLE.

Que dites-vous ?

GERVAIS.

Qu'aujourd'hui, chez lui, nous devons signer le contrat... Eh bien ! est-ce que tu hésites ? est-ce que tu refuserais ?

ESTELLE.

Non, non, mon père... Mais dites à Raymond que je voudrais avoir avec lui un instant d'entretien.

GERVAIS.

Et pour quelle raison ?

ESTELLE.

C'est à lui seul que je peux la dire... Et après, s'il l'exige, je signerai sur-le-champ.

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; ISIDORE.

ISIDORE.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc là ?... Tout le monde est sur la jetée ou sur les falaises... Voilà un beau vaisseau qui entre dans le port.

GERVAIS.

Qu'est-ce que ça me fait ?

ISIDORE.

Tiens, cette réponse !

GERVAIS.

Ça t'intéresse donc ?

ISIDORE.

Moi, ça m'est bien égal... Mais quand je vois les autres qui courent et qui regardent, je cours et je regarde aussi... C'est ce qui fait la foule ; sans cela, il n'y en aurait jamais.

GERVAIS.

Adieu... A ce soir... Je t'invite à la noce.

ISIDORE.

Vous n'avez donc pas dit à mademoiselle Estelle...

ESTELLE.

Quoi donc ?

ISIDORE.

Que je me mets sur les rangs.

ESTELLE.

Quoi ! vraiment ?

ISIDORE.

Vous voyez bien... Elle ne savait pas... Et vous voulez qu'elle se décide... Mamzelle Estelle, ne vous laissez pas influencer... suivez votre inclination, voilà tout ce que je vous demande... Moi, d'abord, je ne peux qu'y gagner.

GERVAIS.

Ma fille sera maîtresse de son choix ; c'est tout ce que je puis te promettre... (A Estelle.) Entrons chez Raymond, et allons tout disposer.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

ISIDORE, seul.

C'est ça... « Ma fille sera maîtresse de son choix... » Et il l'entraîne du côté des cinquante mille francs. C'est malgré elle, je le vois bien... car, à prix égal, j'aurais la préférence... Ce sont ces choses-là qui me rendraient misanthrope... Je suis sûr que je vais l'être aujourd'hui toute la journée... J'irai à cette noce, c'est probable... Mais je vais y être d'une humeur... Je mangerai sans rien dire... Ils verront bien qu'il y a quelque chose et que je ne suis pas content... Tiens, qui est-ce qui vient là ?... Un monsieur en redingote bleue... qui n'a pas l'air d'être de notre endroit.

SCÈNE VI.

ISIDORE, ROBERT.

ISIDORE.

Comme il regarde autour de lui !... On dirait qu'il n'a jamais vu de village.

ROBERT.

Camarade, es-tu d'ici ?

ISIDORE, à part.

Tiens, il me tutoie... (A Robert.) J'en suis né natif... Mais il paraît que monsieur n'est pas du pays?

ROBERT.

Moi, non... Je n'ai pas de pays... Je suis marin, et je passe mes jours sur mon vaisseau.

ISIDORE.

Ah! c'est un marin... J'aurais dû m'en douter à sa politesse... Il ne m'a seulement pas ôté son chapeau; et v'là une heure que le mien est en panne.

ROBERT.

Monsieur Gervais... un ancien notaire de Honfleur, n'est-il pas venu, depuis cinq ans, s'établir dans ce village?

ISIDORE.

Oui, monsieur.

ROBERT.

Et Estelle, sa fille, existe-t-elle encore?

ISIDORE.

Certainement... et c'est toujours la plus jolie fille du pays... Mais il paraît que vous connaissez du monde dans l'endroit?

ROBERT.

Oui; autrefois, j'ai entendu parler d'elle et de son père.

ISIDORE.

Tenez, tenez... voilà leur maison, qui est bien changée depuis qu'on a planté, devant, ce petit bosquet... car il y a eu, depuis quelques années, bien des embellissements dans le village... D'abord, le maire a fait réparer la grande route, de sorte qu'on n'y verse plus qu'en hiver. (Voyant que Robert a la tête tournée vers la maison de Raymond. — A part.) C'est drôle; il ne m'écoute pas... (Haut.) Cette grande maison en face, que

vous regardez avec étonnement, appartient à M. Raymond Laroche, qui l'a fait arranger et réparer depuis la mort de son père.

ROBERT.

Il est donc vrai... Il n'est plus ?

ISIDORE.

Non, monsieur... c'est là qu'il est mort. (Robert ôte son chapeau avec respect, et porte la main à ses yeux.) Il est mort des chagrins que lui a donnés son fils aîné... *Robert le Diable,* comme on l'appelait ici.

ROBERT.

Tu l'as connu ?

ISIDORE.

Oui, monsieur... c'est-à-dire, j'avais alors dix ans ; et maintenant j'en ai près de dix-huit... Mais je crois le voir encore... Dieu ! avait-t-il une mauvaise mine !... D'abord, il était plus maigre que moi... Et puis, si vous saviez ce qu'on en disait dans le pays... pas de son vivant, car on n'aurait pas osé... mais depuis qu'il est mort.

ROBERT.

Il est mort ?

ISIDORE.

Oui, monsieur... il a été tué à la suite d'une dispute qu'il avait eue dans un cabaret... et il a aussi bien fait, car son père l'avait déshérité.

ROBERT.

Déshérité... Tu en es bien sûr ?...

ISIDORE.

M. Gervais, qui a chez lui le testament, me l'a dit vingt fois... Toute la fortune du père est passée à Raymond, le fils cadet.

ROBERT.

Tant mieux... Celui-là le méritait... Qu'il soit riche ! qu'il soit heureux !... c'est ce que je demande.

ISIDORE.

C'est un de vos amis ?

ROBERT, se reprenant.

A moi ?... Non, sans doute... Mais puisque tu veux bien me donner des renseignements sur les habitants de ce village, qu'est devenu Pierre Durand, un fermier ?

ISIDORE.

Pierre Durand... Vous le connaissez aussi ?... Eh bien, par exemple...

ROBERT.

D'où vient ton étonnement ?

ISIDORE.

C'est que je suis son fils, Isidore Durand.

ROBERT, lui frappant sur l'épaule.

Je t'en fais compliment... tu es le fils d'un brave et honnête homme.

ISIDORE.

Pour honnête, c'est vrai ; mais pour brave... c'est différent... c'est-à-dire... il n'a eu qu'une venette dans sa vie... mais elle elle a été bonne ; et il faudrait être joliment riche, pour en avoir souvent à ce prix-là... Aussi je m'en suis aperçu dans sa succession.

ROBERT.

Comment !... Et lui aussi, il est mort ?

ISIDORE.

Il y aura deux ans à la Saint-Martin.

ROBERT.

Je suis bien malheureux !

ISIDORE.

Pas tant que moi ; car enfin, si j'avais recueilli de l'héritage de mon père ce qui devait m'en revenir... j'épouserais

maintenant celle que j'aime... Mais on ne veut pas de moi, parce que je n'ai que trente mille francs.

ROBERT.

Vraiment!... Et combien t'en faudrait-il encore?

ISIDORE.

Dame! on veut que le futur ait au moins cinquante mille francs... Ainsi, pour arriver là, il m'en faudrait au moins une vingtaine.

ROBERT, tirant un portefeuille de sa poche.

Tiens, les voilà.

ISIDORE.

Comment, monsieur, sans me connaître, vous me prêtez une pareille somme?

ROBERT.

Je ne te la prête pas... elle est à toi.

ISIDORE, à part.

C'est étonnant!... il a l'air de vous menacer en vous rendant service... (Il ouvre le portefeuille. — Haut.) Vous voulez donc que je garde tous ces billets de banque?

ROBERT.

Sans doute... prends-les... Rends-moi seulement le portefeuille.

ISIDORE.

Est-ce que vous y tenez?

ROBERT.

Oui.

ISIDORE.

C'est drôle!... un vieux portefeuille rouge, tout usé et tout déteint... On dirait qu'on a jeté de l'eau dessus.

ROBERT, essuyant une larme.

Oui... tu as raison... mais va maintenant épouser celle que tu aimes.

ISIDORE.

C'est-à-dire, je vais tâcher... car il y a un rival à renvoyer..... Mais comme le père Gervais tient à l'argent et que sa fille me veut du bien...

ROBERT.

Quoi!... c'est Estelle qui allait se marier?... se marier à un autre!...

ISIDORE.

Oui, monsieur.

ROBERT.

Quel qu'il soit, ce mariage-là ne se fera pas. Sois tranquille, mon garçon.... c'est moi, moi seul, qui me charge de le rompre.

ISIDORE.

Il serait possible!... Ah çà, dites-moi un peu ce que je vous ai fait... C'est comme une providence qui s'acharne après moi... Homme étonnant!... il me donne de l'argent... il expédie mon rival..... il fait mon mariage..... et tout cela sans me connaître.

ROBERT.

Qui vient là?

ISIDORE.

C'est le père Gervais.

ROBERT.

C'est bon.... laisse-moi avec lui ; et va m'attendre ici près, à l'entrée du village.

ISIDORE.

Oh! vous pouvez être sûr que je n'en bougerai pas... (A Gervais qui entre.) Tenez, père Gervais, voilà un étranger qui vous demande; et tâchez de faire affaire avec lui... car il paye bien.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

GERVAIS, ROBERT.

GERVAIS.

Monsieur vient sans doute pour la ferme de Villeneuve?

ROBERT.

Quelle ferme?

GERVAIS.

Une propriété des environs, qui rapporte cinq ou six mille livres de rente, et pour laquelle on cherche un acquéreur.

ROBERT.

Un acquéreur.... Plus tard, nous parlerons peut-être de cette affaire... car aujourd'hui, vous devez avoir bien d'autres occupations.. Ne dit-on pas que vous mariez votre fille?

GERVAIS.

Je vois que vous avez causé avec Isidore.

ROBERT.

Il est donc vrai?

GERVAIS.

Oui, monsieur.

ROBERT.

J'en suis fâché... mais ce mariage ne peut pas avoir lieu.

GERVAIS.

Et qui s'y opposerait?

ROBERT.

Des personnes qui en ont le droit... et votre gendre lui-même renoncera à ses prétentions, quand il saura...

GERVAIS.

Apprenez, monsieur, que Raymond Laroche est un honnête

garçon, qui ne craint personne... qui ne doit rien à personne.

ROBERT, à part.

O ciel !... c'est Raymond !...

GERVAIS.

Oui, monsieur... c'est lui qui épouse ma fille... c'est lui qui est le meilleur et le plus riche parti du pays... Cette nouvelle paraît vous troubler?

ROBERT.

Moi?... Nullement; car je venais pour lui... Raymond est mon débiteur.

GERVAIS.

Que dites-vous ?

ROBERT.

N'avez-vous pas chez vous les papiers de la famille ?

GERVAIS.

Oui, monsieur... j'en ai même une partie sur moi; car je les avais pris pour rédiger le contrat; et je n'ai vu, ni dans les titres, ni dans le testament de M. Laroche le père, qu'il fût question d'aucunes dettes, envers qui que ce soit.

ROBERT, avec émotion.

On m'aura oublié... Personne n'aura pensé à moi... mais bientôt je ferai valoir mes droits... Avant tout, monsieur... et c'est la seule grâce que je vous demande... ne pourrais-je pas voir le testament de M. Laroche?

GERVAIS, cherchant dans les papiers qu'il tient.

J'en ai là une copie, dont je ne saurais vous refuser communication; (Il la lui remet.) quant à la minute, elle est dans mon étude, où vous pourrez en prendre connaissance... mais permettez-moi de vous le dire, si vous êtes un créancier de Raymond... si vous avez contre lui quelques titres que j'ignore... je ne conçois pas qu'un homme riche et généreux,

comme vous paraissez l'être... puisse vouloir détruire le bonheur du plus honnête homme qui existe.

ROBERT.

Il suffit, monsieur... je sais ce que j'ai à faire... Dans quelques instants j'irai chez vous, pour l'acte en question.

(Gervais rentre chez lui.)

SCÈNE VIII.

ROBERT, seul.

Ainsi donc, le sort qui me poursuit m'arme encore contre lui et me force à faire son malheur!... Et pourquoi les épargnerais-je?... ils m'ont tous trahi... (Montrant le testament.) ils s'enrichissent de mes dépouilles... ils se réjouissent de ma mort... pas un seul n'élève la voix pour me défendre... Ce cœur était né pour l'amitié, et ils ont voulu qu'il devînt méchant, et ingrat... Eh bien! je le serai... je me vengerai!... (Il va pour ouvrir le testament.) Qui vient là?

SCÈNE IX.

ROBERT, ISIDORE.

ISIDORE.

Me voilà, monsieur le marin.

ROBERT.

Qu'est-ce qui t'amène ici?

ISIDORE.

Je viens sans vos ordres, mais pour vous remercier... Je disais bien que vous me porteriez bonheur... quand vous promettez quelque chose, ce n'est pas long à venir... vous m'aviez dit que vous me débarrasseriez de mon rival... c'est déjà fait... il est ruiné, ou à peu près.

ROBERT.

Que dis-tu? Raymond!...

ISIDORE.

Tiens, vous savez son nom?... Eh bien, oui, Raymond avait des liaisons d'affaires avec un négociant de la ville qui lui enlève plus de la moitié de sa fortune dans une spéculation qu'on appelle... une faillite...

ROBERT.

Il se pourrait!

ISIDORE.

Il n'y a pas à en douter... c'est un jeune homme de la ville... un de mes camarades, qui vient de me l'apprendre... on ne le sait pas encore; mais, grâce à moi, ça ne va pas tarder... je vais dire partout...

ROBERT.

Je te le défends.

ISIDORE.

Tiens, c't' idée... il faut, au contraire, le raconter à tout le monde... v'là sa fortune diminuée, et la mienne augmentée: il n'y a plus de balance, et c'est moi qui l'emporte.

ROBERT.

Ça m'est égal... je t'ordonne de te taire.

ISIDORE.

Oui, monsieur le marin.

ROBERT.

Et de n'apprendre cette nouvelle à Raymond que lorsque je le permettrai.

ISIDORE.

Oui, monsieur le marin... mais, si, en attendant, il allait épouser mademoiselle Estelle?

ROBERT.

Ça ne te regarde pas.

ISIDORE.

Comme vous voudrez, monsieur le marin... ça me regarde pourtant bien un peu... en un sens.

ROBERT.

Obéis, et va-t'en.

ISIDORE.

Je m'en vais.

(Il s'éloigne.)

ROBERT, le rappelant.

Un mot.

ISIDORE, revenant.

Me v'là.

ROBERT.

Pour qu'il ne t'arrive pas de jaser dans le village, tu iras m'attendre près du port.

ISIDORE.

Oui, monsieur le marin... (A part.) J'obéis, parce que c'est lui... mais il est impossible de trouver un bienfaiteur plus brutal que celui-là.

(Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE X.

ROBERT, seul.

Est-ce donc ma seule présence qui amène avec elle la ruine et le malheur?... A peine ai-je formé des projets de vengeance, que le ciel semble se charger de les exécuter... Pauvre Raymond!... Et je le plaindrais!... lui qui m'enlève tout ce que j'aime... Allons, lisons ce testament... il me rendra contre eux toute ma colère. (Il parcourt le testament.) Oui... tous ses biens... tout ce qu'il possède... Il le donne à mon frère... (Lisant.) « Quant à mon autre fils, si j'ai encore un « second fils... c'était sur lui, dans sa jeunesse, que je fon-

« dais le plus d'espérances. Si le malheur, à défaut de re-
« pentir, le ramène jamais dans sa famille... s'il daigne s'in-
« former des dernières volontés de son père, il verra que
« la douleur a empoisonné mes vieux jours; car rien de sa
« conduite coupable... rien ne fut ignoré par moi. » (S'interrompant.) O ciel !... il savait tout... (Continuant la lecture du testament.) « Je dois à mon nom, jusqu'ici sans tache... je dois à la
« société, dont il a violé toutes les lois, de le punir selon ses
« fautes ; et ma malédiction sera son seul héritage. » A son lit de mort, mon père m'a maudit !... Ah ! ce mot seul explique maintenant tous mes malheurs !... la malédiction de mon père me poursuivait... Allons, achevons... (Il reprend la lecture du testament.) « Gervais, mon vieil ami, c'est à vous que je confie
« ce testament, qui restera dans vos mains, comme un mo-
« nument des fautes de mon fils et de sa punition... mais si
« jamais le remords entrait dans son cœur... si jamais, ce
« que, hélas ! je crois impossible, il pouvait réparer ses torts...
« je vous permets alors d'anéantir cet acte... Oui, Robert,
« oui, mon malheureux fils, mes bras te sont encore ou-
« verts... viens, mon ami, je ne veux pour juge que ta con-
« science... viens déchirer un arrêt que je ne signe qu'en
« pleurant... cette nouvelle consolante montera jusqu'à moi;
« et le pardon d'un père ne se fera pas attendre. » Les larmes étouffent ma voix ; je succombe à ma douleur... Qui vient là? C'est Estelle... c'est mon frère !... Ah ! cachons-nous à leurs yeux.

(Il entre dans le bosquet qui est auprès de la maison de Gervais.)

SCÈNE XI.

ROBERT, caché ; ESTELLE, RAYMOND.

RAYMOND.

Tous nos parents sont réunis chez moi pour signer le contrat... Mais puisque vous voulez me parler...

ESTELLE.

Oui, nous serons mieux ici.

ROBERT.

C'est elle!... c'est cette voix que, depuis si longtemps, je n'avais pas entendue.

RAYMOND.

Eh bien! Estelle... qu'avez-vous à me dire? d'où vient ce trouble? votre père m'aurait-il trompé, quand il m'a dit tout à l'heure que vous consentiez à notre mariage?

ESTELLE.

Non... il vous a dit la vérité... je connais toutes vos vertus, et je serais fière de vous appartenir... mais daignez m'écouter, et jugez vous-même... Il y a huit ans, votre frère partit, et je dois vous confier un secret dont mon père lui-même n'a pas connaissance... je l'aimais alors.

RAYMOND.

O ciel!

ESTELLE.

Non pas que je ne connusse toutes ses fautes et les défauts de son caractère... mais si vous saviez vous-même quel motif l'éloigna de nous... votre cœur généreux conserverait l'amitié que je lui ai gardée.

RAYMOND.

Que dites-vous?

ESTELLE.

Le lendemain du jour où sa fatale imprudence avait pensé vous coûter la vie...

RAYMOND.

Quoi!... vous savez...

ESTELLE.

Oui... il me disait tout : j'étais sa confidente, sa seule amie... Ce jour-là, je le vois arriver... « Séparons-nous, me dit-il, car la fatalité me poursuit; et je ne puis réparer mes crimes qu'en en commettant de nouveaux. — Robert,

lui dis-je, où courez-vous? — M'engager pour mon frère, me faire tuer à sa place, et mourir de la mort d'un honnête homme..... c'est plus que je ne mérite. » Il me fit promettre alors de ne jamais parler à personne de ce sacrifice... mais en vous l'avouant aujourd'hui, à vous, Raymond, ce n'est pas le trahir... A son départ, et pour gage de mon amitié, je lui donnai une croix d'or, que je tenais de ma mère... « Estelle, me dit-il, je suis indigne de vous... je le sais... vous ne pouvez plus être à moi..... mais jurez-moi, du moins, que vous n'appartiendrez pas à un autre avant d'avoir la preuve que je n'existe plus. » Je le lui jurai... Il partit, et depuis nous ne l'avons plus revu.

RAYMOND.

Hélas ! il n'est que trop vrai.

ESTELLE.

J'ignore s'il a terminé ses jours... mais prononcez vous-même... suis-je dégagée de mon serment?

RAYMOND.

Non, sans doute; car, je l'espère, mon frère existe encore... et dans l'exil auquel il s'est condamné pour moi, c'est bien le moins qu'il puisse compter sur son frère et sur son amie.

ESTELLE, lui tendant la main.

Ah ! j'en étais sûre.

RAYMOND.

Écoutez, Estelle... vous savez si vous m'êtes chère... Depuis six ans, mon seul bonheur est de vous voir et de vous aimer... mais si j'avais connu les droits de mon frère... c'est moi qui aurais fui loin de vous... eussé-je dû en mourir.

ESTELLE.

Que dites-vous?

RAYMOND.

Et si jamais il revient, je lui dirai : « Frère, je t'ai gardé,

en ton absence, et ta maîtresse et la moitié de l'héritage de mon père... tiens, prends-les, ils sont à toi. »

ROBERT, dans le bosquet.

Mon bon frère! c'en est trop!

(Il entre dans la maison de Gervais.)

ESTELLE.

Ciel! quelle est votre erreur! non, mon ami, non, vous me comprenez mal..... c'est vous que j'estime, que j'aime. Si je vous supplie, non de rompre cet hymen, mais de le différer... c'est que je ne veux point manquer à ma promesse envers un malheureux que tout le monde abandonne... S'il revenait, s'il était ici, lui-même sentirait que je ne puis hésiter entre vous deux... lui-même me dirait : « Estelle, je te rends tes serments... épouse mon frère. » Et je vous le jure, Raymond, j'obéirais à l'instant sans remords et sans regrets.

RAYMOND.

Dites-vous la vérité?

ESTELLE.

Après les aveux que je vous ai faits, pouvez-vous douter encore de ma sincérité?

RAYMOND.

Non, je vous crois... Je vais rejoindre nos amis; et quand votre père va revenir... je lui dirai que c'est moi qui désire retarder ce mariage... Par ce moyen, Estelle, c'est à moi seul qu'il en voudra... Adieu.

(Il rentre dans sa maison.)

SCÈNE XII.

ESTELLE, GERVAIS.

ESTELLE, à Gervais qui sort de chez lui.

Ah! mon père, vous voilà... Raymond vous cherchait.

GERVAIS.

Tais-toi, il n'y a pas de temps à perdre... il faut que ton contrat soit signé à l'instant.

ESTELLE.

Au contraire... Raymond a tant de bonté... il a daigné se rendre à ma prière... il veut bien retarder ce mariage.

GERVAIS.

Impossible... il ne nous est plus permis de différer.

ESTELLE.

Pourquoi ?

GERVAIS.

Raymond est ruiné... une faillite imprévue lui enlève une partie de sa fortune.

ESTELLE.

Qui vous l'a dit ?

GERVAIS.

Je l'apprends à l'instant même ; et je redoute encore d'autres malheurs... Je viens de vendre, dans mon étude, la ferme de Villeneuve à un étranger qui, tout en payant comptant, n'a pas voulu me dire au nom de qui il faisait cette acquisition... Mais à plusieurs phrases qui lui sont échappées, j'ai compris qu'il avait à réclamer, contre Raymond, des créances considérables... Ces nouvelles ne sont pas encore répandues dans le village... mais quand Raymond en sera instruit... je le connais ; jamais il ne voudra unir ton sort à celui d'un homme sans fortune... il rompra ce mariage ; et nous qui, maintenant, sommes plus riches que lui... nous ne devons pas le souffrir.

ESTELLE, *vivement.*

Oui, vous avez raison... et vous verrez, mon père, si je suis digne de vous.

GERVAIS.

Viens, mon enfant, viens m'embrasser...

ESTELLE.

Comment expliquer à Raymond ?...

GERVAIS.

Sois tranquille, je me charge de tout arranger avec lui,

de tout concilier... Dans un instant, le contrat sera prêt, et tu le signeras... tu me le promets?

ESTELLE.

Oui, mon père.

GERVAIS.

C'est bien... Maintenant, plus d'hésitation... plus de regrets... on ne doit craindre, ni pour son avenir, ni pour son bonheur, dès qu'on a fait son devoir.

ESTELLE, lui tendant la main.

Allons, je serai heureuse.

(Gervais entre chez Raymond.)

SCÈNE XIII.

ESTELLE, seule.

Oui, mon père dit vrai... le devoir m'ordonne d'épouser Raymond... mais la promesse que j'ai faite à Robert en est-elle moins sacrée?... Ce sera là le tourment de ma vie; à chaque instant, je croirai le voir revenir, pour me reprocher mon manque de foi... et il en aura le droit; car c'est à lui... à lui seul, qu'il appartenait de me rendre mes serments... Mais quel est cet étranger qui vient vers moi?

SCÈNE XIV.

ESTELLE, ROBERT.

ROBERT, à part.

Allons, du courage... huit ans de combats, de fatigues, de chagrins, ont dû me rendre méconnaissable, même à ses yeux.

ESTELLE.

Comme il me regarde!... Je ne sais ce que j'éprouve... mais il me semble que ces traits ne me sont pas inconnus.

ROBERT.

N'êtes-vous pas la fille de M. Gervais?

ESTELLE.

Cette voix!... ô ciel!... tout redouble mon émotion... (A Robert). Quoi! vous ne me reconnaissez pas?

ROBERT, froidement.

Moi!... nullement. Je vous vois aujourd'hui pour la première fois... qu'avez-vous?

ESTELLE.

Pardon, monsieur... oui, je me suis trompée... (Le regardant.) Il serait déjà à mes pieds... (Lui tendant la main.) Il aurait pressé sur son cœur cette main que lui offre une amie. (Robert fait un mouvement.) Ce n'est pas possible... Robert, c'est toi.

ROBERT, se reprenant.

Robert, dites-vous?... Ah! je conçois maintenant votre surprise... c'était un compagnon d'armes... nous servions sur le même vaisseau; et vous n'êtes pas la seule que notre ressemblance ait abusée quelques instants... mais à présent, sur notre bord, on ne s'y trompe plus.

ESTELLE.

Que dites-vous?

ROBERT.

Il était si malheureux, que la vie n'avait plus de charmes pour lui.

ESTELLE.

Quoi! toujours malheureux?...

ROBERT, la regardant avec tendresse et douleur.

Plus maintenant, mademoiselle... et cette lettre qu'il m'a chargée de vous remettre... vous dira assez...

ESTELLE.

Dieu! son écriture... (Rompant vivement le cachet.) « Quand vous recevrez cette lettre, tout sera fini pour moi... Estelle,

je vous rends vos serments et cette croix, gage de votre amitié. »

(Voyant la croix qui s'échappe de la lettre, elle pousse un cri, et tombe évanouie.)

ROBERT, la soutenant et la plaçant sur une chaise qui se trouve auprès du bosquet.

Malheureux que je suis! (Se jetant à ses pieds et baisant sa main.) J'aurais dû prévoir!... Que faire?... faut-il, d'un mot, détruire tout mon ouvrage?... faut-il l'abandonner dans un pareil moment? Estelle... Estelle... reviens à toi... c'est Robert qui t'appelle.

ESTELLE, à moitié évanouie.

Il n'est plus...

ROBERT.

Non... il existe encore, mais pour mériter ton estime, pour te sacrifier son bonheur... (Estelle fait un mouvement.) Ses yeux s'ouvrent... Adieu, Estelle... adieu, mon frère... adieu pour jamais.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

ESTELLE, seule.

J'ai peine à rappeler mes idées... il me semblait que tout à l'heure... oui, c'était lui... c'était Robert... il était à mes pieds... (Regardant la lettre qu'elle tient à la main.) Non, non, ce n'était qu'un songe... voilà la vérité... Qui vient là?... c'est Raymond, c'est mon père.

SCÈNE XVI.

RAYMOND, ESTELLE, GERVAIS; PARENTS ET AMIS.

GERVAIS, à Estelle.

Ma fille, je t'amène ton prétendu; et voici le contrat, auquel il ne manque que ta signature.

ESTELLE, à part.

O ciel ! dans un pareil moment !

GERVAIS.

Eh quoi !.. tu hésites ?... as-tu donc oublié tes promesses ?

ESTELLE.

Qui, moi ?... Non, mon père... mais le trouble, l'émotion...

RAYMOND.

Je ne puis croire encore à cet heureux changement... vous qui ce matin, ne vouliez pas vous marier.

ESTELLE, à part.

Hélas ! je le peux maintenant... (Haut.) Raymond, plus tard... je vous dirai... vous saurez pour quels motifs...

GERVAIS.

Oui, sans doute, et j'espère que ce n'est pas toi qui hésiteras.

RAYMOND.

Moi !... Est-ce que je n'ai pas déjà signé le premier ?

GERVAIS.

Allons, ma fille... à ton tour.

(Estelle prend la plume et va pour signer.)

SCÈNE XVII

Les mêmes ; ISIDORE.

ISIDORE, accourant.

Me voilà, me voilà !... Dieu ! ai-je couru !... depuis le bord de la mer jusqu'ici, en dix minutes.

GERVAIS.

C'est notre ami Isidore, qui arrive juste pour signer au contrat.

ISIDORE.

Le contrat!... que dites-vous?... est-ce que votre fille est mariée?

GERVAIS.

A l'instant même...

ISIDORE.

Là... qu'est-ce que je vous disais ce matin? j'étais sûr qu'en vous pressant, vous feriez quelque bêtise; car apprenez que j'ai 50,000 francs, et que votre gendre n'a plus rien.

RAYMOND.

Que dis-tu?

GERVAIS.

Veux-tu te taire.

ISIDORE.

Ah! bien, oui, me taire! Voilà assez longtemps que je me retiens... je veux parler, et je parlerai; parce que, tout à l'heure, ce monsieur qui est mon protecteur, que je ne connais pas, mais qui me connaît parfaitement, m'a dit: « Tiens, imbécile, porte ce paquet à M. Raymond Laroche... et maintenant, je te permets de lui annoncer la faillite qui vient de le ruiner. »

TOUS.

Ruiné! il serait possible!...

(Estelle, qui est près de la table, prend la plume et signe.)

GERVAIS, prenant le contrat.

Bien, ma fille... (A Raymond.) Oui, mon ami, nous le savions.

RAYMOND.

O ciel!... je comprends maintenant pourquoi Estelle a changé d'idée... pourquoi vous avez hâté ce mariage... mais je ne souffrirai pas... (Décachetant le paquet qu'Isidore lui a remis.) et quels que soient les malheurs que ces papiers m'annoncent... (Les regardant.) Que vois-je!... la ferme de Villeneuve, avec toutes ses dépendances, vient d'être acquise en mon nom et au nom d'Estelle... en voici le contrat.

GERVAIS.

Eh quoi ! c'était pour vous.

ESTELLE.

D'où peut nous venir un pareil bienfait ?

ISIDORE.

Là... le v'là deux fois plus riche qu'auparavant ! Le monsieur a donc perdu la tête ?

TOUS.

Eh ! qui donc ?

ISIDORE.

L'étranger de ce matin.

ESTELLE ET RAYMOND.

Lui...

ESTELLE.

Que nous ne connaissons pas...

RAYMOND.

Il faut découvrir le mystère... (A Isidore.) Parle... où est-il ?

ISIDORE.

Attendez donc... quand je suis arrivé au bord de la mer, où il m'avait donné rendez-vous... on apercevait en rade ce beau vaisseau américain qui est arrivé ce matin... Plusieurs officiers qui étaient venus dans une chaloupe étaient là à nous attendre... l'un d'eux a dit à mon compagnon. — « Eh bien ! capitaine, faut-il partir ? — Non, pas encore, je ne le puis. » — Dans ce moment, je le regardais... il était pâle et tremblant... de grosses larmes roulaient dans ses yeux... et il a ôté son chapeau, comme pour saluer les côtes de France.

RAYMOND ET ESTELLE.

Grand Dieu !

ISIDORE.

« Demain, — m'a-t-il dit, — quand Estelle sera mariée...

« quand elle sera heureuse... va porter ce billet à M. Ger-
« vais. »

TOUS.

Il se pourrait!... donne donc vite.

GERVAIS prend le billet et lit l'adresse.

« A monsieur Gervais, notaire. »

RAYMOND, jetant un coup d'œil sur l'adresse.

Dieu ! quelle écriture !

ISIDORE.

Tenez... tenez, voilà le vaisseau qui part.

ESTELLE.

C'était lui !...

GERVAIS, lisant.

« Maintenant, déchirez le testament de mon père. »



LE

MARIAGE D'ARGENT

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Théatre-Français. — 3 Décembre 1827.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DORBEVAL, banquier.	MM. CARTIGNY.
POLIGNI, ses camarades de collége.	MICHELOT.
OLIVIER, ses camarades de collége.	FIRMIN.
DUBOIS, domestique de Dorbeval	FAURE.
Mme DORBEVAL.	Mmes LEVERD.
Mme DE BRIENNE, jeune veuve, amie de Mme Dorbeval	MARS.
HERMANCE, pupille de Dorbeval	MENJAUD

A Paris, dans la Chaussée-d'Antin, à l'hôtel de Dorbeval.



LE MARIAGE D'ARGENT

ACTE PREMIER

Un premier salon : porte au fond; de chaque côté deux portes à deux battants. La première porte, à droite, conduit au cabinet de Dorbeval, la seconde à son salon de réception; les deux portes à gauche conduisent aux appartements de madame Dorbeval. A droite, un guéridon; à gauche, sur le premier plan, une table ; sur un plan plus éloigné, une riche cheminée avec pendule.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBOIS, OLIVIER.

OLIVIER.

Personne dans le salon, personne dans les antichambres qui d'ordinaire sont encombrées de parasites et de solliciteurs! Est-ce qu'il serait arrivé quelque malheur à mon ami Dorbeval? Non, non; voici un valet, l'hôtel est encore habité. (A Dubois.) Monsieur Dorbeval?

DUBOIS, à moitié endormi, et sans le regarder.

Il est sorti, monsieur.

OLIVIER.

Sorti à neuf heures du matin ! A qui croyez-vous parler? Apprenez que je suis un ami, un camarade de collége, qui le visite rarement ; mais quand je viens, je vous prie de vous arranger pour qu'il y soit.

DUBOIS.

C'est différent, monsieur, il y est.

OLIVIER.

A la bonne heure.

DUBOIS.

Je demande pardon à monsieur; il y a tant de gens de la Bourse qui viennent tous les matins demander les ordres de monsieur.

OLIVIER.

Vraiment; il y a du plaisir à être un des premiers banquiers de Paris : c'est un bel état.

DUBOIS.

Oui, monsieur, pour les domestiques; aussi j'ai refusé deux ministères et une place de suisse au faubourg Saint-Germain. Je vais voir si monsieur est levé.

OLIVIER.

A l'heure qu'il est!

DUBOIS.

Vous ne savez donc pas que la nuit a duré jusqu'à ce matin. Nous avions hier un bal, une fête, et un monde !... ce qu'il y a de mieux en France : des Anglais, des Russes, des Autrichiens; tous ambassadeurs. Je vais réveiller monsieur.

OLIVIER.

Eh! non ; s'il en est ainsi, garde-t'en bien : il y aurait conscience ; viens seulement m'avertir quand il fera jour chez lui ; j'attendrai.

DUBOIS.

Monsieur va peut-être s'ennuyer.

OLIVIER.

Ça me regarde.

DUBOIS.

Comme monsieur voudra.

(Il sort.)

SCÈNE II

OLIVIER, seul.

M'ennuyer ! Ah bien oui ! c'est bon pour un millionnaire ; mais un artiste ne donne pas dans ce luxe-là ! il n'en a pas le temps, surtout s'il a de l'imagination et s'il est amoureux. C'est agréable d'être amoureux : on n'est jamais seul ; car dès que je suis seul, je suis avec elle. Ma protectrice, mon ange tutélaire, toi dont je n'ose prononcer le nom, viens avec moi, viens me tenir compagnie ! Ce sont, par exemple, les seuls rendez-vous, les seuls tête-à-tête que j'aie encore obtenus ; mais c'est égal. (Se retournant.) Hein ! qui vient nous déranger? On a déjà peur que je ne sois trop heureux. Que vois-je ! c'est Poligni !

SCÈNE III.

OLIVIER, POLIGNI.

POLIGNI.

Cher Olivier, c'est toi que je rencontre chez Dorbeval !

OLIVIER.

Et je m'en félicite ; car nous ne nous apercevons maintenant que par hasard, et nos entrevues ont toujours l'air d'une reconnaissance.

POLIGNI.

C'est vrai, je me le reproche souvent ; car nous nous aimons toujours.

OLIVIER.

Mais nous ne nous voyons plus, et c'est mal.

POLIGNI.

Que veux-tu ? Les affaires, les occupations.

OLIVIER.

Les miennes, je le conçois : un peintre, un artiste qui a son état à faire ! mais toi, qui n'as d'autre occupation que de t'amuser...

POLIGNI.

C'est justement pour cela. Si tu savais combien les plaisirs vous donnent d'affaires ! et puis, tu demeures si loin : au haut de la rue Saint-Jacques.

OLIVIER.

Puisque tu as équipage... Tiens, conviens-en franchement : si, au lieu d'habiter cette rue Saint-Jacques que tu me reproches, ce modeste quartier où s'éleva notre enfance, je possédais, comme notre camarade Dorbeval, un bel hôtel à la Chaussée-d'Antin, tes occupations te laisseraient quelques moments pour me voir.

POLIGNI.

Quelle idée ! tu pourrais supposer !...

OLIVIER.

Je ne t'en fais point de reproches; je n'accuse point ton amitié, sur laquelle je compte, et que je trouverais toujours au besoin, je le sais; mais c'est la faute de ton caractère, qui a toujours été ainsi : tu aimes tout ce qui brille, tout ce qui éblouit. Ainsi, en sortant du collége, tu t'es fait militaire, parce qu'alors c'était l'état à la mode, l'état sur lequel tous les regards étaient fixés. En vain je te représentais les dangers que tu allais courir, un avenir incertain : tu ne voyais rien que l'épaulette en perspective, et les factionnaires qui te porteraient les armes quand tu entrerais aux Tuileries. C'est pour un pareil motif que vingt fois tu as exposé ta vie,

sans penser aux amis qui auraient pleuré ta perte. Depuis, la scène a changé : aux prestiges de la gloire ont succédé ceux de la fortune. Les altesses financières brillent maintenant au premier rang; les gens riches sont des puissances, et leur éclat n'a pas manqué de te séduire. Ne pouvant être comme eux, tu cherches du moins à t'en rapprocher ; tu ne te plais que dans leur société; tu es fier de les connaître, et souvent, je l'ai remarqué, quand nous nous promenions ensemble, un ami à pied qui te donnait une poignée de main te faisait moins de plaisir qu'un indifférent qui te saluait en voiture.

POLIGNI.

Voilà, par exemple, ce dont je ne conviendrai jamais. Permis à toi de douter de tout, excepté de mon cœur ; à cela près, j'avouerai mes faiblesses, mes ridicules, ce désir de fortune qui me poursuit sans cesse, non que je sois avide, car j'aimerais mieux donner que recevoir, et je n'ambitionne dans les richesses que le bonheur de les dépenser; mais ces torts ne sont pas les miens, ce sont ceux du temps où nous vivons. Dans ce siècle d'argent, ceux qui ont de la fortune sont les heureux du siècle ; et, sans aller plus loin, je te citerai notre ami Dorbeval, que j'aime de tout mon cœur, mais qui, au collége, n'a jamais été un génie; il était même le moins fort de nous trois.

OLIVIER.

Tu t'abuses sur son compte; Dorbeval est très-fin, très-adroit, et ne manque, quand il le faut, ni de talent, ni d'éloquence; c'est plus que de l'esprit, c'est l'esprit des affaires; et tu vois où en sont les siennes.

POLIGNI.

Aussi, et c'est où j'en voulais venir, tu vois l'estime dont il jouit, les hommages qui l'environnent! A quoi les doit-il? à son opulence ; c'est de droit, c'est l'usage : et, dans les sociétés brillantes où je passe ma vie, je suis tellement per-

suadé que la différence des fortunes doit en créer une dans les égards et la considération, que, par fierté, je m'arrange, sinon pour être, du moins pour paraître l'égal des gens riches.

OLIVIER.

Et voilà, il faut en convenir, une fierté bien placée ! Autrefois, tu t'en souviens, nous faisions bourse commune, et je connais ton budget. Tu as huit mille livres de rente, et tu as équipage. Aussi, victime de ton opulence simulée et de ta manie de briller, tu te gênes, tu te prives de tout. Chez toi, le superflu envahit le nécessaire : tu as un appartement de cinq cents francs et une écurie de cinquante louis. Selon toi, c'est presque une honte d'être pauvre ; tu en rougis, tu t'en caches ; moi, je m'en vante et je le dis tout haut. Orphelin et sans ressources, je dois tout aux bontés du meilleur des hommes, d'un brave et ancien militaire, M. de Brienne, qui m'avait fait obtenir une bourse au collége. Grâce à lui et à l'éducation que j'ai reçue, j'ai l'honneur d'être artiste, pas autre chose, et je ne vois pas pour cela que, dans les salons où je te rencontre, je sois moins bien accueilli que toi. Je ne joue pas, c'est vrai ; mais tandis que vous perdez à l'écarté, je gagne, moi, une réputation d'homme du monde. Je fais ma cour aux dames, je danse avec les demoiselles, et cette année, en l'absence des gens aimables, j'ai eu des succès dont ma modestie s'effrayait. Oui, mon ami, l'autre jour encore, à Auteuil, dans une maison de campagne délicieuse où nous jouions la comédie, je faisais répéter à une jeune demoiselle le rôle de Fanchette, dans le *Mariage de Figaro*... D'abord, mon élève était fort jolie, et puis cette pièce-là, je ne sais pas pourquoi, donne toujours des idées...

POLIGNI, riant.

Vraiment... eh bien ?

OLIVIER.

Eh bien ! c'était fort amusant, parce que ce rôle de Fanchette est une ingénuité, et que ma jeune écolière me

semble appelée, par goût, à jouer les grandes coquettes.

POLIGNI.

Je comprends : et nouveau professeur d'une nouvelle Héloïse...

OLIVIER.

Oh ! peux-tu avoir de pareilles idées ! Une jeune personne du grand monde, une riche héritière !

POLIGNI.

Elle est à marier ! c'est charmant ! Quelle perspective pour le futur ! Mais dis-moi, je t'en prie, le nom de ta passion d'Auteuil ; car cette jeune Fanchette, cette coquette de village, j'ai idée que je la connais.

OLIVIER.

Peut-être bien, et c'est pour cela maintenant que je suis fâché de t'avoir parlé de mes succès comme professeur, parce que tu as tout de suite une manière d'interpréter... et qu'en voulant faire une plaisanterie, j'ai l'air d'avoir fait une indiscrétion.

POLIGNI.

Avec moi ?

OLIVIER.

Avec toi, comme avec tout autre, je me reprocherais toute ma vie d'avoir pu faire du tort à une femme qui le mériterait ; ainsi, à plus forte raison... Mais tiens, je t'en prie, ne parlons plus de cela. Apprends-moi plutôt ce qui t'amène de si bonne heure chez notre ami Dorbeval.

POLIGNI, soupirant.

Ah ! j'en aurais trop à te dire ! En d'autres lieux, dans un autre moment, je t'ouvrirai mon cœur ! Qu'il te suffise de savoir qu'il est des espérances, bien éloignées sans doute, mais qui un jour enfin peuvent se réaliser ; qu'il est au monde une personne à qui est attachée ma destinée, et si j'ai désiré la fortune, c'était pour la lui offrir ; c'était pour

la partager avec elle. Voilà pourquoi j'ai sollicité une place brillante, qui, chaque jour, m'était promise, et qui m'échappait toujours ; voilà pourquoi j'ai fréquenté ces hautes sociétés où j'espérais trouver des protecteurs, et où je n'ai trouvé que des occasions de dissipation et de dépense. Ce faste, cet éclat, ces salons dorés qu'habitent ces privilégiés de la fortune, ce luxe qui les environne, et auquel peu à peu je me suis habitué, tout cela est devenu pour moi un tel besoin que je ne puis plus m'en passer ; c'est mon être, c'est ma vie ; je suis là chez moi ; et le soir, en rentrant dans mon humble demeure, je me crois en pays étranger. Aussi, le lendemain, j'en sors à la hâte pour briller de nouveau et pour souffrir, pour haïr les gens plus riches que moi et pour tâcher de les imiter. Voilà mon existence, et malgré les privations intérieures que je m'impose, malgré l'ordre et l'économie qui règlent ma conduite, je ne peux pas m'empêcher souvent d'être arriéré. Tiens, c'est ce qui m'arrive en ce moment ; et, ne voulant point entamer mon capital, je venais prier Dorbeval de me prêter cinq ou six mille francs dont j'ai besoin.

OLIVIER.

Il se pourrait ! Eh bien ! mon ami, je viens ici pour un motif tout opposé. J'ai fait des économies, et, par prudence, je venais les placer chez notre ancien camarade.

POLIGNI.

Toi, des économies !...

OLIVIER.

Eh ! oui vraiment ! Un peintre, cela t'étonne ! Je sais que ce n'est pas l'habitude, et qu'autrefois les financiers, les spéculateurs et les sots de toutes les classes se croyaient le privilége exclusif de faire fortune, et nous montraient toujours, dans leurs bonnes plaisanteries, l'hôpital en perspective. Mais, depuis quelque temps, les beaux-arts se révoltent et sont décidés à ne plus se laisser mourir de faim. Girodet et tant d'autres se sont enrichis par leurs pinceaux. Nous

avons des confrères qui sont barons ; nous en avons qui ont équipage, qui ont des hôtels, et j'en suis fier pour eux. Trop longtemps la peinture a habité les mansardes; dans ce siècle-ci, elle descend au premier, et elle fait bien. Je n'en suis pas encore là : je ne suis qu'au troisième, j'y ai mon atelier, et, si tu y venais quelquefois, tu verrais quelle gaieté, quelle franchise et quelle cordialité s'y rencontrent; tu sentirais le bonheur d'être chez soi; tu comprendrais quelles sources de jouissances on trouve dans l'amitié, la jeunesse et les arts ; tu me verrais enfin le plus heureux des hommes, car je dois à mon travail mon aisance, ma liberté, et plus encore, le plaisir d'obliger un ami. (Tirant un portefeuille de sa poche.) Tiens, voilà mes fonds ; c'est chez toi que je les place.

POLIGNI.

Que fais-tu ?

OLIVIER.

Ne venais-tu pas t'adresser à un ami ? me voilà ! Il te fallait six mille francs : il y en a huit dans ce portefeuille. Accepte-les, ou je me fâcherai. Il me semble que l'argent d'un artiste vaut bien celui d'un banquier.

POLIGNI.

Oui, certainement, mais je crains que cela ne te gêne.

OLIVIER.

Je te répète que je venais les placer, et si j'aime mieux qu'ils soient chez toi qu'à la banque, tu ne peux pas m'empêcher d'avoir confiance. Tu me les rendras le jour de mon mariage, si je me marie jamais !

POLIGNI.

Je ne sais comment te remercier. Mais Dorbeval...

OLIVIER.

Je lui aurai enlevé le plaisir de te rendre service ! Pour-

quoi se lève-t-il si tard? Cela lui apprendra... Eh! le voilà, ce cher Crésus. Arrive donc!

SCÈNE IV.

Les mêmes ; DORBEVAL.

DORBEVAL.

Bonjour donc, mes chers et anciens camarades! bonjour, Poligni! suis-je heureux de te rencontrer! j'allais envoyer chez toi ; mais si je m'étais douté d'une pareille surprise, je me serais bien gardé de vous faire attendre.

OLIVIER.

Est-ce que tu étais éveillé?

DORBEVAL.

Toujours. Est-ce que je repose jamais? Est-ce que j'en ai le temps? Je travaille, même pendant mon sommeil. J'ai souvent fait des spéculations en rêve ; et la fortune, comme on dit, me vient en dormant. C'est drôle, n'est-ce pas?

OLIVIER.

Sans contredit.

DORBEVAL, leur prenant la main.

Y a-t-il longtemps que nous ne nous étions trouvés tous trois réunis!

POLIGNI.

Cela ne nous est pas arrivé, je crois, depuis le collége!

DORBEVAL.

C'est vrai, et avec quel plaisir je me rappelle ce temps-là! Quel beau collége que celui de Sainte Barbe! Y ai-je reçu des coups de poing! C'était toujours Poligni qui me défendait, parce qu'il a toujours été brave... Moi, j'avais de l'esprit naturel, mais je n'étais pas fort : j'étais toujours le der-

nier. Il est vrai que depuis j'ai pris ma revanche. Te rappelles-tu, Olivier, quand tu me dictais mes versions grecques? parce que, moi, le grec, je ne l'ai jamais aimé, quoique maintenant je sois un philhellène? Du reste, toujours ensemble, toujours unis, nous mettions en tiers les peines et les plaisirs. On nous appelait les inséparables, et pour parler en financier, notre amitié offrait l'emblème du tiers consolidé. (Riant.) C'est joli !

OLIVIER.

Oui, si tu veux. Mais je te trouve ce matin d'une gaieté !...

DORBEVAL.

C'est vrai, le matin, quelquefois; mais si tu m'entendais ici le soir, j'ai bien plus d'esprit encore.

OLIVIER.

Je crois bien : le soir, dans ton salon, tu es sûr de ta majorité.

DORBEVAL.

Il est vrai que mon salon... (Avec volubilité.) Il est magnifique mon salon ; je l'ai fait arranger : il me coûte quarante mille écus. C'est d'un goût exquis : de la dorure du haut en bas !... Demande à Poligni, car toi, il est impossible de t'avoir ; je réunis souvent cinq ou six cents amis, et j'ai beau t'inviter, tu ne viens jamais. Moi, je te le dis franchement, cela me fait de la peine, surtout depuis quelque temps. Sais-tu que tu commences à percer, à avoir de la réputation! On se dit déjà dans le monde : Ce petit Olivier ne va pas mal, ce gaillard-là aura un beau talent ; et moi je réponds : Je crois bien, c'est mon camarade de collége ; je l'attends ce soir, vous le verrez.... et puis, tu ne viens pas ! C'est très-désagréable, cela m'ôte même de ma considération : j'ai l'air de ne pas aimer les arts.

OLIVIER.

Pardon, mon cher, je suis un ingrat. Je te remercie, toi et tes amis, de la bonne opinion que vous avez de moi ; mais

je pense que les artistes, s'ils sont sages, doivent fuir le grand monde, dans l'intérêt même de leur réputation. Pour te parler à mon tour le langage des beaux-arts, les artistes sont comme ces peintures à fresque, qui gagnent toujours à être vues de loin. Quand on les regarde de trop près, on se dit : Comment, ce n'est que cela?... Et c'est par amour-propre que je reste chez moi ; j'aime mieux qu'on me connaisse par mes ouvrages.

DORBEVAL.

Tu as tort : tu y perds des protecteurs.

OLIVIER.

Des protecteurs !... Grâce au ciel nous ne sommes plus dans ces temps où le talent ne pouvait se produire que sous quelque riche patronage ; où le génie, dans une humble dédicace, demandait à un sot la permission de passer à la postérité à l'ombre de son nom. Les artistes d'à présent, pour acquérir de la considération et de la fortune, n'ont pas besoin de recourir à de pareils moyens : les vrais artistes, j'entends; ils restent chez eux, ils travaillent, et le public est là qui les juge et les récompense.

DORBEVAL.

Dans le public, au moins, tu comprends tes amis de collége, tes anciens camarades ?

OLIVIER.

Oui, mes amis, il n'y a que sur ceux-là qu'on puisse compter.

DORBEVAL, lui prenant la main.

Et tu as bien raison !... Si je vous racontais, à propos d'amitié de collége, ce qui m'est arrivé à moi-même, hier, au café de Paris, sans que j'y fusse...

POLIGNI, à part.

Comment sait-il déjà cela ?

OLIVIER.

Qu'est-ce donc ?

DORBEVAL.

Un monsieur qui, sans doute, ne me connaissait pas, et qui s'est permis de me traiter de fat... moi! Heureusement, c'était en présence d'un de nos anciens camarades, qui a pris si vivement ma défense, que la discussion a fini par un soufflet et par un coup d'épée... Voilà ce que j'ai appris ce matin; et ce généreux protecteur, ce vaillant chevalier, qui, se rappelant le temps heureux des coups de poing du collége, se croyait encore obligé de me défendre, c'était Poligni.

OLIVIER.

Il se pourrait!

DORBEVAL.

Lui-même.

POLIGNI.

N'en parlons plus. Ce n'était pas toi, c'est moi seul que cela regardait. Insulter un ami absent! cela devient une injure personnelle.

OLIVIER, allant à lui et lui prenant la main.

Je te reconnais là.

DORBEVAL.

Et me l'avoir laissé ignorer!... Je n'ai plus qu'un désir, c'est de m'acquitter envers toi; et j'en trouverai les moyens. Oui, mes amis, oui, quoi qu'on en dise, la fortune n'a point gâté mon cœur; je suis toujours avec vous ce que j'étais autrefois : un bon enfant, et pas autre chose. Si avec d'autres, parfois, je suis un peu orgueilleux, un peu... fat, puisque l'épithète est connue, c'est que, dans ma position, il est bien difficile de résister au contentement de soi-même. On peut s'aveugler sur son esprit, mais non sur ses écus. Ils sont là dans ma caisse : un mérite bien en règle, dont j'ai la clef; et quand on peut soi-même évaluer ce qu'on vaut, à un centime près, ce n'est plus de l'orgueil, c'est de l'arithmétique.

POLIGNI, riant.

Il a raison; il faut de l'indulgence.

DORBEVAL.

C'est ce que je dis tous les jours : il faut bien nous passer quelque chose à nous autres pauvres riches. Mais il y a des gens intolérants : ceux surtout qui n'ont rien; ils ont tort.

OLIVIER.

Très-grand tort! Il faudrait, pour bien faire, que tout le monde fût millionnaire.

DORBEVAL.

Voilà comme j'entends l'égalité. Ah çà! qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui? Je vous tiens; je ne vous quitte pas : nous passons la journée ensemble.

POLIGNI.

Je ne demande pas mieux.

OLIVIER.

Impossible! Il faut que je rentre chez moi.

POLIGNI.

Et pourquoi donc? Le salon a ouvert cette semaine (A Dorbeval.) et il paraît qu'Olivier a exposé un tableau magnifique, un sujet tiré d'*Ivanhoë*, la scène de Rébecca et du Templier, le moment où la belle Juive va se précipiter du haut de la tour.

OLIVIER, vivement.

Tu l'as vu?

POLIGNI.

Non, pas encore; mais allons-y aujourd'hui.

DORBEVAL, à Olivier.

A merveille! Tu nous y mèneras, parce que, moi, j'ai le sentiment des beaux-arts, mais j'ai besoin de quelqu'un qui me fasse comprendre les beautés. Après, nous irons au Bois avec ces dames, ma femme et Hermance, ma pupille. Nous déjeunerons ensuite au pavillon d'Armenonville, ou chez Leiter, ou chez Véry... enfin ce que nous autres, gens de

la bonne compagnie, appelons aller au cabaret. Et puis ce soir à l'Opéra... Poligni, tu prendras une loge.

POLIGNI.

Volontiers ! Ce sera charmant.

OLIVIER, à voix basse.

Y penses-tu? voilà encore une journée à te ruiner.

POLIGNI, de même.

Une fois par hasard... (Haut.) Et tu as beau dire, tu viendras.

DORBEVAL.

Oui, oui, c'est décidé.

OLIVIER.

Non vraiment ; vous me proposez là une journée d'agent de change, et je ne suis qu'un artiste. Plus tard j'irai peut-être au salon; mais dans ce moment, je vous l'ai dit, il faut que je vous quitte.

POLIGNI.

Et quel soin si important...? que vas-tu donc faire ?

OLIVIER.

Je vais travailler ! Adieu, mes amis ; allez au bois de Boulogne, je retourne, moi, à mon atelier.

(Il sort.)

SCÈNE V.

POLIGNI, DORBEVAL.

DORBEVAL, le regardant sortir.

Ce pauvre Olivier ! Ce ne sera jamais qu'un homme de talent, et pas autre chose. Ah çà ! nous avons commencé par les plaisirs, c'est dans l'ordre ; maintenant parlons d'affaires. Je t'ai dit, il y a quelques jours, que j'espérais te donner de bonnes nouvelles ; je comptais sur le neveu du ministre, M. de Nangis, un charmant jeune homme, qui est l'ami

de la maison; mais, depuis quelques jours, on ne le voit plus : je ne sais ce qu'il devient; et cette préfecture que nous sollicitons...

POLIGNI.

Eh bien ?

DORBEVAL.

Eh bien! nous ne l'aurons pas.

POLIGNI.

Ah ! mon Dieu !

DORBEVAL.

J'ai du crédit à la Banque, mais peu au ministère ; et plus j'y pense, plus je suis enchanté que nous n'ayons pas réussi.

POLIGNI.

Vraiment !

DORBEVAL.

Je te parle dans ton intérêt. Comment peut-on courir la carrière administrative ? Rien de certain, rien de positif : des appointements ne sont pas des rentes. Un négociant qui fait faillite n'est souvent pas ruiné pour cela : au contraire ; mais un préfet qui n'est plus préfet, qu'est-ce que c'est ?

POLIGNI.

C'est vrai ; mais quel parti prendre?

DORBEVAL.

Rester libre, indépendant. J'avais déjà réfléchi à ta position, et n'avais pas attendu pour cela le service que tu m'as rendu ; mais maintenant, à plus forte raison. Oui, mon ami, j'y suis engagé d'honneur ; c'est à moi de songer à ta fortune, à ton avancement, et j'ai deux partis à te proposer : le premier, c'est de faire valoir tes fonds, et je m'en charge.

POLIGNI, avec embarras.

Mais pour faire valoir ses fonds, il faut en avoir.

DORBEVAL.

Je sais bien que tu n'es pas comme moi, que tu n'as pas

des millions ! Mais tu es à ton aise, tu mènes dans le monde un certain train; et, quand le diable y serait, tu as bien cent mille écus ! Qui est-ce qui n'a pas cent mille écus ?

POLIGNI, embarrassé.

Mais... moi... par exemple.

DORBEVAL.

Est-ce que tu n'aurais que deux cent mille francs ?

POLIGNI, à part.

Quelle humiliation ! (Haut.) Je ne sais comment te l'avouer, mais avec toi qui es mon ami, et qui ne me trahiras pas, je suis obligé de convenir que je n'ai pas même deux cent mille francs.

DORBEVAL, d'un air de compassion.

Pas même deux cent mille francs ! Ce pauvre Poligni ! (Lui prenant la main.) Je n'en dirai rien, mon ami, et cela restera là, tu peux en être sûr ! Mais alors il faut prendre l'autre parti, il faut te faire agent de change.

POLIGNI.

Y penses-tu ? Des charges dont le prix est énorme !

DORBEVAL.

Le moment est excellent : elles sont diminuées de beaucoup ; elles ne valent plus que huit cent mille francs, et elles baisseront encore.

POLIGNI.

Mais comment veux-tu ?.....

DORBEVAL.

Il ne faut pas que tu paraisses là-dedans. Tu me feras tantôt ta procuration bien en règle ; et moi qui suis à même de savoir tout ce qui se passe à la Bourse, je saisirai la première occasion... Il y en a qui veulent vendre, je le sais, et demain, après-demain, d'un instant à l'autre, cela peut être terminé.

POLIGNI.

Mais réfléchis donc : huit cent mille francs! comment veux-tu que je les paye?

DORBEVAL.

Tu feras comme tout le monde : tu feras un beau mariage. Voilà maintenant comme on achète une charge : celles d'avoué, de notaire, ne se payent pas autrement, et je n'aurais rien fait pour toi si, en te conseillant une pareille acquisition, je ne te donnais pas les moyens de la payer. Je ne te proposerai pas de t'avancer les fonds, parce qu'il faudrait toujours que tu me les rendisses, et que cela reviendrait au même ; mais je te proposerai un fort beau parti, une jeune héritière fort agréable. Je ne te dis pas que ce soit une beauté...

POLIGNI.

J'entends : elle est laide à faire peur.

DORBEVAL.

Du tout! elle a cinq cent mille francs, et je réponds d'avance de son consentement, car il dépend de moi.

POLIGNI.

Comment?

DORBEVAL.

Oui, mon cher, c'est Hermance, ma petite cousine et ma pupille. Comme son tuteur, je dois veiller à ses intérêts, et, par respect pour l'opinion, je ne peux pas la donner à quelqu'un qui n'a rien, mais je peux la donner à un agent de change; vois si tu veux le devenir.

POLIGNI.

Je suis confus de tant de bonté, de tant de générosité. Mais, d'abord, je connais fort peu ta pupille. Je l'ai vue quelquefois chez ta femme, à ses soirées, et j'ai dansé hier avec elle deux ou trois contredanses.

DORBEVAL.

Eh bien ! l'entrevue est faite! La contredanse de rigueur! l'usage n'en veut qu'une ; vous êtes donc en avance. Du reste, si, dans ces mariages-là, tu veux savoir la marche à suivre, la voici : on parle aux parents, tu m'as parlé ; on demande : Combien a-t-elle ? je te l'ai dit ; est-ce que je ne t'ai pas dit cinq cent mille francs ?

POLIGNI.

Si, mon ami, mais je te ferai observer que son caractère... non pas qu'il ne soit excellent, mais il m'a paru bien léger, bien futile.

DORBEVAL.

Je conviens qu'elle a été, pendant huit ans, dans un des premiers pensionnats de Paris ; malgré cela, il n'est pas impossible... il y a de bons hasards, des naturels qui résistent; et puis, écoute donc, elle a cinq cent mille francs.

POLIGNI.

J'ai bien entendu ; mais il me semble qu'à son goût pour la parure, à la manière dont elle reçoit les hommages des jeunes gens, il se pourrait bien qu'elle fût un peu coquette.

DORBEVAL.

C'est possible ! Je n'en sais rien ; mais, ce que je sais, c'est qu'elle a...

POLIGNI, avec impatience.

Eh ! j'en suis bien persuadé.

DORBEVAL.

Eh bien ! alors, pourquoi hésites-tu ? Car dans toutes les objections que tu m'as faites, il n'y en a pas une qui ait apparence de raison.

POLIGNI.

C'est qu'il en est une dont je n'osais pas te parler, une qui est la plus forte de toutes, ou plutôt la seule véritable. J'aime quelqu'un.

DORBEVAL.

Toi ! c'est différent. Si tu me parles d'amour quand je te parle raison, nous n'allons plus nous entendre. Qu'est-ce que je voulais ? Agir en ami, m'acquitter envers toi, faire ta fortune ; mais si tu préfères un mariage d'inclination, je ne prétends pas te tyranniser et je ne dis plus rien ; d'autant que moi-même aussi, tu le sais, j'ai autrefois donné dans les mariages d'inclination. Il est vrai que la position était bien différente ; j'avais de la fortune, j'ai enrichi une femme qui n'avait rien, ce qui m'a fait de l'honneur dans le monde, et ce qui de plus, j'ose le dire, était fort bien calculé ; car, quoique nous ayons souvent des discussions, ma femme est obligée, par devoir, de me complaire en tout, de m'aimer, de m'adorer ; je n'ai pas besoin de m'en mêler, ni de rien faire pour cela : j'ai fait sa fortune. Mais toi, mon cher, qui, d'après ton propre aveu, n'as pas même deux cent mille francs !...

POLIGNI.

Et qu'importe ? Plût au ciel que je fusse le maître de n'écouter que mon cœur, plût au ciel qu'elle fût libre ! je serais trop heureux de lui offrir, avec ma main, le peu de bien que je possède.

DORBEVAL.

Comment ! elle est mariée ?

POLIGNI.

Hélas ! oui ; sacrifiée par sa famille, elle a épousé un vieillard, un ancien militaire, M. de Brienne, qui l'a emmenée en Russie, où elle est depuis trois ans.

DORBEVAL.

Elle est mariée ! elle est en Russie ! et c'est pour une pareille chimère que tu compromets ton avenir, que tu refuses un mariage superbe ! Mais si elle était ici, elle serait la première à t'y engager, ou cette femme-là ne t'aime pas ; elle en a épousé un autre par devoir, suis son exemple ; et quand le devoir nous ordonne d'être heureux, d'être riche,

d'être considéré, il est doux, il est beau de lui obéir, et c'est ce que tu feras. Tu es décidé, tu n'hésites plus?

POLIGNI.

Nous en reparlerons, nous verrons.

DORBEVAL.

Non, mon cher, il faut brusquer la fortune, la saisir au passage.

POLIGNI.

De grâce, Dorbeval!

DORBEVAL.

Il faut te prononcer : oui, ou non.

POLIGNI.

Eh ! morbleu ! laisse-moi, fais ce que tu voudras.

DORBEVAL.

Enfin... Ce n'est pas sans peine. Voici ma femme et ma jeune pupille.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; Mme DORBEVAL, HERMANCE, arrivant de l'appartement de Dorbeval, au fond à droite.

DORBEVAL.

Arrivez, mesdames, nous avons de grands projets pour ce matin, venez donner votre voix, car nous délibérons.

Mme DORBEVAL, saluant.

Monsieur Poligni!

HERMANCE, de même.

Mon danseur d'hier au soir!

DORBEVAL.

Quand je dis que nous délibérons... c'est-à-dire que j'a

décidé. Nous irons au salon... C'est aujourd'hui samedi, un jour comme il faut : le jour où tout le monde y va... pour éviter la foule. De là nous irons au Bois. Ces dames prendront ma nouvelle calèche, et nous, nous essayerons mes chevaux anglais; car Poligni nous reste, il nous accompagne.

HERMANCE.

L'aimable tuteur ! Il n'annonce jamais que de bonnes nouvelles. Cela se trouve d'autant mieux que j'ai un nouveau chapeau de Céliane; oui, ma cousine, j'ai quitté votre marchande de modes; avec elle rien de surprenant, rien d'inattendu ; pas une pensée originale.

POLIGNI, riant.

Il est si difficile de trouver des idées neuves!

HERMANCE.

Surtout en chapeaux!

DORBEVAL, à sa femme.

Vous voyez, chère amie, que vous n'êtes pas prête; tâchez de ne pas nous faire attendre, et surtout, je vous en prie, de ne pas affecter, comme hier, cette simplicité de mise et de toilette qui me fait tort. Je ne vous refuse rien pour vos dépenses, mais ayez au moins la bonté d'en faire. Faites-moi le plaisir d'être heureuse ; si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi!

Mme DORBEVAL, doucement.

Aujourd'hui, monsieur, vous ne vous plaindrez pas de moi ; je vous demanderai la permission de ne pas vous accompagner...

DORBEVAL.

Y pensez-vous ?

Mme DORBEVAL.

Par goût, j'aime mieux rester.

DORBEVAL.

J'en suis bien fâché, chère amie ; mais je vous ai acheté une calèche de six mille francs, je veux qu'on la voie.

Mme DORBEVAL.

J'avais des motifs qui me faisaient désirer de rester chez moi, mais puisque vous l'exigez...

POLIGNI.

L'exiger !... Ah! ce n'est pas, j'en suis sûr, l'intention de Dorbeval.

DORBEVAL.

Non, sans doute. (A sa femme.) N'allez-vous pas, aux yeux de mes amis, me faire passer pour un despote, pour un tyran! Vous savez bien que je n'exige jamais et que vous êtes la maîtresse.

HERMANCE, allant à la table de droite et feuilletant un album.

Monsieur Poligni, venez donc voir.

DORBEVAL, appelant.

Dubois! mes gants, mon chapeau, et qu'on attelle à l'instant. Nous n'irons qu'au salon, ce qui est fort désagréable... (S'approchant de Mme Dorbeval pendant que Poligni et Hermance causent à voix basse à l'autre extrémité du salon.) Mais puis-je savoir, au moins, sans indiscrétion ni jalousie, quel est le motif si important qui vous retient ici ?

Mme DORBEVAL.

Une amie intime, une amie d'enfance qui était en pays étranger, et qui, après trois ans d'absence, revient aujourd'hui ou demain à Paris; voilà pourquoi je désirais me trouver ici à son arrivée.

DORBEVAL, mettant ses gants.

C'est juste! Je ne dis plus rien, surtout si elle est jolie, parce que la sensibilité... l'amitié... nous connaissons cela,

n'est-ce pas, Poligni ? Eh bien ! Hermance ! est-ce qu'ils ne m'entendent pas ?

(Il va près de Poligni et d'Hermance.)

HERMANCE, interrompant sa conversation avec Poligni.

Pardon ! nous causions de beaux-arts, de peinture ; et en me parlant du salon, monsieur me l'avait fait oublier.

POLIGNI, vivement.

Quoi ! je serais assez heureux !...

DORBEVAL.

Assez heureux !... je te dis que tu l'es trop. Allons, donne-lui la main et partons ; moi, je suis le surveillant, le tuteur, c'est mon emploi ! (A Mme Dorbeval.) Adieu, chère amie, je vous laisse dans les expansions du sentiment. Je vais au salon, de là à la Bourse, m'occuper de mes intérêts, de ceux de Poligni, et j'aurai mené de front, dans ce jour, les affaires, les plaisirs, l'argent et l'amitié.

(Poligni, Hermance et Dorbeval sortent par la porte du fond ; Mme Dorbeval rentre, à gauche, dans son appartement.)





ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DORBEVAL, Mme DE BRIENNE, venant du fond.

Mme DORBEVAL.

Je te revois enfin! embrassons-nous encore! Que c'est bien à toi d'être venue aussi vite!

Mme DE BRIENNE.

J'ai cru que je n'arriverais jamais, et cependant nous voyagions jour et nuit.

Mme DORBEVAL.

Tu dois être accablée de fatigue?

Mme DE BRIENNE.

Oui, il y a quelques jours, en Allemagne, je m'en plaignais un peu ; mais depuis la frontière je ne m'en aperçois plus : c'est si bon de revoir la France! Qu'elle m'a paru belle! Et à mesure que nous approchions de Paris, comme mon cœur battait, et comme les postillons allaient lentement! Mais quand je me suis vue dans ces murs, quand j'ai reconnu mes rues, mes boulevards, mes physionomies parisiennes, je ne puis te dire ce que j'ai éprouvé. Ce bruit, ce tumulte de la capitale, cette foule qui se jetait sur nos pas, jusqu'aux em-

barras qui arrêtaient notre voiture, tout me semblait beau, admirable. J'étais si heureuse !

Mme DORBEVAL.

C'est moi qui le suis maintenant !

Mme DE BRIENNE.

Chère Élise ! j'ai tant de choses à te dire, tu en as tant à me raconter ! car je t'ai quittée jeune fille, et te voilà mariée! On trouve tant de changements quand on revient de Russie!.... Et moi donc, si tu savais... Mais par où commencer ! voilà le difficile !

Mme DORBEVAL.

Parlons de toi d'abord, car je ne sais rien ; tu ne me disais pas où je pourrais t'écrire, et toi-même tu ne m'adressais jamais que quelques lignes sur ta santé.

Mme DE BRIENNE.

Que veux-tu ? il n'aimait pas qu'on m'écrivît, encore moins que j'écrivisse..... même à mes amies intimes.

Mme DORBEVAL.

J'entends : *il*, c'est ton mari.

Mme DE BRIENNE.

Et qui serait-ce donc ? Je savais même qu'en lui montrant mes lettres je lui faisais plaisir, et il les lisait toutes : voilà pourquoi ma correspondance ne contenait jamais que des nouvelles officielles.

Mme DORBEVAL.

Je comprends, mais c'est toujours fort mal.

Mme DE BRIENNE.

Non. N'ayant que mon amitié, il était naturel qu'il en fût jaloux ; d'ailleurs mon devoir était de tout lui sacrifier, même mes plus chères affections ; et ce devoir je l'ai rempli jusqu'à ses derniers moments.

Mme DORBEVAL.

Tu serais veuve?

Mme DE BRIENNE.

Eh ! mon Dieu ! oui, depuis longtemps; je me suis trouvée seule, abandonnée, à quinze ou seize cents lieues d'ici, à l'autre extrémité de la Russie, dans un pays inconnu, où nous avaient appelés les intérêts de M. de Brienne... je croyais ne plus vous revoir.

Mme DORBEVAL.

Mais c'est qu'aussi personne n'avait pu comprendre un pareil mariage! épouser un homme de soixante ans, sans fortune !

Mme DE BRIENNE.

Il en avait; c'est ce mariage qui la lui a fait perdre. Voilà ce que le monde ne savait pas, voilà ce que le devoir le plus sacré m'empêchait même de t'apprendre. M. de Brienne était un ancien ami de ma famille; c'était par lui que mon père avait obtenu cette place de receveur général dont il était si fier. M. de Brienne m'avait vue naître, me portait la plus grande amitié ; mais jamais il ne me serait venu à l'idée qu'il dût être mon mari. Bien loin de cela, tu le sais, un autre avenir, d'autres espérances souriaient à mon cœur. Tu te rappelles ces premiers sentiments, ces impressions que rien ne peut effacer; car alors tu me donnais des conseils, tu recevais mes confidences... On est si heureuse d'un amour qu'on peut avouer! il est si doux d'en parler! et cela nous arrivait quelquefois.

Mme DORBEVAL.

Oui, le matin, le soir, toute la journée ! Ce pauvre Poligni ! crois-tu donc que j'aie oublié son nom ?

Mme DE BRIENNE, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi ! il y a si longtemps que je n'ai osé le prononcer !

Mme DORBEVAL.

C'est un ami de mon mari, nous le voyons assez souvent; il est libre, et j'ai lieu de croire qu'il est toujours fidèle.

Mme DE BRIENNE.

Vraiment? Je ne te le demandais pas; car enfin je n'avais le droit de rien exiger; mais autrefois, élevés ensemble, nous aimant dès l'enfance, rien ne semblait s'opposer à notre union. C'était pour obtenir le consentement de ma famille qu'il venait d'embrasser l'état militaire, source alors de gloire et de fortune. « Tout ce que je vous demande, me dit-il en partant, c'est de m'attendre! Ou vous apprendrez ma mort, ou je reviendrai colonel. » Déjà, tu le sais, les journaux avaient retenti de son nom, sa conduite lui avait mérité l'estime de ses chefs; encore quelques mois, et la paix le ramenait auprès de nous... lorsqu'un jour, mon père, que je croyais à l'abri de tous les événements, ou que du moins les fonds publics, dont il était dépositaire, devaient éloigner de toute spéculation hasardeuse, mon père se présente à mes yeux, pâle et tremblant. « Je suis perdu, me dit-il, je suis déshonoré! Ma honte est encore un secret; mais ce soir elle sera connue et je n'y survivrai pas. Ma fille, c'est toi seule que j'implore! M. de Brienne, mon ami, sacrifie sa fortune pour me sauver l'honneur; mais je ne puis accepter un pareil bienfait que de la main d'un gendre. Prononce sur mon sort. » Hélas! mon père était à mes genoux, je ne vis que lui. Je consentis, car j'espérais mourir; et quelques jours après mon mariage, j'étais chez moi, j'étais seule..... tu devines à qui je pensais... quand tout à coup je le vois paraître devant moi. Ses traits étaient altérés par la souffrance, et me montrant de la main ses riches épaulettes... « J'ai tenu mes promesses, me dit-il, je les ai tenues au prix de mon sang; mais vous, madame, vous!... » Ah! je ne pus y tenir. Je confiai à son honneur le secret de mon père; je le suppliai de me pardonner et de me plaindre, et je me trouvai moins malheureuse quand il sut à quel point je l'é-

tais. Il partit, en me jurant un amour éternel, et depuis je ne l'ai point revu.

Mme DORBEVAL.

Jamais ? Vous deviez cependant de temps en temps vous rencontrer de loin dans le monde ?

Mme DE BRIENNE.

Cela revenait au même : je n'osais pas le regarder. Quelquefois seulement nous recevions Olivier, un artiste, un jeune peintre qui devait à mon mari son éducation, ses talents ; et M. de Brienne avait eu bien raison de le protéger : Olivier était si bon, si aimable ! Il me parlait toujours de Poligni, son camarade de collége ; je ne répondais pas, mais j'écoutais. Ce pauvre Olivier, depuis ce temps-là, je l'ai pris en amitié. Résignée à mon sort, je tâchais d'être heureuse, du moins quand mon père me regardait, et il est mort en me bénissant. Mais quand je l'eus perdu, quand il fallut quitter la France, tous mes amis, tous mes souvenirs... ah ! que je fus malheureuse ! que j'ai souffert pendant ces trois années ! Me reprochant jusqu'aux tourments que j'éprouvais, je cherchais à les expier en redoublant de soins, de tendresse pour un vieil époux, que j'aurais voulu aimer autant qu'il m'adorait. Mais ce n'était pas ma faute ; ce n'était pas possible ; mon cœur était resté ici, près de vous. En quittant ma patrie, j'y avais laissé le bonheur, et en la revoyant j'ai tout retrouvé.

Mme DORBEVAL.

Chère Amélie ! il n'a pas dépendu de moi que nous ne fussions plus tôt réunies; depuis quelque temps je sollicitais, mieux que cela, j'espérais obtenir pour M. de Brienne une place, une pension qui lui permît de revenir en France., et ce que je demandais pour lui, je le réclamerai pour sa veuve.

Mme DE BRIENNE.

Je te remercie, je n'ai besoin de rien.

Mme DORBEVAL.

Tu es donc bien riche ! et tu ne me parlais pas de ta situation, de ta fortune, de tes espérances !

Mme DE BRIENNE.

Ma situation... la plus belle du monde! je suis libre et maîtresse de moi. Ma fortune... je n'ai rien, presque rien : ce qu'il faut pour vivre ; c'est bien assez. Et quant à mes espérances... ai-je besoin de te les dire ?

Mme DORBEVAL, souriant.

Non, je crois les deviner.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; HERMANCE.

HERMANCE, à Mme Dorbeval.

Ah ! ma cousine, que vous avez perdu en ne venant pas au salon ! c'était charmant : des bonnets d'un genre tout nouveau ! J'ai surtout remarqué des robes du matin, des négligés magnifiques. Vous savez bien, madame Despériers, cette dame qui est comtesse et qui danse si mal...

Mme DORBEVAL, à Mme de Brienne.

C'est une jeune parente, une pupille de mon mari. (A Hermance.) Ma chère Hermance, voici une intime amie, dont je vous ai souvent parlé, madame de Brienne.

HERMANCE, saluant et la regardant

Ah ! mon Dieu ! c'est étonnant !

Mme DORBEVAL.

Qu'as-tu donc ?

HERMANCE.

Je n'avais jamais vu madame, et pourtant je connais ses traits. Vraiment oui, tout à l'heure, au salon, ce tableau du

Templier, cette figure de la belle Juive que tout le monde admirait..... c'est frappant de ressemblance !

Mme DE BRIENNE, souriant.

C'est difficile à croire, car j'arrive de Russie, et on ne se ressemble pas de si loin.

Mme DORBEVAL.

Et de qui donc est ce tableau ?

HERMANCE.

D'Olivier, un jeune peintre.

Mme DE BRIENNE.

Olivier ! notre ancien ami ?

HERMANCE.

Vous le connaissez ?

Mme DE BRIENNE.

Oui, et c'est avec grand plaisir que j'apprends ses succès, car c'est un digne et estimable jeune homme.

HERMANCE.

N'est-ce pas, madame? Et puis il joue très-bien la comédie, car nous l'avons jouée ensemble, et il est si gai, si aimable ! c'est charmant un artiste : du feu, de l'imagination ! En l'entendant, on croit lire un roman ; et moi j'aime beaucoup les romans.

Mme DE BRIENNE, riant.

Vraiment ?

HERMANCE.

Pour la lecture seulement, pour s'amuser ; car au fond qu'est-ce que cela prouve? Aussi vous sentez bien qu'un peintre, on ne peut pas y penser, on ne peut pas épouser cela ; d'autant que mon tuteur a des vues sérieuses ; car tout à l'heure, au salon, il m'a parlé d'un de ses amis, d'un agent de change : à la bonne heure au moins.

Mme DORBEVAL.

Tu le connais ?

HERMANCE.

Non ; mais un agent de change, c'est tout dire ; cela signifie une maison, un équipage, mille écus par mois pour sa toilette ; il me tarde tant d'être mariée ! ne fût-ce que pour porter des diamants et pour aller aux bals masqués. Mais je suis là à causer et ne pense pas à ma parure de ce soir; cependant nous avons du monde, et beaucoup, que mon cousin vient d'inviter.

Mme DORBEVAL.

Quelle contrariété ! (A Mme de Brienne.) J'espérais que nous serions seules; mais tant pis pour toi, tu resteras.

Mme DE BRIENNE.

Non, non : les voyageuses ont des priviléges, et je les réclame.

Mme DORBEVAL, à Hermance.

Et qui avons-nous? le sais-tu ?

HERMANCE.

D'abord M. Poligni, qui nous accompagnait au salon.

Mme DE BRIENNE, vivement.

Poligni ! (A Mme Dorbeval.) Si tu le veux absolument, il faut bien s'immoler pour ses amis.

Mme DORBEVAL.

Que tu es généreuse ! (A Hermance.) Et puis encore ?

HERMANCE.

Je ne connais pas tout le monde; mais il y a ce joli cavalier qui, au dernier bal, ne vous a pas quittée de toute la soirée.

Mme DORBEVAL.

Moi?

HERMANCE.

Oui, ce jeune homme que toutes les dames trouvent si aimable, et les messieurs aussi : le neveu du ministre.

Mme DORBEVAL, vivement.

M. de Nangis... Il vient aujourd'hui ?

HERMANCE.

Non, non, je me trompe. Mon tuteur l'a invité, il a hésité, et puis il a fini par refuser.

Mme DORBEVAL.

Ah ! il a refusé.

Mme DE BRIENNE.

Qu'as-tu donc?

Mme DORBEVAL.

Rien.

HERMANCE, passant au milieu.

Adieu, ma cousine; adieu, madame. Vous n'avez pas de temps à perdre, car la journée s'avance, et je vous préviens qu'on dîne toujours à sept heures très-précises.

(Elle rentre dans l'appartement de Dorbeval.)

SCÈNE III.

Mme DORBEVAL, Mme DE BRIENNE.

Mme DE BRIENNE, allant à Mme Dorbeval qui est restée plongée dans ses réflexions.

Élise !

Mme DORBEVAL, revenant à elle et affectant un air gai.

Eh bien ! tu me disais donc?...

Mme DE BRIENNE.

Moi ! je ne te disais rien; mais je m'inquiétais de l'émotion où je te vois.

Mme DORBEVAL.

De l'émotion ! je n'en ai aucune, je t'assure; mais n'aurais-je pas quelque droit de me plaindre de l'esclavage continuel où je suis? N'avoir pas un moment à soi, ou à ses amis! recevoir chaque jour des indifférents, des gens que l'on connaît à peine !

Mme DE BRIENNE.

C'est très-fâcheux ; mais je ne sais pourquoi, j'ai idée que ceux qui te contrarient le plus ne sont pas ceux qui viennent : ce sont ceux qui...

Mme DORBEVAL.

Que dis-tu?

Mme DE BRIENNE.

Je désire me tromper; mais il me semblait que M. de Nangis.... Allons, décidément il y a des noms malheureux, car voilà que tu rougis encore.

Mme DORBEVAL.

Je ne sais pourquoi; car en conscience je n'ai rien à t'apprendre. Ne t'ai-je pas dit que j'espérais pour ton mari une place, une pension? et M. de Nangis, proche parent du ministre, était, par son crédit, par sa position à la cour, une protection à ménager; je n'avais pas d'autre idée, d'autres motifs, je te le jure. Mais bientôt M. de Nangis est devenu un protecteur si dévoué que je n'ose plus rien lui demander. Craignant même que ses assiduités ne finissent par être remarquées, je l'ai prié, autant que possible, d'éviter ma présence; et tu vois quel pouvoir j'ai sur lui ! tu vois quelle est sa soumission ! aujourd'hui mon mari l'invite, et il s'empresse de refuser !...

Mme DE BRIENNE.

Eh mais! serais-tu fâchée d'être obéie?

Mme DORBEVAL.

Moi ! tu me connais bien mal ! Qu'il vienne ou ne vienne pas, peu m'importe ; tout m'est indifférent. Condamnée à ne

rien aimer, je subis mon arrêt, je me résigne à mon sort, à ce sort brillant que le monde envie. S'il le connaissait, il lui ferait pitié.

Mme DE BRIENNE.

Que me dis-tu ?

Mme DORBEVAL.

Est-ce ma faute, cependant ? Jeune, sans expérience, je voyais tous mes parents enchantés, éblouis : Tu n'as rien, disaient-ils, et il est riche... immensément riche, épouse-le. Eh bien ! ils doivent être satisfaits : je suis bien riche et bien malheureuse.

Mme DE BRIENNE.

Toi ! grand Dieu !

Mme DORBEVAL.

Oui, je l'épousai sans l'aimer ; du moins je n'en aimais pas d'autre : au premier coup d'œil, l'opulence ressemble tant au bonheur ! Mais l'espèce d'enivrement qu'elle nous procure est de si courte durée, on s'y habitue si vite ! Seulement, quand on rentre en soi-même ; quand, effrayé du vide et de la solitude qui vous entoure, on cherche un cœur qui puisse répondre au vôtre, et qu'on ne trouve que sécheresse et indifférence ; quand chaque jour vous êtes froissée par le mépris, par l'orgueil, par le souvenir des bienfaits qu'on vous reproche ; lorsque, en un mot, on vous condamne à la reconnaissance pour vous avoir vouée au malheur, ah ! c'est acheter bien cher la fortune, et ses trésors ne payeront jamais les larmes qu'elle vous coûte.

Mme DE BRIENNE.

Pauvre Élise !

Mme DORBEVAL.

Et si, plus tard, vous rencontrez dans le monde un ami qui vous devine, qui vous plaigne, qui vous console, celui peut-être que, libre encore, vous auriez choisi, il faut le fuir, l'éviter ; sa présence vous est interdite ; penser à lui est un rime ! Je ne dis pas cela pour moi, car, grâce au ciel, je ne

pense à rien, je n'aime rien, mais enfin cela pourrait arriver.

Mme DE BRIENNE.

Oui... mais, je l'espère pour toi, cela n'arrivera pas. Peut-être, aussi, es-tu injuste envers ton mari. Ton indifférence a pu causer la sienne : essaye d'être aimable, pour qu'il le devienne à son tour, et quand même il ne le serait pas...

Mme DORBEVAL.

Tais-toi ! c'est lui.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; DORBEVAL.

DORBEVAL, entrant du fond en rêvant, et tenant un carnet à la main.

La spéculation est superbe ; elle est sûre. Si nous avons quelques centimes de hausse... soixante-quinze, vingt-cinq.... cela nous fait....

(Il écrit sur son carnet.)

Mme DE BRIENNE, bas à Mme Dorbeval.

Est-ce qu'il compose ?

Mme DORBEVAL, de même.

Du tout ; il revient de la Bourse.

DORBEVAL, toujours à part et tenant son crayon.

Cette loi d'indemnité ouvre un vaste champ aux spéculations ; et c'est justement dans ce moment que ce Lajaunais va nous embrouiller notre fin de mois ! Si je pouvais arranger cette affaire-là avec celle de Poligni ! Oui, il le faut : ce serait un coup de maître...

Mme DE BRIENNE.

Tâche donc qu'il nous aperçoive ! Est-ce que les banquiers ne regardent personne ?

Mme DORBEVAL, à son mari.

Monsieur.

DORBEVAL.

Qu'est-ce encore? Vous voyez que je travaille.

Mme DORBEVAL.

Cette amie que je vous ai annoncée ce matin, et que je voulais vous présenter...

DORBEVAL, saluant Mme de Brienne.

Mille pardons, belle dame ! Une amie de ma chère Élise, et mieux encore une femme charmante ! Madame nous donne-t-elle quelques jours ?

Mme DORBEVAL.

Oui, sans doute, elle a bien voulu accepter l'appartement que je lui offrais, et j'espère que madame de Brienne...

DORBEVAL, vivement.

Madame de Brienne... Ah ! mon Dieu !

Mme DORBEVAL.

Qu'est-ce donc ?

DORBEVAL, de même.

Cette amie d'enfance qui, depuis trois ans, était en pays étranger, en Russie, peut-être ?

Mme DE BRIENNE.

Précisément.

DORBEVAL.

Et son mari, M. de Brienne, un ancien militaire ?

Mme DE BRIENNE.

Je l'ai perdu, monsieur.

DORBEVAL.

Vous êtes veuve ! (A part.) Il ne manquait plus que cela !

Mme DE BRIENNE.

Je suis bien sensible, monsieur, à l'intérêt que vous daignez prendre...

Mme DORBEVAL.

D'autant que nous aurons besoin de vos avis ; car la mort de M. de Brienne la laisse dans une situation...

Mme DE BRIENNE, lui imposant silence.

Élise !

DORBEVAL, avec froideur.

Oui, sans doute.... nous verrons.... nous en causerons... Moi, j'ai fort peu de protections ; je n'aime pas à demander ; je ne dis pas cependant que, si l'occasion se présente... Voici une nouvelle loi, une loi d'indemnités qui, peut-être, vous concerne, ou, du moins, M. de Brienne ; c'est à vous de voir cela...

Mme DE BRIENNE.

Non, monsieur; mon mari était le dernier enfant d'une famille nombreuse : et comme il n'avait rien avant la Révolution, comme il n'y a rien perdu, il n'a rien à réclamer.

DORBEVAL.

Qu'importe ? on réclame toujours ; cela ne coûte rien de se plaindre, et quelquefois cela rapporte... Mais pardon, belle dame, je vous demanderai la permission de vous quitter... des affaires importantes... Il est si difficile d'être aimable, quand on a des occupations !

Mme DE BRIENNE.

Et monsieur, je le vois, est toujours si occupé ! C'est nous qui vous laissons.

(Elles sortent par la porte à droite.)

SCÈNE V.

DORBEVAL, seul.

Voilà, certes, une visite dont nous nous serions bien passés ! Je vous demande à quoi tiennent les grandes con-

ceptions financières ? Un plan magnifique que l'arrivée d'une femme peut faire manquer ! Non vraiment ; Poligni est trop raisonnable : il ne peut pas hésiter ; il ne le doit pas. Car, au fait, cela lui est fort avantageux ; et puis, ça m'est utile. Ce Lajaunais va manquer, j'en suis sûr. J'ai trop l'habitude du monde et des affaires pour en douter encore ! Il vient d'acheter un attelage superbe, des diamants à sa femme ; il annonce un grand bal... Cette nuit, peut-être, il partira pour Bruxelles ! On ne peut pas d'avance le faire arrêter ; car tout le monde en est là ; c'est détruire la confiance, c'est donner un mauvais exemple... D'un autre côté, je ne me soucie pas de perdre les cent mille écus qu'il me doit. Il faut donc en revenir à ma première idée, qui arrange tout, qui concilie tout, et qui assure à la fois mes capitaux et le bonheur d'un ami. (Apercevant Poligni.) Ah ! le voilà !

SCÈNE VI.

DORBEVAL, POLIGNI, entrant du fond.

DORBEVAL.

Arrive donc ; une affaire admirable que je viens d'apprendre tout à l'heure à la Bourse ; mais quoique tu m'eusses donné ta procuration, je n'ai rien voulu faire sans te consulter.

POLIGNI.

A quoi bon ? puisque je m'en rapporte à toi.

DORBEVAL.

Cela ne suffit pas ; il faut que cela te convienne, et cela te conviendra, j'en suis sûr.... Une occasion superbe, qui ne se représentera peut-être pas de long-temps ; (A demi-voix.) un agent de change qui a fait de mauvaises affaires.

POLIGNI, étonné.

Ah !... Ils en font donc quelquefois de mauvaises ?

DORBEVAL.

Oui ! quand ils vont trop vite.... ce qui est très-rare... (A voix basse.) C'est Lajaunais.

POLIGNI.

Lajaunais !... Mais il passe pour un des premiers, pour un des plus solides de Paris.

DORBEVAL.

C'est vrai ; mais moi, je connais sa situation, je suis son créancier ; je lui ai prêté des capitaux considérables qu'il lui est impossible de me rembourser, et comme je peux le forcer à vendre, nous aurons peut-être pour cinq ou six cent mille francs une charge qui, dans un autre moment, vaudrait près d'un million.

POLIGNI.

Mais, comme tu le disais, c'est une circonstance admirable ! une affaire excellente pour moi.

DORBEVAL.

Mieux que cela, pour nous deux ! car je ne te cache pas qu'en t'enrichissant je me rends service.

POLIGNI.

Que dis-tu ?

DORBEVAL.

Cela me fait rentrer dans mes fonds, dans une somme de cent mille écus dont le recouvrement est au moins incertain, et que, par ce moyen, je retiendrai sur le prix de la charge ; mais ce n'est là qu'une considération secondaire qui ne doit influer en rien sur ta résolution.

POLIGNI.

Si j'hésitais encore, cela seul me déterminerait ; obliger un ami à qui je dois tant !

DORBEVAL.

Non, mon cher, je te le répète, la reconnaissance n'est là qu'un accessoire ; le principal, c'est que te voilà agent de

change, que tu l'es presque pour rien, et dans les circonstances les plus favorables : la nouvelle loi qui vient de passer va donner à la Bourse un essor et une activité inconnus; nous avons des projets auxquels nous t'associerons.

POLIGNI.

Il serait possible ! Ah ! je te devrai ma fortune ! je vois tous mes rêves réalisés !

DORBEVAL.

Es-tu fâché maintenant d'avoir écouté mes conseils, d'avoir renoncé à tes idées romanesques ? en as-tu des regrets ?

POLIGNI.

Ah ! ne me demande rien : je ne veux voir que mon bonheur !

DORBEVAL.

Il faut surtout t'en rendre digne; et comme je vois que tu y es décidé, je ne crains pas de t'apprendre une nouvelle à laquelle tu ne t'attends pas : c'est qu'il paraît que madame de Brienne est de retour en France.

POLIGNI, avec effroi.

Que dis-tu ? (Se reprenant.) Non, mon ami, rassure-toi : tu te trompes, je l'espère.

DORBEVAL.

Elle est à Paris d'aujourd'hui même; je viens de la voir, de lui parler.

POLIGNI.

Ciel ! est-il une situation pareille à la mienne ! J'étais résolu, j'avais fait mes réflexions, ou plutôt j'avais eu le bonheur de les oublier toutes : par quelle fatilité faut-il qu'elle revienne aujourd'hui pour me rendre mes remords, pour empoisonner ma joie, pour bouleverser toutes mes idées ! Cette femme est née pour mon malheur !

DORBEVAL.

Si au moins le mariage était déjà fait !

POLIGNI.

Ce serait pire encore! mais du moins ce serait irrévocable.

DORBEVAL.

Eh bien! alors, que t'importe sa présence, puisque tu es décidé, puisque tu l'es depuis ce matin et fort heureusement pour toi? Car si tu n'avais pas pris, avant son retour, un parti ferme et courageux, vois, mon cher, où tu en serais maintenant; vois dans quelle situation fausse tu te trouverais. Je viens d'apprendre tout à l'heure qu'elle était libre.

POLIGNI.

Grand Dieu! que m'as-tu dit?

DORBEVAL.

Oui, mon ami, elle a perdu son mari qui ne lui a rien laissé que des dettes, ou des affaires fort embrouillées; car elle m'a prié de demander, de solliciter pour elle. Et toi qui n'es guère plus riche....

POLIGNI.

Madame de Brienne est sans fortune, et c'est dans un pareil moment que je pourrais l'abandonner!

DORBEVAL.

Me préserve le ciel de te donner un tel conseil! C'est, au contraire, pour la protéger, pour l'aider de ton crédit, que je veux que tu t'enrichisses; et, dès que son bonheur est ton unique but, qu'importent les moyens? En attendant, je cours chez Lajaunais; j'ai ta procuration, et tout ce que je te demande, c'est de me laisser faire ta fortune et de ne pas te ruiner toi-même. Tiens, voici madame de Brienne... elle vient de ce côté.

POLIGNI, tremblant.

O mon Dieu!

DORBEVAL.

Allons, du caractère! Si tu hésites, c'est que tu ne l'aimes pas.

POLIGNI, prenant sa résolution.

Oui... oui. Je sens, comme toi, qu'il le faut, et tu seras content de moi.

(Dorbeval sort par la porte du fond.)

SCÈNE VII.

POLIGNI, Mme DE BRIENNE, entrant par la porte de droite.

Mme DE BRIENNE, à la cantonade.

C'est bien... c'est bien.....

POLIGNI, à part.

Ah ! je n'ose la regarder !

Mme DE BRIENNE, toujours à la cantonade.

Ne t'occupe pas de moi : liberté entière ! Je vais me retirer dans mon appartement. (Se retournant et apercevant Poligni.) Ah ! qu'ai-je vu ? c'est lui ! (Faisant quelques pas à sa rencontre.) Poligni ! (Poligni la salue respectueusement et sans oser lui répondre.) Quoi ! vous n'êtes pas étonné de mon arrivée ?

POLIGNI, froidement.

Je venais de l'apprendre à l'instant, madame, et croyez que, de tous vos amis, aucun n'a pris plus de part que moi à votre heureux retour.

Mme DE BRIENNE.

J'en suis persuadée; mais d'où vient votre émotion ? d'où vient que vos yeux semblent éviter les miens ? Ah ! je le vois, vous ignorez encore... Poligni, cette réserve que l'honneur vous imposait, cette froideur, ce respect dont j'ai tant de fois gémi, et dont je vous remerciais, eh bien, maintenant... je ne sais comment vous l'apprendre; mais je suis près de vous, je vous regarde, je vous parle, non sans trouble, mais du moins sans remords.... Ah ! ne m'entendez-vous pas ?

POLIGNI, à part.

Grand Dieu !

Mme DE BRIENNE.

Oui ! mon sort, mon existence, tout est changé... mon cœur seul ne l'est pas.

POLIGNI.

Quoi ! vous m'aimez encore ?

Mme DE BRIENNE.

Pas plus qu'autrefois ; mais aujourd'hui du moins je puis parler.

POLIGNI, avec tendresse.

Amélie !... (A part.) Et c'est dans un pareil moment que je pourrais... !

Mme DE BRIENNE, le regardant.

Mais, qu'avez-vous ?

POLIGNI.

Ah ! vous ne pouvez le savoir ; je ne puis, je n'ose vous apprendre ce qui se passe en moi, ni quelles idées viennent troubler mon bonheur... non que je sois sans reproches.... mais vous-même, madame....

Mme DE BRIENNE.

En auriez-vous à m'adresser ?

POLIGNI, vivement.

Oui... oui, sans doute !

Mme DE BRIENNE.

Tant mieux ! il me sera si aisé de me justifier, de vous rendre le calme, le bonheur. Parlez vite, dépêchez-vous de m'accuser, car il doit vous tarder de m'absoudre. Eh bien ! mon ami... eh bien ! mon juge, voyons, qu'ai-je fait ? de quoi suis-je coupable ?

POLIGNI.

Vous me le demandez... quand, depuis trois ans, séparés l'un de l'autre, pas une lettre n'est venue me consoler, ni ra-

nimer mon courage! Ah! qui sait si un mot de vous, si la vue seule de votre écriture n'eût pas dissipé, n'eût pas chassé loin de moi ces idées qui font aujourd'hui mon malheur?

Mme DE BRIENNE.

Poligni, j'étais mariée; vous écrire! c'eût été manquer à mes devoirs. Cette conduite, que vous blâmez aujourd'hui, vous m'en remercierez un jour, en m'estimant davantage. (En riant.) D'ailleurs, êtes-vous de ces gens défiants et soupçonneux à qui il faut toujours des écrits? Que vous aurait appris cette lettre? que je vous aimais!... Eh bien! monsieur, je vous le dis : ma parole vaut bien ma signature.

POLIGNI fait un geste pour se jeter à ses pieds; puis s'arrête, et reprend froidement.

Maintenant, oui, sans doute; mais convenez qu'alors d'autres soins, d'autres hommages....

Mme DE BRIENNE, le regardant en souriant.

Eh mais! voilà un défaut que je ne vous connaissais pas! Seriez-vous jaloux, par hasard?

POLIGNI.

Moi?

Mme DE BRIENNE.

Ah! ne vous en défendez pas; j'aime tous vos défauts pour que vous aimiez les miens. Mais calmez-vous : pendant ces trois années, je vous le jure, pas la moindre coquetterie, pas une seule déclaration. C'est comme je vous le dis! cela même m'effrayait.... pour vous, et je craignais.... Dans ce moment seulement vos yeux me rassurent un peu, et, puisque vous vous taisez, puisque vous ne m'accusez plus, c'est à moi de vous apprendre tous mes torts. Oui, monsieur, lorsque tout devait nous séparer, le temps, la distance, et plus encore, le devoir.... eh bien! je ne vous ai pas quitté d'un moment : partout mes souvenirs vous suivaient. Ces lettres mêmes que vous réclamiez, je ne suis pas bien sûre de ne pas les avoir

écrites.... (Vivement.) mais vous ne les verrez jamais ! Et quand il était question de ma patrie, quand mon mari lui-même me parlait de la France, c'était à vous que je pensais. N'était-ce pas bien mal ? n'était-ce pas horrible ? Voilà, monsieur, voilà des torts véritables, et ceux-là cependant vous ne me les reprochez pas !

POLIGNI.

Ah ! je n'en ai plus la force, je n'en ai plus le courage ! C'est à moi maintenant à me justifier à vos yeux. Oui, je vous aime; et plus que jamais.

Mme DE BRIENNE.

A la bonne heure au moins ! Pas un mot de plus... celui-là suffit ; tout est pardonné....

POLIGNI.

Ah ! tant de vertus, tant d'amour méritaient un meilleur sort, et si vous saviez celui que je peux vous offrir ! Il est si peu digne de vous ! Voilà la cause de mes tourments, voilà ce qui me rend le plus malheureux des hommes.

Mme DE BRIENNE, souriant.

Un autre défaut encore : vous avez de l'ambition.

POLIGNI.

Oui, j'avais celle de vous rendre heureuse ; il est si doux d'enrichir ceux qu'on aime ! Mais vous voir éclipsée par des femmes orgueilleuses, qui ne vous valent pas ! c'est là ce qui me froisse et m'humilie. Mon bonheur eût été de prévenir tous vos vœux, de voler au-devant de vos moindres désirs ; au lieu de cela, lorsque je verrai vos yeux attachés sur quelques brillantes parures, je serai donc obligé de vous dire : Ne les regardez pas ; je ne puis vous les donner.

Mme DE BRIENNE.

Eh bien ! mon ami, je ne les regarderai pas ; je ne regarderai que vous. Ces parures, dont vous me parlez, cer-

tainement je les aimerais assez, c'est si naturel ! Quelle est la femme qui n'y tient pas un peu ? Moi, j'y tiendrais pour vous plaire, et si je vous plais sans cela, qu'aurais-je à regretter ? Quand nous verrons passer des femmes élégantes dans un riche équipage, je serai modestement à pied, il est vrai, mais j'y serai près de vous, je m'appuierai sur votre bras ; et si elles pouvaient lire dans mon cœur, ce seraient elles peut-être qui me porteraient envie.

POLIGNI.

Chère Amélie !

Mme DE BRIENNE.

Quand on s'aime, les privations coûtent si peu ! elles deviennent des plaisirs ; et, si vous n'avez pas d'autres tourments, j'espère vous prouver que votre chagrin n'a pas le sens commun. M. de Brienne m'a bien laissé par testament tout ce qu'il pouvait posséder ; mais, la succession réglée, il ne reste rien que ma dot, trois ou quatre mille livres de rente, en fonds de terre, voilà ma fortune. Et la vôtre ?

POLIGNI.

Hélas ! à peu près sept ou huit mille francs sur l'État.

Mme DE BRIENNE.

Vraiment ! nous aurons douze mille francs de rentes ! mais nous sommes millionnaires, ou peu s'en faut.

POLIGNI.

Vous trouvez ; c'est bien peu cependant.

Mme DE BRIENNE.

Et que vous faut-il de plus ? que nous manquera-t-il ? A Paris, nous serions peut-être un peu ignorés, et vous avez de l'ambition, vous tenez à paraître ; mais en province, nous serons riches, nous serons considérés, nous serons même les premiers de l'endroit : cela dépendra de celui que nous choisirons.

POLIGNI.

Quoi! vous voudriez?...

Mme DE BRIENNE.

Oui, monsieur; quoi qu'en ait dit un auteur fort spirituel, il existe encore dans les petites villes des sociétés très-aimables, des gens instruits, des gens de mérite; il y a de l'esprit en province : maintenant il y en a partout, et là, comme ailleurs, on trouve le bonheur, quand on le porte avec soi. Il nous y suivra; car l'unique soin de ma vie sera d'embellir la vôtre, d'éloigner de vous les chagrins. J'ai été bonne avec un vieux mari que je n'aimais pas, jugez donc avec vous! combien votre bonheur me sera facile! je n'y aurai pas de mérite. Ainsi, monsieur, un intérieur agréable, de bons amis, une bonne femme qui vous aime, voilà ce qu'on n'a pas souvent avec cent mille francs de rentes, et voilà ce que vous aurez! Êtes-vous pauvre maintenant?

POLIGNI.

Non, je suis le plus riche et le plus heureux des hommes. Vous l'emportez, vous triomphez de toutes mes résolutions; avec vous, la pauvreté, le malheur ne peuvent exister!

Mme DE BRIENNE.

C'est ce que je me dis toujours quand je pense à vous : et puis enfin, nous ne devons rien, et quand on ne doit rien....

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; DUBOIS, entrant du fond.

DUBOIS, remettant une lettre à Poligni.

De la part de M. Dorbeval.

(Il sort.)

POLIGNI.

Qu'est-ce donc? (A Mme de Brienne.) Vous permettez? (Li-

sant.) « J'espère que ma lettre te trouvera encore chez moi. Victoire ! mon ami, la charge est achetée en ton nom, et presque pour rien ! » Ciel !... (Continuant.) « Nous avons terminé et signé à six cent mille francs. » Six cent mille francs !...

Mme DE BRIENNE.

Qu'avez-vous ?

POLIGNI.

Rien, je vous jure !

Mme DE BRIENNE.

Que vous apprend cette lettre ?

POLIGNI.

Ce n'est pas moi qu'elle concerne, mais un ami qui est dans la peine, dans l'embarras... et je voulais.. .

Mme DE BRIENNE.

Il faut courir !...

POLIGNI.

Mais vous quitter aussi vite !...

Mme DE BRIENNE.

Tantôt nous nous reverrons ; car, ainsi que vous, je dîne ici, et je vais tâcher de vous paraître jolie. Oui, monsieur, je renonce à être coquette avec tout le monde, mais non pas avec vous !

(Elle sort par la première porte à gauche.)

SCÈNE IX.

POLIGNI, seul.

Six cent mille francs ! une dette aussi énorme, que ne payerait point le travail de ma vie entière ! Et ne pouvoir m'acquitter qu'en renonçant à Amélie ! Jamais ! A quelque prix que ce soit je veux rompre ce marché ; allons trouver Dorbeval.

SCÈNE X.

POLIGNI, OLIVIER, venant du fond.

OLIVIER, s'arrêtant.

Où vas-tu donc ? Laisse-moi te faire mon compliment.

POLIGNI.

A moi ?

OLIVIER.

Oui ; je quitte à l'instant Dorbeval.

POLIGNI.

Où est-il ? où l'as-tu laissé ?

OLIVIER.

Dans son cabriolet. Il est maintenant bien loin, et ne reviendra pas avant deux ou trois heures.

POLIGNI.

Attendre jusque-là !

OLIVIER.

Peut-être davantage. Il court chez tous les banquiers de Paris pour une opération sur le trois pour cent où je n'ai rien compris, et dans laquelle il veut te mettre pour commencer ta fortune ; car il m'a tout raconté ; je sais ta nouvelle position, et je suis tout fier de pouvoir tutoyer un agent de change. Mais c'est un autre sujet qui m'amène, un motif bien plus important.

POLIGNI.

Qu'est-ce donc ? Comme tu es ému !

OLIVIER.

Est-il vrai, comme me l'a assuré Dorbeval, que madame de Brienne soit de retour à Paris, et qu'elle soit ici, dans cet hôtel ?

POLIGNI.

Oui, sans doute.

OLIVIER.

J'osais à peine y croire. Elle est libre ?

POLIGNI.

Certainement.

OLIVIER.

Ah ! mon ami, je suis le plus heureux des hommes !

POLIGNI.

Tu l'aimerais ?

OLIVIER.

Depuis cinq ans je ne fais pas autre chose.

POLIGNI.

Et tu ne m'en avais rien dit ?

OLIVIER.

Elle-même l'ignore... j'aurais voulu me le cacher à moi-même.... La femme de mon bienfaiteur, de celui à qui je devais tout !... Mais aujourd'hui elle est libre, je peux parler ; malheureusement je n'ose pas, je n'oserai jamais, si tu ne m'aides pas un peu.

POLIGNI.

Moi ?

OLIVIER.

Oui, j'ai compté sur toi. Je sais que vous avez été élevés ensemble, que tu as son estime, sa confiance, et si tu veux parler pour moi... Mon ami, je t'en prie, rends-moi ce service.

POLIGNI, à part.

Il ne me manquait plus que ce malheur-là !.... Et Dorbeval qui ne revient pas, qui me fait mourir !... Mais pourquoi l'attendre ?.... Si j'allais moi-même chez ce Lajaunais ?... Oui, c'est avec lui que j'ai traité, c'est avec lui que je peux rompre.

OLIVIER.

Eh bien ! tu te consultes, tu ne me réponds pas.

POLIGNI.

Eh morbleu ! pourquoi ne parles-tu pas toi-même ? Qui t'en empêche ? Ce n'est pas moi.... Mais, pardon, tu as tes affaires, j'ai les miennes, et je n'ai pas de temps à perdre. Adieu.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XI.

OLIVIER, seul.

Comment ! depuis qu'il a fait fortune, il n'a pas le temps d'être mon ami ? Voyez un peu comme la prospérité change les hommes ! Allons, allons, quoi qu'il m'en coûte, je ferai désormais mes affaires moi-même.

(Il sort par la seconde porte à droite, appartement de Dorbeval.)





ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE BRIENNE, sortant de l'appartement à gauche, puis OLIVIER, entrant par la porte du fond.

Mme DE BRIENNE, tenant à la main une carte de visite.

Serait-il déjà parti? Comment, Olivier, c'est vous qui me faites une visite de cérémonie, une visite par carte?

OLIVIER.

Pardon, madame, je savais bien que vous y étiez, car je sors de chez madame Dorbeval, qui a eu la bonté de m'engager à dîner. Mais dans la crainte de vous déranger, j'aimais mieux attendre à ce soir.

Mme DE BRIENNE.

Un ami est-il jamais importun?

OLIVIER.

Non, sans doute. Mais vous donner à peine le temps d'arriver, se présenter ainsi à l'improviste...

Mme DE BRIENNE.

Je vous attendais. (Souriant, et d'un air de reproche.) Je trouve même que vous venez bien tard.

OLIVIER.

A ce mot seul je vous reconnais, vous êtes toujours la même. Non, non, je me trompe, vous êtes bien mieux encore, et je sens renaître ma confiance ; car vous ne vous douteriez pas qu'en venant ici le cœur me battait, et qu'arrivé à votre porte je désirais presque que vous fussiez sortie.

Mme DE BRIENNE, vivement.

Et pourquoi ?

OLIVIER.

La crainte que vous ne fussiez changée pour nous... Trois années d'absence, c'est terrible ! et puis... (Hésitant.) ma visite n'était pas tout à fait désintéressée, j'avais quelque chose à vous demander.

Mme DE BRIENNE.

Je pourrais vous être utile ? Ah ! combien je vous remercie ! Je ne croyais pas qu'un pareil plaisir me fût réservé ; car déjà j'ai entendu parler de vos succès.

OLIVIER.

Il serait vrai ?...

Mme DE BRIENNE.

En arrivant ici, votre nom est le premier qui ait frappé mon oreille ; et jugez de mon bonheur, moi, une étrangère ! J'étais toute fière de connaître un homme célèbre, je me suis hâtée de me dire de vos amis, car votre gloire leur appartient, et il est naturel qu'ils s'en vantent.

OLIVIER.

Ah ! s'il est vrai que j'aie quelque talent, si quelques succès ont couronné mes efforts, vous savez à qui je les dois. Orphelin et sans ressources, je serais mort de misère et de faim, ou, traînant une pénible existence, je serais maintenant un artisan, un soldat ignoré, si M. de Brienne n'avait daigné me recueillir et me protéger. Ah ! que n'a-t-il pu jouir de ses bienfaits ! Que n'a-t-il été le témoin de mes

premiers triomphes ! Vous veniez de quitter notre patrie, et je me rappelle encore ce jour solennel, cet asile des arts, où siégeaient tous les talents dont s'honore la France, où la récompense du mérite est décernée par le mérite lui-même. Hélas ! dans cette nombreuse et brillante assemblée je cherchais M. de Brienne, je vous cherchais, madame, et quand mon nom fut proclamé, quand ce prix de peinture, ce premier prix me fut accordé, nul regard ne cherchait les miens pour me féliciter ; nulle sœur, nulle amie n'était là pour partager mon triomphe, ou comprendre mon bonheur. Comme étranger, comme abandonné au milieu de la foule, je rentrai chez moi, la mort dans l'âme, et triste de ma joie solitaire, je cachai en pleurant cette couronne que je venais d'obtenir, et que je réservais à mon bienfaiteur. Ah ! je ne croyais pas alors devoir la déposer sur sa tombe ! Mais pardon de renouveler vos douleurs, de vous rappeler de pareils souvenirs !

Mme DE BRIENNE.

Ah ! ne le craignez pas ; mon cœur se les retrace souvent. Mais, en me parlant de M. de Brienne, des services qu'il vous rendit, je vous reprocherai d'oublier celui que vous attendiez de moi.

OLIVIER.

Oui, madame, oui, vous avez raison ; mais c'est qu'au moment de vous en parler, cela devient plus difficile que jamais, et j'aimerais mieux remettre cette conversation à un autre instant.

Mme DE BRIENNE.

Comme vous voudrez, si rien ne presse.

OLIVIER.

Au contraire, madame, c'est très-pressé ; car le sujet dont je voulais vous entretenir, à coup sûr bien d'autres vous en parleront ; et être le premier en date, c'est toujours un titre... pour moi, surtout, qui n'en ai pas d'autre.

Mme DE BRIENNE.

Mon ami, je ne vous comprends pas.

OLIVIER.

Je le crois bien, car je ne suis pas bien sûr de me comprendre moi-même. Aussi, promettez-moi de l'indulgence.

Mme DE BRIENNE.

Eh ! mon Dieu ! vous tremblez !

OLIVIER.

C'est vrai ; et si je m'en souviens bien, tel fut le premier effet que produisit sur moi votre présence. Vous rappelez-vous ce jour où, quelque temps après son mariage, M. de Brienne nous présenta à sa jeune compagne. Jusque-là, étranger au monde et à ses usages, j'avais fui la société des femmes ; mon caractère âpre et sauvage ne pouvait s'accommoder de ces soins empressés et futiles que je croyais indispensables pour leur plaire, et d'avance votre aspect m'effrayait. Quel fut mon étonnement de trouver en vous la simplicité unie à la franchise, ce charme inconnu qui inspire et promet l'amitié ! Aussi, quand vous réclamiez pour vous celle que je portais à M. de Brienne, vous la possédiez déjà ainsi que lui. Ah ! bien mieux encore ! Ses vertus commandaient ma confiance ; votre vue seule attirait la mienne. Mes idées, mes projets, je les lui disais parfois : à vous, jamais ; vous les saviez avant moi, vous les aviez devinés. Je pouvais causer avec lui, je pensais avec vous. Vous vous rappelez quelles sombres idées affligeaient alors mon âme ; honteux de ma misère et de ma naissance, je croyais que le monde devait à jamais me repousser de son sein ; c'est vous qui m'avez rendu le courage et la fierté ; c'est vous qui m'avez dit : « Tous les chemins aujourd'hui sont ouverts aux talents : l'estime publique qui les honore, qui les ennoblit, regarde où ils sont arrivés, et ne s'informe pas d'où ils sont partis. » Vous m'avez montré alors l'honneur, la fortune, la gloire qui m'attendaient. Ah ! si vous saviez, en vous écou-

tant, quelle noble ardeur embrasait mon âme, quel feu divin circulait dans tout mon être! Impatient de l'avenir, ces succès, ces honneurs, ces palmes que vous me promettiez, je les rêvais d'avance, non pour un monde qui m'était indifférent, mais pour les apporter à vos pieds, pour les offrir à celle que j'adorais!

Mme DE BRIENNE.

O ciel!

OLIVIER.

Oui, voilà mon secret, voilà ma vie.

Mme DE BRIENNE.

Olivier!...

OLIVIER.

Ah! ne me répondez pas encore, ne me condamnez pas au silence, laissez-moi un instant de bonheur; laissez-moi vous parler d'un amour que votre vue seule a fait naître. Depuis ce jour fatal, dévorant mes chagrins, vous savez si la femme de mon bienfaiteur me fut sacrée! Commandant à ma bouche, à mes regards, l'instant où vous auriez soupçonné mon amour aurait été le dernier de ma vie; mais quels tourments, quel supplice continuel! quelle contrainte affreuse! A votre départ au moins je fus libre... d'être malheureux! Je pouvais sans crainte m'occuper de vous; vous étiez sans cesse présente à mes yeux, et aujourd'hui encore, je vous dois le plus doux des triomphes. A mon dernier ouvrage, je rêvais une beauté noble et touchante, une grâce enchanteresse, idéale; je croyais créer, je copiais! Vos traits venaient d'eux-mêmes se placer sous mes pinceaux, et tout à l'heure, au salon, j'ai vu la foule arrêtée devant mon tableau: « Quelle tête admirable! disaient-ils, que c'est beau! que c'est sublime! » ..... Et moi je disais: « Ah! que c'est ressemblant! »..... De riches étrangers m'entouraient, m'offraient des trésors. Leur vendre mon tableau, mon bien, mon bonheur! dussent-ils le couvrir d'or, jamais! Mais du moins mes rêves sont réalisés; ce peu de gloire et d'honneur que je désirais, je

l'ai obtenu, et je viens vous l'offrir. (*Avec passion.*) Mon guide, mon appui, mon ange tutélaire, seul arbitre de ma vie, prononcez maintenant!

Mme DE BRIENNE.

Olivier, ce n'est pas avec un cœur tel que le vôtre que je puis feindre plus longtemps. Je vous dois ma confiance, toute mon amitié, et je vous crois même assez généreux pour me pardonner le chagrin que je vais vous faire.

OLIVIER.

Un chagrin !

Mme DE BRIENNE.

Ah ! j'en souffre autant que vous, car je vous plains, mon ami, je vous aime autant qu'une amie peut aimer ; ce n'est pas ma faute si je ne puis vous donner davantage !

OLIVIER.

Que dites-vous ?

Mme DE BRIENNE.

Que ce cœur, qui vous estime et vous admire... d'aujourd'hui, je vous le jure, serait à vous... si déjà il n'était à un autre.

OLIVIER.

Que viens-je d'entendre ? un rival ? et quel est-il ? quel est son nom ? qu'a-t-il fait pour mériter un si grand bonheur ?

Mme DE BRIENNE.

Au nom du ciel ! calmez-vous.

OLIVIER.

Qu'il en soit plus digne que moi, je le veux ! mais ce bien qu'il m'enlève, il ne l'achètera du moins qu'au prix de son sang ou du mien !

Mme DE BRIENNE.

Qu'allez-vous faire ? c'est le compagnon, l'ami de votre enfance... C'est Poligni.

OLIVIER.

Grand Dieu ! mon malheur me vient donc de tous ceux que j'aime ! Vous m'avez porté le coup de la mort, mais vous n'entendrez de moi ni plaintes ni reproches. Adieu, madame.

Mme DE BRIENNE.

Olivier !...

OLIVIER revient, s'approche d'elle, et, après un moment de silence, lui dit douloureusement.

Vous l'aimez donc ?

Mme DE BRIENNE.

Hélas ! oui.

OLIVIER.

Et beaucoup ?

Mme DE BRIENNE.

Plus que je ne peux dire ; mais je l'aimais avant de vous connaître. Comme vous, nous fûmes bien à plaindre, comme vous, nous avons souffert. Vous saurez tout ; je ne veux plus avoir de secret pour vous. Mais, mon ami, mon meilleur ami, dites que vous ne m'en voulez pas, ou je serai bien malheureuse !

OLIVIER.

Vous, malheureuse ? jamais ! Moi, c'est différent : c'est mon sort ; grâce à vous je suis habitué à souffrir. J'y suis fait !

Mme DE BRIENNE.

Vous nous quittez ?

OLIVIER.

Qu'avez-vous besoin de moi ? vous êtes heureuse. Mais si jamais les chagrins pouvaient vous atteindre, alors je reviendrai. Jusque-là, adieu !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

Mme DE BRIENNE, seule.

Ah ! que je le plains ! car il aime réellement.

SCÈNE III.

Mme DE BRIENNE, Mme DORBEVAL, arrivant vivement du grand salon.

Mme DE BRIENNE.

Eh mais ! c'est Élise !

Mme DORBEVAL, fort agitée.

Ah ! te voilà ! je te cherchais... Viens à mon aide, viens à mon secours !

Mme DE BRIENNE.

Qu'as-tu donc ?

Mme DORBEVAL.

J'ai besoin de ton appui, de tes conseils, ou c'est fait de moi. Tout à l'heure Cécile, ma femme de chambre, vient de me donner cette lettre.

Mme DE BRIENNE.

Et de qui ?

Mme DORBEVAL.

Ne le devines-tu pas, au trouble où je suis ?

Mme DE BRIENNE.

De M. de Nangis ?

Mme DORBEVAL.

Oui, il est au désespoir, il veut mourir,

Mme DE BRIENNE.

Calme-toi. Il me semble qu'il doit t'être indifférent!

Mme DORBEVAL.

Et s'il ne l'était pas?

Mme DE BRIENNE.

Que dis-tu, malheureuse?

Mme DORBEVAL.

Ah! ne me trahis pas! (A voix basse et regardant autour d'elle.) Eh bien! oui; j'ai voulu le fuir, je l'ai banni de ma présence; je peux tout supporter, hormis sa douleur et son désespoir. Tiens, lis toi-même.

Mme DE BRIENNE, prenant la lettre et lisant.

« La plus aimée, la plus adorée des femmes. » (S'interrompant.) Ah! je n'ai pas besoin d'achever, je comprends tes tourments, car je les ai éprouvés.

Mme DORBEVAL.

Ah! que tu devais souffrir!

Mme DE BRIENNE, lui prenant la main, et la regardant un instant en silence.

Oui, tu es bien malheureuse, je le vois, mais tu le serais bien plus encore, si tu étais coupable. Le malheur réel, c'est l'oubli de ses devoirs... Me préserve le ciel de m'ériger ici en moraliste, moi, ton amie, moi qui suis femme et faible comme toi! D'autres s'armeront des maximes les plus sévères; je te parle, moi, de ton intérêt, de ton repos, de ton bonheur.

Mme DORBEVAL.

Mais ce sacrifice que tu me demandes, ce n'est pas moi seule qui dois en souffrir. Lis seulement les dernières lignes, elles te concernent.

Mme DE BRIENNE.

Oui, ici, au bas de la quatrième page. (Lisant.) « J'apprends

l'arrivée de madame de Brienne, de cette amie qui vous est si chère ; je sais dans ce moment les moyens de lui être utile ; mais pour cela il faut que je vous parle à vous seule. Il y va de son sort, de sa fortune. »

Mme DORBEVAL.

Eh bien ?

Mme DE BRIENNE, souriant.

Si j'avais pu hésiter, voilà qui me déciderait sur-le-champ.

Mme DORBEVAL.

Que dis-tu?

Mme DE BRIENNE.

Écoute-moi, Élise ; je connais M. de Nangis.

Mme DORBEVAL.

Toi ?

Mme DE BRIENNE.

Fort peu, il est vrai. Lors de la dernière ambassade, il vint à Saint-Pétersbourg, et je le rencontrai souvent dans le monde, où il obtenait des succès nombreux ; car on le dit fort aimable, fort séduisant, et surtout n'aimant jamais qu'avec passion.

Mme DORBEVAL

M. de Nangis !

Mme DE BRIENNE.

C'est son système, et le meilleur pour réussir. Cet amant, que vous apercevez à peine dans le monde, n'a que le temps d'être aimable et de séduire ; il ne se montre jamais que sous son beau côté ; tandis que les maris, que nous voyons toute la journée, se montrent franchement tels qu'ils sont : distraits, ennuyés, de mauvaise humeur ; ils ne dissimulent rien. Juge alors ce qu'ils peuvent gagner à la comparaison ! Mais ces rivaux qu'on leur préfère, ces rivaux si passionnés, n'ont pas plus tôt usurpé les droits du mari, qu'ils en prennent les manières ; tant qu'on refuse de les écouter, ils sont

furieux, désespérés, (Montrant la lettre qu'elle tient.) ils écrivent quatre pages, ils sont prêts à mourir! Ils meurent, ma chère! Plus tard, calmes, tranquilles, indifférents, ils ne savent plus écrire, et se portent à merveille. Tous les hommes en sont là, et M. de Nangis sera comme eux.

Mme DORBEVAL.

Tu pourrais supposer....

Mme DE BRIENNE.

Je veux croire qu'il est de bonne foi; mais en t'aimant, il ne songe qu'à lui et aux intérêts de son amour; peu lui importe ton bonheur ou ta réputation! Cette lettre qu'il t'envoie ainsi ne pouvait-elle pas t'exposer?

Mme DORBEVAL.

Non : point d'adresse ni de signature.

Mme DE BRIENNE.

Mais Cécile, à qui il s'est confié, possède son secret, peut-être le tien : un pas de plus, et tu es compromise aux yeux du monde, tu exposes un bien qui ne t'appartient pas. Tu as des enfants, une fille, et ta réputation est la dot de ta fille.

Mme DORBEVAL.

Grand Dieu! (Froidement et revenant à elle.) Que me demandes-tu? que veux-tu que je fasse?

Mme DE BRIENNE.

Que tu n'accordes point ce rendez-vous; que tu renonces à M. de Nangis. Voilà ce qu'il faut lui écrire.

Mme DORBEVAL.

Une pareille réponse!

(Dans ce moment entre Dorbeval par la porte du fond.)

Mme DE BRIENNE.

Ici même et à l'instant. Tiens, voici sa lettre.

Mme DORBEVAL.

Tu le veux ; mais comment faire, mais que lui dire ? Ah ! que j'aurais besoin de conseils !

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; DORBEVAL.

DORBEVAL, entrant vivement.

Un conseil, madame, me voilà ! je suis à vos ordres !

Mme DORBEVAL.

Dieu ! mon mari !

DORBEVAL.

Eh mais ! qu'avez-vous donc toutes deux ? et d'où vient cet effroi ? Cette lettre en serait-elle cause ?

(Il prend la lettre que sa femme tient encore à la main.)

Mme DORBEVAL, doucement.

Monsieur... de grâce...!

DORBEVAL.

Non pas ! c'est dans les affaires importantes que vous devez me consulter.

Mme DORBEVAL, à part.

Oh ! mon Dieu ! elle avait raison : le châtiment ne s'est pas fait attendre !

DORBEVAL, qui a déployé la lettre.

Voyons un peu... (Lisant.) « La plus aimée, la plus adorée des femmes... »

Mme DORBEVAL.

Monsieur, n'achevez pas !

DORBEVAL.

Et pourquoi donc, madame ? (Lisant.) « Depuis trop longtemps je suis séparé de vous ! je ne puis vivre ainsi... »

Mme DE BRIENNE, s'élançant vers lui.

Arrêtez, et n'allez pas plus loin, monsieur : ce billet est pour moi.

Mme DORBEVAL.

O ciel !

Mme DE BRIENNE.

Vous avez mon secret, (Montrant Mme Dorbeval.) un secret que l'amitié seule devait connaître, mais je vous crois trop discret et trop galant homme...

DORBEVAL, reployant la lettre et la lui rendant.

Pardon, pardon, madame.

Mme DE BRIENNE, hésitant.

Cette lettre est de quelqu'un qui m'est fort indifférent, et à qui, certainement, je n'accorde aucune préférence.

DORBEVAL.

Je n'en doute pas.

Mme DE BRIENNE.

Je ne pouvais l'empêcher de m'écrire, mais je puis au moins me dispenser de lui répondre ; et quand vous êtes entré, je priais votre femme, qui est mon amie, qui possède tous mes secrets, je la priais de vouloir bien se charger de ce soin. (Passant près de Mme Dorbeval.) Oui, chère Élise, je t'en supplie : rends-moi ce service, ôte-lui tout espoir ; tu vois déjà les craintes, les inquiétudes que je prévoyais. On peut se trouver compromise.....

DORBEVAL, d'un ton de reproche.

Ah ! madame !

Mme DE BRIENNE.

Pas aujourd'hui, mais une autre fois, peut-être, je pourrais ne pas si bien rencontrer, ou n'être pas aussi heureuse. (A Mme Dorbeval.) Qu'il n'en soit plus question ! Je compte sur toi. (Lui serrant la main.) Je te recommande le repos et le bonheur d'une amie.

(Elle salue Dorbeval et sort par la porte à droite.)

SCÈNE V.

DORBEVAL, Mme DORBEVAL.

DORBEVAL, riant.

L'aventure est impayable, et je n'en reviens pas ; ni toi non plus, car tu en es encore toute surprise. Mais, maintenant que nous sommes seuls, dis-moi donc la fin de la lettre.

Mme DORBEVAL, vivement.

Y pensez-vous?

DORBEVAL.

Puisque je suis du secret, il n'y a pas de danger ; c'est pour voir seulement si j'ai rencontré juste : rien qu'à l'écriture j'ai cru deviner.....

Mme DORBEVAL, avec trouble.

Quoi donc ?

DORBEVAL.

Ce n'était pas bien difficile : un instant auparavant je venais de recevoir un petit mot de M. de Nangis....

Mme DORBEVAL.

Ah ! mon Dieu !

DORBEVAL.

Qui, désolé de ne pas dîner avec nous, m'annonçait qu'il viendrait passer la soirée. Et moi qui lui savais gré de son empressement ! moi qui croyais qu'il venait pour moi ! Comme quelquefois nous sommes dupes ! Et cette madame de Brienne, une femme aussi exemplaire, aussi prude !

Mme DORBEVAL.

Monsieur, je la défendrai ; apprenez que c'est la vertu même.

DORBEVAL.

Je le veux bien ; mais une vertu qui reçoit de pareilles lettres est une vertu qui déjà prête beaucoup aux commentaires ; car enfin, chère amie, je l'ai lu : « La plus aimée, la plus adorée des femmes !... » et ce qu'il y a surtout d'admirable, c'est ta vertueuse amie, qui à peine arrivée d'aujourd'hui... Où diable se sont-ils vus ?..... Eh parbleu ! m'y voilà : il a suivi le maréchal dans son ambassade en Russie, il y est resté six mois ; c'est là qu'ils se seront rencontrés. Deux Français, deux compatriotes !

A tous les cœurs biens nés.....

Mme DORBEVAL.

Quoi ! monsieur, vous pourriez supposer...?

DORBEVAL.

Moi, je ne suppose rien; je l'ai lu. D'ailleurs, si je me trompe, dis-lui de nous montrer cette lettre.

Mme DORBEVAL.

Non, monsieur; mais pour vous prouver l'injustice de vos soupçons, je vais, comme elle m'en a priée, répondre en son nom et le bannir à jamais.

DORBEVAL.

A la bonne heure. Veux-tu que nous composions cette lettre ensemble ?

Mme DORBEVAL, avec émotion.

Ensemble... volontiers.

(Elle se met à la table et écrit.)

DORBEVAL, par-dessus l'épaule de sa femme.

« L'honneur vous fait un devoir d'oublier celle que vous aimez.... » Je mettrais là un point d'admiration. « Si son repos, si son bonheur vous sont chers, elle vous supplie de ne plus paraître à ses yeux, ni ce soir, ni jamais. » Voilà ce que je craignais, une lettre qui n'a pas le sens commun, et qui va le désespérer.

Mme DORBEVAL, vivement.

Vous croyez?... (Froidement.) Cependant je n'y changerai rien, et je vais envoyer...

DORBEVAL, la lui prenant des mains.

Y pensez-vous? Je vous en épargnerai la peine. (Appelant.) Dubois, cette lettre à l'instant chez M. de Nangis, dont l'hôtel est voisin du nôtre.

DUBOIS.

Oui, monsieur. Mais M. Poligni est là qui vous demande. Il est déjà venu deux fois pour savoir si monsieur était de retour.

DORBEVAL.

C'est juste : qu'il entre. (A sa femme.) Eh bien! vous nous quittez?

Mme DORBEVAL.

Oui, oui; nous devons sortir tout à l'heure avec madame de Brienne.

DORBEVAL.

C'est différent.

Mme DORBEVAL, suivant des yeux la lettre que tient Dubois.

Allons, j'ai fait mon devoir.

(Elle sort par la porte à droite, et en même temps Poligni entre par le fond, précédé par Dubois qui l'introduit et se retire.)

SCÈNE VI.

DORBEVAL, POLIGNI, entrant du fond.

DORBEVAL.

Eh bien! mon cher ami, eh bien! monsieur l'agent de change, que devenez-vous donc? Je ne t'ai pas vu depuis ta nouvelle dignité.

POLIGNI, avec agitation.

Ne pouvant te rejoindre, j'ai couru chez Lajaunais.

DORBEVAL.

Et pourquoi faire?

POLIGNI, de même.

Pour lui rendre sa parole, pour rompre notre marché. Il refuse, ou il veut des dédommagements énormes ; il parle de cent mille francs.

DORBEVAL.

Ah çà! je t'écoute et ne puis te comprendre : rompre le marché le plus avantageux! et au moment où je viens déjà de t'employer dans une affaire superbe! A qui en as-tu? pour quelle raison?

POLIGNI.

Ah! mon ami, je l'ai vue, et un seul mot d'elle a changé toutes mes résolutions. Je renonce à la fortune et à ses vaines promesses; madame de Brienne est tout pour moi.

DORBEVAL.

Il serait possible! Et tu es bien sûr au moins que celle à qui tu t'immoles ainsi mérite un pareil sacrifice?

POLIGNI.

Elle n'a jamais aimé que moi; et pendant ces trois années d'absence, nul autre souvenir, nul autre hommage....

DORBEVAL.

Tu en es bien sûr?

POLIGNI.

Elle me l'a dit.

DORBEVAL.

Et si je te disais, moi... Mais au fait cela ne me regarde pas : fais comme tu le voudras.

POLIGNI, avec inquiétude.

Quoi? qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que cela signifie?

DORBEVAL.

Rien... rien, mon ami; d'ailleurs, je ne puis, c'est un secret qui m'a été confié.

POLIGNI.

En as-tu donc pour moi, pour un ami?

DORBEVAL.

Si tu étais raisonnable, si j'étais sûr de ta discrétion... mais je te connais; tu ne sais jamais prendre les choses modérément ni d'une manière philosophique.

POLIGNI.

Je me tairai, je te le jure!

DORBEBAL, à demi-voix.

Eh bien! mon ami, madame de Brienne avait une liaison en Russie.

POLIGNI.

Quelle indigne calomnie! qui oserait la soutenir?

DORBEVAL.

Te voilà déjà! ne vas-tu pas te battre avec moi, parce que je veux te rendre service? Si tu le prends ainsi, je ne te dirai rien.

POLIGNI, se modérant.

Non, mon ami, je te remercie... Mais, comment sais-tu?... Où as-tu vu?...

DORBEVAL.

Je le sais par ma femme, qui est son ancienne amie et sa confidente. Je l'ai vu par une lettre, que j'ai lue de mes propres yeux, ici, tout à l'heure, et qui est encore entre ses mains; est-ce clair? Une lettre adressée à madame de Brienne par M. de Nangis.

POLIGNI, furieux.

M. de Nangis!

DORBEVAL.

Oui, mon cher, une inclination commencée en Russie, sous le règne du premier mari ; et tu veux être le second, tu veux lui succéder !

POLIGNI.

Adieu !

DORBEVAL, le retenant.

Où vas-tu ?

POLIGNI.

Chez M. de Nangis.

DORBEVAL.

Y penses-tu ? La compromettre par un éclat, quand tu lui dois des remercîments et de la reconnaissance ! Tu allais te sacrifier pour elle, te ruiner à jamais, et elle t'offre le moyen de rompre ; elle te rend ta liberté, ta fortune ; je voudrais bien être à ta place : tu es heureux d'être trahi.

POLIGNI.

Oui, oui, je suis trop heureux ! mais je suis furieux, et elle saura du moins...

DORBEVAL.

Et voilà ce qu'il ne faut pas. Dans la bonne société, un galant homme qu'on trahit ne se plaint jamais ; sans cela, ce serait un bruit... on ne s'entendrait pas ! D'ailleurs, tu m'as promis... La voici... du silence ! et songe à ta parole.

SCENE VII.

Les mêmes ; Mme DORBEVAL, Mme DE BRIENNE, arrivant du grand salon; elles sont prêtes à sortir.

POLIGNI, se contraignant, et toujours retenu par Dorbeval, qui lui fait signe de se taire.

Il paraît que ces dames se disposent à sortir ?

Mme DE BRIENNE.

Oui, je ne connais plus Paris, et je m'apprête à admirer !

POLIGNI.

Il vous paraîtra peut-être moins agréable que Saint-Pétersbourg.

Mme DE BRIENNE.

J'en doute, (Le regardant.) car je ne trouverais pas à Saint-Pétersbourg ce que je peux voir ici. Monsieur est-il assez aimable pour nous accompagner ?

POLIGNI, à Mme de Brienne.

Tout autre cavalier vous plairait peut-être davantage ; mais en son absence, je suis trop heureux de pouvoir m'offrir.

DORBEVAL, bas à Poligni.

Prends donc garde !

me DE BRIENNE, souriant.

De qui voulez-vous parler ? je n'y suis pas.

POLIGNI.

Vous m'entendriez mieux, sans doute, si M. de Nangis était ici.

Mme DE BRIENNE, étonnée.

M. de Nangis !

Mme DORBEVAL, à part.

Ah ! mon Dieu !

DORBEVAL, bas.

Tu vas me compromettre.

POLIGNI, de même.

Eh ! non, morbleu ! ne crains rien... (Haut.) Oui, madame, des personnes dignes de foi, et qu'il est inutile de vous nommer, m'ont assuré que vous, madame, qui, depuis trois ans, prétendiez avoir dédaigné tous les vœux, tous les hommages, vous n'aviez pas été insensible à ceux de M. de Nangis, que vous lui aviez même permis de vous écrire.

Mme DORBEVAL, *vivement.*

Elle! jamais! Qui a pu vous abuser ainsi?

Mme DE BRIENNE, *la retenant.*

Y penses-tu?

DORBEVAL.

C'est étonnant comme les femmes se soutiennent entre elles! c'est même effrayant!

POLIGNI.

Je ne prétends point récuser le témoignage de madame; mais il est des gens qui, aujourd'hui même, assurent avoir vu entre vos mains...

DORBEVAL, *voulant l'arrêter.*

Poligni!

POLIGNI, *hors de lui.*

Et pourquoi feindre plus longtemps? Eh bien! oui, je sais tout, il m'a tout appris. Il faut que mon sort se décide, et il va dépendre d'un mot. Cette lettre, à qui était-elle adressée?

Mme DORBEVAL, *prête à se trahir.*

A qui?

Mme DE BRIENNE, *l'arrêtant, et s'adressant à Poligni.*

A moi, monsieur.

POLIGNI.

Vous l'avouez enfin!

Mme DE BRIENNE.

Et quand M. de Nangis m'aurait écrit, quand il m'aimerait, est-ce à dire pour cela que je partage ses sentiments, que je suis obligée d'y répondre? Y a-t-il rien là qui puisse justifier cet éclat, ces emportements auxquels j'étais loin de m'attendre, et dont je rougis pour vous?

POLIGNI.

J'ai tort, j'en conviens; mais il est un moyen bien simple

de détruire mes soupçons, et de me réduire au silence. Ne puis-je voir cette lettre ?

Mme DORBEVAL, à part.

Grand Dieu !

DORBEVAL.

Oui, sans doute, voilà qui concilie tout ; car puisque, malgré moi, on m'a mis en jeu dans cette affaire, je ne suis pas fâché d'en être le médiateur. (A Mme de Brienne.) Voyons, vous pouvez bien nous confier cet écrit, à moi du moins ?

Mme DE BRIENNE.

Ni à lui, ni à vous. Il n'existe plus ; je l'ai déchiré.

POLIGNI.

Et vous croyez que je me contenterai d'une pareille excuse ? N'est-ce pas me dire, n'est-ce pas m'avouer clairement...

Mme DE BRIENNE.

Permis à vous de l'interpréter ainsi. Aussi bien, mon cœur est froissé de ces débats ; je suis humiliée de ce qui se passe, de ce que j'entends ici ; il semble que vous désiriez, que vous souhaitiez ardemment me trouver coupable ! Je vous le répète, monsieur, je n'ai point vu M. de Nangis, je ne le verrai jamais. Après cela, pensez de moi tout ce que vous voudrez, il ne m'importe même plus de me justifier.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; HERMANCE.

HERMANCE, accourant du grand salon.

Ma cousine ! ma cousine ! la singulière aventure ! Vous ne devineriez jamais qui je viens de rencontrer dans votre salon !

Mme DORBEVAL.

Eh ! dis-nous-le tout de suite.

HERMANCE.

M. de Nangis.

TOUS, avec une expression différente.

M. de Nangis?

HERMANCE, les regardant.

Eh bien! qu'avez-vous donc? Ce n'est pas là l'étonnant, car il vient souvent. Mais voilà qui va bien vous surprendre...

POLIGNI.

Parlez vite.

HERMANCE.

Il se promenait à grands pas, d'un air agité; et tenant un petit billet qu'il froissait entre ses mains, il répétait : Je saurai ce que cela signifie... je la verrai, il faut que je la voie...

POLIGNI.

Eh! qui donc?

HERMANCE.

Je n'en sais rien... car, quoique je fusse en grande toilette, il ne s'était pas même aperçu de mon entrée. Il me regardait, mais sans me voir. J'étais d'une colère! Aussi, je suis sortie, et l'ai laissé immobile à la même place où il est encore. Est-ce étonnant!

DORBEVAL, regardant sa femme.

Eh non! c'est tout simple.

Mme DORBEVAL.

Comment, monsieur?

DORBEVAL.

Après la lettre que madame vous a priée de lui écrire...

POLIGNI.

Quoi! madame!...

DORBEVAL.

Je vous disais bien que cette lettre produirait le plus mau-

vais effet; vous n'avez pas voulu me croire. En tous cas, ce n'est pas ma faute, et je vais lui expliquer...

Mme DORBEVAL, l'arrêtant.

Monsieur, vous voulez...

DORBEVAL.

Oui, madame, lui faire mes excuses en votre nom. (Regardant Mme de Brienne.) N'en déplaise à certaines personnes, je n'entends pas me brouiller avec un homme que j'estime. (Appelant.) Dubois, dites à M. de Nangis que nous serons charmés de le recevoir.

POLIGNI.

Oui, qu'il entre !

Mme DORBEVAL, bas à Mme de Brienne.

C'est fait de moi !

Mme DE BRIENNE, de même.

Du courage !

Mme DORBEVAL, de même.

La moindre explication me perd !

Mme DE BRIENNE, de même.

Je saurai l'empêcher. Dubois, arrêtez. (Faisant signe à Dubois, qui est déjà près de la porte, de s'arrêter et s'adressant à Dorbeval.) C'est à moi que M. de Nangis désirait parler, je vais le recevoir.

POLIGNI, à demi-voix, à Mme de Brienne.

Vous, madame ! et vos promesses de tout à l'heure ! Vous ne deviez jamais le voir, disiez-vous, et si vous quittez ce salon, songez-y bien, tout est fini entre nous.

Mme DE BRIENNE, avec indignation.

Ah ! monsieur... (Elle s'arrête, et le regarde douloureusement.) Ah! que je vous plains ! (Elle serre la main de Mme Dorbeval, et jette un dernier regard sur Poligni.) Adieu !

(Elle sort par la porte à droite. Mme Dorbeval sort par la porte à

gauche, emmenant Hermance, qui pendant la fin de cette scène est restée devant la psyché à arranger les boucles de ses cheveux, sans prendre part à ce qui se passe.)

POLIGNI.

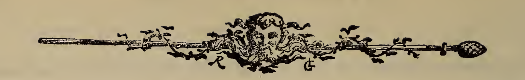
C'en est fait, tous nos liens sont rompus ! (A Dorbeval.) Mon ami, je ferai ce que tu voudras, je ne te quitte plus, je m'abandonne à toi.

DORBEVAL.

Et à la fortune !... tu verras qu'elle n'est pas plus inconstante qu'une autre.

(Ils sortent par la porte du fond.)





ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DORBEVAL, HERMANCE, entrant par le fond.

HERMANCE.

Oui ma cousine, c'est comme je vous le dis, c'est votre mari, c'est mon tuteur lui-même qui vient de me l'annoncer : je vais me marier.

Mme DORBEVAL.

Je t'avoue que je ne m'y attendais pas.

HERMANCE.

Moi non plus. Aussi cela me produit un singulier effet.

Mme DORBEVAL.

Tu as donc commencé enfin à réfléchir?

HERMANCE.

J'ai commencé par être enchantée. Jugez donc : moi, qui ai à peine dix-huit ans, c'est charmant ; je serai mariée avant Victorine et Louise, mes amies de pension, qui sont presque majeures et qui ont de plus belles dots que moi! Aussi, vous sentez bien que j'ai accepté sur-le-champ.

Mme DORBEVAL.

Et tu sais quelle est la personne.....?

HERMANCE.

Oh ! oui, je l'ai demandé tout de suite après.

Mme DORBEVAL.

Tu connais son esprit, son humeur, son caractère ?

HERMANCE.

Oui, ma cousine, il est agent de change ; il vient d'acheter la charge de M. Lajaunais, celui qui donnait de si beaux bals.

Mme DORBEVAL.

M. Lajaunais ?

HERMANCE.

Je sens bien que, d'abord, nous ne pourrons pas faire comme lui ; car nous n'aurons que trente ou quarante mille francs par an. C'est de quoi vivre, mais il faut être bien raisonnable. Je ne donnerai que trois bals dans l'hiver, et nous n'aurons point de loge aux Italiens la première année. Que voulez-vous ? on vit de privations, quitte à s'en dédommager plus tard.

Mme DORBEVAL.

Et ton futur ?

HERMANCE.

Oh ! si vous saviez comme cela se rencontre ! c'est un bonheur admirable ! Moi, je voulais un simple établissement, ce qu'on appelle un mari, et il se trouve que j'épouse quelqu'un qui me convient très-bien, un homme charmant, très-aimable.

Mme DORBEVAL.

J'entends : c'est déjà une inclination !

HERMANCE.

Une inclination ! oh ! non, ce n'est peut-être pas celui-là que j'aurais préféré. Mais il ne faut pas y penser ; on ne peut pas tout avoir.

Mme DORBEVAL.

Tu as raison, et pourvu qu'il te rende heureuse....

HERMANCE.

S'il me rendra heureuse ! Mais j'y compte bien. Savez-vous que j'ai cinq cent mille francs de dot, et qu'il n'a rien que sa charge ; ce qui est un grand avantage, parce qu'il n'aura rien à me refuser ; il sera obligé de faire toutes mes volontés, ou, sans cela, dans le monde on crierait aux mauvais procédés, n'est-il pas vrai ? Moi, d'abord, je le dirais partout.

Mme DORBEVAL.

Voilà déjà un commencement de bon ménage ! Et le nom du jeune homme, tu ne me l'as pas encore dit : est-ce que tu ne le saurais pas, par hasard ?

HERMANCE.

Si vraiment... c'est que mon tuteur m'avait défendu de vous en parler encore ; mais c'est égal.

Mme DORBEVAL.

Je te remercie de cette marque de confiance.

HERMANCE.

Oh ! oui, parce qu'il faut que ce soit vous qui vous chargiez de la corbeille ; je vous dirai ce que je veux, pour que vous vous entendiez avec lui.

Mme DORBEVAL, avec impatience.

Et le futur ? et son nom ?

HERMANCE.

C'est vrai, je n'y pensais plus ; je l'avais oublié ; mais vous ne connaissez que cela, un ami de la maison, un ami de votre mari, M. Poligni.

Mme DORBEVAL.

Poligni !..... que dis-tu ?

HERMANCE.

Qu'avez-vous donc ?

Mme DORBEVAL.

Ce n'est pas possible ! ce n'est pas lui, tu te trompes !

HERMANCE.

Eh bien ! par exemple, est-ce qu'on peut se tromper de mari ?

DUBOIS, annonçant.

M. Poligni.

HERMANCE.

Et tenez, tenez, je suis sûre, ma cousine, qu'il vient vous faire la demande.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; POLIGNI, habillé en noir, venant du fond.

POLIGNI, après avoir salué profondément, d'un ton froid et solennel.

Mesdames, l'objet de ma visite va sans doute vous surprendre, et de moi-même je n'aurais peut-être pas eu la hardiesse de me permettre une pareille démarche, si je n'y avais été encouragé et presque autorisé par Dorbeval, mon meilleur et mon plus ancien ami.

HERMANCE, à Mme Dorbeval.

Vous l'entendez !

(Elle va pour sortir.)

POLIGNI.

De grâce, mademoiselle, daignez rester. Vous pouvez, en présence de votre cousine, de votre tutrice, assister à une conversation dont vous êtes l'objet.

HERMANCE, baissant les yeux.

Monsieur, je ne comprends pas.

POLIGNI, gravement.

Je venais, mademoiselle, demander votre main.

HERMANCE, jouant la surprise.

Que dites-vous ?

Mme DORBEVAL.

Il est donc vrai ! vous, monsieur !

POLIGNI, froidement.

Oui, madame, j'ai l'honneur... d'aimer mademoiselle, et de vous la demander en mariage.

(Un instant de silence.)

HERMANCE, bas à Mme Dorbeval.

Mais, ma cousine, répondez donc !

Mme DORBEVAL, regardant alternativement Poligni et Hermance.

Je vous avoue, monsieur, que je suis très-surprise, je veux dire très-flattée de votre recherche ; mais elle me semble un peu prompte. D'ailleurs l'âge d'Hermance, qui a à peine dix-huit ans.....

HERMANCE, bas.

Et demi... ma cousine.

Mme DORBEVAL.

Enfin, je pensais qu'on ne pouvait trop réfléchir...

POLIGNI.

Toutes mes réflexions sont faites, madame; il ne nous manque plus que l'aveu de mademoiselle ; et s'il est vrai que ses sentiments...

HERMANCE, baissant les yeux.

Monsieur, ce n'est pas moi, c'est ma famille que cela regarde, et ma cousine vous dira.....

Mme DORBEVAL, vivement.

De ce côté-là, monsieur, je vous atteste que ses sentiments

sont conformes aux vôtres, et que tout ce que vous éprouvez, elle le partage.

POLIGNI, froidement.

Alors rien n'égale mon bonheur, et j'aurai l'honneur de venir prendre jour avec madame, si toutefois cette alliance a aussi l'avantage de lui convenir.

Mme DORBEVAL, avec ironie.

A moi, monsieur ! comment ne me plairait-elle pas ? Je connais depuis longtemps les brillantes qualités que l'on estime en vous. On me parlait aujourd'hui encore de votre franchise, de votre loyauté ; une de mes amies, madame de Brienne.....

POLIGNI.

Madame de Brienne !

HERMANCE.

Cette dame à qui M. de Nangis voulait parler, et qui a eu avec lui cette longue conférence.....

POLIGNI, vivement.

Ah ! il est resté longtemps ici ?

HERMANCE.

Plus de trois quarts d'heure, lui qui n'avait pas trouvé un seul mot à m'adresser, et il paraît qu'il n'avait pas tout dit, car, vingt minutes après son départ, un domestique à sa livrée a apporté ici une lettre.

POLIGNI.

Une lettre ! en êtes-vous bien sûre ?

HERMANCE.

Qu'est-ce que je dis, une lettre ? il y en avait deux : une pour madame de Brienne, et l'autre pour ma cousine. Vous savez, je vous les ai remises tout à l'heure, et vous les avez encore.

POLIGNI, avec ironie.

Il suffit. En remettant à madame de Brienne celle qui lui

est adressée, je vous prie, madame, de vouloir bien lui faire part de mon mariage avec mademoiselle.

Mme DORBEVAL.

Je n'y manquerai pas, monsieur. (Bas à Hermance.) Hermance, laissez-nous un instant.

HERMANCE, de même.

Est-ce que vous allez lui parler de la corbeille ?

Mme DORBEVAL.

Oui, sans doute.

HERMANCE.

Je voudrais bien rester.

Mme DORBEVAL.

Du tout, ce n'est pas convenable.

HERMANCE.

C'est cependant moi que cela regarde.

Mme DORBEVAL.

Laisse-nous, te dis-je, je le veux.

HERMANCE, à part.

Je le veux ! toujours je le veux ! ah ! le vilain mot ! Qu'il me tarde d'être mariée pour l'employer à mon tour !

(Elle fait à Poligni une grande révérence et sort par le grand salon.)

SCÈNE III.

Mme DORBEVAL, POLIGNI.

Mme DORBEVAL.

Rien ne peut-il donc changer votre résolution, et ce mariage, monsieur, est-il définitivement arrêté ?

POLIGNI.

Ce n'est pas moi, c'est votre mari qui en a eu l'idée : il a

ma parole, j'ai la sienne, sans vous parler ici d'autres engagements que maintenant rien ne peut rompre ; car ce soir, après le dîner, nous signons le contrat. Dorbeval que j'attends doit tout à l'heure m'en apporter les articles.

Mme DORBEVAL.

Vraiment ! Mais, monsieur, de bonne foi, est-ce que vous aimez Hermance ?

POLIGNI.

Non, madame ; vous savez mieux que personne qu'il n'y avait au monde qu'une seule femme que je pusse aimer ; mais ce bonheur que je m'étais promis, il faut y renoncer.

Mme DORBEVAL.

Et si vous étiez dans l'erreur, si vous vous abusiez ?

POLIGNI.

M'abuser ! moi ! D'après ce que je viens d'entendre, ce serait lui faire injure que de douter de ses propres aveux ! et M. de Nangis...

Mme DORBEVAL.

Eh bien ! monsieur, puisque je ne puis la justifier qu'en m'exposant moi-même, j'aurai le courage de faire pour elle ce qu'elle a fait pour moi. Vous êtes l'ami de mon mari, je le sais ; mais, avant tout, vous êtes un honnête homme, et quelque idée que vous ayez de moi, vous ne m'accuserez pas du moins d'avoir manqué à la reconnaissance, d'avoir sacrifié à mon repos le bonheur d'une amie.

POLIGNI.

Que dites-vous ?

Mme DORBEVAL.

Que vous m'obligez à un aveu bien cruel ; que vous me forcez à m'abaisser, à m'humilier à mes propres yeux : eh bien ! j'accepte cette honte, cette humiliation ; qu'elle soit la première punition de mes torts. Cette lettre de M. de Nangis, surprise par mon mari, elle était pour moi ; elle m'était adressée.

POLIGNI.

Est-il possible !

Mme DORBEVAL.

C'est pour me sauver que madame de Brienne s'est avouée coupable ; et si vous en doutez encore, tenez, monsieur, voici cette lettre dont Hermance vous parlait tout à l'heure.

POLIGNI, refusant de la prendre.

Ah ! madame !

Mme DORBEVAL.

Non, monsieur, lisez. Il faut que vous connaissiez celle que vous avez soupçonnée.

POLIGNI, lisant.

« Je vous aime et pourtant je m'éloigne : c'est madame « de Brienne, c'est votre généreuse amie, qui pour votre « bonheur, qui au nom même de mon amour exige ce dé- « part... Adieu donc ! j'accepte une mission importante que « j'avais d'abord refusée. »

Mme DORBEVAL, a part, et laissant échapper un soupir.

Ah !

POLIGNI.

Qu'avez-vous ?

Mme DORBEVAL.

Rien, monsieur, continuez.

POLIGNI.

« Si jamais je peux oublier mon amour, je demanderai à « vous et à madame de Brienne de m'admettre en tiers dans « votre noble amitié. En attendant, donnez-lui cette lettre qui « lui prouvera que je me suis occupé de ses intérêts, et qu'a- « vant de réclamer le titre de son ami, j'ai voulu d'abord « en acquérir les droits. ADOLPHE DE NANGIS. » — Ah ! que je suis coupable ! Comment implorer mon pardon ? Comment oser me présenter à ses yeux ? Madame, je n'ai plus d'espoir qu'en vous : suppliez-la de m'accorder un instant d'en-

tretien : surtout ne lui parlez pas de ces projets que j'abandonne, de ce mariage que je déteste et que je vais rompre.

Mme DORBEVAL.

Ah ! qu'elle l'ignore à jamais ! Vous ne savez pas comme moi de quelle fierté, de quelle énergie son âme est capable! L'honneur, le devoir..... voilà les seules règles de sa conduite : elle leur sacrifierait tout ; et perdre son estime, ce serait perdre son amour.

POLIGNI.

Ah ! ne tardez plus, partez, courez près d'elle ; je vous confie mes plus chers intérêts... (A part.) Et moi, à tout prix, je vais rompre avec Dorbeval.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

Mme DORBEVAL, puis Mme DE BRIENNE, entrant par la porte à gauche.

Mme DORBEVAL.

Oui... oui ! c'est à moi de réparer le mal que j'ai fait... (Apercevant Mme de Brienne.) Ah ! te voilà ! viens donc vite. J'ai une grâce à te demander... la grâce d'un coupable.

Mme DE BRIENNE, d'un air de reproche.

Comment ! tu lui as tout dit?

Mme DORBEVAL.

Oui, et tu te laisseras fléchir, tu lui pardonneras !

Mme DE BRIENNE.

C'est possible ! mais dans bien longtemps.

Mme DORBEVAL

Non, aujourd'hui même, et sur-le-champ, car tu en as autant d'envie que lui !

Mme DE BRIENNE, souriant.

Qui te l'a dit?

Mme DORBEVAL.

C'est que j'en ferais autant, et que je ne pourrais laisser attendre une grâce que je serais décidée à accorder.

Mme DE BRIENNE.

C'est bien ce que je me disais : c'est plus noble, plus généreux ! Il y a cependant un certain plaisir à s'entendre appeler cruelle, inexorable, à se laisser prier, là, à genoux. C'est bien le moins qu'il prenne cette peine-là, et nous verrons. Je ne réponds de rien quand il y sera.

Mme DORBEVAL.

A la bonne heure !

Mme DE BRIENNE.

Mais tu es bien sûre au moins qu'il revient de lui-même, qu'il ne me croit plus coupable? C'était si mal à lui de m'avoir soupçonnée ! Il est vrai que quand on aime bien... et puis la présomption était si forte ! Je lui soutenais moi-même que j'étais infidèle, et, malgré cela, j'aurais désiré qu'il me soutînt le contraire, qu'il me le prouvât. En pareil cas, on n'est pas fâché d'avoir tort.

Mme DORBEVAL.

Eh! mon Dieu ! pour une femme en colère, je te trouve bien gaie !

Mme DE BRIENNE.

C'est vrai, je ne m'en défends pas, et j'ai peine à me taire : le bonheur est diffus, il cause beaucoup ; si tu savais!

Mme DORBEVAL, avec intérêt.

Qu'y a-t-il donc ?

Mme DE BRIENNE.

Un grand secret! c'est-à-dire, non : c'est connu de tout le monde ; mais un événement inattendu pour moi, un incident de roman, qui vient du ministère ! Ces indemnités

dont ton mari parlait ce matin, cela me regarde, j'y suis comprise ; non pas moi, mais M. de Brienne dont je suis l'unique héritière.

Mme DORBEVAL.

Il serait possible ? lui qui n'avait rien !

Mme DE BRIENNE.

Comment, rien ? Il avait un frère aîné et deux oncles, qui avaient eu le malheur... non, je veux dire l'avantage de tout perdre à la Révolution, et depuis leur décès, tous leurs biens, ou du moins le droit attaché à la perte de ces biens appartenait à mon mari, qui ne l'avait jamais réclamé, tu devines pourquoi ? Mais aujourd'hui que cela rapporte, c'est bien différent ! on a eu des malheurs, on les fait valoir. Moi, je n'y aurais jamais songé ; mais M. de Nangis pense à tout : il me donne, avant de partir, les renseignements, les instructions nécessaires ; il s'est déjà entendu avec le premier commis, et je n'ose te dire à combien ils évaluent ce qui doit me revenir.

Mme DORBEVAL.

A combien donc ?

Mme DE BRIENNE.

A huit ou neuf cent mille francs.

Mme DORBEVAL.

Une pareille fortune ? quel bonheur !

Mme DE BRIENNE.

Oui, tu as raison : quel bonheur de la lui offrir !

SCÈNE V.

LES MÊMES ; POLIGNI, qui entre en rêvant.

Mme DORBEVAL.

Tais-toi, le voilà !

Mme DE BRIENNE.

Crois-tu que je ne l'aie pas vu?

Mme DORBEVAL, bas.

Ne lui fais pas acheter trop cher son pardon ; il a l'air si repentant, si malheureux!

Mme DE BRIENNE, voulant courir à lui et s'arrêtant.

Malheureux ! tu crois?

Mme DORBEVAL.

Je vois que ma présence pourrait gêner ta sévérité, je vous laisse.

Mme DE BRIENNE.

Ah! tu t'en vas? (Lui serrant la main.) Je te remercie.

(Mme Dorbeval sort.)

SCÈNE VI.

Mme DE BRIENNE, à l'écart, POLIGNI.

POLIGNI, à part, sans voir Mme de Brienne.

Il est trop tard ! je n'ai pu rompre ! Tout ce que je possède était engagé, et la fortune d'Hermance peut seule maintenant me sauver du déshonneur et de la ruine. Mais comment avouer à madame de Brienne que je ne la crois plus coupable, et que cependant je renonce à elle... pour un mariage qui est devenu nécessaire... pour un mariage d'argent!... Non, plutôt mourir que de rougir à ses yeux... Il ne me reste qu'un moyen, et j'y suis résolu... Dieu! c'est elle!...

Mme DE BRIENNE, à part, le regardant.

Il hésite, il n'ose m'aborder... Élise a raison, il est trop malheureux ! Allons à son secours. (Timidement.) Poligni!...

POLIGNI, troublé et cherchant à se remettre.

Ah! c'est vous, madame!

Mme DE BRIENNE.

Oui, monsieur, c'est moi qui ai à me plaindre de vous, et c'est pour cela que je fais les premiers pas. (Après un instant de silence, allant à lui et lui tendant la main.) Mon ami, croyez-vous encore que je sois coupable ?

POLIGNI.

Moi ! conserver une pareille idée ! ah ! je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu vous soupçonner un instant... Je sais tout : madame Dorbeval m'a tout appris.

Mme DE BRIENNE, avec douleur.

Quoi ! monsieur, il vous a fallu son témoignage ? ce n'est pas de vous-même... ? et cet entretien que vous m'avez demandé... ?

POLIGNI.

Il était nécessaire pour un aveu que, depuis ce matin, je n'ose vous faire, et qu'il ne m'est plus permis de différer.

Mme DE BRIENNE.

Qu'est-ce donc ? vous me faites frémir. Achevez...

POLIGNI, à part.

Allons ! pour mon honneur, ayons le courage de la tromper.

Mme DE BRIENNE.

Eh bien ?

POLIGNI.

Eh bien ! ce matin à votre arrivée, mon trouble, mon embarras, ces combats intérieurs, ces tourments que je n'ai pu vous cacher, tout a dû vous dire qu'en proie aux regrets et aux remords, me rappelant mes serments et votre amour, m'accusant moi-même, je luttais en vain contre un sentiment qu'il n'a été en mon pouvoir ni d'empêcher ni de vaincre.

Mme DE BRIENNE.

Vous en aimez une autre ?

POLIGNI, hésitant.

Oui, madame.

Mme DE BRIENNE, prête à se trouver mal.

Ah ! je me meurs !

POLIGNI, courant à elle pour la soutenir.

Amélie !

Mme DE BRIENNE, revenant à elle.

Qu'avez-vous ? Je ne me plains pas, je ne vous en veux pas, est-ce moi qui vous accuse ?

POLIGNI.

Ah ! c'est moi-même qui m'accuse... c'est mon propre cœur qui vous chérit encore plus que je n'ose le dire !

Mme DE BRIENNE.

Je le crois... (Avec tendresse.) Moi je vous aimais tant ! (Froidement.) Mais pendant mon absence, une autre a su vous plaire, cela ne dépendait pas de vous, vous n'avez pas voulu me tromper, vous avez agi en honnête homme, et je vous en remercie.

POLIGNI, prêt à se trahir.

Ah ! si vous saviez !

Mme DE BRIENNE.

Plus tard peut-être je pourrai vous entendre ; mais, dans ce moment, je ne veux rien savoir... rien... que son nom ; par pitié dites-le-moi.

POLIGNI.

C'est une personne... qu'ici même, je crois, vous avez déjà vue : la pupille de Dorbeval.

Mme DE BRIENNE.

Hermance ! Un pareil choix... Pardon, j'ai tellement l'habitude de m'occuper de vous, qu'il me semble que votre bonheur m'appartient encore, et je pensais que son caractère...

POLIGNI.

Il se peut, en effet, que son caractère... mais je l'aime.

Mme DE BRIENNE.

Ah ! vous dites vrai, voilà qui répond à tout ! On ne raisonne pas avec son cœur, et ce matin encore, pour vous, j'ai rendu bien malheureux un honnête homme qui, plus que vous, méritait mon amour. Pauvre Olivier ! le voilà vengé de mon injustice ! mais je ne croyais pas que ce fût à vous de m'en punir.

POLIGNI.

Amélie !

Mme DE BRIENNE.

Épousez-la, soyez heureux ! et surtout que mes chagrins ne troublent point votre bonheur : je vous les pardonne ; ce que je n'aurais jamais pardonné, c'eût été de me tromper.

POLIGNI.

Madame !

Mme DE BRIENNE.

Maintenant, laissez-moi ! Plus tard, je l'espère, je vous reverrai ainsi qu'Hermance, ainsi que... votre femme. Je sais ce que me prescrivent l'honneur et le devoir ; mais j'ai besoin de tout mon courage, et votre présence me l'ôte. Par pitié, par amitié, laissez-moi !

POLIGNI, à part.

O fortune ! que je t'aurai payée cher !

(Il sort.)

SCÈNE VII.

Mme DE BRIENNE, seule.

Ah ! je respire... me voilà seule ! J'espérais pleurer, et je ne le puis. Accablée, anéantie par ce coup imprévu, je n'ai pas même la force de me plaindre ; je ne sens plus rien, sinon que tout est fini pour moi !

SCÈNE VIII.

Mme DE BRIENNE, OLIVIER, entrant vivement et courant soutenir Mme de Brienne qu'il voit chanceler.

OLIVIER.

Amélie !... qu'avez-vous ?

Mme DE BRIENNE, poussant un cri.

Olivier !...

OLIVIER.

Je partais, je venais prendre congé de vous ; mais vous souffrez, je reste... je réclame mes droits, je réclame vos chagrins ; parlez : qu'avez-vous ?

Mme DE BRIENNE, avec désespoir.

Il en aime une autre !

OLIVIER, stupéfait.

Lui ? Poligni ?... On vous a trompée... Ce n'est pas possible !

Mme DE BRIENNE, de même.

Il veut l'épouser !...

OLIVIER.

L'épouser ! et qui donc ?

Mme DE BRIENNE.

La pupille de Dorbeval.

OLIVIER.

Hermance ! Qui vous l'a dit ?

Mme DE BRIENNE.

Lui-même.

OLIVIER.

Rassurez-vous ! ce mariage ne se fera pas.

Mme DE BRIENNE.

Que dites-vous ? et comment ?... Qui pourrait l'empêcher ?

OLIVIER, avec chaleur.

Moi, qui suis votre ami, moi, dont le devoir est de vous consoler, de vous secourir ! moi, qui veux votre bonheur, aux dépens même du mien !

Mme DE BRIENNE.

Olivier !

OLIVIER.

Il ne s'agit pas de moi, mais de vous ! Il faut rompre cet hymen, et j'en ai les moyens ! Si vous saviez avec quelle légèreté, quelle coquetterie !... Mais ne restons point dans ces salons, où la foule va se rendre. Venez, vous saurez tout, vous déciderez vous-même, vous parlerez à Poligni ; et, après cela, j'ose le croire, il renoncera à ce mariage.

Mme DE BRIENNE.

O le meilleur des amis ! que vous êtes bon ! que vous êtes généreux !

OLIVIER.

Non, je ne suis pas généreux, mais je vous aime, je ne vis que par vous, je souffre de vos chagrins, et les adoucir, c'est diminuer les miens ! Venez, madame, venez !...

(Il entre avec Mme de Brienne dans son appartement.)





ACTE CINQUIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

DORBEVAL, POLIGNI ; ils arrivent du grand salon.

DORBEVAL.

La bonne chose qu'un dîner! surtout ceux d'à présent ! et quelle sublime, quelle admirable invention que celle du vin de Champagne !

POLIGNI, froidement.

Oui, cela égaye, cela étourdit, cela fait tout oublier.

DORBEVAL.

Mais j'ai des compliments à te faire : tu as été charmant auprès d'Hermance ; tendre, galant, empressé. Est-ce que, par hasard, tu en serais amoureux ?

POLIGNI.

Eh ! morbleu ! il le faut bien, j'y suis forcé. Veux-tu que l'on croie que je ne l'épouse que pour sa dot ? Dans la position où je suis, aux yeux du monde, il n'y a qu'une grande passion qui puisse me justifier, et je m'essayais. Aussi j'avais besoin de respirer ; si tu savais comme c'est terrible un amour d'obligation !

DORBEVAL.

Eh ! mon Dieu ! tu t'y feras ; le mariage en lui-même n'est pas autre chose, et ce n'est pas parce que ta femme est riche

que tu feras plus mauvais ménage. Il y a dans le monde une foule de préjugés bourgeois contre la fortune et même contre la beauté! Une jeune personne est-elle riche? ah! elle aura un mauvais caractère; est-elle jolie? elle sera coquette. Eh bien! moi, je connais des femmes laides qui n'avaient rien, et qui font enrager leurs maris; qui ne leur apportent dans leur ménage que des chagrins. Si elles avaient apporté une dot, la dot serait là; c'est une indemnité; car la fortune ne gâte rien et répare bien des choses. Je t'engage donc à prendre la tienne en patience, à t'y résigner, et à continuer ton système de passion, si cela te convient, si cela t'arrange.

POLIGNI.

Oui, certainement. Il faut que mes amis, il faut que tout le monde me croie heureux! il y va de mon honneur. Mais ce qui m'inquiète, c'est ce soir, dans ton salon, ce contrat de mariage. Quand devant tout le monde on en lira les articles, quand on connaîtra mon peu de fortune et la dot d'Hermance, qu'est-ce qu'on va dire? Et puis, je crains qu'elle n'y soit.

DORBEVAL.

Qui donc?

POLIGNI.

Madame de Brienne! Grâce au ciel, elle a refusé d'assister à ce dîner; aussi, tu as vu comme j'y étais bien, comme j'étais à mon aise! Mais elle doit venir ce soir, et sa vue seule... Devant elle, je ne pourrai jamais signer.

DORBEVAL.

Quel enfantillage! Mais il faut avoir pitié de ta faiblesse. Cette signature était fixée pour onze heures au salon, eh bien! je vais trouver le notaire, et sans en prévenir le reste de la compagnie, je l'emmène là, (Montrant la première porte à droite.) dans mon cabinet, ainsi que ta future et nos témoins; nous y lirons, nous y signerons ce contrat qui t'effraye, et

d'ici à une demi-heure, tout sera terminé entre nous, et en comité secret. Es-tu content?

POLIGNI.

A la bonne heure.

DORBEVAL.

Pour les autres signatures, qui ne sont que de luxe, les donnera après qui voudra. Mais afin de procéder par ordre, voici d'abord des papiers qui désormais t'appartiennent : c'est la dot de ta femme, qu'en bon et fidèle tuteur je remets entre les mains de l'époux de son choix.

POLIGNI.

Eh quoi ! déjà ?

DORBEVAL.

Puisqu'en signant tu vas reconnaître les avoir reçus, il faut bien que je te les donne, et tu conviendras que c'est un beau moment que celui où l'on touche la dot ! c'est peut-être même le plus... (S'interrompant.) Malheureusement tu n'en jouiras pas longtemps, car là-dessus tu as des dettes à payer. Lajaunais, qui ce soir est des nôtres, compte sur son argent.

POLIGNI.

Oui, mon ami, je sais que de mes mains ce portefeuille va passer dans les siennes.

DORBEVAL.

Pas tout à fait ! prends bien garde : tu ne lui donneras que deux cent mille francs.

POLIGNI.

Et pourquoi ?

DORBEVAL.

Parce que les cent mille écus qu'il me doit, c'est à moi que tu les remettras ; c'est convenu.

POLIGNI, riant.

Ah ! c'est à toi ! Mais alors tu pouvais les garder.

DORBEVAL.

Non, mon cher, parce qu'en affaire la règle, l'exactitude... Mais quand j'y pense, ce Lajaunais que, malgré lui, je force à être honnête et à payer ses dettes !... (Riant.) C'est très-gai.

POLIGNI.

Oui, sans doute !

DORBEVAL, riant.

Tu n'en ris pas assez.

POLIGNI.

Si vraiment, c'est très-drôle.

(Ils rient tous les deux.)

SCÈNE II.

LES MÊMES ; OLIVIER.

OLIVIER.

Eh ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? quels éclats de rire ! On vous entend du salon.

DORBEVAL, continuant de rire.

C'est ce Poligni qui est d'une folie, d'une gaieté !...

OLIVIER.

Quoi ! même avant le mariage ?

DORBEVAL.

Et quand veux-tu donc que l'on rie, si ce n'est dans ce moment-là ? On jouit de son reste.

POLIGNI, cherchant à s'échauffer.

Oui, vraiment, je suis si heureux aujourd'hui ! De bons amis, une femme charmante, un dîner... un dîner de ministre !... tu y étais, Olivier ; mais tu n'as pas fait honneur, comme nous, au champagne qu'on nous a prodigué. Ce cher Dorbeval, cet excellent ami ! je serais bien ingrat si je ne l'aimais pas !

DORBEVAL.

Ce cher Poligni !... j'en puis dire autant !... Mais un bon dîner ne doit jamais nuire aux affaires, au contraire, et je vais penser aux nôtres. Olivier, est-ce que tu ne prends pas de café ?

OLIVIER.

Non.

DORBEVAL.

Et toi Poligni ? Cela fait bien, cela dissipe les fumées.

POLIGNI, vivement.

Non, non, Dieu m'en garde, je suis si bien ainsi !

DORBEVAL.

Alors, je vais prendre le mien. (A Poligni.) Tu sais que dans une demi-heure je t'attendrai là dans mon cabinet ?

(Il sort.)

POLIGNI.

Oui, mon ami, oui, je n'y manquerai pas.

SCÈNE III.

OLIVIER, POLIGNI.

OLIVIER.

Ton mariage a donc toujours lieu ?

POLIGNI, affectant une grande gaieté.

Oui, mon ami, oui, sans doute ; pourquoi me fais-tu cette question ?

OLIVIER.

Oh ! pour rien. (A part.) Allons, madame de Brienne ne lui a pas encore parlé ; mais c'est elle que cela regarde.

POLIGNI, de même.

Et si tu faisais bien, tu suivrais mon exemple, tu ferais comme moi un bon mariage, un mariage d'inclination ; juge

donc quelle brillante perspective ! une grande fortune qui, chaque jour, peut s'augmenter encore ; de la considération, du crédit, le bonheur de recevoir mes amis ; car vous viendrez tous ! Quelle ivresse ! quelle suite de plaisirs ! Nous n'aurons pas le temps de réfléchir, et déjà, d'avance, je ne puis te dire à quel point je suis heureux !

OLIVIER.

C'est singulier, cela n'en a pas l'air; le bonheur a un aspect plus tranquille. Mais cet amour pour Hermance t'est donc venu bien subitement ?

POLIGNI.

Non, mon ami, je l'aimais, et depuis longtemps, mais sans oser l'avouer à personne, parce que la disproportion de nos fortunes... Du reste une jeune personne charmante, qu joint aux traits les plus séduisants le caractère le plus heureux !

OLIVIER.

Le caractère ! le caractère !... Il y a quelque temps cependant, tu me parlais de sa légèreté, de sa coquetterie.

POLIGNI.

Elle, de la coquetterie ?... je ne vois pas cela. Je te jure, mon ami, que tu t'abuses sur son compte, ou que tu as des préventions contre elle.

OLIVIER.

M'en préserve le ciel ! Moi, ce que j'en dis, c'est pour toi ; et quand les avis, les conseils d'un ami peuvent nous éclairer...

POLIGNI.

Des avis ! des conseils ! Je n'en veux pas, je ne veux rien écouter. Si quelque illusion, si quelque erreur m'abuse, qu'on se garde de la dissiper, qu'on me la laisse tout entière, je m'y plais, je veux y rester.

OLIVIER.

Mais si l'on te prouvait à toi-même que ce mariage ne te convient pas.

POLIGNI, hors de lui.

Ce mariage ! rien ne peut le rompre ; il faut qu'il ait lieu. Sais-tu que maintenant c'est mon seul espoir ! sais-tu que s'il venait à manquer, ce serait fait de moi, de mon honneur, de ma vie, et que je n'aurais plus qu'à me brûler la cervelle !

OLIVIER.

Mais c'est du délire, de la passion ; tu l'aimes donc avec excès ?

POLIGNI, avec un sourire amer.

L'aimer... moi, l'aimer ? Crois-tu donc que la fatalité qui me poursuit m'ait ôté le sens, le jugement, m'ait assez fasciné pour me cacher la nullité de son esprit, la sécheresse de son cœur, la vanité, seul mobile de ses actions ? Crois-tu que tout à l'heure encore je ne l'aie pas vue, dans le salon, entourée d'une foule de jeunes fats, dont son sourire sollicitait les hommages ?

OLIVIER.

Et tu l'as souffert ?

POLIGNI.

Et que m'importe à moi ?

OLIVIER.

Qu'entends-je ?

POLIGNI.

Je t'en ai trop dit pour te rien cacher. Aussi bien, je suis trop malheureux, et j'ai besoin d'un ami à qui confier mes peines. Oui, sans ce mariage, je suis perdu, déshonoré, obligé de fuir : je t'enlève à toi-même le fruit de tes travaux !

OLIVIER.

Qu'importe ! sois heureux !

POLIGNI.

Je ne le puis : je dois six cent mille francs !

OLIVIER.

Grand Dieu !

POLIGNI.

Et je ne te parle pas de mes inquiétudes, de mes craintes, de mes tourments : voilà ce qu'il m'en coûte pour être agent de change.

OLIVIER.

Où en était la nécessité ? Toi qui avais une fortune honorable et indépendante, ces huit mille livres de rente, qu'est-ce qui te forçait à les compromettre ?

POLIGNI.

Ce qui m'y forçait ? l'ambition, la vanité, le désir des richesses, le désir de briller.

OLIVIER.

Eh bien ! tu es encore maître de ton sort, il ne dépend que de toi... Plus d'égards, de vains ménagements, il faut tout rompre.

POLIGNI.

Rompre ! y penses-tu ? et dans quel moment ? Quand toute une famille est réunie pour signer ce contrat, quand il y a dans ce salon plus de deux cents personnes qui seraient témoins d'un pareil éclat ! Et de quel droit déshonorer une jeune fille qui n'a d'autres torts envers moi que de me sauver du déshonneur, de faire ma fortune, et à qui je ne peux pas même reprocher ses défauts, car je les connais, je les accepte ; c'est à moi au contraire de la protéger, de la défendre : j'y suis engagé d'honneur, je suis lié par ses bienfaits, (A voix basse.) car déjà j'ai reçu sa dot : elle est là, j'en ai disposé d'avance, je l'ai presque employée. Je sais comme toi que j'y puis renoncer encore, je sais même qu'en vendant tout ce que je possède je retrouve ma liberté au prix de l'indi-

gence ; mais te l'avouerai-je enfin ? cette fortune dont j'ai déjà fait l'essai, cette fortune qu'on ne goûte pas impunément est devenue pour moi le premier des biens. Plutôt mourir que de déchoir à tous les yeux ! et je sacrifierais à cette idée mon avenir, mon amour, madame de Brienne, et moi-même s'il le faut.

OLIVIER.

Madame de Brienne ! tu l'aimerais encore?

POLIGNI.

Plus que jamais !

OLIVIER.

Et cependant tu lui as dit...

POLIGNI.

Oui, parce que je tenais à son estime, parce que je veux bien rougir à tes yeux, mais non pas aux siens ; et que, connaissant son âme noble et désintéressée, j'ai pensé qu'elle me pardonnerait mon inconstance plus aisément que ma fortune. Mais ce secret, que je confie à toi seul, ne le trahis jamais : tu me le promets, tu me le jures ; je suis méprisable à ses yeux, si je ne suis infidèle.

OLIVIER.

Ah ! ne crains pas que je te trahisse ; tu sais que moi-même...

POLIGNI.

Oui, je me rends justice. Tu la mérites mieux que moi, tu es plus digne de tant de vertus. Qu'elle soit heureuse, qu'elle m'oublie, qu'elle t'aime ! c'est ce que je veux, c'est ce que je désire, et cependant... Adieu, adieu, plains-moi, et, si je te suis cher, garde bien mon secret.

(Il entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE IV.

OLIVIER, seul.

Et ce matin, je me croyais malheureux ! Il l'est cent fois plus que moi. Il aime, il est aimé ; elle peut faire son bonheur, et il renonce à elle parce qu'elle ne peut faire sa fortune. Ah ! il avait raison... pour son honneur, gardons bien son secret !

SCÈNE V.

OLIVIER, Mme DE BRIENNE.

OLIVIER.

C'est vous, madame ? vous sortez du salon ?

Mme DE BRIENNE.

Oui, j'avais promis d'y paraître, j'y suis descendue un instant. Il y avait un monde, un bruit...! ils parlaient tous de ce contrat ; grâce au ciel, je n'ai rien entendu. (Avec inquiétude.) Il paraît que c'est pour ce soir, à onze heures?

OLIVIER.

Oui, madame.

Mme DE BRIENNE.

Tout entière à ses devoirs de maîtresse de maison, madame Dorbeval pouvait à peine approcher de moi ou me parler ; perdue au milieu de la foule, je n'apercevais ni ce que je désirais ni ce que je craignais de rencontrer ; car je ne voyais ni vous ni Poligni, et fatiguée de tout ce monde, je quittais le salon, je rentrais chez moi.

OLIVIER.

Sans parler à Poligni ?

Mme DE BRIENNE, avec insouciance.

Je ne l'ai pas vu; d'ailleurs je n'avais rien à lui dire, j'étais décidée...

OLIVIER.

Vraiment?

Mme DE BRIENNE.

Depuis que vous m'avez quittée, j'ai réfléchi à ce que votre amitié, votre générosité m'avait confié, et j'ai trouvé indigne de moi d'en profiter. Non, il ne m'est pas permis de compromettre une jeune personne à laquelle, après tout, on ne peut reprocher que de l'imprudence, de l'étourderie; nous avons toutes si besoin d'indulgence! Et puis cela empêcherait-il qu'il n'eût été infidèle? Il ne m'aime plus, il me l'a dit!

OLIVIER, à part.

Grand Dieu!

Mme DE BRIENNE.

Et si je les séparais, ils s'aimeraient davantage. (Vivement.) Non, non, n'y pensons plus! Je ne suis plus telle que vous m'avez vue ce matin, sans énergie, sans force, sans courage. Ma raison est revenue, et avec elle ma fierté et l'estime de moi-même. (Avec fermeté.) Je n'ai point mérité mon sort, je n'ai rien à me reprocher, je perds celui que j'aime, mais je m'immole à son bonheur, mais je fais des vœux pour lui, je le force à me plaindre, à m'estimer, à me regretter. (Mettant la main sur son cœur.) Je souffre encore, il est vrai; mais je suis sans remords, et, lui, il en aura peut-être!

OLIVIER.

Combien je vous admire!

Mme DE BRIENNE.

Vous restez à ce contrat; moi je ne puis. Mais je vous verrai demain, n'est-il pas vrai? Vous avez voulu mon amitié, elle va vous imposer bien des obligations, vous être bien à charge.

OLIVIER.

Ah ! madame !

Mme DE BRIENNE.

Non, je ne le pense pas. Je vous dirai ce que j'attends de vous : quelques visites, quelques démarches indispensables, car vous n'ignorez pas ce qui m'arrive aujourd'hui ; je n'ai pas eu le temps de vous le dire : je suis riche.

OLIVIER, avec effroi.

Riche !

Mme DE BRIENNE.

Oui, je suis comprise dans ces indemnités ; je m'en doutais déjà; mais tout à l'heure, au salon, M. Dubreuil, un commis des finances, me l'a confirmé hautement, et si vous saviez comme les compliments, les félicitations m'ont sur-le-champ accablée, et combien je me suis trouvé d'amis que je ne soupçonnais pas ! Je ne savais que répondre, je n'y étais plus ; c'est un mauvais moment pour être heureuse.

OLIVIER, troublé, et l'interrogeant en tremblant.

Mais cette fortune, je l'espère... je veux dire, je le pense, n'est pas une fortune bien grande ?

Mme DE BRIENNE, négligemment.

Si vraiment ; plus que je ne peux vous dire.

OLIVIER, de même.

Cependant ce n'est pas aussi considérable, par exemple, que la dot d'Hermance ?

Mme DE BRIENNE.

Près du double.

OLIVIER.

Grand Dieu !

Mme DE BRIENNE.

Qu'avez-vous donc ?

OLIVIER.

Rien, rien, madame. (A part.) Après tout, ne lui ai-je pas juré de me taire, de garder son secret ? Mais le puis-je à

présent sans faire leur malheur à tous deux ? Ah ! je rougis d'avoir hésité, et c'est l'honneur lui-même qui m'ordonne de le trahir.

Mme DE BRIENNE.

Me direz-vous enfin ?...

OLIVIER.

Ah ! le sort ne m'avait souri un instant que pour mieux m'accabler, et pour renverser toutes mes espérances. Apprenez que maintenant rien ne s'oppose à votre bonheur, à votre union ; vous pouvez épouser Poligni.

Mme DE BRIENNE.

Y pensez-vous ? quand il en aime une autre !

OLIVIER.

Plût au ciel ! mais il n'a jamais aimé que vous ; il vous aime encore.

Mme DE BRIENNE, avec joie.

Il serait possible !

OLIVIER.

Ah ! vous pouvez m'en croire : c'est moi, moi seul au monde qui possède son secret ; il vient de me le confier... pour mon malheur !

Mme DE BRIENNE.

Pourquoi alors ce mariage avec Hermance ?

OLIVIER.

Ce mariage faisait son désespoir, mais il y était forcé. Cette charge qu'il vient d'acheter compromettait son avenir, et, pour acquitter les six cent mille francs qu'il doit, il lui fallait une dot considérable, une femme riche ; maintenant il trouve tout réuni dans celle qu'il aime.

Mme DE BRIENNE, à part, et lentement.

Que viens-je d'entendre ! il m'aimait, il m'aime encore ! et il en épousait une autre ! Il m'abandonnait pour une dot, pour un mariage d'argent ! (Avec un sentiment de mépris.) Ah ! (Elle cache

sa tête dans ses mains, et reste quelque temps absorbée dans ses réflexions ; elle se relève et dit à Olivier.) Olivier, ce secret qu'il vous a confié, vous seul en avez connaissance ?

OLIVIER.

Oui, madame, je le crois.

Mme DE BRIENNE.

Et vous avez tout sacrifié pour votre ami ! pour moi... (A part.) Ah ! quelle différence ! et que je rougis de moi-même ! (Cherchant à se dominer.) Allons ! (Elle regarde la pendule et dit froidement.) Ce mariage est pour onze heures : il sera temps encore ; je veux lui écrire.

OLIVIER.

Ne voulez-vous pas le voir ?

Mme DE BRIENNE.

Non, dans ce moment sa présence me ferait mal.

(Elle se met à la table, écrit quelques mots, s'arrête, et écrit encore.)

OLIVIER.

Adieu, vous que j'ai tant aimée, et que je perds à jamais. J'ai eu la force de tout immoler à votre bonheur ; mais je n'ai pas celle d'en être le témoin. Adieu pour toujours !

Mme DE BRIENNE.

Olivier, de grâce...

OLIVIER.

Non, madame, je ne puis.

Mme DE BRIENNE.

J'ai pourtant un service à vous demander. Ah ! vous restez ; j'en étais sûre.

OLIVIER.

Que me voulez-vous ?

Mme DE BRIENNE.

Cette lettre doit être remise à Poligni à l'instant ; oui, à

l'instant même ; car il faut que sur-le-champ il puisse y répondre. Dieu ! le voici.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; POLIGNI, sortant du cabinet à droite.

POLIGNI, à Mme de Brienne qui veut s'éloigner.

Ah ! madame, ne me fuyez pas ; que je puisse au moins vous voir... pour la dernière fois !

Mme DE BRIENNE.

Je le voulais... je ne le puis... Mais cette lettre vous était destinée, je vous la laisse.

(Elle lui donne la lettre.)

POLIGNI.

Un instant encore ; d'après ce que je viens d'entendre, je dois y faire une réponse.

Mme DE BRIENNE.

Eh bien ! monsieur, lisez.

OLIVIER.

Ah ! tout est fini pour moi.

POLIGNI, lisant.

« Je sais que vous m'aimez encore ; je sais les motifs qui « vous forcent à épouser Hermance... » (A Olivier.) Ah ! tu m'as trahi !

OLIVIER.

Oui, pour ton bonheur !

POLIGNI, continuant.

« Ce mariage vous rendrait à jamais malheureux, et je « dois l'empêcher, non pour moi, car l'amour est éteint dans « mon cœur, je vous le jure, et vous savez si l'on doit croire « mes serments ; mais mon amitié qui vous reste s'effraye de

« votre avenir, et je sais un moyen de sauver votre réputa-
« tion sans compromettre votre bonheur : je suis riche, j'ai
« huit cent mille francs, disposez-en. Olivier m'aimera bien
« sans cela, et vous pouvez les accepter sans rougir de la
« femme de votre ami. »

OLIVIER, poussant un cri, et se jetant aux pieds de Mme de Brienne.

Ah ! que viens-je d'entendre !

Mme DE BRIENNE.

Olivier, levez-vous.

POLIGNI, se cachant la tête dans ses mains.

Ah ! malheureux !

Mme DE BRIENNE, à Poligni.

Eh bien ! vous ne répondez pas ? Qui vous empêche d'accepter ?

POLIGNI.

Je vous remercie de votre amitié, de vos offres généreuses qui désormais me sont inutiles. Mon sort est fixé, et je ne pourrais maintenant, sans me perdre aux yeux du monde, sans manquer à l'honneur, rompre des engagements qui du reste comblent tous mes vœux.

SCÈNE VII

LES MÊMES ; Mme DORBEVAL, HERMANCE, DORBEVAL, tenant Hermance par la main.

DORBEVAL.

Eh bien ! où est donc le marié ? On le demande de tous les côtés, et c'est moi qui lui amène sa femme.

HERMANCE.

Eh, mon Dieu ! oui, voilà tout le monde qui vient vous chercher.

POLIGNI, prenant un air riant.

Tout le monde ! Ah ! c'est fort aimable ! c'est charmant ! je suis ravi, enchanté !

DORBEVAL.

Oh ! ce n'est rien encore. Une de ces dames vient de se mettre au piano, et nous allons avoir un bal impromptu.

POLIGNI, affectant une grande joie.

Nous danserons ! c'est délicieux ! Tous les plaisirs à la fois ! (Prenant la main d'Hermance.) Ma chère Hermance, venez, que je vous présente à mes amis. D'abord, à Olivier, mon camarade de collége.

HE MANCE.

Oh ! je connais déjà monsieur, nous avons passé cet été quelques jours ensemble à Auteuil.

POLIGNI.

A... Auteuil ?

HERMANCE.

Nous y avons joué la comédie.

POLIGNI, vivement.

Le *Mariage de Figaro* !

HERMANCE.

Justement ! je jouais Fanchette.

POLIGNI, s'efforçant de rire.

Fanchette ? c'est charmant ! c'est très-gai !

DORBEVAL, à Mme de Brienne.

Mais à mon tour, madame, permettez-moi de vous féliciter. On vient de m'apprendre votre fortune. Huit cent mille francs ! Vous avez dû être ravie d'un pareil changement ?

Mme DE BRIENNE, regardant Poligni.

Oui, je me réjouis du changement que j'éprouve, et auquel je n'osais croire.

DORBEVAL, à Poligni.

Mais, à propos, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre : notre spéculation va à merveille ! Dès demain, en réalisant, ta charge est payée, et, fin de mois, ta fortune est faite. Tu deviens un capitaliste, un riche propriétaire, et tu seras dans ton ménage aussi heureux que moi : maison de ville et de campagne, des chevaux, des équipages, de l'or, des amis ; tu auras tout réuni.

Mme DORBEVAL, à part.

Excepté le bonheur !



TABLE

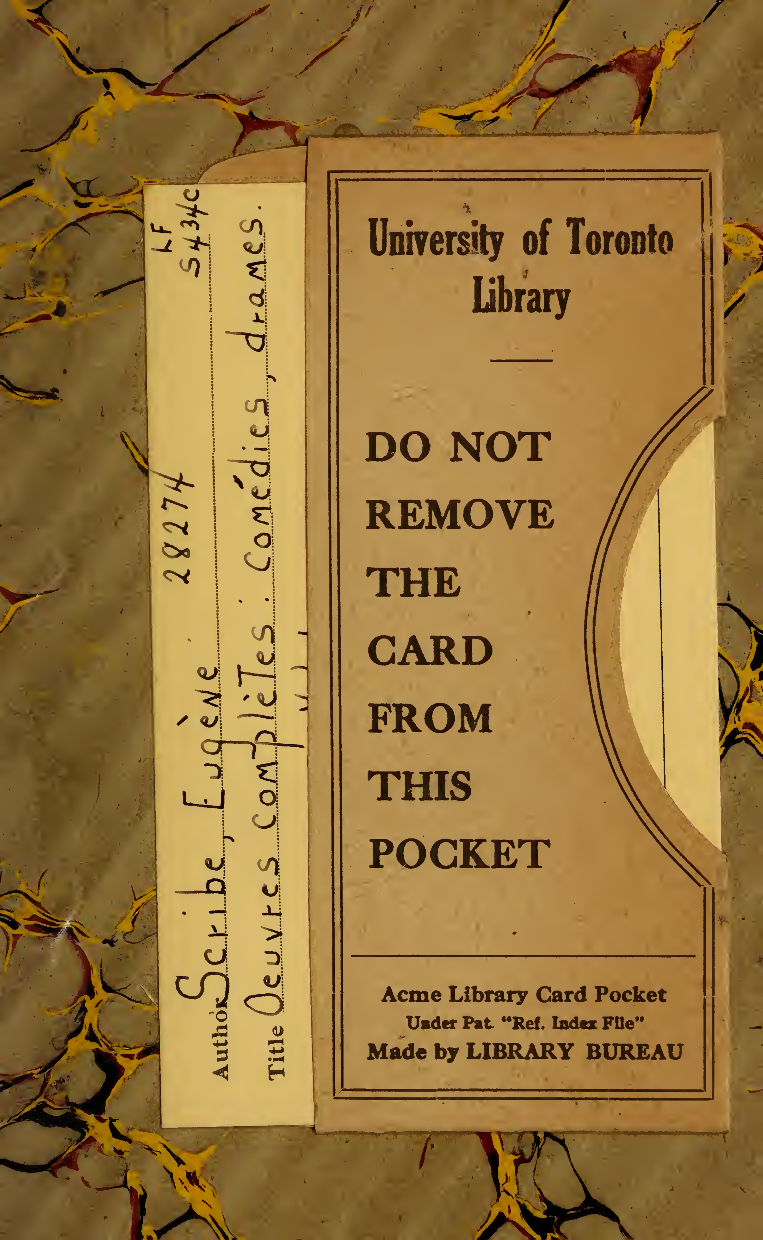
—



Clichy. — Impr. PAUL DUPONT, rue du Bac-d'Asnières, 12.


INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS ·




LF
S434c
Author Scribe, Eugène 28274
Title Oeuvres complètes: comédies, drames.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

